Voyage à Londres, et dans ses environs / par Albert-Montémont.

Contributors

Montémont, Albert, 1788-1861.

Publication/Creation

Paris : Prévost-Crocius éditeur, [1835?] Versailles : Imprimé par Érasme Klefer)

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/zx9tvcfd

License and attribution

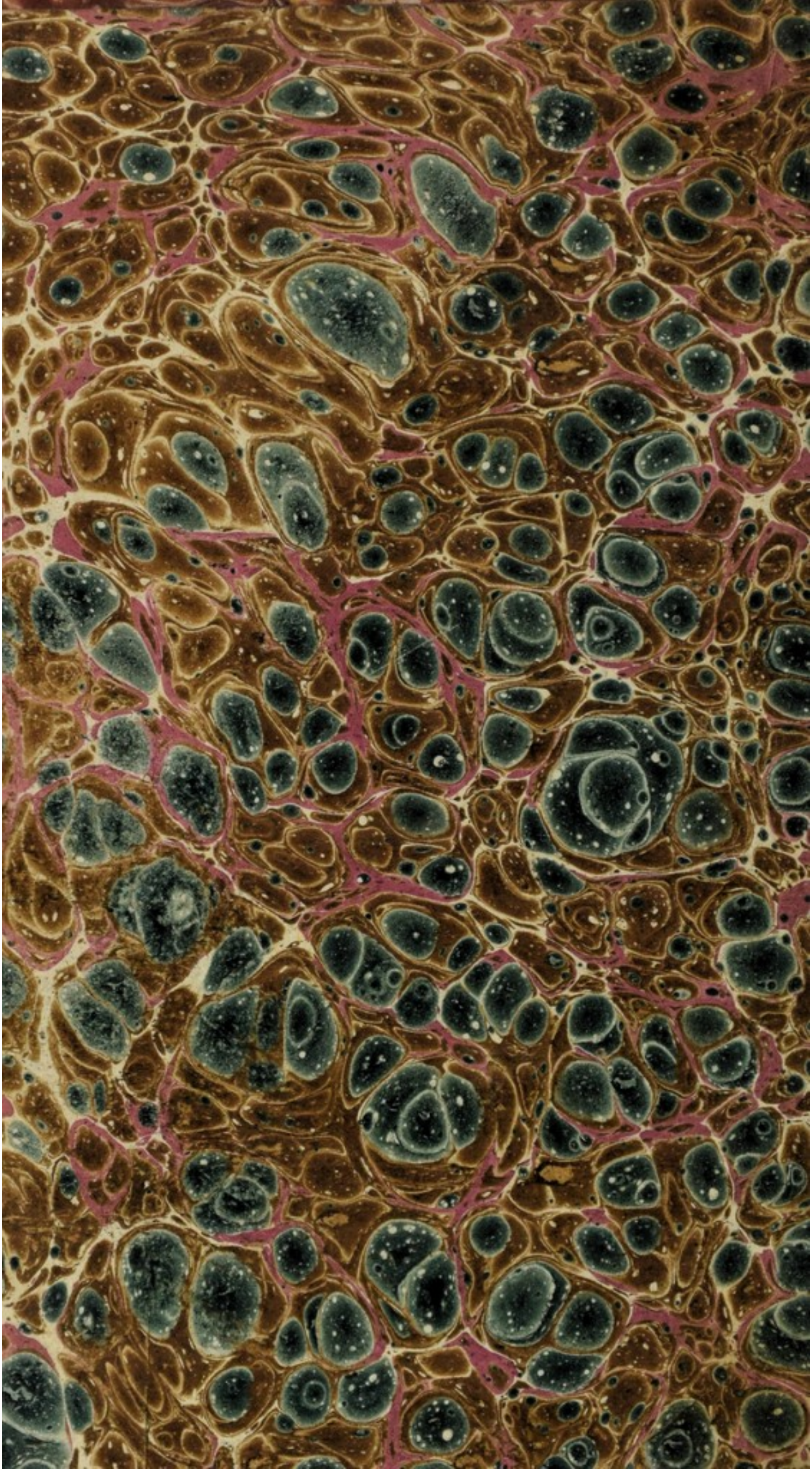
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

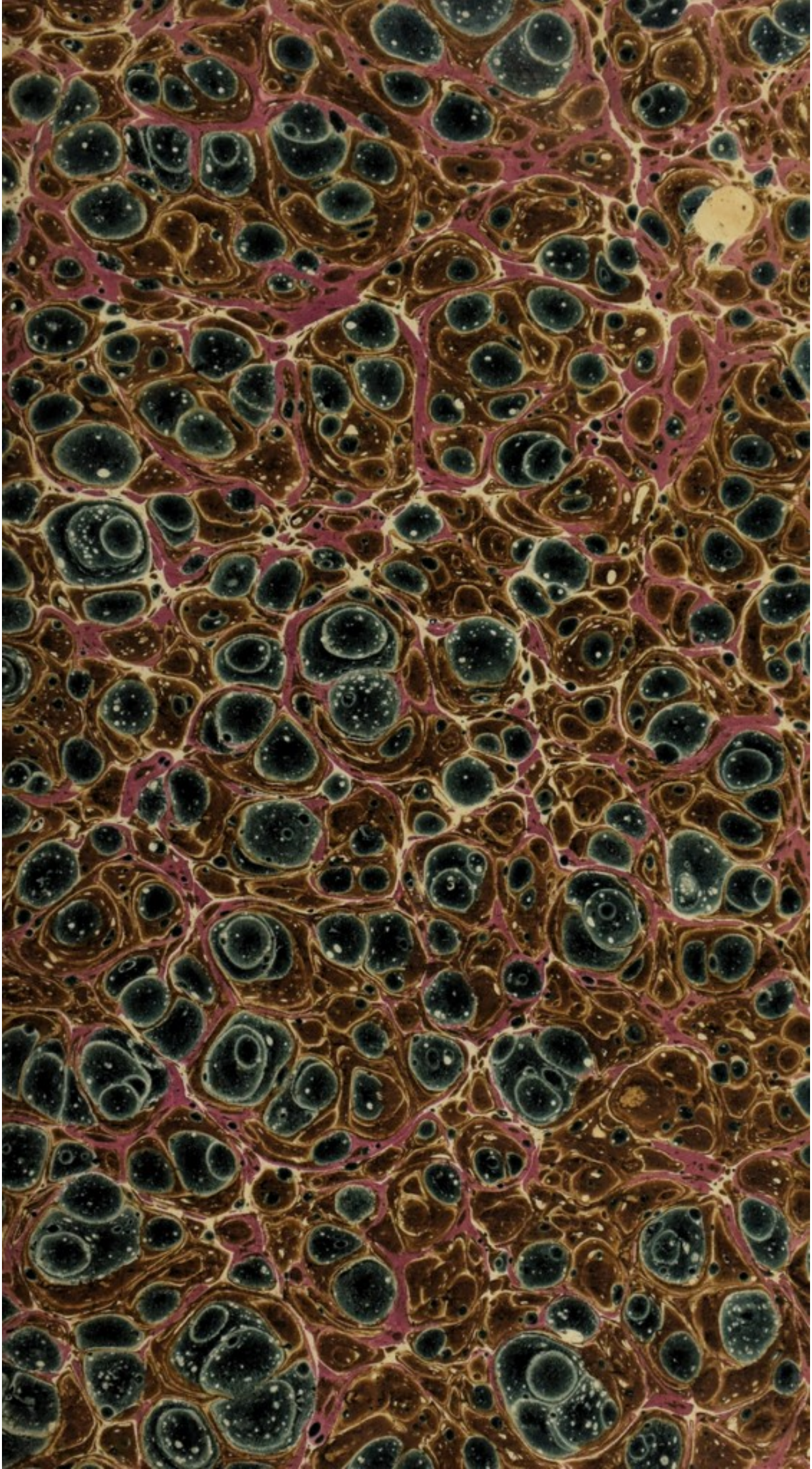
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org







Suppl. 59895/B

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b2875055x

LONDRES.

VOYAGE.

IMPRIMÉ PAR ÉRASME KLEFER,
BREVETÉ DU ROI DES FRANÇAIS,
AVENUE DE PICARDIE, N° 11, A VERSAILLES.

VOYAGE
à
LONDRES,
et dans ses environs,

PAR ALBERT-MONTEMONT



PARIS

PREVOST-CROCIUS ÉDITEUR

Rue de l'Ecole de Médecine Cour du Commerce.

Delaunay Libraire Palais-Royal.

Wellcome
Library

AVANT-PROPOS.

Ce livre, qui ne renferme pas une promenade idéale ou fictive, mais un voyage réellement effectué, n'est pas non plus un guide ou un itinéraire, bien qu'il puisse en tenir lieu. Conçu dans d'autres proportions et sur un plan plus étendu, il embrasse des considérations plus générales et plus philosophiques. C'est une description raisonnée de tout ce que Londres présente de remarquable sous les rapports matériels et intellectuels, politiques et industriels, scientifiques et commerciaux; c'est une revue des édifices publics et des institutions diverses, des ponts ou rues et des théâtres ou spectacles, des

clubs ou associations, et des prisons ou hôpitaux, du parlement et des cours de justice, des sociétés philantropiques ou savantes, et des journaux ou recueils périodiques, des bassins ou docks, et bazars ou boutiques, et des bibliothèques; en un mot, c'est un tableau ou panorama de cette grande métropole, avec les mœurs et coutumes de ses habitans, suivi d'une peinture de ses environs si variés. Les hôtels d'invalides de Greenwich et de Chelsea, les magnifiques paysages de Richmond et de Kew, le château royal de Windsor, les universités d'Oxford et de Cambridge, les chemins de fer, diligences, canaux; la population utile et la population nuisible, etc. figurent dans cette galerie, la plus récente, et, s'il est permis de le dire, peut-être aussi la plus complète en ce genre.

Le public ayant accueilli avec indulgence mes autres productions, j'ose espérer que celle-ci obtiendra de lui la même faveur.

A

SA MAJESTÉ LOUIS PHILIPPE Ier,

ROI DES FRANÇAIS.

Sire,

Protecteur et juge éclairé des œuvres de la pensée, vous avez daigné accueillir avec bonté ma faible esquisse sur Londres, cette capitale où votre Majesté sut, comme Prince, ennoblir l'exil. Les lieux et les usages que j'ai décrits vous sont connus, et la langue des habitans vous est aussi familière que celle de notre belle Patrie, sur laquelle vous régnez avec tant de sagesse.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

ALBERT-MONTÉMONT.

LONDRES.

VOYAGE A CETTE CAPITALE

ET DANS SES ENVIRONS.

CHAPITRE PREMIER.

VUE GÉNÉRALE DE LONDRES.

Réflexions préliminaires et comparatives. Passage du détroit. Trajet de Douvres à Londres. Vue de Londres. Situation, climat, physionomie générale, population et historique de cette métropole.

A mighty mass of briks and smoke and shipping
Durty and dusty, etc.

Masse énorme de briques, de fumée, de navires; ville sale et sombre, mais s'étendant au loin.

LORD BYRON. *Don Juan.*

Le voyageur qui, pour la première fois, passe des rivages de France aux rivages britanniques, reçoit des impressions si différentes d'une contrée à l'autre, qu'il lui est d'abord assez difficile de bien s'en rendre compte. Un liquide intervalle d'environ sept lieues, qu'un bateau à vapeur fran-

chit en moins de trois heures, suffit pour tout changer à ses regards et leur offrir une plage tout autre par ses aspects que celle qu'il vient de quitter; un monde entièrement nouveau par le langage, le costume et les habitudes. Il n'y a qu'un instant, de vastes plaines et de vertes collines à demi-cultivées, des villages et des villes où la vie se déploie, mais où l'opulence n'est pas le caractère dominant, frappaient ses yeux : maintenant, il aperçoit des dunes blanchies par l'Océan (1), des coteaux en parfaite culture, des champs, des enclos ou vergers enveloppés de haies vives et éclatans d'une verdure délicieuse (2); partout des habitations propres et agréables, des villages peuplés avec une étonnante surabondance, et annonçant, malgré cela, une aisance générale. Tout-à-l'heure son oreille était flattée de l'harmonie d'un langage clair, élégant et sonore; actuellement, elle ne saisit plus que les sons durs ou monotones d'un idiome surchargé de consonnes et de monosyllabes. Enfin, naguère encore, il voyait

---

(1) C'est de la blancheur de ses côtes que l'Angleterre a pris son nom poétique d'*Albion*, mot dérivé du latin *album*, qui signifie *blanc* ou *blancheur*.

(2) Les campagnes, dans la plus grande partie de l'Angleterre, sont aussi diversement coupées de haies vives que celles de la Suisse et du Bocage de la Vendée.

folâtrer un peuple vif, aimable, léger, brillant, poli et quelque peu moqueur; au lieu qu'à présent le voici chez une nation grave et pensante, active dans son silence, froide, égoïste, vous regardant à peine, et tout entière à son objet, l'amour du gain.

Arrivant de Calais, nous voici débarqués dans le premier port de l'heureuse Angleterre (1), pour nous servir de l'expression favorite de l'auteur d'*Ivanhoe* : c'est Douvres, clé et barrière du royaume britannique. Douvres se présente au fond d'une gorge ayant à droite le vieux château attribué à Jules-César, et où figure le canon appelé *pistolet de poche* de la reine Élizabeth, laquelle le reçut en cadeau des Hollandais; canon qui, suivant une opinion populaire que rien ne justifie, peut lancer un boulet sur les côtes de France. A gauche est le rocher de Shakespeare, de la cime duquel, suivant le poète, les pêcheurs qui marchent sur la grève, ne semblent pas plus gros que des souris qui trottent (2); rocher d'où Wellington, en 1814, dans une promenade, faillit tomber au

---

(1) *Merry England,* dit Walter Scott, suivant le langage usuel.

(2) The fishermen that walk upon the beach,
Appear like mice.
(*King Lear,* acte IV, sc. 6.)

sein des flots, ce qui l'aurait privé du titre de prince de Waterloo, ainsi que du bâton de maréchal de France. Douvres n'a de curieux que son port et ses jolies femmes, qui vont ordinairement à Londres habiter certains séminaires; cette ville réunit 10,400 habitans. Elle vit en 1785 l'aéronaute Blanchard s'élancer de la jetée et traverser en ballon le canal de la Manche pour aller prendre terre aux environs de Dieppe.

TRAJET DE DOUVRES A LONDRES.

Élançons-nous comme cet aéronaute, non en ballon mais en *stage - coach*, diligence presque aussi légère, qui ne roule pas, qui vole sur une chaussée unie et sablée comme l'avenue d'un parc (1), sans secousse ni bruit, si ce n'est de tems à autre celui de la trompette du conduc-

(1) Toutes les routes d'Angleterre sont macadamisées, c'est-à-dire pavées et sablées d'après le procédé de l'ingénieur Mac-Adam, procédé qui consiste à briser les grès en petits morceaux de toutes formes, d'un demi-pouce à un pouce de diamètre; et à en couvrir la voie, ainsi formée sur une profondeur de trois à quatre pouces. Les voitures y roulent plus facilement que sur le pavé; il s'y fait moins d'ornières que sur les routes simplement sablées, et la seule réparation qu'elles puissent réclamer, c'est de tems en tems quelques brouettes de grès qu'on y jette.

teur, qu'il embouche tantôt pour avertir les automédons des autres diligences qui arrivent et se croisent avec la vitesse du vent, tantôt pour faire préparer les chevaux de relai, dont le rapide échange a lieu sans paroles, ni cris ni coups de fouet; car le fouet dans la main d'un cocher anglais n'est guère qu'un ornement, et il lui suffit de le poser légèrement sur la croupe des coursiers pour les mettre au galop (1). Nous traversons de riches campagnes où le houblon mûrit pour enivrer les amateurs de bière, où de rians paysages se multiplient comme par enchantement jusqu'à Cantorbéry, antique cité archiépiscopale, peuplée de 12 à 13,000 âmes, fameuse par les ruines du monastère qu'y vint fonder saint Augustin, l'apôtre de la Grande-Bretagne; fameuse aussi par le bizarre grandiose de sa cathédrale, dont le

---

(1) En 1662, il n'y avait encore que six voitures publiques en Angleterre, et un des sages de ce tems voulut les faire abolir, parce qu'il craignait que les dames ne vinssent trop facilement de province à Londres, et ne s'y corrompissent.

Aujourd'hui, les routes d'Angleterre sont couvertes de diligences. Celles de Londres à Brighton font en cinq heures ce trajet de 20 lieues. La malle d'Édimbourg à Londres parcourt 400 milles en quarante heures; les haltes comprises, elle fait 11 milles à l'heure. La diligence d'Exeter parcourt 173 milles en vingt heures. La malle-poste met dix-huit heures pour aller de Londres à Exeter. La malle de Paris à Calais, distance à peu près égale, emploie de vingt-huit à trente heures.

chœur est le plus vaste des trois royaumes unis, et par le meurtre de Thomas Becket, que Henri II y fit assassiner, pour punir l'orgueilleux prélat d'avoir osé marcher son égal en qualité de primat d'Angleterre; punition dans le goût de ce bon tems et dont, au reste, le monarque eut regret.

Poursuivant notre course vers Londres, nous découvrons Chatham, ville de 15,000 habitans, célèbre par ses immenses chantiers de construction et ses arsenaux de marine, sur la Medway, rivière qui rejoint la mer du Nord près de l'embouchure de la Tamise, dont elle est tributaire. Chatham, dont la corderie a, de même que celle de Toulon, près de 1,200 pieds de longueur, est comme un des faubourgs de Rochester, ville qui cependant ne compte qu'environ 10,000 âmes.

Nous franchissons cette dernière cité, qui portait déjà ce titre en 597, aux tems de l'heptarchie saxonne; puis nous atteignons les bords de la Tamise à Gravesend, ville de 4,000 âmes, considérée comme la limite inférieure du port de Londres; ce port, qui occupe chaque jour plus de 15,000 ouvriers, voit arriver ou partir annuellement plus de 1,200 vaisseaux, et chaque année met en mouvement des marchandises pour une valeur de plus de 1,700,000,000 de francs. Après Gravesend vient Deptford, ville de 17,000 âmes, d'où bientôt enfin nous découvrons la métropole

de l'empire britannique, cette bourse du monde; souveraine du commerce et de l'industrie, comme Paris est la métropole des arts et le centre de la civilisation.

ASPECT DE LONDRES.

Londres se révèle d'abord par de larges avenues garnies de trottoirs et bordées de commodes habitations composant les villages qui s'y agglomèrent successivement et en reculent chaque jour les limites; il se révèle ensuite par un immense dôme de fumée qui plane éternellement sur les toits en briques, d'un rouge sombre, de ses maisons basses et à petites fenêtres, déjà au nombre de près de 200,000; puis encore par les clochers d'innombrables églises, dont la plus grande, celle de Saint-Paul, est elle-même dérobée par ce vaste brouillard ou amas fumant qui presque toute l'année intercepte les rayons du soleil. Plus on avance, plus le spectacle devient animé, imposant, gigantesque. Ce n'est pas, toutefois, que la vue de ces bâtimens, composés de deux et au plus trois étages, noircis par la fumée de charbon et d'une construction triste et uniforme, attire votre attention; elle en serait bien vite rassasiée; mais vos yeux sont charmés par l'élégance de ces grillages en fer qui garantissent les quatre marches de la porte extérieure et les fenêtres du rez-de-chaussée de chaque

maison et longent les trottoirs en dalles, trottoirs de deux mètres de large, au bord desquels, de cinq en cinq mètres, s'élèvent sur des pivots en fer d'un mètre et demi de hauteur, les reverbères, dont le gaz éclaire les rues pendant la nuit et y jette une lumière presque aussi vive que celle du jour. Vous jouissez de cette admirable propreté et de ce luxe général qui distinguent l'extérieur comme l'intérieur des habitations; vous aimez cette activité prodigieuse des piétons s'avançant en deux flots croisés, celui de droite qui occupe le côté des maisons, et celui de gauche qui suit le bord du trottoir et de la rue où les voitures se croisent elles-mêmes en s'évitant avec la même vélocité, la même adresse qu'autrefois les chars des jeux olympiques. Vous ne remarquez, il est vrai, nulle gaîté sur le front des passans; ils semblent tous absorbés dans leurs idées de négoce; ils ne causent point, ou du moins causent peu, et marchent comme un seul homme qui cheminerait dans un désert. Il n'est pas jusqu'au porteur d'affiches qui, la planche derrière le dos ou pour mieux dire sur les épaules, ne garde le même silence, interrompu seulement par les exclamations burlesques de quelques charlatans toujours à l'affût de l'instant favorable pour détourner ou tromper la vigilance du piéton provincial et lui voler son mouchoir ou sa bourse. De loin à loin

quelques beaux édifices vous apparaissent comme afin de rompre le monotone aspect de ces avenues de vingt à trente mètres de large et de plusieurs lieues de longueur qui portent le nom de *rues,* au nombre d'environ 12,000, et dont par intervalles les deux rangs parallèles de maisons se reculent et dessinent environ 70 places appelées *squares,* à cause de leur forme assez ordinairement carrée; en passant de la rive droite à la rive gauche de la Tamise, pour arriver au centre de la capitale, une forêt de mâts qui vous dérobent le fleuve depuis les grands bassins ou *docks* jusqu'au premier pont de Londres, en remontant le cours de l'eau, vous donne enfin une juste idée de cette incomparable métropole dont nous allons tracer la description.

ÉTENDUE, POPULATION ET DIVISION DE LONDRES.

Située par 51° 30′ 49″ lat. N. et 5° 37′ long. occ. du méridien de Greenwich, ou 2° 25′ 45″ de celui de Paris, la ville de Londres, que les Anglais écrivent *London* (1), s'étend sur les deux rives de la Tamise, à environ 60 milles ou 20

(1) Expression dérivée de deux mots saxons ou celtiques, *llyn, din,* qui signifient *ville* ou *fort* sur le *lac,* ou dans un marais.

lieues de la mer du Nord, en suivant le cours de cette rivière. Elle se trouve à 132 lieues S. d'Edimbourg, 112 lieues S. E. de Dublin, 63 lieues O. d'Amsterdam, et 80 lieues N. de Paris.

Le sol sur lequel se développe cette grande capitale, notamment sur la rive gauche de la Tamise, étant un peu incliné, facilite l'écoulement des eaux. En vertu de cette heureuse et salutaire disposition du terrain, les maisons s'élèvent comme en amphithéâtre sur une longueur de près de six lieues de l'est à l'ouest, et sur une largeur de près de quatre lieues et demie du nord au sud (1); limites, au reste, qu'il serait difficile de déterminer exactement, vu que depuis dix ans la métropole britannique prend tous les jours une nouvelle extension, et qu'une trentaine de villages ou bourgs des comtés de Middlessex et de Surrey y sont déjà réunis. Les auteurs qui ne donnent que vingt milles carrés à la circonférence de Londres, ne sont donc plus d'accord avec ses dimensions actuelles, comme également ceux qui ne lui assignent qu'une population de 1,500,000 ha-

(1) Ces dimensions sont celles que donne, pour 1832, M. César Moreau, qui a long-tems habité Londres en qualité de consul de France, et qui, en fait de statistique, est une autorité.

bitans (1), donnent une estimation inférieure elle-même à la réalité, par l'effet des réunions successives de villages qui entourent cette cité, ouverte de toutes parts et sans délimitations arrêtées.

Cette énorme population, qui se distribue en une infinité de ramifications, classes ou professions, et dont nous ferons connaître plus loin la consommation annuelle, compte aujourd'hui, 1834, environ 4,300 cabaretiers ou taverniers, 2,100 boulangers, 1,800 bouchers, 1,850 épiciers, 1,600 bottiers ou cordonniers, 15 à 1600 négocians, 580 pharmaciens, 300 médecins, 1,180 chirurgiens, 1,150 avocats, 3,500 agens d'affaires, 131 notaires, 763 libraires, 352 relieurs, 450 imprimeurs, 2,500 tailleurs, 1,200 charpentiers, 1,008 marchands de fromage, 1,100 établissemens destinés à l'éducation, 98 de bienfaisance,

---

(1) Britton ne présente pour 1829, que 1,260,000 habitans; Buckingham en offre 1,500,000; d'autres vont jusqu'à 1,800,000 âmes. L'évaluation donnée par Patrington, pour 1832, est de 1,624,034 habitans.

Voici, d'après un autre écrivain britannique, la progression de la population de Londres depuis cinq cents ans.

En 1377, Londres contenait	35,000 habitans.
1801.	864,755
1811.	1,099,104
1821.	1,225,964
1831.	1,477,300

73 maisons de santé, 12 maisons de police, 49 de détention, 13 prisons, 31 tribunaux, 93 établissemens religieux ou scientifiques, 15 bains publics, 360 cabinets de lecture, 140 ouvrages périodiques, 410 établissemens de gravure, 4,500 copistes, 150 maisons de jeu, 70,000 maisons bourgeoises, 60 places, 13 théâtres, 10,000 rues, 8 ponts pour assurer les communications des deux rives, et malheureusement plus de 120,000 voleurs ou filous, dont 3,000 recéleurs, outre 16,000 mendians et 120,000 prostituées (1).

La division naturelle de Londres, marquée par la Tamise, en forme deux parties bien distinctes, celle du nord et celle du midi.

La partie septentrionale se divise elle-même en deux vastes portions appelées l'une la *Cité* pro-

---

(1) Ces dernières évaluations sont celles de Britton. Voici, d'après Colqhun, un parallèle de la population malfaisante de Londres et de Paris, en 1831.

	Londres.	*Paris.*
Individus sans moyens d'existence.	20,000.	10,000.
Filles publiques.....	75,000.	12,000.
Filous, voleurs, contrebandiers...	115,000.	9,000.
Recéleurs.....	3,000.	600.
Mendians.....	16,000.	9,000.
Personnes traduites en justice.....	2,500.	7,365.

Le nombre des personnes arrêtées par la police municipale de Londres, en 1831, a été de 72,824, dont 45,907 hommes et 26,917 femmes.

prement dite, qui renferme toute la partie de l'est, c'est-à-dire les plus anciens quartiers de la métropole, et où demeurent les négocians; l'autre, la cité de Westminster, avec le nouveau quartier de l'ouest, nommé *West End*, portion habitée par le gouvernement et la *gentry*, c'est-à-dire les personnes riches ou titrées (1).

La partie méridionale de Londres, autrement dite celle de la rive droite, est une sorte de faubourg très étendu, appelé *Southwark*, où demeurent aussi les commerçans, qui y entretiennent beaucoup de fabriques, et où n'existent que très-peu d'édifices publics remarquables, si l'on excepte le palais de Lambeth, habité par l'archevêque de Cantorbéry.

La ville proprement dite, c'est-à-dire la partie septentrionale, renferme tous les monumens de Londres, et présente un moyen de ralliement pour l'étranger, par deux grandes avenues parallèles dans le sens du fleuve, avenues que forment les principales rues, savoir : pour la première, les rues dites Piccadily et le Strand; pour la se-

(1) La moindre fortune qui permette à une famille de s'établir dans le *West End*, partie nord-ouest de Westminster, est un revenu de 3,000 livres sterling, ou 75,000 francs. On ne pourrait guère y demeurer avec moins, à cause du luxe effrayant qui s'y étale, et du train de maison qu'il faut y mener.

conde, les rues d'Oxford et de Holborn; avenues qui se réunissent devant l'église de Saint-Paul, d'où, comme d'un centre commun, elles se séparent encore pour continuer, dans la même direction de la Tamise, deux autres grands canaux de communication vers la Tour et les Docks. Ces avenues parallèles sont, dans toute leur longueur et à de fréquens intervalles, liées les unes aux autres par des rues transversales, qui facilitent les points de réunion ou de ralliement et les changemens de direction des promeneurs pédestres.

RUES ET QUARTIERS DE LONDRES.

Les rues de Londres sont en général belles, droites, larges et bien percées, dans les beaux quartiers, comme dans Westminster et le quartier de West End; partout elles sont bordées de trottoirs en pierres plattes, sous lesquels passent des conduits pour recevoir les eaux boueuses et les entraîner vers la Tamise. Ces rues, dont la plus longue, celle d'Oxford (1), est d'environ trois

---

(1) Les plus longues rues de Londres ont:

Dans la Cité.

Bishopgate-street	1,045 mètres.
Whitechapel	1,281
Upper-Tames-street	1,331
City Road	1,690

quarts de lieue, se composent d'un assemblage de petits édifices noirs et bas, soutenus par une charpente légère et spongieuse, sur laquelle reposent des briques unies par un ciment de chaux vive, et ne montrent que de petites fenêtres, dont celles des cuisines sont placées plus bas que le sol de la rue; assemblage fragile, destiné, comme des tentes, à la même durée que celle du bail ou terrain sur lequel ces constructions s'élèvent. Une vapeur imprégnée de soufre et de charbon vient enduire d'une couche noire leurs frontons, lavés, il est

---

Dans Westminster.

High Holborn	1,045 mètres.
Strand	1,369
Piccadilly	1,694
Bond-street	990
Oxford-street	2,304
Regent-street	1,730
Tottenham-court-Roade	1,777

Dans Southwark.

Tooley-street	970
Great-Surrey-street	1,193

La principale rue d'Alexandrie, au tems de la prospérité de cette ville, c'est-à-dire avant que l'incendiaire Omar l'eût ravagée, avait cinq milles de longueur en ligne droite, depuis la mer jusqu'au lac Maréotis, et sa largeur était de 2,000 pieds.

Parmi les belles rues modernes, il faut citer en première ligne celles de Gênes et de Turin. Nous ne pouvons oublier à Paris la rue de la Paix et la rue de Rivoli.

vrai, de tems à autre, avec du mortier frais et blanc, lequel, en réparant l'outrage du tems, leur donne une certaine analogie avec la bigarrure d'un échiquier en débris. Telles sont les demeures des sept huitièmes de la population de Londres, telle est cette capitale dans son ensemble.

Cependant, il ne faudrait pas croire que cette physionomie générale des rues ne présente pas de nuances; elles varient, au contraire, d'un quartier à l'autre. Dans celui de l'ouest, appelé *West End,* où, comme nous l'avons déjà dit, les rues sont plus belles, plus larges et mieux percées que dans l'est, le trottoir offre plus d'espace; il est plus doux et partout libre d'immondices; la population marche plus lentement, les maisons sont plus régulières, et quelques-unes ont même l'apparence de beaux édifices. C'est là, ou du moins sur la limite de West End, qu'est la rue du Régent, ou Regent-street, dont une extrémité est l'analogue du Palais-Royal de Paris, rue qui, d'une percée récente, car elle est postérieure à 1816, a succédé, sous le rapport de l'élégance, à Bond-street, ancien théâtre des dandys et du beau monde, ainsi que des courtisanes. A l'est, ou dans la *Cité,* le trafic règne en des avenues étroites, étouffées, que tapisse une boue épaisse et noire, d'où s'exhalent des miasmes que l'indigène de Londres, si dédai-

gneux dans ses voyages à l'étranger, supporte sans murmure. On respire surtout ces mauvaises odeurs auprès de *Wapping*, quartier des matelots, des cordiers, des escrocs et des mendians; ou de *Smithfield*, grande place où se tient le marché des bestiaux et où se rassemblent les bouchers et les maquignons. D'un autre côté cette partie de Londres est peuplée d'une foule hétérogène arrivée des différens pays, ce qui n'existe pas dans le West End, dont la population est homogène et purement anglaise ou aristocratique, et dont le séjour par excellence est *Grosvenor-Square*, une des plus belles places de ce quartier, laquelle ne ressemble pas plus à *Whitechapel*, extrémité de la cité, qu'une chaumière ne ressemble à un palais, ou que la rue Mouffetard, à Paris, ne ressemble à la Chaussée-d'Antin ou à la rue de la Paix. Les boutiquiers de West End eux-mêmes singent le privilége; ils parlent un autre jargon que leurs confrères de la Cité; ils saluent d'une autre manière, en penchant la tête sur l'épaule; ils observent les passans à l'aide d'un lorgnon, et marchent en se balançant sur un pied. Quant aux grands seigneurs qui occupent ces palais, on les reconnaît bien vite à leur démarche nonchalante, à la lenteur calculée de leurs pas, à leur physionomie empreinte de sommeil et d'ennui. Quatre chemises par jour et quarante cravates par se-

maine, voilà le nombre confortable fixé par le bon ton de ces élégans, pour réparer l'outrage des molécules charbonneuses qui tombent de l'air sur leur toilette, où, dans les momens de pluie, elles se déposent comme des gouttes d'encre. Du reste, quant au quartier de Whitechapel, il a de tout tems servi de repaire aux plus mauvais sujets de la capitale; c'est un Botany-Bay volontaire, où se réunissent les brigands de premier et de second ordre, qui vivraient mal à leur aise dans un autre quartier. Là se fait l'éducation des jeunes voleurs, qui y apprennent dans sa pureté l'argot dont ils devront plus tard se servir. Le même quartier de Whitechapel, aux maisons vieilles et à pignon, aux portes basses et étroites, aux toits hauts et pointus, aux rues petites et tortueuses, renferme encore le beau idéal de l'état de boucher, comme on le voyait au seizième siècle, et tel que Ben Johnson l'a placé dans ses drames.

Nous avons dit que le commerce habitait principalement les quartiers de la Cité. A son extrémité orientale, dans le quartier nommé *the Borough* ou *le Bourg,* vous trouvez un foyer secondaire du négoce, une nation adonnée au lucre, au trafic de détail, aux spéculations de seconde main; c'est, en quelque sorte, la succursale de *Cheapside,* une des rues les plus commerçantes de la Cité, et voisine des grands établissemens mo-

nétaires, comme la Bourse et la Banque. Mais dans ce bourg les magasins et les boutiques manquent d'élégance et de propreté; ces deux qualités semblent n'avoir pas encore dépassé la limite qui séparait naguère encore de la Cité proprement dite ce quartier, dont les habitans continuent à porter des boutons d'acier en rosace, avec des culottes courtes, comme au tems de ce roi Jacques, admirablement dépeint par Walter Scott.

Si l'on traverse la Tamise et que l'on se transporte du côté du *King's Bench* ou Banc-du-Roi, dans Southwark, on remarquera cette multitude de débiteurs insolvables que la loi a parqués à l'instar de troupeaux séquestrés du monde jusqu'au moment de leur sentence; pauvres gens déchus de tout espoir et que leur situation même empêche de se libérer envers leurs créanciers. Cette moderne *Alsace* n'a point dégénéré de l'ancienne dont Walter Scott a fait un si piquant tableau.

Ce qu'on appelle *the Fields* ou *les Champs* (et tout-à-l'heure nous en avons cité un point, le marché de Smithfield), c'est un mélange de places et d'allées, ou petites rues, dans lesquelles résident les bouchers, les boxeurs, les escrocs, embaucheurs, receleurs, matelots, déserteurs et autres; c'est, en un mot, une région d'immoralité, de misère et de vices. Il y a aussi une contrée spéciale dans les *Fields* de Saint-Georges, pays des

petits garçons et des petites filles, foyer de la paume, de la balle et de la raquette; asile de galopins, d'apprentis voleurs, couverts de boue, sans souliers, sans chapeau, gibier futur de potence et de déportation; gibier qui se trouve également du côté de Saint-Giles, dont la population voleuse est mêlée avec celle des ouvriers industrieux et honnêtes.

Du reste, les plus grandes et les plus belles rues de Londres sont entrecoupées de petits passages, d'allées étroites, où le soleil ne pénètre jamais et dont les misérables hôtes sont aussi remarqués par leur dénûment que par la bassesse de leurs habitudes : c'est, dit un recueil anglais (1), le foyer des parias britanniques; hommes, femmes, entassés dans le même taudis, reposent ensemble sur un pavé de briques mal jointes, sans lits, ni chaises, ni feu; obligés d'acheter leurs alimens tout cuits, forcés de mendier pour vivre, et de voler pour suppléer aux lacunes de l'aumône.

Voulez-vous avoir une idée sommaire de l'ensemble de Londres et de ses contrastes, la nuit et le jour? Aux premières lueurs, aux blanchissans rayons d'une belle matinée d'été, montez à cheval et parcourez les rues. Quel silence !

Not a mouse stirring.

Et l'on n'entend pas même une souris bouger.

---

(1) Article reproduit par la *Revue Britannique*.

L'air est pur, l'atmosphère est libre de ces particules poudreuses et sulfureuses, de ces exhalaisons putrides qui vont la surcharger (1); tout dort. Vous diriez une ville morte, comme Palmyre ou Carthage, une de ces villes ensevelies sous les laves et les cendres du Vésuve, et tout-à-coup, comme Herculanum ou Pompeï, reparaissant aux regards du Soleil. Fait-il grand jour? tout s'éveille, tout se meut, les boutiques s'ouvrent, les laitières sonnent de porte en porte; les filles équivoques affluent chez le marchand de *gin* ou d'eau-de-vie; les voitures ébranlent la chaussée, les marchands et les marchandes courent, volent et se croisent; les ouvriers hurlent leurs airs, dont la perpétuelle monotonie vous déchire le tympan, déjà tout assourdi par les cris

---

(1) On prétend que si l'on suspendait des fils d'amiante dans chaque cheminée, à une distance d'un quart de pouce les uns des autres, et que si l'on faisait dégoutter de l'eau constamment sur ces divers fils, la fumée, en les touchant, se condenserait et serait entraînée par l'eau dans un tube ou réservoir, de manière qu'il n'en échapperait pas un seul atome. Au moyen de ces conduits, qui distribuent l'eau à Londres dans l'intérieur des maisons, on pourrait, dans cinq minutes, faire parvenir au haut des cheminées toute celle qui serait nécessaire pendant le cours de la journée. Par ce simple appareil, le ciel de Londres reprendrait, dit-on, un degré de transparence à peu près égal à celui du nord de la France et de la Belgique.

des charretiers et vendeurs de ballades. Ce ciel, tout-à-l'heure azuré, se plombe, se dérobe à vos yeux, et un immense dais de vapeurs épaisses s'élève et plane au-dessus de la grande cité, pour l'envelopper entièrement jusqu'au déclin du jour.

La nuit déploie son rideau noir : l'aspect des rues va subir une métamorphose qui tiendra du prodige. En effet, une longue file de reverbères vient les illuminer; les magasins éclairés par le gaz dévoilent à l'étranger surpris leur richesse ou plutôt leur magnificence. De loin à loin, le reflet pourpré, violet et bleu des pharmacies se projète sur les murailles et sur les dalles des trottoirs, pendant que les bocaux des liquoristes éblouissent par leur transparence. Tel est le panorama qui étonne, captive, enchante le voyageur dont pour la première fois les pas s'essaient dans Londres.

CLIMAT ET CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LONDRES.

Le brouillard éternel dont nous venons de parler et les miasmes qui s'exhalent de plusieurs quartiers de cette grande ville induiraient à penser que le climat doit en être funeste à ses habitans; il n'en est cependant rien. Quoique humide et variable, il est très sain; la température annuelle et moyenne est de 52° Fahrenheit ou 9° Réaumur. On est à Londres exempt de la plupart des mala-

dies des grandes cités; on le doit au napthe sulfureux qui s'échappe de la houille et prévient ou arrête la contagion fébrile. D'autres causes de salubrité se trouvent dans le cours d'un fleuve soumis à l'influence des marées, dans les rues larges et les grandes places qui y laissent un libre jeu à l'air, dans la propreté intérieure des maisons et dans les nombreux canaux qui chaque matin, par des jets abondans, arrosent et lavent les rues, en même tems que les maisons, pourvues de moyens analogues de lavage, maintiennent cette propreté admirable, si propice à l'hygiène domestique. Sans doute les habitans ne sont point affranchis de cette maladie nommée le *spleen*, qui semble inhérente au caractère britannique; mais ils ne peuvent s'en prendre au climat de Londres; elle tient à leur constitution physique, à leur genre de vie, à leur nourriture carnivore, à leur bière forte et à leurs habitudes morales. Au surplus, la durée moyenne de la vie est plus longue à Londres et dans toute l'Angleterre qu'en France et dans la plupart des états de l'Europe, avantage qui paraît dû aux institutions politiques, à l'instruction du peuple et à son bien être positif et matériel.

En définitive, Londres, sans être insalubre, n'a point un beau ciel, comme Paris, par exemple, dont il n'a pas non plus l'aspect gracieux et riant. S'il a des rues plus belles et mieux alignées, elles sont

moins vivantes; les maisons qui les forment sont basses, avec de petites fenêtres et des toitures dépourvues d'élégance, sur lesquelles plane une atmosphère triste et lourde. Londres, avec son aspect monacal, ne compte point de palais qui puissent rivaliser la Bourse et le Louvre; il n'a point nos boulevards, cette ceinture verdoyante que lady Morgan comparaît à la ceinture de Vénus; s'il a de grands parcs ou jardins pour ses promeneurs, Paris a ses Champs-Élysées, ses Tuileries, son Luxembourg et son Jardin-des-Plantes; si Londres a la Tamise pour rivière (1), la Seine suffit au commerce de Paris, ville d'ailleurs plus littéraire que marchande, et où les ressources pour les sciences, les lettres et les arts, sont plus nombreuses et de bien meilleur goût en bibliothèques, musées, cabinets d'histoire naturelle, colléges ou cours de langues, établissemens dont l'entrée est gratuite, ce qui à Londres se paie fort cher.

Si l'on voulait rapprocher les traits saillans de ces deux capitales, on dirait de Londres qu'il a pour lui son immensité géométrique, son énorme

---

(1) La Tamise, à marée basse, a 12 pieds de profondeur et 1,000 pieds de largeur. Sa profondeur à marée haute est double, et le flux et reflux de la mer se fait sentir jusqu'à 5 lieues au-dessus de Londres. La Seine a 600 pieds de largeur moyenne et 10 pieds de profondeur, à Paris.

population, sa suprématie politique, sa richesse colossale, sa force industrielle, tandis que la métropole française a ses boulevards, ses palais, son opéra, ses établissemens publics, son amour des arts et la puissance intellectuelle ou morale de sa population qui, bien que moitié moindre que celle de Londres, n'exerce pas moins de prépondérance dans les destinées politiques du monde.

Si la comparaison devait s'étendre à d'autres villes, on laisserait à Rome ses souvenirs et ses ruines antiques; à Florence sa beauté idéale et ses admirables galeries de peinture; à Naples son beau soleil et son riche paysage, avec la Méditerranée pour miroir et des villes pour ceinture; à Pétersbourg sa physionomie semi-orientale et septentrionale; à Vienne son Schœnbrunn et ses rians faubourgs; à Édimbourg sa couronne de montagnes et ses vieux noms calédoniens; à Philadelphie ses îles bordées de verdure et de beaux arbres; à Gênes ses magnifiques palais; à Venise ses lagunes; à Constantinople son ciel et ses mosquées; mais Londres resterait la souveraine des intérêts ou la bourse du monde, comme Lutèce resterait toujours la métropole des plaisirs, des lumières et du goût. Enfin, Londres, par ses grillages en fer devant ses maisons, par ses palissades et ses autres moyens de défense, et qui trahissent le désir d'une possession individuelle et exclusive; par le char-

latanisme de ses affiches et la barbarie grotesque de ses enseignes, révélerait un peuple mécanique, machinal, égoïste et adonné pardessus tout au lucre; tandis que Paris montrerait une sociabilité facile, un esprit de communauté qui l'emporte sur les intérêts individuels, un peuple communicatif, aimant à se réunir, non pour s'enivrer mais pour danser : on dirait en un mot, que le Londonien ou le Cockney, comme on l'appelle, exerce le plus son estomac, le Parisien, son esprit et ses jambes; que le Londonien est buveur, taciturne et lourd, et le Parisien sobre, expansif, babillard et léger.

Au surplus, le moment n'est pas encore venu d'achever ce parallèle; il faut que préalablement les détails aient passé sous nos yeux; les conséquences alors seront plus faciles à déduire. Nous n'avons eu le dessein que de présenter un avant-goût et une idée sommaire des rapprochemens ou disparates qui peuvent exister entre les deux capitales; afin de compléter ce coup-d'œil général, nous ajouterons pour Londres quelques mots historiques.

HISTORIQUE SUR LONDRES.

Londres paraît redevable de sa fondation aux Bretons descendans des Goths, venus de la Scandinavie; c'était déjà une ancienne ville sous les

Romains, qui, au tems de Jules-César, la nommaient *Londinium* ou *Colonia Augusta;* elle servait de résidence au général romain pour la Bretagne sous les empereurs. Elle ne fut entourée de murailles qu'après le massacre de ses habitans par les troupes de la reine Boadicée, et ces murailles, qui existaient encore sous le règne d'Elizabeth, disparurent peu à peu, à mesure que la ville acquit de l'extension. En 610, on jeta les fondemens de l'église de Saint-Paul et de l'abbaye de Westminster. En 793, un terrible incendie la dévora presque en entier. Quelques années après, relevée de ce désastre, elle est assiégée par les Danois, que parvient à repousser en 872 le génie d'Alfred, auquel on attribue le plan de la constitution municipale de Londres. En 1066, après la bataille d'Hastings, Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, est couronné roi d'Angleterre à l'abbaye de Westminster, en présence des magistrats de la Cité, auxquels ensuite il octroya une charte préservatrice de leurs droits qui, plus tard, lui portant ombrage, donnèrent lieu de sa part, en 1088, à la réparation de la tour de Londres. Les successeurs de ce prince firent néanmoins de nouvelles concessions, et le gouvernement civil de la Cité fut dès-lors, comme il l'est aujourd'hui, exercé à l'exclusion de la cour par un premier magistrat, sous le titre de *mayor* ou *maire,* mot

tiré du langage normand, et sous Édouard Ier, qui fit ajouter le titre de *lord* à celui de *maire*. La ville fut divisée en quartiers qui eurent chacun leur magistrat spécial, sorte d'adjoint du maire, appelé *alderman*, mot pris de l'ancien nom saxon et qui veut dire *homme âgé*. En 1212, Jean-sans-Terre, pendant ses démêlés avec le pape Innocent III, qui l'avait excommunié, fut obligé de rendre aux habitans de Londres, unis contre lui avec les barons, les priviléges qu'il leur avait ôtés, et il signa la grande charte où ces priviléges furent de nouveau stipulés.

Nous avons passé sous silence les nombreux incendies, les tremblemens de terre et les famines ou pestes qui, durant plusieurs siècles, désolèrent la Cité de Londres; suivons de préférence les progrès de sa civilisation.

En 1509, sous Henri VIII, la réforme religieuse commence en Angleterre; les citoyens de Londres refusent à ce prince un impôt que le Parlement n'avait pas voté. En 1564, un cocher hollandais transporte à Londres l'usage des fiacres. Quelques années ensuite, une banque, une bourse et une loterie sont en vigueur. La réforme religieuse est aussi proclamée par Élizabeth, qui fait pour la première fois célébrer le service divin en langue anglaise à l'église de Saint-Paul. En 1600, est fondée la Compagnie des Indes orientales, et en 1651,

s'ouvre le premier café dans la Cité, quinze années avant le plus terrible incendie qui ait jamais éclaté dans Londres, dont 30,200 maisons et 89 églises disparurnet dans les flammes. Le Parlement, formé d'abord de tous les barons réunis en une seule assemblée, mais ensuite divisés en grands et petits barons, qui depuis composèrent, les premiers, la Chambre des lords, et les seconds, celle des communes, s'était affermi par l'obtention de la grande charte en 1212. Il conserva plus ou moins ses prérogatives, excepté sous Cromwell et sous Charles II, excepté aussi lorsqu'il eut la faiblesse de voter en 1716 l'acte septennal, contre lequel aujourd'hui s'élèvent en Angleterre de si nombreuses et si vives réclamations, soutenues au Parlement par divers membres influens de l'opposition.

Terminons ce chapitre ou coup-d'œil général par un dernier trait caractéristique du panorama de Londres.

CONSOMMATION ANNUELLE DE LONDRES.

Quinze mille vaisseaux lui apportent chaque année les richesses du monde, en échange de celles que son industrie a disséminées dans tous les ports de l'univers; cinquante à soixante millions de quintaux de charbon arrivent annuellement dans cette capitale pour y être brûlés par ses quinze à

dix huit cent mille habitans, qui occupent 180,000 maisons, et qui annuellement aussi consomment 110,000 bœufs, 800,000 moutons, 250,000 agneaux, 250,000 veaux, 200,000 porcs, 7,884,000 gallons de lait, 2,000,000 barils de bière, contenant 36 gallons chacun, 11,146,800 gallons d'eau-de-vie et liqueurs (1), 70,000 pipes de vin, 21,265,000 livres de beurre, 25,500,000 livres de fromage, 120,000 tonneaux de poisson, 60,000 livres sterling ou 1,500,000 francs de volaille, et 3,000,000 de livres de fruits ou légumes. Le marché de Smithfield dans Londres, où se vend le bétail, a chaque année un produit de plus de 8,000,000 de guinées ou 208,000,000 de francs.

A Pétersbourg, dont la population est d'environ 450,000 âmes, qui occupent 9,500 maisons, il a été, en 1831, amené pour la vente, 140,602 bœufs et veaux, 15,350 moutons et 537 porcs sur pied. On a tué 46,100 bêtes, consommé 428,720 volailles, 212,758 pièces de gibier, 314,483 douzaines d'œufs, 94,937 pouds de beurre.

A Paris, dont la population approche de 900,000 âmes, qui occupent 45,000 maisons, il se consomme, année moyenne, environ 69,000 bœufs, 15,000 vaches, 70,000 veaux, 340,000

(1) Le gallon équivaut à trois ou quatre litres.

moutons, 90,000 agneaux, 3,240,000 kilogrammes de viande à la main, et 914,000 kilogrammes de charcuterie et abatis; objets qui, avec quelques autres, comme les liquides, savoir : 1,000,000 d'hectolitres de vins, 50,000 hectolitres de cidre et poiré, 115,000 hectolitres de bière et 40,000 hectolitres d'eau-de-vie, également consommés chaque année, rapportent 46 millions de francs d'octroi.

Ainsi, Pétersbourg et Paris, dont la population réunie approche de celle de Londres, et qui ensemble consomment annuellement 630,000 têtes de bétail, sont encore au-dessous de Londres même, qui en consomme plus de 2,300,000. Il est vrai que le peuple anglais se nourrit mieux que le peuple français et surtout que le peuple russe.

Entrons maintenant dans les détails de Londres et commençons par ses édifices.

CHAPITRE II.

ÉDIFICES PUBLICS ET EMBELLISSEMENS DE LONDRES.

Édifices civils, édifices religieux. Ponts. Établissemens divers. Parcs, rues et places publiques.

Such London is, by wealth, proclaim'd
The fairest capital of all the world.

Ainsi, par la richesse commerciale,
Londres est laplus belle ville du monde.

COWPER.

Nous avons dit que le principal caractère, ou caractère distinctif de Londres, était plutôt dans sa grandeur géométrique et son immense population que dans ses palais : effectivement, ceux de cette métropole sont en petit nombre et presque tous de mauvais goût; on ne doit point s'attendre à y trouver les belles et gracieuses proportions des monumens de l'Italie ou de la Grèce, les formes sveltes du Louvre, de la Madelaine et de la Bourse à Paris. D'ailleurs les édifices de Lon-

dres sont presque tous construits en briques avec un ciment, lequel imite la pierre de taille, assez rare en cette ville, où le fer, qui est plus commun, se prodigue en colonnes et grillages.

Mais afin d'aborder avec méthode le chapitre des édifices ou monumens publics de Londres, la nécessité d'être clair nous engage à le diviser en quatre sections principales : la première comprendra les édifices civils, comme les Palais royaux, la Banque, la Tour, l'Hôtel-de-Ville et les Théâtres; la seconde, les édifices religieux, comme la Cathédrale de Saint-Paul et l'Abbaye de Westminster; la troisième les ponts sur la Tamise; et la quatrième les embellissemens principaux, tels que les parcs, les squares ou places, et les rues.

PREMIÈRE SECTION.

ÉDIFICES CIVILS.

En général, les bâtimens de Londres, construits comme ne devant durer que peu de tems; spacieux, mais sans élégance, couronnés par une coupole en forme de bonnet de nuit ou d'éteignoir; mensonge d'architecture, comme la constitution est un mensonge de liberté, la religion une simagrée de piété, et les mœurs un mensonge de pruderie, ont des fenêtres hautes et étroites pour le premier étage, et plus larges que hautes pour le se-

cond; toutes, quelquefois, surmontées d'un fronton analogue à la partie supérieure d'un tombeau; toutes ou presque toutes s'ouvrant à coulisses perpendiculaires, excepté dans le quartier de l'ouest, où presque toutes les croisées du premier étage s'ouvrent à la française. Les portes d'entrée sont petites et mesquines, défaut qui ressort d'autant plus qu'il n'y a point de portes cochères, les voitures étant reléguées sur le derrière avec les écuries. Ces petites portes ont quelquefois un porche composé de colonnes hautes et maigres, surmontées d'un fronton lourd et mal composé. Des cordons étroits en pierre séparent les étages et forment les corridors. Il est vrai que la menuiserie de ces mêmes portes est faite avec un soin remarquable, souvent en bois d'acajou, et ornée de moulures et d'encadremens en ébène. Toutes ont des marteaux en cuivre poli et brillant, frappant sur une plaque de même métal où quelquefois se lit le nom du propriétaire, qui, en outre, a fait placer à côté un cordon pour sonner les domestiques; et le bruit de la sonnerie, ainsi que des coups de marteau, pour le dire en passant, se proportionne toujours à l'importance du visiteur; un seul coup, par exemple, annonce la présence du fournisseur; deux, celle du facteur; trois, le solliciteur ou l'honnête bourgeois, et une succession rapide de coups, un personnage ou une grande dame. A

l'égard du corps de logis, hâtons-nous d'ajouter, pour être juste, que si le dehors du bâtiment est peu distingué, l'intérieur est d'une extrême propreté et réunit ce que les Anglais appellent le *confortable*, mot qui exprime l'idée du commode et du bon par excellence.

Voilà pour les maisons en général. Relativement aux édifices, les Anglais nous envient les nôtres, mais ils n'en conviennent pas; car, si on leur objecte que Londres n'a pas de monumens, ils vous répondent : « A quoi bon? » Cependant, depuis quelques années on remarque un progrès sensible dans l'architecture britannique, et particulièrement dans les beaux ou modernes quartiers de Londres, comme le lecteur le reconnaîtra lorsque nous parlerons du nouveau parc, dit le Parc du Prince-Régent ou Regent's Park.

Parmi les édifices civils de Londres qui méritent d'être visités et décrits, et il y en a moins que l'étendue et l'opulence de cette grande ville ne porterait un étranger à le croire, nous devons citer Somerset-House, le Musée britannique, Saint-James, Whitehall, la Banque, l'Hôtel-de-Ville, la Bourse, l'Hôtel de la Compagnie des Indes, la Trésorerie, la Tour, la Douane, la Monnaie, le Temple Bar et les Théâtres. Nous allons suivre cette série monumentale dans l'ordre où nous venons de la présenter.

SOMERSET-HOUSE.

Le palais qu'on appelle *Somerset-House,* c'est-à-dire *Maison de Somerset,* parce qu'il fut construit par un duc de ce nom, protecteur du royaume durant la minorité d'Édouard VI, vers le milieu du seizième siècle, protectorat qui le conduisit à l'échafaud, destinée, ordinaire alors, des grands qui étaient supplantés dans leur ambition, eut pour architecte l'italien Jean de Padoue, dont les plans furent modifiés en 1775 par ceux de Williams Chambers; c'est l'édifice le plus élégant et le plus vaste de Londres. Construit en pierres de taille de Portland, il repose près le pont de Waterloo, entre la rive septentrionale de la Tamise et le Strand, rue parallèle au fleuve. C'est un carré spacieux qui, du côté de la rivière, présente une magnifique terrasse élevée d'environ 50 pieds au dessus du lit de l'eau, sur deux voûtes massives ou arches ornées de têtes d'une grandeur colossale, savoir : au centre celle de l'Océan, et sur les autres, de chaque côté, celles des huit principales rivières de l'Angleterre, la Tamise, l'Humber, la Mersey, la Dee, la Medway, la Tweed, la Tyne et la Severn, avec leurs emblèmes propres. Du côté du Strand, la façade, qui a vraiment de la majesté, est un soubassement rustique supportant neuf colonnes d'ordre corinthien et formant neuf

arcades, dont trois du centre sont ouvertes et donnent entrée dans la grande cour quadrangulaire, tandis que les autres sont garnies de fenêtres et ornées de pilastres. Le vestibule est aussi décoré de colonnes; l'une d'elles offre le buste de Michel-Ange, et l'autre celui de Newton. Dans la cour est un groupe en bronze sur lequel s'élève une statue de Georges III.

Somerset-House réunit les bureaux du timbre, des taxes du commerce maritime, de la loterie, des domaines, des vivres, du sceau royal, et trois académies, savoir : la société royale de Londres, la société des Antiquaires et l'Académie royale des arts. C'est également un lieu d'exposition annuelle des travaux des peintres et des sculpteurs.

Il est bien regrettable que ce bâtiment masque la rivière à l'endroit même où elle est le plus belle, et qui, d'ailleurs, paraît si rarement dans le centre de la métropole, étant cachée par les maisons bâties sur chaque côté du fleuve, où la marée a peut-être détourné de l'idée de faire des quais; il eût été si facile de laisser un espace entre la Tamise et l'édifice même, à la manière de l'hôpital de Greenwich! Non seulement, dans la cour de Somerset-House on ne voit point le fleuve, mais on n'en soupçonne pas même le voisinage; il faut arriver sur la terrasse pour l'apercevoir. Elle est, du reste, spacieuse et domine une partie de la rivière

et des ponts de Westminster et de Blackfriars; elle s'avance sur un grand soubassement formé par vingt-deux arches très-étendues, ornées de colonnes d'un effet pittoresque; mais le public n'y est admis qu'à prix d'argent, car le moindre plaisir se paie à Londres au poids du numéraire, excepté les visites au Musée britannique. Nous reviendrons à Somerset-House quand nous parlerons des sociétés savantes, dont cet édifice est le palais, comme celui de l'Institut à Paris est le lieu de réunion de ses cinq académies.

MUSÉE BRITANNIQUE.

Le Musée britannique ou *British museum*, qu'une sorte de confraternité lie au palais de Somerset, puisque ces deux édifices sont affectés principalement aux sciences, aux lettres et aux arts, est de tous les monumens de Londres le seul qui soit vraiment public, c'est-à-dire ouvert à tout le monde, et gratuitement; pour les autres ils ne s'ouvrent que quand leurs gardiens voient sortir du gousset la bourse du visiteur; encore a-t-elle besoin d'être bien remplie, comme le lecteur en jugera plus tard.

Ce riche dépôt national d'antiquités, de curiosités naturelles et d'ouvrages imprimés ou manuscrits, est placé dans un grand hôtel qui apparte-

nait jadis au duc de Montaigu et qui fut construit sur les plans du célèbre architecte francais Puget; car les grandes créations à Londres, comme en beaucoup d'autres capitales, sont bien souvent écloses d'un cerveau français, témoins entre autres le pont de Westminster, le vieux pont de Londres, le parc de Saint-James, le Tunnel ou passage sous la Tamise, ainsi qu'on le verra plus loin en tems et lieu. Cet hôtel, qui participe tout à la fois de notre Musée du Louvre, de notre Bibliothèque royale, et du Cabinet du Jardin-des-Plantes, dont il réunit les équivalens; cet hôtel, à la porte duquel se tiennent deux sentinelles, comme au palais du roi à Saint-James, fut converti en musée par un acte du Parlement de 1753, et il a été depuis considérablement augmenté.

L'extérieur est peu remarquable, mais le grand escalier, où se trouvent plusieurs animaux empaillés, notamment trois girafes, et un ours polaire tué en 1818, lors de l'expédition de Ross et de Parry à la recherche du passage nord-ouest, a été construit dans de belles proportions, et la principale pièce est également très-vaste; deux peintres français, Jacques Rousseau et Charles de la Fosse, lequel peignit l'intérieur du dôme des Invalides à Paris, ont orné les plafonds d'emblèmes, tels que celui de Phaéton qui demande à son

père la faveur de conduire le char du soleil. La collection des manuscrits est une des plus nombreuses de l'Europe. Les nouvelles salles où est placée la bibliothèque dont Georges III fit don au Parlement, et où l'on voit quatre piliers d'un seul bloc de granit d'Écosse de 35 pieds de hauteur, ressemblent, dans leur longueur de 300 pieds, et dans leur distribution, à celles de la Bibliothèque royale de Paris.

Les catalogues de la Bibliothèque du Musée britannique sont imprimés, avantage que n'a point la Bibliothèque royale parisienne, avantage qui, facilitant les recherches, permet de connaître plus vite les trésors de ce vaste dépôt scientifique. Il renferme environ 300,000 volumes et 19,000 manuscrits, entre autres la grande charte signée à Londres par Jean-sans-Terre.

Cette richesse littéraire est inférieure à celle de la Bibliothèque royale de la rue Richelieu, qui possède environ 900,000 volumes imprimés, non compris les doubles exemplaires, 80,000 manuscrits, 300,000 estampes, 100,000 médailles, 3,000 cartes géographiques.

Au premier étage du Musée britannique les salles sont disposées à l'instar de celles du Cabinet d'histoire naturelle de notre Jardin-des-Plantes; mais il ne faut pas non plus y chercher des collections aussi nombreuses, aussi complètes que

celles de ce dernier établissement, dont le savant Cuvier a su faire le cabinet sans rival des naturalistes de tous les pays.

Les salles du rez-de-chaussée, occupées par les statues, rappellent, mais faiblement aussi, le rez-de-chaussée de notre Musée du Louvre. Parmi les richesses de ce genre que montre le Musée britannique, on reconnaît avec peine les débris arrachés vandalement par lord Elgine au Parthenon d'Athènes, que, par compensation et pour venger du moins la civilisation ainsi outragée, le roi Othon, en septembre 1834, a fait splendidement restaurer, après une religieuse et solennelle inauguration, à la grande satisfaction des Hellènes; les mânes de Périclès, de Démosthènes et de Platon, pour le dire en passant, se seront émues de joie, sans doute, à la réédification de ce temple, qui fut un des plus beaux monumens de la vieille Athènes.

Le Musée britannique a, comme les bibliothèques de Paris, des salles de lecture ouvertes tous les jours de 10 à 4 heures, excepté le dimanche; mais tout le monde n'y est point admis; il faut pour cela une carte du bibliothécaire ou conservateur. Ces cartes sont surtout exigées des étrangers, qui ne peuvent y avoir accès que sur la recommandation d'un répondant, s'il est question de se livrer à des recherches et de parcourir des

volumes dans l'établissement. Les lecteurs, ainsi admis, peuvent tirer des extraits, mais non pas des copies d'un manuscrit ou livre, à moins d'une permission expresse du bibliothécaire. Du reste, il y règne une décence et une politesse rares; tout s'y passe dans le plus grand ordre et dans le plus parfait silence; on se croit un moment à la rue Richelieu, et si le conservateur du Musée britannique n'a pas l'érudition immense de notre Van-Praet, il en a la prévenance aimable et toute l'inépuisable complaisance pour le docte public avec lequel il se trouve en rapport.

Après avoir parlé des deux principaux monumens des sciences, des lettres et des arts à Londres, car Somerset-House peut bien s'unir au Musée britannique, puisque c'est proprement l'Institut anglais, comme lieu de séance surtout de la Société royale, visitons la demeure du chef de la nation, un des premiers objets qui occupent ordinairement l'esprit du voyageur.

PALAIS DE SAINT-JAMES.

Une réflexion nous est d'abord venue à l'aspect de Londres, en songeant à la fois au peuple et au monarque; c'est que tout y est disposé pour la commodité du peuple, et qu'on y a peu fait pour celle du prince. En effet, le peuple marche sur

de beaux et larges trottoirs en dalles, les rues sont propres et bien éclairées, l'eau arrive par de secrets conduits à toutes les maisons, jusqu'au deuxième étage; en d'autres termes, la nation, par elle-même ou par l'organe de ses représentans, a eu le bon sens de régler ses propres intérêts avant ceux du gouvernement, qu'elle paie pour lui assurer toute la somme de bien-être qu'elle a droit d'en attendre; elle n'a point abdiqué sa propre souveraineté, sa dignité personnelle, et si elle obéit, ce n'est point servilement, par les lois de ses mandataires, toujours prêts à tenir ou à ramener dans le bon chemin les agens responsables du pouvoir exécutif, comme nous le verrons lorsque nous parlerons du Parlement; car ici nous ne touchons encore que la partie matérielle.

Le palais qu'habite le roi d'Angleterre et qu'on appelle le Palais de Saint-James, ou *Saint James's Palace*, ne ressemble en rien aux résidences royales du continent; il n'y faut point chercher nos Tuileries et notre Louvre, ni le palais impérial du tzar moscovite, ni celui du monarque autrichien, ni ceux des petits rois italiens, ni même ceux de la plupart des princes allemands; c'est un médiocre édifice, que Henri VIII fit élever sur les débris d'un ancien hôpital. Charles I^er^ y fut gardé prisonnier, comme Louis XVI au Temple,

et après avoir eu, comme Louis XVI, la tête tranchée, on y montra son corps au peuple. Jacques II, la reine Anne, Georges Ier y firent leur résidence habituelle, et Georges IV y reçut le jour; c'est là que le roi régnant Guillaume IV vient donner ses audiences aux ambassadeurs et aux députations des grands corps de l'état, bien qu'il habite ordinairement le château de Windsor, qui, pour les rois d'Angleterre, est le Versailles ou le Saint-Cloud de Londres.

Le Palais de Saint-James est un bâtiment construit en briques, et la partie où se trouvent les appartemens du monarque n'a qu'un étage, mais il est régulier. La façade, sur la rue, n'est qu'une vieille porte lourdement fortifiée, et où le style d'architecture moderne se mêle au style gothique. Le côté du parc a meilleure apparence. La salle des gardes est belle et remplie d'armes. La salle voisine est ornée d'une riche tapisserie qu'on dit être l'ouvrage du roi Charles II. Les appartemens du prince sont tendus en damas cramoisi, comme également les meubles sont recouverts de velours cramoisi, avec des franges en or. La salle de réception l'emporte sur toutes les autres par la grandeur et la magnificence. On y voit le trône avec ses accessoires, de superbes glaces et des tableaux représentant divers sujets de batailles. C'est la mesquinerie de cette résidence royale,

qui, en la comparant aux somptueux asiles des pauvres, a fait dire à un poète :

The poor the palaces Great Britain brings,
Saint James's hospital will be for kings;

c'est-à-dire :

« L'Angleterre loge ses pauvres dans des palais, et ses rois dans un hôpital. »

Cependant, elle vient de modifier un peu ses idées à cet égard : un assez beau palais s'est élevé dans le voisinage de l'ancien, entre le parc de Saint-James et Green-Park. L'arc de triomphe, qui est terminé depuis 1830, est magnifique. Le roi n'avait pas encore pris possession de ce palais en 1834.

A l'est de Saint-James, est le palais dit *Carlton-House,* dont le grand escalier est admirable, mais dont la façade du côté de Pall-Mall, sans liaison avec le reste de l'édifice, se trouve comme jetée au hasard.

A côté du Palais de Saint-James et près de Carlton House, au bout de Pall-Mall, est la maison de ce fameux Marlborough, qui de simple page du roi Jacques, était devenu maréchal, duc et pair d'Angleterre. On sait que la Grande-Bretagne lui dut la possession de Gibraltar, dont il s'empara en 1705. Ce favori de la reine Anne, laquelle finit par le congédier à cause de ses in-

trigues et de son avarice, avait défait le miope et trop fougueux maréchal de Tallard; mais plus tard, celui-ci fut à son tour noblement vengé à Malplaquet par le célèbre Villars, dont la journée de Denain est du reste un des plus beaux faits d'armes des armées françaises.

En continuant notre direction vers le sud-est, nous trouvons dans le même voisinage, près de la Tamise, plusieurs autres édifices publics, notamment,

1° L'Amirauté, en anglais, *Admiralty*, bâtiment très-considérable, moitié en briques, moitié en pierres, et qui offre une grande et belle salle;

2° L'Hôtel des gardes à cheval, ou *Horse-Guards,* édifice moderne, construit en pierres, par l'architecte Ware, en 1750;

3° La Trésorerie, ou *the Treasury,* bâtiment en pierres, lourd et massif, avec trois étages, et dont la façade présente un mélange de plusieurs styles, outre quelques restes de l'ancien palais élevé par le cardinal Wolsey, qui, de fils de boucher, devint grand chancelier du royaume, sous Henri VIII, dont il favorisa toutes les intrigues, servit toutes les passions, mais pour subir plus tard la disgrâce du prince, et mourir au moment d'être jugé comme coupable de haute trahison;

Et 4° le vieux palais de *Whitehall,* cons-

truit sous le règne de Henri III, sur le bord de la Tamise; palais dont Henri VIII forma sa résidence, et où Charles Ier fut décapité le 30 janvier 1649.

Si de Whitehall nous remontons un peu vers le sud-ouest, en dépassant le point de la Tamise, où est jeté le pont de Westminster, nous avons encore à décrire, en édifices civils, le palais du Parlement, près de l'abbaye de Westminster; mais comme la représentation nationale sera pour nous l'objet d'une visite spéciale, nous ne l'indiquons ici qu'en passant et qu'afin d'annoncer que nous n'omettrons point de parler de ce palais, sur lequel, matériellement parlant, nous n'aurons plus guère, d'ailleurs, à promener que le burin de l'histoire, puisque, dans une nuit de la mi-octobre 1834, il a été en grande partie la proie des flammes.

Descendant de Westminster et du palais du Parlement vers la Cité, pour chercher les autres monumens civils de Londres, nous passons devant l'église de Saint-Paul, qui, comme l'abbaye de Westminster, aura son tour d'examen avec les autres édifices religieux, et nous allons trouver d'abord la Banque et la Bourse, puis Mansion-House, la Douane et la Tour de Londres.

BANQUE D'ANGLETERRE.

Le grand dépôt de la richesse monétaire anglaise, décoré du titre de Banque d'Angleterre, ou *Bank of England,* a été construit en 1694, sur les plans de l'écossais Paterson. L'architecture en est à l'unisson avec la nature de l'établissement, qui est de payer et d'administrer la dette publique pour le gouvernement. Les idées d'opulence, de force et de sûreté y ont été merveilleusement combinées pour l'utilité générale. Le dehors présente une sorte de copie du temple de Vénus, à Tivoli, près de Rome, et la monotone uniformité de cette immense ligne de murailles qui entoure l'édifice, a été rachetée par des entrées sous de grandes arches, avec des colonnes. Le front, ou côté du sud, a 365 pieds de longueur, le côté de l'ouest 440, celui du nord 410, et celui de l'est 245. Dans l'enceinte, sont neuf cours ouvertes, plusieurs bureaux publics et une vaste rotonde ou salle octogone, dans laquelle se rassemblent les individus de toutes les nations et de toutes les conditions, qui veulent acheter des rentes. La principale entrée est un portique supporté par huit colonnes supportant elles-mêmes d'autres ornemens et une petite tour. Le vestibule a l'air d'un mausolée, et ses colonnes, très-massives, rappellent le Propylée d'Athènes.

Dans la salle des paiemens, ou *pay-hall*, se voit une horloge très-curieuse, qui montre l'heure sur seize cadrans différens placés dans seize bureaux, et qui sonne les heures et les quarts. La communication entre l'horloge et les cadrans est établie par des verges de cuivre de plus de 700 pieds de longueur. Le plus gros poids de l'horloge pèse 350 livres, et l'horloge est montée deux fois par semaine. Les aiguilles, mues par une seule mécanique, sont toujours parfaitement d'accord.

Un gouverneur, un sous-gouverneur et vingt-quatre directeurs élus tous les ans par les propriétaires ou actionnaires, sont chargés de la direction des affaires de la banque; ils ne peuvent, non plus que leurs employés, faire aucune espèce de commerce en marchandises, ni la moindre spéculation sur les fonds publics; mais il leur est permis de négocier des lettres de change, des lingots et des matières d'or et d'argent, d'escompter les billets des banquiers et des négocians, et de prêter des fonds sur hypothèques. L'intérêt qu'ils retiennent est de 4 p. 0/0.

Le capital de la banque d'Angleterre est de près de 15,000,000 de livres sterling, ou 375,000,000 de francs. Un acte du Parlement accorde annuellement à la banque, pour la manipulation des fonds publics, 340 livres sterling par million, et les propriétaires reçoivent environ 805 livres ster-

ling. Ces profits sont en compensation des soins que prend la banque pour la perception des impôts, le paiement de la dette publique, celui des ordonnances du trésor, et l'escompte des billets du commerce au taux de 4 p. o/o; car la banque d'Angleterre, comme la banque de France, est à la fois une caisse d'escompte et une banque de circulation; c'est un instrument du pouvoir britannique, un agent chargé de tenir ses livres, de distribuer les dividendes aux rentiers; un agent comptable et payé pour s'acquitter de cet emploi; ses priviléges sont temporaires. La banque d'Angleterre a aussi dans ses attributions l'émission des monnaies et des valeurs monétaires; ce qui n'existe point pour la banque de France, puisqu'il y a une administration des monnaies pour cela.

La banque d'Angleterre a en émission des billets de toutes valeurs; on les appelle *bank-notes;* mais une loi récente l'oblige à retirer ces petites valeurs, à cause des inconvéniens qu'elles entraînent et des nombreuses falsifications auxquelles elles ont donné lieu.

La banque de France, qui, en remplacement de la caisse d'escompte et des comptes courans, fut fondée en 1800, par Napoléon (1), avec pri-

(1) Arrêté des consuls de la république française, du 28 nivôse an 8.

vilége de quarante ans pour l'émission de ses billets, et modifiée en 1803, où son capital fut porté à 45,000,000 de francs, qu'en 1808 elle doubla et éleva ensuite à 108,000,000, rend de grands services aux négocians par la facilité que leur offrent les comptes courans, en faisant pour eux les recettes de leurs effets et même en leur présentant une caisse de dépôt pour leurs fonds; elle fait office de caissier pour les établissemens et les particuliers dont elle tient les fonds en compte courant. A la tête de l'administration se trouve un gouverneur avec deux sous-gouverneurs. Les bénéfices sont répartis à la fin de chaque semestre entre les actionnaires, à l'exception d'une portion affectée en achat de rentes françaises, et d'une autre qui est ajoutée au fond de réserve. Les billets mis en circulation sont toujours en proportion avec la somme des valeurs de traites qu'elle a en portefeuille, et qui, jointes à la réserve, sont la garantie de ses billets. Le mouvement des caisses à la banque de France est annuellement de 7 à 8 milliards, tant en argent qu'en billets et en bons de revirement. Il s'est élevé en 1830 à plus de 10 milliards. L'escompte est de 4 p. o/o, comme à la banque d'Angleterre.

BOURSE DE LONDRES.

A côté de la Banque d'Angleterre est la Bourse de Londres, dite *Royal exchange*, fondée en 1566, sur le modèle de celle d'Anvers, par Gresham, fils du consul de Henri VIII, en cette dernière ville; auparavant, les négocians et marchands anglais n'avaient pas de lieu public de réunion pour opérer leurs transactions commerciales. Brûlée dans le fameux incendie de 1666, elle fut rebâtie sous Charles II, en 1667; sa construction coûta près de 60,000 livres sterling (1), et en 1820 il y a encore été fait pour plus de 30,000 livres sterling d'embellissemens. Le tout consiste en un bâtiment presque carré de 200 pieds de long sur 160 de large, entourant une place découverte de 140 pieds de long sur 100 de large. Ce bâtiment lugubre, spacieux, sans ornemens, est en pierres; il a deux entrées principales, et devant chacune règne un portique majestueux. Au centre de la place intérieure est la statue de Charles II. Tout l'édifice a 56 pieds de hauteur, et il existe à son sommet une balustrade évidée. Au-dessus du portique de la principale entrée, du côté de Cornhill, s'élève une tour carrée, où sont incrustées les ar-

(1) 1,500,000 francs.

mes de la Cité; au-dessus de cette tour en est une autre octogone qui renferme l'horloge, et qui est surmontée d'une élégante lanterne ronde entourée d'une colonnade et recouverte d'un dôme sur le sommet duquel tourne une girouette, emblème, devenu trivial, des versatilités humaines. L'intérieur est divisé en *walks* ou salles particulières, dans lesquelles se réunissent les négocians d'une même nation ou d'une même branche de commerce. Enfin, les salles supérieures sont occupées par ce qu'on appelle le *Café Lloyd,* où se rassemblent les courtiers pour les affaires de seconde main, et pour assurer les marchandises ou les navires contre les accidens ou pertes dans la navigation. Depuis quelques années il a été établi, près de la Bourse, à Paris, un Lloyd français analogue à celui de Londres.

La Bourse de Londres est ouverte de 8 heures du matin à 5 heures du soir tous les jours, le dimanche excepté; mais c'est de 3 à 4 heures et demie que se traite le plus d'affaires et qu'il y a foule. Vous y trouvez réunis des négocians ou commerçans de presque toutes les contrées de la terre, et ce concours, joint à celui du café Llyod, qui est plutôt un comptoir qu'un café, donne une idée de la grandeur commerciale de Londres.

Les restes de Jacob qui, en Angleterre, disposent de près de 20 milliards de francs, et qui y

jouissent d'un revenu de plus d'un milliard de francs; ces enfans d'Israël, dont les principaux chefs sont les courtiers des souverains de l'Europe, affluent surtout à la Bourse de Londres, autour de leur représentant, dont une revue anglaise offre ainsi le portrait :

« Au milieu d'une peuplade murmurante, raide, acariâtre (1), assez mal vêtue et vouée à Mammon, vous apercevez un être immobile, l'œil fixe et terne, le teint safrané, tous les traits contractés péniblement, les mains enfoncées dans ses poches, les épaules relevées comme pour encaisser une tête carrée, couverte d'un chapeau qui tombe sur un front ridé. Ce n'est pas là une physionomie plaisante, ni expressive, ni douce, ni gaie, ni même profonde. Cependant, les plus vastes et les plus minutieuses combinaisons résident dans ce cerveau que vous seriez tenté de croire inerte. Un tel spectacle vous surprend à juste titre : vous vous approchez. Cet homme, car c'en est un, reste impassible; ses lèvres ne remuent pas; ses yeux n'ont pas de regard; rien n'annonce la pensée. Est-ce là un homme vivant, ou seulement l'enveloppe extérieure d'un de vos semblables, un de ces corps sans âme que Dante nous assure avoir vus

(1) *Revue Britannique*, août 1829.

marcher dans les rues de Florence, comme s'il eût été doué de vie (1)?

» Bientôt vous voyez un second personnage s'avancer d'un air distrait : l'homme-statue fait deux ou trois pas en arrière; le nouvel acteur le suit, et un dialogue muet s'établit entre eux. L'homme-statue soulève ses épaules abaissées, et du fond de cet œil terne et mort fait briller tout-à-coup le regard le plus perçant et le plus inquisitif que vous ayiez jamais vu étinceler dans l'ombre. L'autre, je ne dirai pas l'autre interlocuteur, répond par un signe et se retire : la conversation taciturne n'a pas duré plus de deux secondes; et le premier des deux reprenant son attitude immobile, renfonce ce regard qui vous a étonné et redevient statue. Deux, trois visiteurs de la même espèce, accueillis de la même manière, disparaissent comme le premier. Vous en comptez quarante, cinquante, et votre statue immobile, qui n'a pas encore desserré les lèvres, ni ôté ses mains de ses poches, s'éloigne à son tour.

» Ce personnage est un juif de Francfort, de cette famille redoutable qui a des parens ou des mandataires accrédités dans toutes les cours, que

---

(1) Tels sont Vitaliono, de Padoue, dans le chant 17 de l'*Enfer*, et Carlino, dans le chant 32.

E aspetto Carlin che mi scagioni.

ces cours caressent parce qu'elles les craignent, car ils pourraient les plonger dans les plus grands embarras s'ils leur retiraient leur aide pour la donner exclusivement à des gouvernemens rivaux. Cet homme est le type et le roi de sa caste. Ces gens qui viennent lui parler au pied de ce vieux pilier, aussi immobile que lui, ce sont ses espions et ses agens. Vous diriez que le hasard les amène; chacun d'eux a son heure de rendez-vous; ils accourent lui communiquer leurs documens, recevoir ses instructions en échange et s'empressent d'aller exécuter ses ordres. A chaque signe de ce potentat muet, qui serre et desserre à son gré les cordons de la bourse des rois, un million change de mains, un système de gouvernement s'altère, et, selon les divers mouvemens imprimés à cette machine calculante, un ministre tombe ou s'élève, une loi est portée ou retirée. Avec son abstraction apparente, sa raideur et son apathie, c'est cet homme qui fait agir le plus de ressorts en Europe; c'est le factotum des empires; Mammon lui a confié son sceptre, levier des plus grands intérêts. Trésorier du monde civilisé, c'est à l'aide de cette magie de l'argent qu'il l'ébranle à son gré. Ses transactions sont secrètes, ses moyens inconnus; nous n'en voyons que les résultats. »

La bourse, ce centre commun des négocians, agens de change ou rentiers, ce moyen rapide de

communication pour les affaires commerciales, le taux de la rente et la négociation des effets publics, est à proprement parler le marché public où les fonds du gouvernement s'achètent et se vendent avant que leur transfert ait lieu à la Banque d'Angleterre. C'est là qu'on apprend la valeur courante des fonds; mille à douze cents agioteurs s'y réunissent chaque jour et font hausser ou baisser cette valeur, entretenant ainsi un pari en quelque sorte perpétuel. Les haussiers se nomment *bulls* ou taureaux, et les baissiers *bears*, c'est-à-dire *ours*. A 10 heures s'ouvre le change; à 11 heures se fixe le premier cours; et c'est alors que la fortune ou la ruine planent sur toutes les têtes des joueurs, dont l'âme éclate bientôt en accens de désespoir ou de joie. Souvent une brume jaunâtre et rousse étend son crêpe sur la Bourse même, et en plein jour il faut allumer les quinquets, dont la triste lumière fait ressortir encore la sombre obscurité qui règne au dehors.

Trois espèces de joueurs fréquentent la Bourse de Londres; ce sont, comme à celle de Paris, les agens de change, les courtiers et les spéculateurs pour leur propre compte. Les premiers, appelés *brokers*, se chargent d'acheter et de vendre, en se réservant un huitième de commission; les seconds, dits *jobbers*, ne prélèvent qu'une prime raisonnable sur les transactions qu'ils peuvent accom-

plir. Les spéculateurs tâchent de profiter des fluctuations du marché; ils vendent et achètent sans commission à leurs risques et périls; leurs gains ou leurs pertes sont considérables. Il est défendu de cumuler ces trois fonctions, mais pourtant la défense est, dit-on, bien souvent enfreinte.

Il y a en outre une dernière classe de joueurs flanans ou invalides qui haricotent, suivant le jargon de la bourse, et ne viennent guère là que pour tuer le tems. S'ils y étouffent souvent et dégouttent de sueur dans la pression qu'ils éprouvent, ils ont aussi parfois leurs instans de gaîté : c'est le chapeau du voisin que l'on fait tomber; les basques des habits se relèvent par-dessus la tête; les boulettes de papier volent de toutes parts; on s'agite, on se heurte, on boxe; puis on chante le *God save the King* ou le *Black Jock.* Si l'un des joueurs a, par quelques actes déloyaux, compromis ses collègues, on lui fait répéter jusqu'à extinction le refrain obligé. Un jour, certain agent qui se trouvait dans le cas de l'amende, ayant voulu la payer spontanément en se moquant de ses voisins, les irrita; ils l'épuisèrent, malgré toute l'énergie de ses poumons, au point qu'il dut demander grâce, et ne pouvant l'obtenir, il fut contraint, par raison de santé, de renoncer à fréquenter la Bourse.

C'est à la Bourse que l'on fait les marchés à terme, lesquels consistent à vendre ou acheter

pour un jour fixe, en calculant bien ou mal les chances d'un avenir prochain. Enfin, tous les jours des milliers de joueurs partent de ce lieu sur des voitures légères ou en omnibus (car nos omnibus ont été naturalisés à Londres) pour revenir le lendemain recommencer le même manège.

De ce palais de la fortune, où une minute est suffisante pour décider du gain ou de la perte de plusieurs millions de francs; où cependant il n'y a pas d'or, mais où les ambitions et les cupidités de tout genre viennent tour à tour étaler leur joie ou leur désespoir, portons nos regards vers un autre palais où se règlent des intérêts non moins grands, puisqu'on y administre ceux de plus de cent vingt millions d'hommes : c'est d'avance nommer la Compagnie des Indes orientales. Mais auparavant disons encore, par comparaison, un mot de la Bourse de Paris.

La Bourse de Paris, dont le palais est un des plus beaux édifices modernes de l'Europe, a son service confié à 60 agens de change, 50 courtiers de commerce et 8 courtiers d'assurance, agens qui servent d'intermédiaires dans les ventes et achats des matières métalliques, effets publics, lettres de change, billets et tous autres papiers commerçables. A l'égard des effets publics, les opérations sont criées à haute voix. A 2 heures une cloche annonce l'ouverture de la bourse,

et un crieur fait connaître le prix de chaque vente au comptant; mais tout se passe ici avec plus d'ordre et de décence qu'à Londres; pas de huées, pas de boulettes de papier, pas de chants, pas de bourrades, même parmi les coulissiers spéculateurs faisant des opérations entre eux sans employer le ministère des agens de change. D'ailleurs un commissaire royal envoyé par le ministre des finances, est toujours là pour que tout s'y passe convenablement. Les femmes s'y présentent quelquefois aux galeries et prennent une part directe à la hausse et à la baisse. Néanmoins, depuis le désastre momentané de l'emprunt espagnol du banquier Guébhard, l'autorité a dû mettre ordre à cette passion du beau sexe pour les fluctuations de la Bourse, et il n'y vient plus qu'en petit nombre.

HÔTEL DE LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES.

Ce bel édifice appelé *East-India-House* ou Hôtel de la Compagnie des Indes orientales, société composée de marchands qui sont les véritables rois de l'Inde, a une façade en pierres d'environ 200 pieds de longueur et consistant en deux ailes et un portique soutenu par six colonnes cannelées. Le front représente plusieurs figures allégoriques. L'intérieur est bien distribué. On y distingue entre autres : 1° la grande salle de justice ou *great*

court room, où se voit un superbe bas-relief en marbre blanc, qui représente l'Angleterre assise sur un globe; la Tamise, sous la forme d'un dieu marin, et trois figures emblématiques de l'Inde avec leurs diverses productions; 2° les deux salles de vente où se trouvent les statues de lord Clive et de l'amiral Prococke; 3° la salle du comité de correspondance embellie de paysages de l'Inde; 4° la bibliothèque et surtout le musée, lequel mérite un moment d'attention.

Il réunit une grande quantité d'objets d'art et de science; c'est une riche collection d'antiquités orientales et de curiosités de l'Inde et autres contrées de l'Asie. J'y ai remarqué deux grands lustres chinois, trois épées et autres armes des Battas de Sumatra, une bride de chef turcoman, deux portraits offerts par le shah de Perse, une grande lanterne chinoise, les principales divinités indoues, un instrument de musique de Tipo-Saïb, figurant une femme dévorée par un tigre, tous deux composant un orgue dont le son part de la bouche de la femme, tandis que les tuyaux sont dans le corps de l'animal. J'ai vu aussi le plan en relief d'une ville chinoise, quatre tableaux chinois, représentant les quatre saisons; à côté de ces tableaux des lances mahrattes, de 15 pieds de long, un étendard népaul, tous ceux de Tipo-Saïb, enlevés à la prise de Seringapatam; un mo-

dèle de vaisseau malais, une tête de tigre en or, avec des yeux et des dents de cristal, laquelle servait de tabouret royal à Tipo; un aérolithe du poids de 25 livres, tombé près de Delhi. Enfin, dans la bibliothèque se voient le registre des songes de Tipo-Saïb, avec une interprétation écrite de sa main; un manuscrit siamois, rapporté par le voyageur Fynlaison, et un manuscrit birman en idiôme pali.

Mais ces curiosités scientifiques s'effacent vite de l'esprit de l'étranger, lequel se reporte immédiatement vers le tableau de la puissance colossale de cette compagnie d'obscurs négocians donnant des lois à un tiers de l'Asie, et disposant, comme je le disais tout-à-l'heure, des destinées de plus de 120 millions d'individus, d'un produit de plus de 517 milliards de francs, et d'une armée de 230,000 hommes, dont seulement 30,000 européens fournis par le gouvernement britannique, tout le surplus se composant de Cipaies ou indigènes mercenaires.

La compagnie des Indes orientales fut instituée sous le règne d'Élizabeth, et obtint le privilége exclusif du commerce avec les pays situés au-delà du cap de Bonne-Espérance. Elle commença par demander aux princes de ces contrées la permission de trafiquer dans leurs états et d'y établir des comptoirs; mais bientôt, sous pretexte

de défendre ses établissemens, elle fit la guerre, et depuis elle a étendu ses conquêtes de la presqu'île de Malacca au golfe Persique, et de l'embouchure du Gange à sa source, dans les monts Hymalaya. Une population de 123 millions d'âmes répartie sur un territoire dont la superficie est d'environ 55,700,000 carrés géographiques, a donc ainsi pour maîtres quelques marchands de Londres.

La compagnie a confié la gestion de ses affaires à trente directeurs, qui doivent posséder au moins chacun pour 2,000 livres sterling d'actions. Un bureau de contrôle surveille les opérations des directeurs, qui sont censés administrer gratuitement, mais qui nomment à tous les emplois dépendant de la compagnie, et dont le revenu excède 500,000 livres sterling. A Calcutta, un gouverneur-général nommé par le roi d'Angleterre est investi de tous les pouvoirs, judiciaire, administratif et militaire, sans limites; 30,000 soldats anglais, secondés par 200,000 Cipaies sont les forces dont il peut disposer, et que nous venons déjà de citer; 200,000 agens européens perçoivent les impôts et dirigent les opérations commerciales pour le compte de la Compagnie. Des magistrats anglais, largement rétribués, rendent en son nom la justice dans des tribunaux de différens ordres. Les revenus dépassent

23,000,000 de livres sterling, ou 575,000,000 de francs, et sont presque toujours absorbés par les charges; il y a même un déficit de plus de 4,000,000 de livres sterling, malgré les impôts excessifs qui pèsent sur les malheureux indigènes, lesquels, en impôt territorial, paient plus de 12,000,000 sterling, ou 300,000,000 de francs. Il y a un monopole pour le sel et pour l'opium, et un droit de circulation pour les marchandises qui passent d'une province à l'autre. Depuis 1813 seulement, les simples négocians anglais ont entrée dans les ports de l'Inde; mais leurs spéculations sont entravées par des restrictions gênantes; d'ailleurs aucun Anglais ne peut voyager dans l'intérieur de l'Inde sans la permission expresse du gouverneur-général, et la compagnie a conservé le privilége exclusif du commerce avec la Chine, la Cochinchine, Bornéo, Sumatra, Java, les Philippines et les Moluques. C'est à la faveur de ce privilége qu'elle livre par année à la mère-patrie pour 30,000,000 de livres sterling de thé. Le privilége de la compagnie qui expirait en 1833, a été renouvelé. Sans les profits qu'elle en retire, elle ne pourrait soutenir les dépenses qu'entraînent l'administration et la défense de ses possession dans l'Inde.

Mais laissons les gros marchands ou nababs britanniques s'engraisser des sueurs de l'indolent,

inoffensif et malheureux Indou; et quoique la transition semble brusque, passant d'une association despotique et oppressive à une corporation libre et tutélaire, allons dans le voisinage encore de l'hôtel des Indes, visiter l'hôtel de la Cité de Londres, voisinage assez singulier, contraste assez piquant aux yeux du philosophe, qui retrouve presque à côté l'un de l'autre deux foyers opposés, d'où émanent des décisions qui, dans l'un, prescrivent des mesures d'esclavage contre des nations placées à des milliers de lieues de la métropole, et dans l'autre, ont sans cesse pour objet la garantie des libertés publiques et individuelles.

HÔTEL DE VILLE DE LONDRES.

Ce qu'on appelle Hôtel-de-Ville, ou *Mansion-House,* ou Palais du Lord-Maire, est un vieux bâtiment occupé par le premier magistrat de Londres, dans la Cité, où il fut construit en 1734; car auparavant le lord-maire n'y avait pas de résidence fixe. Ce bâtiment, en pierres de taille de Portland, est d'une forme oblongue, d'une architecture un peu lourde, avec un perron assez noble, conduisant au portique principal, décoré de six colonnes d'ordre corinthien, qui s'élancent avec grace au-dessous d'un soubassement massif d'or-

dre rustique, ayant de chaque côté deux ailes avec pilastres. Sur le fronton est un emblème de la puissance industrielle de Londres. L'édifice, dans son ensemble, présente deux rangs de larges fenêtres surmontés d'un attique terminé par une balustrade. L'intérieur a plusieurs belles salles, mais toutes sont un peu obscures. L'une d'elles contient le lit de parade, qui a coûté 3,000 guinées, ou 78,000 francs.

C'est dans ce vaste hôtel que le lord-maire, dont nous ferons bientôt connaître les fonctions, donne souvent à dîner aux aldermen et aux sherifs, ses différens adjoints. Il donne aussi, tous les ans, un grand repas d'été, auquel assistent les ministres, une bonne partie de la noblesse et les principaux citoyens. En de pareilles occasions, il est d'usage de servir sur les tables d'énormes pièces de viande et une étonnante profusion de mets en tout genre. La Cité alloue à son premier magistrat, pour ses frais de représentation et l'exercice de sa charge, une somme annuelle de 8,000 livres sterling, ou 200,000 francs.

L'entrée en fonctions du lord-maire se fait avec une grande solennité; il est complimenté par la corporation de la Cité, et après une promenade ou procession sur la Tamise, il donne son grand dîner de réception, auquel assistent plus de mille conviés des deux sexes. La dépense de ce festin

d'apparat est d'environ 3,000 livres sterling, ou 75,000 francs.

Un hôtel qui se rattache à Mansion-House est Guildhall : c'est là que se rassemblent les habitans de la Cité, pour élire ses représentans au Parlement, son lord-maire et les autres magistrats municipaux. Là encore se tiennent les cours de justice municipale, et se donnent les fêtes de la ville, dont la plus splendide, qui eut lieu en 1814, en l'honneur et en présence des souverains alliés, coûta 20,000 livres sterling, ou 500,000 francs. On y vit figurer l'empereur Alexandre entre l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, le maréchal Blucher entre le duc de Wellington et l'hetman des cosaques. On fit d'abondantes libations de Bordeaux et de Champagne au triomphe de la sainte-alliance; et, dans le pays classique de la liberté, on resserra les nœuds de l'oppression des peuples, tandis que le grand capitaine, qui avait été si long-tems le défenseur naturel de ceux-ci, et dont, pour nous servir de l'expression du poète, on voyait

> . . . . . De ses pieds la poussière
> Empreinte encor sur le bandeau des rois,

allait expier sur le rocher de Sainte-Hélène le crime de les avoir cent fois vaincus et traînés à la remorque de sa gloire.

Guildhall fut bâti en 1411, par souscriptions volontaires; on mit vingt ans à l'achever. Il souffrit beaucoup du terrible incendie de 1666, qui n'en laissa que les murailles; mais il fut immédiatement réparé. On y a, en 1789, ajouté une nouvelle façade, mélange bizarre des architectures grecque, orientale et gothique. La grande salle a 153 pieds de long, 48 de large, et 55 pieds de hauteur jusqu'au toit, qui est plat et divisé en panneaux; elle peut contenir 7,000 personnes. On y voit gravée la réponse énergique d'un lord-maire au roi, en 1770, au sujet des empiétemens de la couronne sur les franchises de la Cité, qui, à toutes les époques, ont su résister aux diverses tentatives du pouvoir.

Deux énormes statues en bois, l'une tenant un long bâton et l'autre un haubert, se montrent sur leurs piédestaux à une des extrémités de la salle; elles sont connues sous les noms de *Gog* et de *Magog*, et passent pour être celles d'un ancien Breton et d'un ancien Saxon. Une opinion superstitieuse a fait long-tems dépendre de ces deux blocs de bois le destin des libertés municipales de Londres; un souvenir respectueux semble attaché à leur conservation, et le téméraire qui oserait publiquement porter une main sacrilége sur ces dieux vermoulus, pourrait bien encore le payer de la vie, car le peuple de Londres a le geste brutal.

Double palladium des bretones franchises,
Contre tous les dangers te protège Albion :
Jadis Énée, au sein des flammes d'Ilion,
Eut pour les pénates d'Anchises
Moins de valeur jalouse et de religion;
Lui qui, transfuge de Pergame,
Son père sur le dos et son fils par la main,
Sauva ses dieux d'argile, aux dépens de sa femme,
Que pour eux il laissa s'égarer en chemin.

Des souvenirs historiques nous détachent maintenant de ces croyances vulgaires, et nous appellent à la Tour de Londres, où nous allons nous rendre.

Indiquons toutefois, en passant, l'Hôtel des Postes, en anglais *the general Post-Office,* dans Lombard-street, hôtel d'une construction récente, et d'où partent les facteurs, qui, une clochette à la main, avertissent de leur passage dans les différentes rues qu'ils ont à parcourir, et recueillent les lettres déposées aux petits bureaux appelés *two-penny-post office,* et celles que, moyennant une légère rétribution, leur confient les particuliers qui ne veulent pas aller eux-mêmes au grand bureau.

Indiquons également la Colonne, autrement dite le *Monument,* dans Fish-street, près du pont de Londres, laquelle fut élevée en 1671, par ordre du Parlement, sous la direction du célèbre architecte Christophe Wren, en mémoire du terrible incendie de 1666, qui commença à deux

cents pas de cette colonne et consuma presque toute la Cité; monument de 15 pieds de diamètre à sa base, de 202 pieds de hauteur, et dont le dedans offre un escalier de 345 marches, avec un balcon en fer au sommet, d'où l'œil embrasse avec facilité l'ensemble de la capitale et de ses environs, quand le matin la fumée de charbon n'a pas encore plané sur les toits des maisons. Cette colonne surpasse en hauteur de 42 pieds la colonne Trajane à Rome, et de 60 pieds celle de Napoléon sur la place Vendôme à Paris, laquelle compte environ 200 marches. Sur trois des façades du piédestal, haut à lui seul de 40 pieds, ont éte gravées des inscriptions rappelant quelques détails de l'incendie et l'activité que la ville déploya, sous Charles II, à rebâtir les maisons. Autour du soubassement est une autre inscription qui attribue l'incendie à la faction papiste, dans le but de renverser le protestantisme et de rétablir la religion romaine en Angleterre; accusation que l'irritation des tems pouvait excuser, mais qui paraît avoir été portée sans preuves assez authentiques pour y ajouter foi; ce qui a pu donner à Pope l'idée de ces deux vers :

Where London's column pointing at the skies,
Like a tall bully lifts his head and lies (1).

---

(1) « C'est là que la Colonne de Londres pointe le ciel,

Notons encore, en cheminant le long de la Tamise, la Douane, ou *Custom-House*, édifice mesquin, à la vérité, mais qui reçoit annuellement plus de dix millions de livres sterling en marchandises, avant le débarquement; édifice élevé sans goût, mais dont les deux étages offrent de longues salles, une desquelles mérite d'être visitée par l'étranger qui veut avoir un avant-goût du commerce de Londres.

On voit dans cette enceinte errer un peuple immense;
Partout l'activité, les soins, le vigilance :
Sur sa rame courbé, l'un fend le sein des eaux,
L'autre, d'un bras nerveux, soulève des fardeaux;
On voit parmi les flots de ce peuple innombrable,
Le commerce au cent bras, actif, infatigable,
La main par cent canaux qu'il tient sans cesse ouverts,
Répandre ses trésors à cent peuples divers,
Les faisant refluer, par un nouvel échange,
Des bords européens vers les rives du Gange.

Ce sera dans le chapitre où il sera question des bassins de Londres, que l'on pourra, du reste, avoir une juste idée du commerce et de l'industrie de cette métropole; nous ne devons ici parler que de sa douane, comme édifice.

Son origine remonte à 1381. Le bâtiment où

---

comme un grand fanfaron lève la tête et ment. » — Il y a dans le texte un jeu de mots sur *lies*, verbe qui signifie tout à la fois *il ment* et *il repose*.

elle est établie fut brûlé en 1666, et relevé deux ans après; brûlé de rechef, en 1715, et reconstruit en 1718; brûlé encore en 1814, et rebâti dans la même année. La Douane de Londres est sous le contrôle des lords de la trésorerie, et perçoit sur les marchandises importées et exportées un droit qui, nous le répétons, rapporte au gouvernement plus de 10 millions de livres sterling, ou 250 millions de francs par an.

TOUR DE LONDRES.

La Tour de Londres, en anglais *the Tower*, située dans la partie orientale de la cité, est l'édifice où flotte le labarum de l'Angleterre; c'est le dépôt de ses archives et son arsenal; c'est de là qu'en moins de vingt-quatre heures on peut expédier de quoi armer plus de 100,000 hommes; car les caisses d'armes de tout genre sont là déposées à l'avance et prêtes à passer de la grande salle, dont nous parlerons, sur les vaisseaux à l'ancre sous les murs de ce gothique édifice.

La Tour de Londres fut, dit-on, bâtie par Guillaume-le-Conquérant, vers l'an 1078; d'autres en font, mais sans preuves authentiques, remonter l'origine jusqu'à Jules-César : ce qu'il y a de certain, c'est que le normand Guillaume, pour tenir en respect les habitans de Londres, fit

élever une forteresse sur l'emplacement occupé aujourd'hui par ce même édifice. Guillaume-le-Roux, son fils, l'entoura d'une muraille en briques, et Richard Ier, en 1190, augmenta ces fortifications, auxquelles Henri II, en 1240, ajouta une grande porte d'entrée et quelques autres bâtimens à l'ouest. Edouard Ier renchérit encore sur ses prédécesseurs, et Charles II, en 1663, fit réparer et achever le fossé qui entoure aujourd'hui cet ensemble de bâtimens gothiques, pour que l'eau de la Tamise, sur le bord septentrional de laquelle ils se trouvent, pût y couler au besoin; réparations qui furent renouvelées sous Georges III, lequel n'y résida point : car les rois d'Angleterre n'y continuèrent leur séjour depuis les Normands que jusqu'à l'avénement d'Elizabeth.

Cette forteresse, où l'on renferme encore les prisonniers d'état, occupe douze arpens de terrain, et son circuit extérieur est de 3,156 pas. Il y a quatre entrées, dont la principale, au sud-est, est assez large pour qu'une voiture y passe. Elle a deux portes l'une sur l'autre en deçà du fossé, qu'un pont en pierre traverse, et une troisième porte au-delà de ce fossé. On les ouvre et on les ferme tous les jours avec une sorte d'apparat, et les clés restent pendant la nuit chez le gouverneur de la Tour, lequel est un des princi-

paux officiers de la couronne. Au sud, deux ponts-levis séparent de la rivière les bâtimens,

c'est là qu'est la Porte des Traîtres, *Traitors's gate,* ainsi nommée, parce qu'autrefois on y faisait passer et périr les prisonniers d'état. Parmi ceux qui furent exécutés ici ou dans le voisinage, on cite l'évêque Fisher; Marguerite, comtesse de Salisbury; les reines Anne de Boleyn, Catherine Howard et Marie Stuart; Cramer; les lords Rocheford, Essex, Seymour, Dudley, Howard, et une foule d'autres. Là aussi, et sur une large terrasse au bord de la rivière, sont montées soixante pièces de canon que l'on tire à chaque anniversaire de la naissance du roi d'Angleterre, ou en réjouissance de quelqu'événement remarquable.

La partie qu'on appelle la Tour-Blanche, *the White Tower,* est un édifice massif, crenelé, avec une tourelle à chaque angle, des murs de douze pieds d'épaisseur, un escalier tournant, et trois étages élevés, sous lesquels sont des voûtes très-commodes. Au premier étage, deux vastes salles destinées à recevoir l'une les objets d'équipement de la marine, et l'autre les armes. Au second étage se trouvent également des armes, ainsi que l'appartement appelé la *Chapelle de César,* chef-d'œuvre d'architecture normande, où les rois d'Angleterre entendaient la messe lorsqu'ils demeuraient à la Tour. On y conserve les

registres sur les priviléges de la forteresse, de même que les modèles des nouvelles machines de guerre présentées au gouvernement. L'étage supérieur de la Tour-Blanche a un plafond qui paraît être d'une haute antiquité. Sur le toit est une vaste citerne remplie des eaux de la Tamise, pour alimenter la garnison dans un cas de disette. Peu loin de la Chapelle de César, reposent les victimes du despote Henri VIII, notamment l'intéressante Anne de Boleyn et Georges son frère; l'évêque Fisher, que nous avons cité tout-à-l'heure, et qui eut la tête tranchée pour avoir nié la suprématie du roi sur l'église anglicane; Thomas Cromwell, si long-tems favori du tyran, et soupçonné de n'avoir pas amené vierge au roi Anne de Clèves, qu'il avait épousée après le supplice d'Anne de Boleyn; le chancelier Thomas Morus, l'écrivain le plus distingué de son siècle, et dont la tête roula aussi sur le billot, pour n'avoir point voulu reconnaître non plus la suprématie royale (1); la comtesse de Salisbury, dernier rejeton des Plantagenets; Edouard Seymour, duc de Somerset et frère de la belle

(1) Au moment de poser la tête sur le billot, il pria le bourreau d'attendre un moment, afin qu'il pût mettre sa barbe de côté : « Car, ajouta-t-il, elle n'est point coupable de haute-trahison. »

Jeanne Seymour, dont Henri VIII s'était épris, et avec laquelle il vécut seulement une année; enfin, deux victimes de la reine Elizabeth, fille de ce même Henri, savoir : Thomas Howard, partisan de Marie-Stuart, et l'infortunée Marie-Stuart elle-même.

Dans la tour dite du Beffroi (*the Bell tower*), Elizabeth avait elle-même été renfermée, peu de tems après la mort de son père Henri VIII, par l'ordre de la reine Marie, que les prêtres poussaient à commettre un nouveau meurtre, en 1554, et ce ne fut pas sans efforts que l'on parvint à faire passer à la princesse le seuil de la porte du Traître; car elle savait qu'une fois entré on ne la repassait plus : elle qui lisait Virgile et en parlait si bien la langue, se rappelait sans doute, alors, ces vers du poète latin :

Facilis descensus averno est;
Noctes atque dies patet atri janua ditis :
Sed revocare gradum, superasque evadêre ad auras,
Hoc opus, hic labor est. Pauci quos œquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad œthera virtus,
Dîs geniti, potuêre.

Æneidos. Lib. VI.

vers que Delille a ainsi rendus :

Il n'est que trop aisé de descendre aux enfers,
Les palais de Pluton nuit et jour sont ouverts;
Mais rentrer dans la vie et revoir la lumière,
Est un bonheur bien rare, un vœu bien téméraire.

Le destin n'accorda ce privilége heureux
Qu'à peu de favoris issus du sang des dieux (1).

Un frisson saisit la princesse lorsque les lourds battans se refermèrent sur elle ; mais plus tard elle oublia entièrement ces pénibles impressions, quand elle y envoya la belle et malheureuse reine d'Ecosse. Ainsi, elle n'avait eu d'entrailles que pour ses propres infortunes, et elle ne voulut pas dire avec Didon :

Non ignara mali miseris succurrere disco.
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

Une salle particulière contient les trophées de la fameuse victoire de cette reine sur l'*armada* espagnole, dite *invincible;* la hache qui trancha la tête d'Anne de Boleyn et celle de la belle Jeanne Grey; un canon en bois, dont Henri VIII se servit au siége de Boulogne; la grande canne qu'il portait dans les rues de Londres lorsqu'il

---

(1) M. Mollevaut, pour le dire en passant, à propos de traduction, a serré de plus près le texte :

La porte des enfers, incessamment mobile,
S'ouvre, gronde, éveillée et la nuit et le jour;
Mais ramener ses pas au céleste séjour,
C'est l'effort, c'est l'obstacle!... Oui, le héros qu'entraine
Du puissant Jupiter l'amitié souveraine,
Et l'éclat des vertus qui le portent aux cieux,
Ose à peine tenter ce chemin périlleux.

les parcourait *incognito,* pour s'assurer si les constables remplissaient convenablement leurs devoirs; enfin, une représentation d'Elizabeth en armes, et passant en revue son armée, en 1588, à Tilbury, en face de Gravesende, sur la Tamise.

La Salle d'armes, une des plus vastes de l'Europe (ayant 345 pieds de long et 60 de large), contient à elle seule un armement complet pour environ 200,000 hommes. Sous elle, au rez-de-chaussée, est le train d'artillerie avec des pièces de tout calibre, dont une prise en Egypte, et les autres sur divers champs de bataille du continent. Dans la même salle on voit aussi le modèle de la machine de Thomas Loombe, pour faire de l'organdi (1); elle se compose de 26,586 roues et de 97,746 mouvemens qui tressent 93,726 aunes de fil de soie à chaque tour de roue, et chaque roue fait trois révolutions par minute. Enfin, dans la même salle sont représentés les rois d'Angleterre à cheval, et armés de toutes pièces.

Près de cette salle on montre encore la Tour sanglante (*the bloody Tower*), ainsi désignée parce qu'Edouard V et son frère Richard, duc d'York, y furent étouffés par ordre de Richard III, leur oncle, vers l'an 1483. Cet oncle, après avoir

(1) Sorte de mousseline en soie ou coton.

usurpé le trône, leur envoya son favori, l'infâme Tyrrel, qui, avec trois complices, muni des clés de la prison que le nouvel usurpateur (1) lui avait remises, pénétra dans la chambre des deux jeunes princes, lesquels périrent en effet étouffés sous leurs traversins et leurs orcillers, et furent la même nuit jetés dans une fosse profonde, au pied de l'escalier, où l'on ne retrouva leurs ossemens que sous le règne de Charles II, qui leur éleva un monument en marbre dans l'abbaye de Westminster. Une tour voisine, celle dite de Wakefield, à cause de la détention qu'y subirent les prisonniers faits à la bataille de ce nom, a une belle salle où l'on prétend que fut aussi assassiné le roi Henri VI, car le lieu où nous sommes offre partout des traces de meurtre et de sang; et pour que le sentiment de la cruauté s'y perpétue, on y entretient depuis Édouard IV une ménagerie d'animaux féroces, tels que des lions, des tigres, des hyènes, et surtout des léopards, puisqu'ils figurent dans les armoiries de la couronne britannique.

---

(1) On sait que Richard III ne jouit pas long-tems de son crime, et qu'il périt dans la bataille que vint lui livrer, le 23 août 1485, dans le comté de Leicester, le comte Richemond, devenu ensuite roi sous le nom de Henri VII. Cette catastrophe de l'égorgement des deux jeunes princes a fourni à Shakespeare le sujet de sa tragédie de *Richard III*.

Toutes ces belles choses, sans oublier la chapelle ou chambre des joyaux, ne se voient qu'à prix d'argent. Pour arriver jusqu'à la porte et voir les lions, il faut payer un schelling : voulez-vous pénétrer aux salles d'armes? déboursez 3 schellings (1). Désirez-vous jeter un coup-d'œil sur les bocaux ou verres qui renferment les diamans que porta la reine Élizabeth? payez deux schellings. Auparavant, vous serez invité à inscrire votre nom sur le registre du concierge, qui pour cette complaisance, vous demandera un schelling; il vous fera ensuite escorter par un guide en livrée, qui se contentera d'un pourboire de 3 schellings : total 10 schellings ou 12 francs, qu'il vous en aura coûté pour votre visite à la tour. Ce sera encore bien autre chose si l'envie vous prend de consulter ses archives contenant tous les actes du moyen-âge; et cependant les gardiens sont déjà rétribués largement par l'état, puisque le gardien en chef a un traitement annuel de 500 livres sterling ou 12,500 francs, et que les quatre commis adjoints reçoivent de 100 à 250 livres sterling.

En effet, si vous venez ici pour obtenir communication d'un document, vous êtes tenu, après avoir désigné le règne sous lequel la pièce a été faite, de payer d'abord 10 schellings pour la re-

(1) 3 fr. 60 c. Le schelling vaut 1 fr. 20 c.

cherche. Si vous ne connaissez pas le règne, vous déposerez 10 schellings pour chaque règne qui s'est écoulé depuis la date du document, à moins que vous n'adoptiez l'usage général de vous arranger avec le gardien, moyennant cinq guinées. Et pourtant la peine n'est pas bien grande, car il possède un catalogue des chartes, et il le tient très-soigneusement sous clé. La recherche opérée et le document trouvé, un tarif vous astreint à d'autres droits, savoir : pour prendre la charte et la lire, 6 schellings 8 pence; pour la copier, 1 schelling par page de 72 mots; pour la signature du gardien, 2 schellings. C'est bien pis, quand le parlement a besoin d'une pièce des archives; car alors le gardien, outre les droits ci-dessus, peut exiger une livre sterling pour la peine de la porter au parlement; et s'il a dix chartes à porter, c'est dix fois cette somme qui lui revient. Dans les autres archives de la capitale, ce sont les mêmes taxes; aussi les savans n'osent-ils s'y livrer à aucune recherche, à moins que ce ne soient des lords puissamment riches. Le parlement a bien ordonné l'impression des catalogues; mais les gardiens, jaloux de leurs avantages, n'en ont dressé que de très-imparfaits, et le public est demeuré à la merci de ces scribes harpagons, spéculant de la sorte sur les lumières de leurs concitoyens, tandis que d'autres en exploitent l'ignorance.

Autrefois, plusieurs bâtimens de la Tour servaient à la monnaie; on la bat aujourd'hui dans un édifice construit récemment à côté, et qu'on appelle *the Mint*. C'est un des monumens publics les plus élégans de la partie orientale de Londres. Je dis public, bien que l'entrée de l'établissement soit interdite aux étrangers, à moins d'une permission spéciale du directeur. L'architecture de l'édifice est du style grec le plus pur; il y a trois étages, et ils sont éclairés par le gaz; les ateliers sont admirablement distribués, et des machines à vapeur y sont sans cesse en mouvement pour frapper la monnaie. J'ai vu frapper soixante-quatorze souverains ou pièces d'or en une minute, et soixante *half crowns* ou demi-couronnes d'argent en une autre minute. Plusieurs coins peuvent agir à la fois, et battre simultanément une grande quantité de pièces de toutes valeurs.

Cette revue générale des principaux monumens de Londres étant achevée, nous pouvons revenir aux limites occidentales de la Cité, et dire un mot de la fameuse porte où le lord-maire vient recevoir le monarque.

TEMPLE-BAR.

Cette belle porte, qui sépare la Cité de Londres de celle de Westminster, est ainsi nommée à cause

de la proximité d'un vaste édifice qui appartenait autrefois à l'ordre des Templiers et qui renferme aujourd'hui des écoles de droit. *Temple-Bar* consiste en une arche ou porte principale pour le passage des voitures et deux portes latérales réservées aux piétons. Le dessus de l'arche du côté de l'est montre les statues d'Élizabeth et de Jacques I^er^; sur la clé de la voûte sont les armes d'Angleterre; du côté de l'ouest les statues de Charles I^er^ et de Charles II, et au sommet de la façade une inscription indiquant l'époque de la construction du monument par Christophe Wren, en 1671.

J'ai dit tout-à-l'heure que le lord-maire vient ici recevoir le monarque : en effet, le prince, d'après les statuts de la Cité, ne peut y entrer sans le consentement de ses magistrats, et ils doivent auparavant lui en avoir apporté les clés, comme nous le dirons dans un autre chapitre. A cette porte étaient jadis suspendues les têtes des criminels convaincus de haute trahison.

Maintenant que nous voici rentré dans le centre de la métropole, achevons le coup-d'œil promis de ses édifices, en terminant la première série de ce chapitre par quelques mots sur les théâtres, comme monumens.

THÉATRES.

L'extérieur n'est pas le côté brillant de ceux de

Londres; la plupart ne diffèrent que par leur grandeur des maisons ordinaires, et les murs de quelques-uns ressemblent à ceux d'une prison. Tel est Drury-Lane, malgré sa façade ornée de quelques pilastres d'ordre dorique. Celle de Covent-Garden a une plus belle apparence, mais elle donne sur une petite rue qui permet à peine de la distinguer. Ces deux théâtres nationaux sont les deux principaux de la métropole, comme nous dirions le Théâtre-Français et l'Odéon à Paris. L'Opéra de Londres, autrement appelé Opéra Italien ou Théâtre du Roi ou *King's Theatre,* n'a été décoré extérieurement que depuis quelques années, et on l'a entouré de trois côtés par une colonnade et une arcade ouverte, dans le genre de celle du Palais-Royal.

En dimension, l'Opéra Italien de Londres approche du grand théâtre de Milan et de celui de Saint-Charles à Naples. La scène a 60 pieds de profondeur sur 80 de large. De l'orchestre au centre des loges de front le parterre a 66 pieds de longueur et 65 de largeur, et il contient 21 bancs, outre un passage de 3 pieds de large, qui s'étend autour des siéges et descend vers le centre. Du parterre à la voûte il y a 55 pieds de hauteur. On compte cinq rangs de loges, chacune de sept pieds de profondeur et de quatre de largeur, et construites de manière à contenir six personnes à l'aise

et ayant vue sur la scène. Chacune a ses rideaux rouge-foncé pour la fermer à la manière napolitaine, et six siéges, mais non disposés en gradins, comme les autres siéges des théâtres anglais. Ces loges, sur le devant desquelles sont placées des girandoles contenant des bougies dont la clarté fait ressortir la toilette des dames, se louent à l'année et fort cher. La galerie a 42 pieds de profondeur, 62 de largeur, et contient 17 bancs. Les portiques ou tribunes ont chacun 20 pieds carrés. Il y a en outre une grande salle de concert, longue de 95 pieds, large de 46, haute de 35, et disposée avec une rare élégance.

On ne représente sur ce théâtre que des opéras italiens et des ballets exécutés par les meilleurs danseurs de l'Opéra de Paris. Il contient 2,500 personnes, dont 800 au parterre ou *pit*, où l'on est commodément assis sur des banquettes à dossier; 900 dans les loges, et 800 dans la galerie, ou ce qu'on appelle chez nous le paradis, et chez les anglais *the hell*, c'est-à-dire l'*enfer*. Les spectateurs qui montent à cet amphithéâtre se nomment les dieux, et c'est de là qu'ils règnent sur la scène, en y lançant leurs bravos ou leurs foudres désapprobateurs (ces derniers sous formes de pommes cuites et d'œufs pourris), sur les acteurs qui leur plaisent ou déplaisent. Ce paradis est le parterre des enfans d'Albion; ses arrêts, aussi redoutables que ceux de notre parterre français, s'exécutent sans appel,

comme nous le verrons dans un autre chapitre, où il sera question des usages et des mœurs.

Le théâtre de Drury-Lane, qui a été construit pour contenir 2,810 spectateurs, dont 1,200 dans les loges, 850 au parterre, 450 dans la galerie inférieure, et 250 dans la galerie supérieure, en peut aujourd'hui renfermer 3,060, par suite de nouvelles dispositions intérieures. La principale entrée conduit à deux superbes escaliers spacieux et bien éclairés. Le salon a 86 pieds de long; il est circulaire à ses deux extrémités, où l'on a un café et des salles de rafraîchissemens, et se trouve séparé du corridor des loges par la rotonde et les deux escaliers. Au plafond de la salle est suspendu un lustre de toute beauté, éclairé par le gaz, comme tous les théâtres de Londres. A Drury-Lane on ne joue que des pièces anglaises, de même qu'au théâtre de Covent-Garden.

L'intérieur de Covent-Garden, aussi vaste que Drury-Lane, est remarquable par son élégante architecture. Le vestibule est grand; l'escalier, entre deux rangs de colonnes d'ordre ionique, éclairées par une lampe grecque, est d'un effet majestueux; le front des loges est d'un style riche, quoique simple; de minces piliers dorés les séparent les unes des autres. Au plafond est suspendu sur le parterre un lustre magnifique, pendant que des candelabres éclairent aussi le de-

vant des loges, comme à l'Opéra et à Drury Lane. En un mot, tout dans cette salle atteste le luxe et la magnificence; elle a, comme Drury-Lane, cinq rangs de loges, deux amphithéâtres, un parterre, et peut contenir 3,000 personnes.

Les salles de ces trois grands théâtres sont bien décorées, peintes à neuf tous les ans, bien éclairées, bien distribuées, et de manière que partout on y voie la scène et les spectateurs. Elles ont de beaux et vastes foyers, nommés salons, où lon se promène dans les entre actes; et les syrènes britanniques, en y déployant leurs graces et leurs charmes à peine voilés, viennent à l'envi les mettre à l'enchère.

Les autres édifices affectés dans Londres à des représentations théâtrales, et qui sont au nombre de huit ou dix, ne réclament point de mention spéciale, comme monumens; nous en parlerons ailleurs, ainsi que des trois premiers, dans le chapitre où il s'agira des spectacles et amusemens de Londres.

La seconde série des édifices de la métropole britannique appelle maintenant notre attention.

DEUXIÈME SECTION.

ÉDIFICES RELIGIEUX.

Une ville aussi populeuse que Londres possède nécessairement un nombre très considérable

d'édifices religieux, d'autant plus que le peuple anglais, depuis la réforme, a conservé plus fortement empreints dans ses mœurs les genres de cultes pour lesquels il s'est prononcé, comme pour donner un démenti à ces partisans du papisme qui s'imaginent que la religion est perdue, parce qu'on ne la professe plus à leur manière. Assurément, le peuple anglais ne passera point pour ignorant : eh bien! c'est de tous les peuples de la terre celui qui observe le plus exactement les rites de sa croyance; preuve encore que l'abrutissement ne fait point la religion, car à ce compte l'Espagne serait éminemment religieuse, tandis qu'elle n'est tout simplement que bigote dans son intolérante ignorance et son aveugle superstition. Du parallèle de ces deux nations pourrait se déduire la conséquence que plus un peuple est éclairé, plus il est véritablement religieux dans le sens de l'Évangile, et que, moins au contraire un peuple a de lumières, plus il est fanatique, superstitieux et éloigné de l'esprit évangélique.

La métropole des trois royaumes unis de la Grande-Bretagne compte plusieurs centaines d'édifices consacrés aux divers cultes choisis par ses habitans; il y en a près de 200 pour l'église anglicane, professée depuis la réforme hardie de Henri VIII et d'Élizabeth; 50 pour l'église catholique romaine; 80 pour le culte de protestans

étrangers, et le reste pour les différentes sectes dissidentes, sans y comprendre six ou sept synagogues pour les juifs.

Il ne saurait entrer dans notre plan de passer en revue tous ces divers édifices; nous ne voulons nous arrêter qu'aux deux plus importans, la cathédrale de Saint-Paul et l'abbaye de Westminster. Nous ne dirons que peu de mots des autres.

CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL.

Construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, ou du moins s'en rapprochant sous beaucoup de rapports, la Cathédrale de Saint-Paul est le plus imposant, le plus magnifique édifice de Londres et de l'empire britannique. Christophe Wren donna le plan de cette église, dont la première pierre fut posée en 1675, par l'architecte lui-même, et la dernière trente-cinq ans après, par son fils et de son vivant. La construction de l'église Saint-Pierre de Rome avait pris également trente-cinq années, rapprochement de période assez curieux entre les deux plus vastes édifices religieux de la terre, sans excepter la mosquée Sainte-Sophie de Constantinople.

La Cathédrale de Saint-Paul est bâtie dans le centre de la Cité, sur l'emplacement où existait déjà, vers l'an 300 de Jésus-Christ, une église,

qui, détruite sous Dioclétien, fut remplacée par Constantin. Abattue encore par les Saxons, et ensuite relevée en 603; réduite en cendres dans l'année 1086, rebâtie plus en grand et achevée en 1312; enfin, brûlée de nouveau en 1666, il fallut songer à l'érection du monument actuel, qui occupe un terrain de deux arpens un quart, enclos par un mur à hauteur d'appui, sur lequel s'étend une grille en fer. Il y a entre ce mur et l'église un espace libre qui forme le cimetière, en sorte que la longueur de l'édifice, dont le plan sur le sol a la forme d'une croix, se réduit à 514 pieds, sur une largeur de 286, avec une hauteur de 370 pieds de la base au sommet de la croix placée sur la coupole.

L'église a trois portiques, un à l'ouest, pour la principale entrée, et les autres au nord et au sud. Le premier consiste en douze colonnes d'ordre corinthien, surmontées de huit autres, lesquelles surmontées elles-mêmes d'un front triangulaire, où l'on arrive par vingt-deux degrés en marbre noir. Au sommet de l'entablement est une statue de saint Paul. Le portique du nord a un dôme supporté par six colonnes, et le front représente les armes d'Angleterre, soutenues par des anges. Les murs extérieurs de l'édifice ont l'air de deux galeries l'une sur l'autre, et se composent de deux rangées de pilastres qui règnent tout autour. La

partie de l'église vers l'est diffère des autres côtés par sa forme demi-circulaire et ses belles sculptures. Le dôme s'élève majestueusement au-dessus de l'église, entouré de trente-deux colonnes, dont l'entablement soutient une galerie élégante, avec balustrade; puis vient la coupole, près du sommet de laquelle s'élève la lanterne entourée aussi de colonnes, et enfin surmontée d'une boule qui supporte une croix richement dorée. C'est près de là que l'inventeur du Panorama de Londres, en 1828, suspendit long-tems sa nacelle pour embrasser d'un regard, au point du jour, cette ville immense, avant que la fumée de charbon l'eût couverte de son dais lugubre.

L'intérieur de Saint-Paul, quant à sa forme générale, est analogue à celui des anciennes cathédrales; il consiste en trois ailes divisées par des piliers et des arches en voûte. Le pavé du temple est en pierres blanches et noires, entremêlées de porphyre. La nef est séparée des deux ailes de la croix que forme l'église, par huit piliers d'une énorme dimension, qui soutiennent le dôme, dont la coupole est ornée de peintures, comme la coupole du Panthéon, à Paris. Le chœur est lui-même séparé de la nef par une balustrade en fer; puis vient la tribune, qui renferme l'orgue et qui est soutenue par huit colonnes en marbre. Au midi du chœur est le trône de l'évêque, et au

nord celui du lord-maire. La chaire et le pupitre sont magnifiques.

La nudité des murailles, depuis la réforme de Henri VIII, rendait le temple triste et déplaisant à l'œil; on y a remédié en plaçant des statues et des mausolées de plusieurs hommes illustres, entre autres le philosophe Howard, mort en Crimée; l'amiral Nelson, tué à Trafalgar; le docteur Johnson, célèbre écrivain du XVIII^e^ siècle; le général Abercromby; lord Howe; les généraux Picton et Houghton; lord Rodney, et surtout Christophe Wren, sur le caveau duquel on lit cette inscription :

« Beneath lies Christopher Wren, the architect of this » church and city; who lived more than ninety years, not for » himself only, but for the public. Reader, do you seek his mo- » nument? Look around. »

Ce qui veut dire :

« Ici repose Christophe Wren, architecte de cette église et » de cette cité, qui vécut au-delà de quatre-vingt-dix ans, non » pour lui, mais pour le bien public. Lecteur, qui cherches son » monument, regarde autour de toi. »

Un escalier circulaire assez vaste conduit de l'intérieur de l'église au sommet, où il faut nécessairement monter pour avoir un aspect de l'ensemble de Londres aux premiers rayons de l'aurore, comme on l'a pu déjà obtenir du haut de la colonne appelée le Monument, et que nous

avons citée. On atteint d'abord à une galerie qui entoure la partie inférieure du dôme, et que l'on nomme galerie sonore (*whispering galery*), parce que le moindre bruit, le moindre son échappé contre le mur s'y propage et s'étend comme par enchantement sur tous les points du cercle. Deux passages conduisent de cette galerie, l'un à la bibliothèque du Chapitre de la cathédrale, plancheyée en poutres massives de chêne, et l'autre à la chambre des modèles, où l'on montre le premier plan de Saint-Paul, tracé par Wren, et qui fut rejeté, quoique meilleur que le second.

De la galerie sonore on monte à celle qui entoure le dôme, puis on prend un escalier raide, étroit et obscur pour arriver à une autre galerie couronnant la coupole et au-dessus de laquelle la lanterne, la boule et la croix s'élèvent encore de cent pieds. D'ici le coup-d'œil est ravissant, et les hommes que l'on aperçoit dans les rues de Londres ne ressemblent plus qu'à des fourmis. On peut monter jusque dans la boule, qui seule a 6 pieds de diamètre et peut contenir huit personnes; on y arrive par 600 marches, dont les 280 premières amènent du bas de l'église à la galerie sonore. En redescendant de cette dernière galerie on peut passer par un autre escalier d'une construction très-légère.

Les deux tours ou clochers placés aux deux

côtés du portail principal contiennent l'une le bourdon coulé en 1616, qui a 6 pieds de diamètre, pèse 8,500 livres, sonne les heures, et qu'on tinte à la mort des membres de la famille royale, de l'évêque et du lord-maire; l'autre, l'horloge dont l'aiguille a huit pieds de long et le balancier 14 pieds, avec une boule qui pèse 100 livres. Tout cela mérite d'être vu; mais en entrant à l'église de Saint-Paul il faut, comme pour les autres monument publics de Londres, s'attendre à y laisser une demi-douzaine de schellings pour le cicerone en titre qui vous explique emphatiquement toutes les merveilles du lieu.

Il en coûtera presque autant à l'abbaye de Westminster, qui s'en trouve à une distance de près de deux lieues vers le sud-ouest, mais où, par un cabriolet de place et même par les omnibus montés à l'instar de ceux de Paris, vous arriverez bien vite, en remontant et longeant le cours de la Tamise, c'est-à-dire en suivant les rues appelées Ludgate, Fleet-street, le Strand, Whitehall et Parliament-street.

ABBAYE DE WESTMINSTER.

L'abbaye de Westminster, ainsi nommée à cause de la situation de cet édifice à l'ouest de Londres, ou plus exactement à cause du cimetière de l'ouest ou moustier de l'ouest, comme l'indique le sens

du mot anglais *Westminster;* fondée vers l'an 604 par Sebert, roi des Saxons, mais négligée ensuite jusque vers l'an 1050, où elle fut achevée; agrandie en 1220 par Henri III, qui y fit transporter les restes mortels d'Edouard-le-Confesseur; enrichie d'un grand cloître et d'autres maisons de moines, de 1300 à 1340 par les princes d'alors, et puis en 1502 par Henri VII, d'une magnifique chapelle qui a conservé le nom de ce prince; dépouillée cinquante ans plus tard de ses revenus et de ses moines par Henri VIII, moines que la faible Marie rappela et que bientôt après, la résolue Élizabeth, chassa de nouveau; enfin, restaurée pendant les trois règnes de Georges Ier, Georges II et Georges III; l'Abbaye de Westminster, disons-nous, est pour l'Angleterre, par ses deux vastes édifices, ce que le Forum et le Capitole étaient pour l'ancienne Rome. Aujourd'hui, c'est là que repose la cendre des hommes illustres; c'est là qu'une génération nouvelle se prépare, dans un collége, pour leur succéder un jour; c'est là que les cours suprêmes rendent leurs arrêts, et que le Parlement délibère sur les destinées de l'Angleterre et du monde.

L'extérieur de l'Abbaye de Westminster n'offre pas une architecture bien uniforme; au contraire, on y voit des constructions de divers siècles et de différens styles; mais la façade du côté de l'est a

de la majesté. On admire plus encore le portique superbe en style gothique, conduisant à la porte septentrionale. En entrant par la porte de l'ouest, on admire aussi la symétrique élégance de l'intérieur de l'église, qui consiste en une nef et en deux ailes dont le toit est soutenu par deux rangs d'arcade l'un sur l'autre, appuyés sur des faisceaux de piliers. La fenêtre du grand portail est un précieux morceau de peinture sur verre. Le cœur a un pavé en mosaïque généralement regardé comme un chef-d'œuvre, quoiqu'il date de 1272. C'est là que se fait le couronnement des rois d'Angleterre.

L'Abbaye de Westminster, longue intérieurement de 511 pieds, large de 71, et haute, par ses tours, de 226 pieds, compte dans son sein un grand nombre de chapelles, dont celles d'Édouard, de Henri V et de Henri VII, sont les plus remarquables. Dans la première sont renfermées les cendres d'Édouard-le-Confesseur, de Henri III, d'Édouard I^er^ et d'Édouard III, de Richard II et de sa femme; on y voit le plus ancien fauteuil de couronnement, apporté d'Écosse par Édouard I^er^ en 1297, et le bouclier avec le casque dont Henri VI fit usage à la bataille d'Azincourt, dont l'issue avait été si funeste à la France. La chapelle qui porte le nom de ce dernier prince, renferme son tombeau. Celle de Henri VII est un des plus beaux restes de l'architecture gothique; ses tourelles et ses mu-

railles sont travaillées à jour comme de la dentelle; elle consiste en une nef et deux petites ailes; elle a 99 pieds de long, 66 de large, et 54 de hauteur; au centre est le tombeau de Henri VII, en forme d'autel. C'est dans la nef que sont armés les chevaliers de l'ordre du bain, dont les armoiries, les épées et les bannières sont placées dans des niches ou stalles respectives. L'érection de ce bizarre édifice coûta au prince 24,000 livres sterling, qui, en comparant la valeur monétaire d'alors, feraient de notre tems au moins cinq millions de francs. C'était une somme assez belle pour un monarque parcimonieux, qui voulait, il est vrai, se préparer ainsi un lieu convenable de sépulture. Il avait, néanmoins, dépensé une somme égale pour construire un vaissau, qui, réellement, devint le *premier bâtiment de la marine anglaise,* car auparavant les souverains d'Angleterre louaient ou nolisaient des vaisseaux marchands lorsqu'ils avaient à faire une expédition maritime. Ce besoin d'une flotte était de plus en plus impérieux, car le XVI^e^ siècle commençait et le Nouveau-Monde venait d'être découvert.

Il nous est impossible de passer sous silence une autre partie de l'église connue sous la désignation de *coin des poètes* (1), à cause des tombeaux ou

(1) The poets' corner.

monumens qu'on y a élevés aux plus grands poètes anglais. Celui qui attire le plus les regards est le cénotaphe de Shakespeare, sur le cartouche duquel sont gravés des vers tirés d'un de ses drames, et dont voici le sens :

Les tours dont le sommet se perd dans les nuages,
Les palais fastueux, les temples solennels,
Notre globe terrestre, ainsi que les mortels,
Tout devra s'engloutir dans l'Océan des âges;
Et comme un songe vain, nulle trace après soi
Ne pourra triompher de la commune loi (1).

Sur les tombeaux de Milton et de Gray se lit une inscription qui signifie :

Muse grecque, à présent, tu comptes des rivaux;
Peuples, rendez hommage à l'heureuse Angleterre :
En ses accords, Milton brûla du feu d'Homère,
Et Gray sut de Pindare éclipser les travaux (2).

Le fabuliste Gay s'était lui-même chargé du

---

(1) The cloud capp'd towers, the gorgeous palaces,
The solemn temples, the great glob itself,
Yea, all which it inherits, shall dissolve,
And, like the baseless fabric of a vision,
Leave not a wreck behind.

(2) No more the grecian muse unrivall'd reigns,
To Britain let the nations homage pay;
She felt Homer's fire in Milton's strains,
A Pindare's rapture in the lyre of Gray.

soin de son épitaphe, et son cénotaphe l'a conservée; en voici la teneur :

Notre vie est un jeu, tout le montre à nos sens :
Je le pensais naguère, aujourd'hui je le sens (1).

Le comédien Garrick a lui-même obtenu les honneurs de l'apothéose à Westminster, au grand scandale des papistes d'outre-mer, comme du continent ; et voici en quels termes le peuple anglais justifie ces honneurs :

Pour peindre la nature, à la voix du grand Être,
Shekspire se leva, qui la peignit en maître;
Et pour en propager le superbe renom,
Garrick y vint unir sa magie et son nom (2).

A côté de ces génies immortels reposent avec le même privilége les cendres du naïf Ben-Johnson, du satirique Spenser, du bon Chaucer, du mordant Butler, du poète diplomate Prior, du brillant Thompson, du spirituel Addison, du gracieux et varié Goldsmith, du verbeux Richardson, du mâle Cowley, du joyeux et comique Sheridan, et de tant d'autres, parmi lesquels figure même le français

---

(1) Life is a jest, and all things shew it :
I thought so once, but now i know it.

(2) To paint fair nature, by divine command,
Her magic pencil in his glowing hand,
A Shakspeare rose. Then, to expand his fame
Wide o'er this breathing world, a Garrick came.

Casaubon, bibliothécaire de Henri IV, et qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, se réfugia à Londres, pour y terminer sa laborieuse carrière.

D'autres parties de l'Abbaye renferment également un grand nombre de tombeaux, entre autres les restes de Fox et de Pitt, que la vie divisa et que la mort a réunis, comme Walter-Scott l'a rappelé dans l'introduction de son poème de *Marmion,* où il dit notamment de ces deux hommes d'état :

« Tant que dans les mille plaines de l'Angleterre, il restera debout un temple exempt de toute souillure, dont le paisible airain ne fit jamais entendre le bruit insensé du tocsin sanglant, mais, au contraire, dans le saint jour du dimanche, appelle toujours les campagnards à la prière; tant que la foi et la paix publiques seront en honneur, arrosez d'une larme ce marbre insensible; car celui qui sut les conserver, Pitt, y repose.

» Ne retenez pas vos généreux soupirs par le motif que son rival politique sommeille auprès de lui; ne redoutez pas de prononcer le *Requiescat* sur sa tombe, dans la crainte qu'il ne retentisse sur celle de Fox; pleurez ses talens trop tôt ravis à la patrie; pleurez ce génie élevé, ce savoir profond, cet esprit brillant qui aimait à jouer et jamais à blesser; pleurez cette haute intelligence, qui sut d'une manière si merveilleuse, pénétrer,

résoudre et combiner; cette sensibilité vive, cette imagination brûlante sommeillent pour toujours avec celui qui dort sous cette pierre. Toi qui regrettes qu'elles n'aient pu le préserver de l'erreur, éloigne de ton cœur toute idée trop sévère, et que le dernier sommeil devienne sacré pour lui. C'est ici la fin de toutes les choses de la terre!... (1).»

L'abbaye de Westminster renferme également les cendres de l'orateur Grattan, de ce lord Castlereagh, qui, parvenu au comble des honneurs, prit en dégoût la vie et se coupa la gorge; de l'amiral Warren; du général Paoli, le compatriote et l'antagoniste de Napoléon; de l'amiral lord Howe; d'Isaac Newton, ce grand génie qui découvrit la pesanteur universelle; du général Wolf, qui s'empara de Québec, en 1759; de lord Pulteney, et autres. On vient encore d'y placer, en 1832, les dépouilles mortelles du célèbre Watt, qui a donné un si grand développement à la vapeur, dont l'application aux machines industrielles fut découverte par un Français, Salomon de Caus, en 1615, comme l'a prouvé d'une manière sans réplique, M. Arago, dans une notice insérée à l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* de 1829.

---

(1) Extrait de ma traduction de Walter-Scott, 27 volumes *in*-8°. Paris, Aubrée, 1832.

Un portique dont l'élégante construction date de l'an 1220, aboutit à la salle dite du Chapitre, où, en 1377, la Chambre des Communes tint ses séances jusqu'au règne de Henri VI, qui les transféra dans la chapelle voisine, celle de Saint-Étienne, où elles ont eu lieu jusqu'à la mi-octobre 1834, époque de l'incendie qui en a dévoré une partie; chapelle dont il sera question lorsque nous rendrons compte du Parlement. La salle du chapitre précitée garde à présent les archives de la couronne, y compris les deux gros volumes *in*-4° du fameux *Domesday book,* ou grand Cadastre de l'Angleterre, compilé vers la fin du XI^e^ siècle, sous Guillaume-le-Conquérant.

Après les grands édifices religieux de Saint-Paul et de Westminster, les autres ne sont plus que d'un intérêt secondaire. Notons du reste qu'en général il y en a peu de gothiques, parce qu'ils sont presque tous d'une construction postérieure au terrible incendie de 1666. Chacun a son cimetière, au milieu duquel l'édifice s'élève solitaire, et qui est entouré par une grille en fer. L'église Saint-Martin a un très beau portique formé de huit colonnes, et est surmontée d'un clocher dont la flèche se perd dans les nuages. Le portail de l'église Saint-Georges est, après celui de Saint-Martin, le plus élégant de Londres. L'église Saint-Clément renferme les restes du poète dramatique

Otway, mort en 1685. Celle de Saint Étienne passe pour le chef-d'œuvre de Christophe Wren, par la grace, l'élégance et la beauté des proportions. Celle de Mary-le-Bonne (corruption de Marie-la-Bonne), longue de 125 pieds, large de 70, haute de 53, sans le clocher qui s'élève jusqu'à 134 pieds au-dessus de la base, est un des beaux monumens de Londres et d'une construction toute moderne. L'église Mary-the-Bow (Sainte-Marie-de-l'Arc), qu'on dit avoir été bâtie sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, et qui fut restaurée par Christophe Wren, a un haut clocher couronné d'une girouette en forme de dragon. La flèche du clocher de l'église Saint-Bride est remarquable aussi par sa légèreté. Il n'y a pas d'édifice plus connu dans Londres que l'église Saint-Dunstan, à cause de deux figures en bronze qu'on y voit et qui sonnent les heures alternativement. D'un autre côté, saint Dunstan est encore très-vénéré par les bonnes gens de Londres, pour avoir su les délivrer de la présence du démon, en résistant d'une ame ferme à toutes ses tentations, et en lui jouant le mauvais tour de le saisir une nuit par le nez avec des pincettes rougies au feu, et qui lui firent pousser d'assez forts hurlemens pour assembler tous les voisins. Dans l'église Saint-Gilles, bâtie en 1546, fut marié le chef républicain Cromwell, et inhumé son secré-

taire le poète républicain Milton, que Voltaire a ainsi caractérisé en comparant aux autres poètes épiques le chantre du *Paradis perdu :*

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il semble chanter pour les fous,
Pour les anges et pour les diables.

L'église Saint-Sauveur, fondée avant l'arrivée des Normands en Angleterre, est encore un bel édifice gothique; la tour qui, avec la flèche, a 155 pieds de haut, renferme douze cloches qui forment la meilleure sonnerie de Londres. L'église du Saint-Sépulcre, qui passe pour un des plus anciens édifices de Londres, a une tour surmontée de quatre flèches modernes. L'église Saint-André est aussi vaste qu'élégante. Celle de Saint-Pancrace, ce saint dont les culottes miraculeuses rendaient fécondes les femmes stériles qui pouvaient les toucher, offre une imitation du temple d'Erecthée à Athènes. Rien de particulier dans l'architecture des autres églises de Londres.

Quant aux chapelles destinées au culte catholique, car ici la réforme a pris pour elle toutes les églises, en réduisant le catholicisme romain à une minorité pour ainsi dire imperceptible; quant aux chapelles, donc, celle de Moorfields a de belles colonnes en marbre et une superbe peinture à fres-

que; celle de Spanish-Place est d'une architecture vraiment classique.

Après les monumens religieux, nous avons promis de parler des monumens sur la Tamise, c'est-à-dire des ponts ou passages; ils seront le sujet de la section suivante.

TROISIÈME SECTION.

PONTS.

A travers les sept ponts qu'Albion lui présente,
Le fleuve à l'Océan roule une onde imposante.

Les moyens de communication établis entre les deux grandes divisions topographiques de Londres formées par la Tamise, sont, proportion gardée, beaucoup moins multipliés que sur la Seine à Paris, parce que, d'une part, la Tamise est plus large, plus profonde, et rend, dès-lors, bien plus coûteux les travaux propres à faciliter ces communications, et que, de l'autre, la navigation du fleuve pour les vaisseaux n'a pas pu être arrêtée plus bas que le quartier de la Douane, quoique la ville se prolonge quatre ou cinq milles au-delà.

Jusques en 1750 Londres n'avait eu qu'un seul pont. Aujourd'hui encore, en 1834, elle n'en a que sept, dont cinq en pierre et un en fer. Paris

en a vingt-deux, dont trois en fer, deux en bois, trois suspendus, et les autres en pierre.

Les sept ponts de Londres sur la Tamise se présentent dans l'ordre suivant en descendant le fleuve; savoir : ceux de Vauxhall, de Westminster, de Waterloo, de Blackfriars, de Southwark et de Londres, ancien et nouveau, ces deux derniers pour ainsi dire contigus. L'ancien pont de Londres date de 1209, celui de Blackfriars de 1750, celui de Westminster de 1758, ceux de Waterloo, de Vauxhall et de Southwark de 1811 à 1819, et le nouveau pont de Londres de 1831. Nous allons, au reste, les passer en revue, en descendant le cours du fleuve.

PONT DE VAUXHALL.

Le pont de Vauxhall ou *Vauxhall-Bridge*, qui, des jardins de Vauxhall, près du quartier de Lambeth, partie occidentale de Southwark, rive droite, fait passer sur la rive gauche du fleuve, où commence une enfilade de rues allant aboutir à la pointe sud-est de Hyde-Park, consiste en neuf arches égales, en fonte de fer, reposant sur huit piles formées de charpentes revêtues de fragmens de pierres unis par un ciment romain. Chaque arche a 78 pieds d'ouverture et 29 de hauteur, et tout le pont a 860 pieds de longueur, avec une

voie ou chaussée de 36 pieds de largeur. Il y passe chaque jour près de 90,000 piétons et 4 à 5,000 voitures en tout genre (1).

A moitié chemin entre ce pont tout moderne, comme il a été dit tout-à-l'heure, et celui de Westminster, qui va nous occuper, on en projette un nouveau qui aboutirait à deux ou trois rues au-dessous du vaste établissement appelé la Maison pénitentiaire, à Milbank.

PONT DE WESTMINSTER.

Le pont de Westminster ou *Westminster-Bridge,* dont le plan fut donné par l'architecte français Labelye, passe pour un des plus réguliers et des plus élégans en son genre. Construit en pierres de taille, il a 1223 pieds de long sur 44 de large; il compte 13 grandes arches et 2 petites; l'arche du centre a 76 pieds d'ouverture, les deux suivantes 72 pieds, et ainsi de suite en diminuant de 4 pieds à chaque arche. Sur le sommet, des guérites couvertes en pierre sont distribuées de chaque côté le long de la balustrade, également en pierre; elles forment entre elles comme une sorte d'écho. La chaussée a été macadamisée en 1824.

---

(1) Un nouveau pont sur la Tamise, entre Battersea et Vauxhall, est projeté pour faciliter les communications dans ce quartier populeux de la métropole.

La montée en est douce. C'est par-là qu'arrivent dans Londres, à Piccaddily, les messageries de Douvres.

PONT DE WATERLOO.

Le pont de Waterloo ou *Waterloo-Bridge*, qui est le plus central de Londres, et qui, en passant à côté de Somerset-House, conduit de Southwark au milieu du Strand, fut commencé en 1811 sous un autre nom, et fini en 1817, pour recevoir celui de Waterloo, en mémoire de la bataille qui termina la carrière militaire de Napoléon. Il diffère des autres ponts de Londres en ce qu'au lieu d'être en arc ou cerceau, il est totalement droit et uni, comme le pont d'Iéna devant l'École militaire à Paris. L'architecture en est simple, mais noble et imposante. Il a neuf grandes arches, de chacune 120 pieds d'ouverture, et 1242 pieds de longueur sur le fleuve; mais si l'on a égard à la route faite sur 40 voûtes en briques des deux côtés, pour conserver le niveau, la longueur totale est de 2890 pieds. La largeur de la chaussée est de 28 pieds, celle des trottoirs de chacun 7 pieds, et celle du pont, en dedans des balustrades, de 42 pieds. Ce pont, qui s'élève de 50 pieds au-dessus de l'eau, et qui ressemble par sa forme au pont de Neuilly près Paris, est entièrement revêtu de granit, avec des niches suppor-

tées par des colonnes. A chacune des extrémités du pont les loges du receveur du péage ont devant elles une machine fort ingénieuse pour vérifier, au moyen d'un tourniquet en fer communiquant par des engrenages avec une espèce de cadran placé dans le bureau, le nombre des personnes qui ont passé dans la journée. Ce tourniquet, à travers lequel il faut passer, et qui a la forme d'une croix, est disposé de manière qu'il ne cède chaque fois que d'un quart de cercle, juste autant qu'il est nécessaire pour donner passage à une personne; et au même moment, par un certain mécanisme, une marque tombe sous le pont dans une boîte fermée. Un pareil arrangement a lieu pour les voitures, et le soir, les personnes chargées de vérifier la recette n'ont besoin que de compter les marques pour savoir combien de piétons et de chevaux ou de voitures ont passé sur le pont dans la journée. On paie un penny ou un décime par piéton et trois pence ou trente centimes pour un cheval.

Le pont de Waterloo présente une promenade agréable et un superbe coup-d'œil sur le fleuve, dont les rives sont bordées de palais, de navires et de tours ou de chantiers. Comparé à celui de Bordeaux, sur la Garonne, et à celui de Buffalora, sur le Tesin, il offre les résultats suivans :

DIMENSIONS, etc.	PONT de WATERLOO.	PONT de BORDEAUX.	PONT de BUFFALORA.
Arches . . .	9.	17.	11.
Longueur totale du pont	377 mètres.	487.	304.
Corde d'une arche. .	36.	36 $\frac{1}{2}$.	24.
Grosseur des piles. .	6.	4.	4.
Largeur du pont entre les parap..	12.	14.	9.
Largeur des trottoirs. .	2.	2 $\frac{1}{2}$.	1.
Hauteur du parapet . .	1 $\frac{1}{5}$.	1 $\frac{1}{8}$.	1.
Matériaux employés .	Granit.	Pierres et briques.	Granit.
Dépense. . .	24,000,000 fr.	7,100,000 fr.	3,200,000 fr.

PONT DE BLACKFRIARS.

Le pont de Blackfriars ou *Blackfriars-Bridge*, c'est-à-dire *pont des Moines-Noirs*, qui vient après celui de Waterloo, et qui ne fut complètement terminé qu'en 1799, a 995 pieds de longueur, et 42 d'une largeur, sur laquelle la chaussée prend 28 pieds et chaque trottoir 7 pieds. Il consiste en neuf arches elliptiques dont celle du centre a 100 pieds d'ouverture, les deux collatérales 93 pieds, les autres d'ensuite 80, et les dernières 70 pieds.

Ce pont a une forme bombée qui ne lui ôte rien de son élégance et de sa grace. Il y passe en un jour plus de 60,000 piétons, de 500 charriots, de 1500 charrettes et de 1400 voitures de toute espèce. C'est de ce pont que l'église Saint-Paul se découvre dans toute sa majesté ; elle en est d'ailleurs très-peu éloignée.

PONT DE SOUTHWARK.

A une distance du pont de Blackfriars, égale à celle de celui-ci au pont de Waterloo, se présente le pont de Southwark ou *Southwark-Bridge*, à la hauteur du quartier de Cheapside, avec lequel il met Southwark en communication. Il est en fer et consiste en trois grandes arches, dont celle du centre a 240 pieds d'ouverture, et les deux autres 210 pieds chacune, et toutes trois en fer, reposent sur des piles en pierre, qui sont d'une hardiesse prodigieuse. L'arche centrale excède en dimension le fameux pont en fer à Sunderland, de 4 pieds, et le pont de Rialto à Venise, de 167 pieds. Il fut ouvert au public en 1820. Une très-courte distance le sépare du nouveau pont de Londres.

NOUVEAU PONT DE LONDRES.

Le nouveau pont de Londres, ouvert le 1^er^ août 1831, pour remplacer l'ancien, dont le passage pour les bateaux n'est guère possible qu'à la ma-

rée haute, ou du moins n'est pas sans danger pendant la marée basse, à cause du peu d'espace laissé entre chaque pile, et de la rapidité du courant, est composé de cinq arches, dont celle du milieu a 150 pieds d'ouverture, les deux collatérales 140 et les deux extrêmes 130. Les quatre piles sur lesquelles il repose sont en blocs de granit, élégamment taillées, et s'élèvent avec grace à 50 pieds au-dessus du niveau habituel de l'eau. La longueur totale du pont, y compris les deux culées, est de 928 pieds, la largeur entre les deux parapets est de 52 pieds; la hauteur totale depuis le niveau de l'eau, de 55 pieds; la longueur de la chaussée soutenue par les cinq arches, de 692 pieds.

Ce pont, achevé en six ans, a coûté 12,650,000 francs. Sa grande arche du milieu, comparée à celle d'autres ponts du continent, offre les données suivantes : 12 pieds de moins d'ouverture que celle de la grande arche du pont de Gignac, dans l'Hérault; 9 pieds de moins que celle du pont de Castel-Vecchio, sur l'Adige; 12 pieds de plus que celle du pont de Vizille sur la Romanche; 21 pieds de plus que celle des ponts de Neuilly et de Mantes, sur la Seine.

VIEUX PONT DE LONDRES.

Tout près du nouveau pont se trouve le vieux pont de Londres, autrement dit le *London-Brigde*,

dont la construction remonte, selon les uns, à l'an 1209, et, selon d'autres, de l'an 993 à l'an 1016. D'après la dernière opinion, ce pont, qui était en bois, ayant brûlé en l'an 1136, fut rétabli 24 ans après; et 6 ans plus tard, c'est-à-dire en 1176, suivant Stowe, à force de détérioration, il dut être construit en pierres. Un ingénieur français, de la ville de Xaintes, fut chargé par le roi Jean, des travaux de ce pont, et l'on put y passer vers l'an 1209. Il resta couvert de maisons de chaque côté jusqu'en 1756, où, à la suite d'un incendie et vu qu'elles rétrécissaient trop la voie publique, elles furent entièrement rasées, comme de nos jours Napoléon le prescrivit pour le Pont-au-Change et le Pont-Neuf à Paris.

Des 19 arches en pierres dont se compose le vieux pont de Londres, et qui ne sont pas uniformes, celle du milieu a 72 pieds d'ouverture, les autres varient de 8 à 20 pieds. La hauteur du centre est de 60 pieds, et la longueur totale du pont de 915 pieds. La chaussée a 30 pieds de largeur et les trottoirs 7 pieds de chaque côté, où règnent des parapets en forme de balustrade.

Le danger que nous avons signalé pour le passage des bateaux sous ce pont le fera sans doute abandonner et même détruire, car il n'est plus maintenant qu'un embarras pour la navigation du fleuve.

Il passait journellement sur le vieux pont de Londres, environ 125,000 personnes, 750 rouliers, 2900 charrettes, 1700 fiacres et autres voitures, et 750 chevaux. C'est le point de communication entre Southwark et les quartiers de la Banque, de la Douane, de la Tour et des Docks ou bassins du commerce.

C'est du haut de ce pont qu'il faut porter les regards vers l'orient et contempler cette forêt de mâts qui couvrent la Tamise sur une longueur de plus de quatre milles. L'étranger peut ici se faire une juste idée de la richesse commerciale de Londres, sous ce rapport assurément la première ville du monde. A côté de ces milliers de vaisseaux rapportant de tous les ports de l'univers les objets d'échange des nations civilisées ou barbares, votre œil découvre sur les deux rives du fleuve les vastes dépôts où seront accumulées ces différentes importations de l'industrie étrangère auprès de l'industrie nationale, dépôts immenses que nous irons plus tard examiner. A l'occident, c'est-à-dire en remontant par la pensée ce fleuve majestueux et calme, le spectacle est aussi varié qu'imposant; la vue embrasse une succession interminable de clochers et de monumens, parmi lesquels se distinguent le dôme de la Banque, celui de Saint-Paul, le Temple, Somerset-House et quelques autres édifices publics, outre l'ensemble de la ville

elle-même, autant du moins que la fumée de charbon permet de le saisir.

Mais indépendamment de ces voies patentes de communication une merveille dérobée aux clartés du soleil et cachée au-dessous des eaux, nous arrache à ce panorama grandiose, et réclame à son tour le tribut de notre pinceau voyageur : le lecteur, à ce peu de mots, aura nommé le passage sous la Tamise, destiné à compléter les communications d'une rive à l'autre, dans la partie la plus orientale de Londres.

PASSAGE SOUS LA TAMISE, OU TUNNEL.

Le passage commencé sous la Tamise, et appelé *Tunnel,* à cause vraisemblablement du mur circulaire en forme de tour de 3,000 pieds d'épaisseur, ou de tonneau renversé, que présente son entrée, aura de l'une à l'autre ouverture 1,300 pieds de longueur, ou 300 pieds de plus que le lit de la rivière, à l'endroit où on le pratique, c'est-à-dire, en face du populeux quartier de Waping, à environ deux milles au-dessous du pont de Londres, entre Greenwich, à la rive droite du fleuve, et les grands bassins creusés sur la rive gauche.

La moitié de cette longueur est déjà complétement terminée, et l'autre pourra l'être dès qu'on aura des fonds. Cette première moitié a coûté

120,000 livres sterling ou 3,000,000 de francs. Elle offre une double avenue ou galerie éclairée par le gaz, et dont le mur de séparation ou soutenement de la voûte est entrecoupé d'une succession de voûtes formant une file d'arcades entre les deux sections du passage. Le front de l'excavation, qui a 37 pieds de largeur sur 22 pieds de hauteur, est masqué par un bouclier en fer du poids de 120 tonneaux, et qui consiste en 12 divisions que l'on avance alternativement et indépendamment l'une de l'autre. Chaque division a trois cellules l'une au-dessus de l'autre, qui servent constamment d'échafauds aux mineurs et aux maçons, car à mesure que les premiers creusent, les seconds bouchent l'excavation par une forte maçonnerie en briques, laquelle a une forme réellement circulaire, mise ensuite de niveau par le bas pour la chaussée, comme l'intérieur d'un long tonneau dont le fond aurait été rendu plat. Dans la vue de faciliter l'accès rapproché des voitures aux deux extrémités, on doit pratiquer des descentes circulaires dont la pente sera presque insensible, malgré la profondeur du souterrain, lequel n'a au centre qu'une inclinaison de 13 pieds sur une étendue de plus de 600. Il n'y aura jamais moins de 14 pieds entre le lit de la rivière et le couronnement du double passage.

Malgré cette distance considérable, il s'est opéré

successivement vers le milieu du fleuve deux grandes crevasses occasionées par la mollesse du sol et qui ont en un moment inondé la double galerie. Mais ces deux cavités ont été vite remplies au moyen de sacs d'argile entremêlée de gravier, qui forment ainsi un nouveau lit à la rivière. On évalue à mille charges de voitures ou à mille tonneaux les matériaux qu'il a fallu réunir pour combler le dernier trou, et que le bouclier a supportés avant qu'ils fussent maçonnés comme le reste. Nous retrouvons décrits dans le feuilleton d'un journal de 1833 les incidens de ces deux ruptures du sol entre le Tunnel et le lit du fleuve. L'intérêt qu'en excite la lecture nous engage à les consigner ici :

« Lors de la première irruption, un effroyable désordre se mit parmi les ouvriers; MM. Brunel père et fils n'étaient pas en ce moment aux travaux. Mais un sous-directeur, nommé, je crois, Griffith, ami de M. Brunel fils, d'Isambard Brunel, conserva tout son sang-froid, rallia les ouvriers; tous parvinrent à l'extrémité de la galerie, et, à l'escalier, avant que les eaux n'eussent atteint le sommet de la voûte. En peu de minutes, l'eau se trouva dans le puits au niveau de la Tamise, à quarante pieds environ au-dessus du sommet de la voûte.

» On sait, qu'après plusieurs tentatives qui de-

meurèrent infructueuses pour boucher le trou qui s'était pratiqué à l'extrémité du Tunnel, M. Brunel eut enfin la pensée de faire couvrir de toiles goudronnées la partie du lit du fleuve où l'accident avait eu lieu; des matières argileuses furent jetées par dessus, la pression de l'eau fit pénétrer le tout comme un tampon dans le trou; en même tems, l'on procédait à l'épuisement du puits et des galeries au moyen de machines à vapeur. On sent avec quelle anxiété leurs progrès étaient suivis; chaque jour l'Angleterre en était instruite; enfin, l'on s'aperçut que l'on gagnait du terrain, les machines l'emportaient sur le fleuve lorsque la marée était basse; mais celui-ci l'emportait à son tour lorsque la marée montait; enfin il perdit cet avantage, et peu à peu l'on découvrit sept à huit pieds de galeries. Ce fut alors que vint la pensée de profiter de ce vide si péniblement obtenu, pour aller en bateau dans la galerie visiter le lieu même de l'accident. Le jour pris pour cette visite, M. Brunel étant malade, Isambard fut chargé de le remplacer.

» Un petit fanal fut descendu dans le puits; Isambard, M. Griffith et un autre sous-directeur, devaient le monter; ils descendirent l'escalier au milieu de tous les ouvriers du Tunnel, qui, en voyant ces trois jeunes gens, leurs chefs, prêts à s'engager dans ce long souterrain, au milieu de la

lutte des machines à vapeur et du fleuve, les regardaient avec respect, saluaient quand ils passaient, et murmuraient *God save you!* (Dieu vous garde!). Au moment où Isambard allait monter sur le canot et embrassait sa mère, un jeune homme s'y élance, et déclare qu'il veut partager le danger de M. Brunel. On le lui permet.

» Le trajet à faire était de plus de 600 pieds. Arrivés au bouclier les jeunes gens virent une énorme excavation pratiquée dans sa partie supérieure, bouchée en grande partie par le tampon dont nous avons parlé, mais par laquelle pénétrait encore une masse d'eau considérable. Ils prenaient les dimensions de l'excavation, et les dessinaient sur un calepin, lorsque M. Griffith, se penchant vers Isambard, lui dit tout bas : l'eau nous gagne. — Je l'ai vu, dit Isambard, nous allons partir, mais finissons. — Cependant, à l'extrémité de la galerie, on s'était aperçu que l'eau gagnait. M^me^ Brunel avait été obligée de remonter une marche de l'escalier, puis une seconde. On l'avait emportée évanouie; déjà quelques hommes s'étaient jetés à la nage pour aller prévenir les jeunes gens; d'autres, armés de porte-voix, hélaient avec force le canot. Ce bruit frappe l'oreille du jeune homme qui avait monté dans le canot. Il s'aperçoit que la distance entre la voûte et l'eau a diminué, il restait à peine quatre pieds; effrayé, il se lève

en s'écriant : partons. Sa tête frappe contre la voûte, il tombe, entraîne avec lui et le canot et la lumière.

» A peine revenu sur l'eau, Isambard appelle ses amis, au milieu de l'obscurité : deux répondent, et le conjurent de s'éloigner au plus vite, car l'eau gagne. Isambard plonge à plusieurs reprises, trouve le corps de celui qui manquait, et le ramène sur l'eau. Ses amis le supplient encore de ne songer qu'à lui; mais Isambard leur répond en leur demandant seulement de l'aider à le charger sur ses épaules. Ses amis, électrisés par son exemple, partagent avec lui et tour à tour ce fardeau; et péniblement, la tête à chaque instant portée contre la voûte par l'eau qui gagne, ils revoient le jour. Ils n'étaient pas à la moitié de l'escalier que la voûte avait disparu sous l'eau. Le corps est examiné; Isambard et ses amis n'avaient ramené qu'un cadavre; le malheureux s'était ouvert le crâne contre la voûte.

» Cet accident fut le dernier; les machines recouvrèrent leur avantage, et bientôt les travaux purent être repris. Ils l'étaient depuis plusieurs mois lorsqu'une seconde irruption eut lieu. Cette fois, Isambard était dans le Tunnel; il venait de quitter le bouclier et était à moitié chemin de la galerie, lorsque les cris : *Water! water!* (l'eau! l'eau!) arrivent jusqu'à lui; il s'élance, le malheur

était irrémédiable; après s'en être assuré par ses yeux, et de manière à pouvoir en rendre compte à son père, il court au milieu des ouvriers, les encourage, les guide, et se tenant le dernier, arrive avec eux au puits; là, un coup-d'œil lui apprend que beaucoup d'ouvriers manquent; il rentre dans le souterrain ayant déjà de l'eau à la ceinture, et guidé par des cris confus et étouffés, il s'aperçoit qu'un assez grand nombre d'ouvriers, au lieu de prendre la galerie par où l'on passe ordinairement, a pris l'autre galerie, dont l'issue sur le puits est bouchée, au lieu de revenir sur leurs pas; ces pauvres gens, effrayés, désespérés en sentant l'eau qui les gagnait, se ruaient contre l'obstacle qui les arrêtait, et que tous leurs efforts n'eussent pu ébranler. Isambard est au milieu d'eux, sa voix a obtenu silence, il les fait rétrograder; tous guidés par lui, remontent contre l'eau déjà très-haute pour aller chercher le premier passage de communication. Ils passent devant lui, excepté deux ouvriers qui ne savent pas nager et le prient en pleurant de s'éloigner et de les laisser. Isambard force l'un d'eux, père de famille, à se mettre sur ses épaules, et gagne le puits avec lui. Puis s'arrachant aux efforts de tous ceux qui veulent le retenir, il retourne et ramène encore le second. Déjà frappé par quelques bois de construction entraînés par les eaux, au moment où il arrive près du puits avec le second

ouvrier, une forte masse de bois l'atteint à la tête. Mais cent bras étaient là pour le sauver. Isambard fut porté évanoui chez son père, et, près de deux mois ses blessures le retinrent au lit.

» Lorsque, convalescent, il revint visiter les travaux, c'était à l'heure du dîner des ouvriers; ils étaient dans la cour d'entrée, leurs femmes près d'eux. A peine Isambard parut, ce fut un cri de respect et de bonheur : tous l'entouraient, pleuraient en l'embrassant, et des femmes, à genoux autour de lui, lui demandaient sa bénédiction pour leurs enfans; d'autres coupaient de petits morceaux au pan de sa redingote. Il fallut dérober Isambard à ces émotions, qu'il n'était pas encore en état de supporter.

» L'on prendra une idée de l'inexprimable terreur où l'irruption des eaux jetait les ouvriers par le fait suivant : Un des ouvriers qui travaillaient au bouclier, se voyant gagné par les eaux, qui s'élançaient avec violence par l'excavation qu'il pratiquait, crie à l'un des ouvriers employés à rouler les matériaux : L'eau gagne! du foin! du foin! — A peine ces mots ont-ils frappé l'oreille de cet ouvrier, employé seulement depuis quelques jours, qu'il fuit avec toute la force que lui laissait la frayeur, franchit l'escalier, arrive au bureau de M. Brunel, lui jette ces mots : « Le Tunnel est plein d'eau! » puis sort comme un désespéré. M. Brunel

court lui-même au puits, et il y voit cet ouvrier penché sur le parapet, tournant la tête, et fermant les yeux avec horreur, agitant convulsivement une longue corde jetée par lui dans le puits, et criant d'une voix étouffée : *Jack, take it* (Jacques, prends cela); Jacques était son frère. M. Brunel se penche : pas d'eau! Il descend rapidement, toujours accompagné des cris. *Jack, take it!* et, parvenu à l'entrée de la galerie, il distingue la lumière des ouvriers mineurs qui, de cette place, ne paraît qu'un point lumineux à une distance infinie. Ce n'avait été qu'une peur panique. Les ouvriers rouleurs et mineurs riaient à gorge déployée de la frayeur de l'Irlandais; l'eau avait été combattue avec succès, et le pauvre homme eut pour sur nom : *Jack, take it!*

» Tous ces dangers, si hardiment combattus, si heureusement surmontés, sont maintenant des leçons qui permettent d'assurer que l'achèvement du Tunnel se suivrait sans nouveaux accidens. Remarquons d'ailleurs que les plus grandes difficultés sont passées, puisque l'on est à plus de moitié du travail, et que l'on a franchi l'endroit où le lit du fleuve a le moins d'épaisseur au sommet de la voûte. Tout fait donc espérer que le Parlement ne voudra pas laisser tant de dépenses sans fruit, tant de génie sans résultat, tant de vertus sans récompense. »

Le Tunnel a été commencé le 3 mars 1825 d'après les plans et sous la direction de l'ingénieur français, M. Brunel. Il n'a mis que trois ans pour conduire le passage au point où il se trouve maintenant, et il serait déjà livré à la circulation si les travaux n'avaient été interrompus faute d'argent. On estime qu'il rapportera 400,000 francs par année, c'est-à-dire environ 50,000 francs de plus que le pont de Waterloo, parce qu'il est au milieu d'une immense activité commerciale. Aussi les actionnaires se sont réunis tout récemment, et se sont décidés à une mise de fonds nouvelle, équivalente à la moitié environ des fonds nécessaires à l'entreprise. L'autre moitié vient d'être obtenue du Parlement.

Quant à l'idée d'un tel ouvrage, fruit du génie français, comme presque toutes les autres communications de Londres sur la Tamise, on sait, du reste, qu'elle n'est pas nouvelle. Diodore de Sicile fait mention d'un passage creusé sous l'Euphrate à Babylone, dans le but d'assurer à la grande reine Sémiramis la facilité de se rendre d'une rive à l'autre sans être vue et sans être obligée de recourir à des embarcations. Mais pour cela on put faire ce qui n'eût pas été praticable à Londres, à cause de la marée : on détourna les eaux du fleuve par le moyen d'un canal latéral de 35 pieds de profondeur. On entreprit ensuite la

galerie souterraine, dont les voûtes en briques cuites, d'une épaisseur de quatre coudées, furent enduites de chaque côté d'une couche de bitume fondu. L'épaisseur des murs de la galerie était de vingt briques ; ils avaient, sans compter la courbure de la voûte 12 pieds de hauteur ; la largeur était de 15 pieds. Ce travail fut achevé en sept jours, au bout desquels l'Euphrate roula de rechef ses eaux dans son lit naturel.

Il nous reste à examiner les objets compris dans la quatrième section du Chapitre II, et que nous avons désignés sous le titre générique d'embellissemens; cette section terminera l'ensemble de la partie matérielle et physique de Londres, d'où nous devons passer à la partie politique ou morale, sujet du Chapitre III.

QUATRIÈME SECTION.

EMBELLISSEMENS.

Parcs. Places ou Squares. Rues.

Sous le titre d'*embellissemens* nous avons annoncé que nous comprenions, 1° les promenades publiques de l'intérieur de Londres qui portent le nom de parcs; 2° les places publiques connues sous celui de squares; et 3° les rues principales qui méritent d'être citées. Nous procéderons dans

cet ordre conventionnel et méthodique, en parcourant d'abord les parcs.

PARCS.

Un des traits caractéristiques de Londres est dans ses vastes jardins publics décorés de la fastueuse épithète de *Parcs,* soit qu'ils dépendent de quelques palais, soit que l'usage l'ait emporté sur la justesse de l'expression. Paris a ses boulevards, son Jardin-des-Plantes, son Luxembourg, ses Tuileries et ses Champs-Élysées : Londres a ses parcs, les uns où les piétons, les cavaliers et les voitures de maître peuvent circuler, comme Hyde-Park et Regent's-Park; les autres, où n'entrent que les piétons, comme Green-Park et Saint-James's-Park.

Le parc de Saint-James ou *Saint-James's-Park,* dont l'emplacement n'était qu'un marais lorsque Henri VIII le fit clore et convertir en jardins, et dont Charles II fit tracer et planter les allées par l'architecte français Lenostre, mandé de Paris à cet effet, est aujourd'hui une promenade très-fréquentée, mais plus par le peuple que par les gens du bon ton, qui préfèrent Green-Park et les jardins de Kensington y attenans, où ils trouvent moins de poussière. Ce parc, d'une forme oblongue et de deux milles de circuit, a un canal de

2800 pieds de long sur 100 de large, et est éclairé la nuit par le gaz. L'hôtel des Gardes-à-Cheval ou *Life-Guards* et la Trésorerie forment sa limite orientale. On a élevé un nouveau palais au roi dans ce parc, d'après les plans de l'ingénieur anglais Nash; mais ce palais, bien que fastueux, est d'une architecture sans élégance, comme presque tous les édifices de Londres.

Le parc nommé *Green-Park* ou *Parc-Vert,* n'est qu'une continuation du parc de Saint-James, dont il est séparé par une grille en fer, et il s'étend vers l'ouest jusqu'au coin de Hyde-Park. A sa partie nord-ouest se trouve une belle pièce d'eau alimentée par les machines hydrauliques de Chelsea, qui approvisionnent d'eau les environs de Piccadilly.

Le parc dit *Hyde-Park,* domaine royal au bout de la rue d'Oxford, contient 395 acres de terrain, embelli par une grande pièce d'eau appelée *Serpentine-River* ou *Rivière Serpentine,* et par des plantations récentes. C'est là qu'ont lieu les grandes revues des troupes de la garde. A l'extrémité sud-est, près de la porte en fer qui donne dans Piccadilly, et qui, pour le dire en passant, est un chef-d'œuvre de ciselure, se voit la statue colossale en bronze représentant Wellington en Achille, statue qui fut en 1822 offerte par les dames de Londres au vainqueur de Waterloo.

Elle a 18 pieds de hauteur, indépendamment du piédestal en granit haut lui-même de 36 pieds; elle a été coulée avec des pièces de canon de Waterloo et pèse, dit-on, plus de 60,000 milliers. Un Français doit sourire en voyant sur une face de ce piédestal la journée de Toulouse inscrite au nombre des victoires de Wellington : est-ce être victorieux que de s'avancer avec 80,000 hommes contre 20,000, et de laisser sur le champ de bataille 18,000 morts ou blessés devant des retranchemens improvisés par le maréchal Soult, qui le lendemain du combat fit sa retraite à son aise, en bon ordre et sans être inquiété par les forces imposantes qu'il venait d'arrêter plusieurs jours dans leur marche? Ce monument d'orgueil, qui outrage la vérité de l'histoire, a inspiré les vers suivans aux jeunes chantres jumeaux de *Napoléon en Egypte*.

Ils (les Anglais) avaient un héros! l'Homère de l'Écosse,
Jeta dans Hyde-Park le plan de son colosse;
Le ciseau du sculpteur mentit en le créant :
Changeant en profil grec son anglaise effigie,
Il cuirassa de fer sa poitrine élargie;
Et fit du pygmée un géant.

Mais hâtons-nous de visiter le Parc du Régent ou *Regent's-Park* s'étendant à deux milles au nord du précédent sur 450 acres de terrain, distribués en jardins, plantations, pelouses, allées larges et

tournantes, et terminés par une grande promenade circulaire où les équipages et les cavaliers affluent de 3 à 5 heures de l'après-midi; promenade elle-même encadrée presque entièrement par une suite de palais élevés avec une recherche extrême, vaste développement de constructions qui, quoique de différens styles, présentent quelque chose de magique et de grandiose; c'est comme une décoration théâtrale qui excite d'abord une véritable admiration, mais qui, lorsque les premières impressions se sont dissipées, n'offre plus à l'observateur impartial que des palais bâtis avec une recherche minutieuse, il est vrai, mais où se mêlent et se confondent tous les styles, souvent de la manière la plus bizarre; ce sont des édifices agglomérés et élevés avec des fragmens de palais et rapprochés tant bien que mal les uns des autres; on en compte déjà plus de 2,000 dans cet encadrement, qu'une large rue sépare de la grille du parc.

L'intérieur offre aussi plusieurs belles constructions et surtout un immense édifice décoré du nom de *Colosseum,* et dans lequel se trouve le grand panorama de Londres.

Une des portions les plus remarquables de ce vaste établissement est une galerie vitrée qui réunit une nombreuse collection de plantes indigènes et exotiques. Cette galerie aboutit à un salon vitré de même, et destiné à recevoir aussi des

plantes rares. Au centre est un bassin avec plusieurs jets d'eau. Dans le voisinage est une chaumière suisse, d'où l'on a vue sur trois cascades, dont la plus élevée doit avoir une chute de 60 pieds.

La partie merveilleuse est le Panorama de Londres; il a été créé et dessiné par le peintre Horner, qui, pour saisir les premiers rayons du jour, les seuls favorables à une perspective étendue dans une ville comme Londres, presque toujours enveloppée de brouillards ou des nuages de la fumée de charbon, a passé les nuits dans une espèce de cage fixée au-dessus du dôme de l'église Saint-Paul, près la croix de fer, d'où l'œil embrasse un horizon de plus de 120 milles de pays. Les toiles employées à ce travail immense couvriraient, dit-on, jusqu'à deux acres ou 40 ares de terrain. Le diamètre que trace le Panorama est de 134 pieds, et sa hauteur de la base à l'imposte du dôme, de 60 pieds, ce qui donne une surface de 24,000 pieds carrés. L'extrémité inférieure est terminée par une bande de toile non peinte, de 400 pieds carrés environ. Le dôme en plâtre, sur lequel est peint le ciel, a 15,000 pieds d'étendue, ce qui forme en tout une superficie de 40,000 pieds carrés de peinture.

Parmi les détails innombrables de ce prodigieux tableau, on admire surtout les gracieux contours

de la Tamise, coupés de ponts depuis Londres jusqu'à Putney; le palais de Lambeth, dans Southwark; l'abbaye de Westminster; Sommerset-House, et le Temple. Londres, avec ses églises, ses palais, ses beaux quartiers, ses grandes places, ses rues populeuses, ses théâtres, ses arsenaux, ses chantiers, ses parcs, ses jardins, occupe la partie inférieure du tableau. Les objets les plus saillans sont les tours de Saint-Paul, dont la hauteur sur la toile est de 40 pieds.

L'édifice est un polygone à six faces, de chacune 25 pieds d'étendue. Un portique, avec six colonnes, occupe trois de ces faces. Le diamètre du polygone, pris hors d'œuvre, est de 132 pieds. La hauteur des murailles, mesurées à l'intérieur, est de 79 pieds. Sur l'entablement s'élève un dôme avec trois gradins et une galerie pour observer le paysage environnant. La partie la plus élevée de la coupole est vitrée et forme un abat-jour de 75 pieds de diamètre; le reste du dôme est couvert en cuivre peint. Le Panthéon paraît avoir servi de modèle pour les proportions des colonnes. Le portique et les murailles sont en briques revêtues de stuc. Les curieux passent du portique dans l'intérieur par un vestibule éclairé d'en haut et divisé en trois compartimens, avec un escalier à chaque extrémité, pour les trois graduations de prix aux entrées du Panorama,

dont le dôme à l'extérieur permet à l'observateur de dominer sur l'ensemble du parc et sur tous les environs. Les personnes qui veulent jouir de cette perspective sans avoir la peine de monter un escalier tournant, peuvent se faire hisser, à l'aide d'une machine, jusqu'au sommet de l'édifice.

Des parcs aux places publiques de Londres le trajet n'est pas long, car les plus belles en sont voisines, et c'est l'objet qui va nous occuper.

SQUARES.

Les places publiques de Londres appelées *Squares,* et qui forment un des traits principaux de la physionomie de cette grande ville, se distinguent de celles des autres cités du continent, en ce qu'elles ont presque toutes un jardin planté d'arbres et entouré d'une grille, où chaque propriétaire habitant du quartier a seul le droit d'entrer; c'est une des jouissances de luxe des Londonniens, et les maisons qui ont ce privilége se paient ou se louent fort cher. En France, nous couvrons nos places de pavés; en Angleterre, on veut de la verdure, et l'on transporte au sein d'une ville immense quelques-uns des agrémens de la campagne, mais sans que le public en ait d'autre jouissance que celle de la vue, puisqu'on les tient sous

clés, par l'effet de l'égoïsme aristocratique du caractère anglais.

Signalons quelques-uns de ces lieux de distraction, dont le nombre est de près de cinquante à Londres.

En revenant de Regent's-Park par la belle rue de Portland-Place, vers Oxford-street, on trouve *Cavendish-Square,* sur la direction de Regent's-Park; cette place manque d'uniformité, mais a de belles maisons. Au milieu est une statue équestre de Guillaume, duc de Cumberland, vainqueur à Culloden, en 1745, et élevée, en 1770, par le général Strode.

A l'ouest de Cavendish-Square se voient trois places voisines de Hyde-Park, savoir : *Bryanstone-Square,* espèce de carré long, et *Portman-Square,* avec de superbes hôtels, parmi lesquels on remarque celui de la célèbre lady Montaigu, qui tous les ans, le 1^er^ mai, y régalait les ramoneurs de Londres, afin, disait-elle, qu'ils eussent un jour heureux dans l'année. On se rappelle que lady Montaigu est la même qui fonda une société littéraire de dames, connue depuis sous le nom de *Bas-Bleus,* parce que le seul homme qui y parut avait des bas de cette couleur. Vient ensuite *Grosvenor-Square,* l'une des plus grandes et la plus belle de toutes les places de la métropole, occupant six acres, ou 2 hectares 40 ares

de terrain. Au milieu du jardin, et cachée par les arbres, se trouve une statue équestre dorée, de Georges Ier, exécutée par Van Nost, en 1726.

A l'est de cette dernière place, vers Green-Park, vient *Berkley Square,* d'une forme ovale, et où l'on aperçoit la statue équestre de Georges III.

En remontant vers le nord, on atteint *Hanover-Square,* habitée par des gens de cour, depuis l'avénement au trône de la famille de Hanovre.

En revenant en droite ligne vers le sud-est, on arrive, après avoir franchi la rue de Piccadilly, à *Saint-James-Square,* près l'autre rue dite Pall-Mall et de Saint-James-Park. Cette place, où naquit Georges III, est plus célèbre par les personnages qui l'habitent que par ses bâtimens, qui n'offrent rien de bien remarquable. Son jardin renferme un vaste bassin, et au centre une statue de Guillaume III.

Si nous suivons Pall-Mall, nous voyons au bout *Charing-Cross,* espace considérable, récemment élargi, rendez-vous général des stages-coaches, ou voitures publiques de Londres, et où l'on remarque une statue équestre en bronze, de Charles Ier. Le nom de cette place lui est venu d'Édouard Ier, qui y fit élever une croix à la mémoire de son épouse, Éléonore. *Charing* était le nom du village où cette croix fut placée, et qui subsista jusqu'au tems de Charles Ier, où une sta-

tue équestre de ce prince, coulée en bronze par Lesueur, artiste français, en 1663, lui fut substituée.

Au nord de Charing-Cross est *Leicester-Square,* que, par abréviation, les Anglais prononcent *Leister-Square,* place bordée d'hôtels et de restaurateurs à la française, et à l'un des coins de laquelle est la maison qu'occupa le grand Newton, qui inspira ces beaux vers à l'auteur de l'*Épître à Émilie,* sur la philosophie naturelle :

Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore, en effet, s'il a des ennemis.

Au nord de Leicester-Square, et au bout de Greck-street, se présente *Soho-Square,* mot d'ordre du duc de Monmouth à la bataille de Sedgemore, laquelle amena la fin tragique de ce seigneur, sous Charles II, qui le fit décapiter. Cette place étale ses anciens édifices, la plupart occupés par des libraires, et son riche bazar, avec le local de la société linnéenne.

Près le Musée britannique vous trouvez *Bedford-Square,* et vers la partie septentrionale de cet édifice vous voyez *Russel-Square,* la plus grande et la plus magnifique place de Londres, après Grosvenor-Square. Des rues larges et droites la coupent au centre et à ses angles, ce qui non-seulement ajoute à sa beauté, mais donnant plus

de circulation à l'air, la rend plus précieuse à la santé. Là s'élève la statue érigée en 1809 au duc de Bedford, célèbre protecteur de l'agriculture.

Au nord et au sud de cette place imposante, s'en offrent d'autres plus ou moins dignes d'êtres citées, comme au nord-ouest, *Tavistock-Square,* composée d'une série assez uniforme de bâtimens; *Gordon-Square,* qui y touche immédiatement; *Euston-Square,* avec sa belle église Saint-Pancrace. Au sud-est figurent *Bloomsbury-Square,* avec sa belle statue de Fox par Westmacott; *Red-Lion-Square,* qui n'a rien de particulier; *Covent-Garden,* vaste marché aux légumes; et *Lincolns-Inn-fields* ou les *Champs de Lincoln,* la plus étendue sans contredit des places de Londres, avec ses jardins au levant, sur les limites occidentales de la Cité.

La Cité elle-même présente quelques places remarquables, telles que *West-Smith-fields,* entre les jardins de Charter-House et l'église de Saint-Paul; *Finsbury-Square,* place plantée d'arbres avec un goût exquis; *Trinity-Square,* près la Tour de Londres; *Goodman's-Fields,* au nord; et *Well close-Square,* à l'est, avec une église danoise, peu loin des London Docks ou Bassins de Londres.

Les Squares étant liés naturellement aux rues, dont ils ne sont que les élargissemens, il faut maintenant parcourir quelques-unes de celles-ci.

RUES.

Déjà, dans notre premier chapitre, le coup-d'œil général que nous avons offert de la Métropole britannique, a nécessité la mention de plusieurs de ses rues, afin de placer des jalons propres à distinguer les principaux quartiers; notre objet actuel est de citer celles qui contribuent à les orner.

Sous ce rapport doit figurer ici en première ligne *Regent-street* ou la Rue du Régent. Elle peut avoir une demi-lieue de longueur et quarante à cinquante pieds de largeur, avec des trottoirs dallés d'environ quinze pieds. La partie orientale, qui touche à Piccadilly, a des arcades et forme une espèce de demi-cercle ou arc double, garni de colonnes en fer creux; cette forme lui a valu le nom de *Quadrant*. La partie nord-ouest aboutit à l'avenue dite *Portland-Place,* rue de cent-vingt-cinq pieds de largeur, la plus considérable de Londres, et bordée d'édifices magnifiques pour s'unir au Square de Regent's-Park. La rue du Régent traverse *Oxford-street,* qui est, ainsi que nous l'avons dit, la plus grande de toutes les rues de Londres, en même tems qu'elle est la plus droite. *Piccadilly*, qui lui est parallèle, et qui se termine entre Green-Park et Hyde-Park, est le rendez-vous des grandes messageries du royaume, comme

de beaucoup de voitures publiques pour les environs de Londres; cette rue est d'ailleurs voisine de Charing-Cross, lieu de réunion plus vaste du même genre, dans la Métropole. *Pall-Mall* est une rue de palais, qui s'étend de Charing-Cross à Green-Park; et au-delà de Charing-Cross vient le *Strand,* rue essentiellement marchande, qui vient finir à Temple-Bar, limite occidentale de la Cité.

On distingue encore *Bondstreet,* quartier des élégans de Londres; *Whitehall,* rue où se trouvent plusieurs ministères, comme l'Amirauté, la Trésorerie; *Tottenham-Court-Road,* qui commence à la pointe d'Oxford et finit à *New-Road,* belle rue également, vers le nord-ouest; *Waterloo-Road,* dans Southwark, à partir du pont de Waterloo, car à Londres on a mis du Waterloo partout. En un mot s'il fallait présenter une revue des belles rues de Londres, il y en aurait peu à omettre dans le quartier de l'ouest, autrement dit la Cité de Westminster. Il y a aussi de belles rues dans ce qu'on nomme la Cité; mais, en général, elles sont étroites et sales. Dans Southwark on cite *Westminster-Road,* puis *Borough-Road* et *London-Road,* comme étant de même des rues assez remarquables.

Les unes et les autres ont le même caractère et la même uniformité; grilles devant les maisons, réverbères suspendus à des poteaux, trottoirs en

larges dalles, le milieu ou la chaussée en menus cailloux bien broyés et formant un ciment très-dur; ce qui s'appelle les macadamiser, parce que l'ingénieur Mac-Adam a imaginé ce moyen d'entretenir les routes en Angleterre.

Une revue anglaise fait la remarque fort singulière que presque tous les grands génies de Londres y sont nés ou ont vécu dans de chétives rues. Shakespeare habitait le Borough à l'est de la Cité, d'où il venait, dans les premiers tems de son séjour, garder devant une salle de spectacle, les chevaux des personnes qui n'avaient point de domestiques. Le même quartier fut occupé par Fletcher, Gower et Chaucer, poètes à peu près contemporains, le dernier surnommé le Père de la poésie anglaise, lequel naquit à Londres, en 1328, sous Edouard III. Dans East-Smith-Fields, naquit et vécut au XVI^e^ siècle, Spencer, l'Arioste de l'Angleterre, par son fameux poème de la *Reine des Fées*. Près de Lombard-street habita le célèbre Pope, né dans la mémorable année de la révolution de 1688, et qui, par la pureté, l'éclat et la variété de ses talens, a mérité le surnom de Voltaire britannique. Dans Cornhill, vécut au même tems que Pope le sensible John Gay, lequel, après avoir servi en qualité d'apprenti chez un marchand de soie, publia ses *Fables*, et obtint à sa mort les honneurs d'un tombeau à l'abbaye de

Westminster. Dans Bond-street et Cheapside, résida le républicain Milton, secrétaire de Cromwel, et que son *Paradis perdu* a fait, à si juste titre, surnommer l'Homère anglais. Dans une mauvaise petite rue, près de Charing-Cross, demeurait et mourut infirme et malheureux, ou pour mieux dire de faim, le célèbre poète comique, Ben Johnson, auquel Charles Ier avait, en sa parcimonie, osé envoyer 10 livres sterling, que le barde, à deux doigts de sa tombe, refusa en disant : « Répondez au roi, qui me fait remettre si peu de chose, parce que j'habite une allée obscure, que son ame habite une allée plus obscure encore. » Dans une ruelle, au coin de Holburn, mourut également de misère le poète Chatterton, le Gilbert anglais, dont Wordsworth, le chantre des lacs, a dit :

The Sleepless boy, who perished in his pride (1).

Dans Gray's Inn, vécut Horace Walpole, le premier ministre anglais qui ait mis pour ainsi dire publiquement en pratique la corruption au sein du Parlement : triste célébrité qu'un l'Hospital n'eût certes pas enviée. Près de Holborn,

(1) Ce jeune homme, toujours privé du sommeil, et qui mourut dans son orgueil.

fut quelque tems clerc d'avoué, le jovial Cowper, auteur de poésies gracieuses et légères, notamment de la comique ballade de *John Gilpin*. Fleet-street vit naître, en 1618, Cowley, poète lyrique, et posséda Sackville, précurseur de Spencer. Là fut aussi la demeure du romancier Richardson. Le docteur Johnson, fameux critique, le La Harpe anglais, habitait la petite rue dite Bolt-Court, près du Temple. Congrève, le satyrique, avait son domicile à Surry-street, dans le Strand. Une allée obscure, attenante à la rue de Covent-Garden, logea Voltaire, à l'enseigne de la Blanche-Perruque. Une taverne, au coin de Bow-street, servait de théâtre aux allocutions de Dryden, qui vécut et mourut dans Gerard-street, où peut-être il avait composé sa *Fête d'Alexandre*, la plus belle ode qui existe en anglais (1). Le mordant Butler écrivit peut-être son poème d'*Hudibras* en son taudis de Rose-street, près Covent-Garden, où vécut également Peter Pindar, le lyrique. Dans Leicester-Square, naquit Newton, et certes, la rue où commence sa maison est bien étroite et bien mesquine. Spencer mourut dans

(1) J'en ai donné une traduction en vers à la suite de celle du poème des *Plaisirs de l'Espérance;* 1 vol. *in*-18, que j'ai publié en 1824, poème dont une nouvelle édition a paru l'année suivante, en même tems que les *Plaisirs de la Mémoire*.

King-street, quartier de Westminster, et Bentink-street fut long-tems le séjour de Gibbon. L'auteur de *Robinson-Crusoé*, l'inimitable De Foe, habitait près de Cornhill.

Ainsi donc, autrefois, les grands génies ou écrivains britanniques étaient fort mal logés : c'est le contraire aujourd'hui; ils ne se tiennent plus dans les chenils de la Cité, mais ils demeurent en général dans les plus beaux quartiers de la Métropole. Lord Byron, par exemple, habitait le voisinage de Westminster; Thomas Campbell, chantre de l'*espérance*, a choisi Upper-Seymour-street; Samuel Rogers, chantre de la *mémoire*, habite Saint-James-street. Il serait à présent de bien mauvais ton, pour des hommes de lettres, de ne point résider dans le quartier du beau monde ou des gens comme il faut.

Pour achever notre coup-d'œil sur les rues de Londres, nous n'ajouterons qu'un mot, ce sera en faveur du seul passage qui existe en cette ville, à l'instar des belles galeries Vivienne, Colbert ou autres, à Paris. Ce passage, qu'on appelle *Burlington-Arcades*, a de l'analogie avec celui des Panoramas; il est garni de boutiques élégantes et riches; mais dans le jour elles sont peu fréquentées, si ce n'est par les dames qui viennent en visiter les magasins et exercer la patience des marchands, car elles n'achètent pas toujours, et lors-

qu'elles le font, ce n'est qu'après avoir bien longtems marchandé. Ce passage s'ouvre au milieu de Picadilly et se prolonge parallèlement à Bond-street, pour finir à la pointe de Old-Burlington-street, qui par New-Burlington-street, rejoint Regent's-street.

Je viens de dire que Burlington-Arcades, ou les Arcades de Burlington, ont de l'analogie avec le Passage des Panoramas. En effet, elles ne sont guère plus belles, et pourtant, je le répète, c'est à peu près le seul passage de ce genre à Londres, où l'on chercherait en vain des galeries comme celle de Colbert, à plus forte raison comme la grande galerie d'Orléans, au Palais-Royal, l'unique peut-être en Europe, dont nulle capitale ne présente non plus d'établissement aussi magnifique et aussi commode que ce vaste rendez-vous des étrangers et des Parisiens, qui, à leur choix, se promènent, suivant le tems ou la saison, dans le jardin ou sous les arcades brillant de tout ce que l'industrie manufacturière ou la mode enfantent de plus merveilleux.

CHAPITRE III.

PEUPLE ET GOUVERNEMENT DE L'ANGLETERRE ET DE LONDRES.

Nation anglaise; Gouvernement anglais; Cours de justice; Couronne; Parlement, ou Chambre des Pairs et Chambre des Communes. Gouvernement municipal de Londres; Peuple de Londres.

> Happy Britannia! where the queen of arts,
> Inspiring vigor, liberty abroad
> Walks, unconfin'd, even to thy Farthest cotts,
> And scatters plenty with unsparing hand.....
> Mild are thy glories too, as o'er the plans
> Of thriving peace thy thoughtful sires preside.
>
> Heureuse Angleterre! la liberté, reine des arts, mère de l'énergie, se promène sans obstacle dans toute l'étendue de ton territoire; elle visite jusqu'à tes plus humbles chaumières, et sa main libérale te prodigue tous les trésors de l'abondance. Ta gloire n'a pas moins d'éclat, quand tes sages, sous les auspices de la paix, président à l'exécution des plans qui augmentent ta prospérité.
>
> THOMPSON.

Avant de parler du peuple de Londres et de son gouvernement municipal, il nous paraît utile d'offrir quelques généralités préliminaires sur la nation

anglaise et sur l'ensemble du gouvernement de l'empire britannique.

PREMIÈRE SECTION.

NATION ET GOUVERNEMENT BRITANNIQUE.

§ Ier.

NATION ANGLAISE.

La nation anglaise, forte de vingt trois millions d'individus pour les trois royaumes-unis d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, se compose, d'abord de la masse du peuple, ensuite de l'aristocratie, avec ses priviléges et ses corps constitués ou son Parlement, et puis du monarque et de ses ministres ou agens. Elle est essentiellement grave et commerçante; dans les villes, préoccupée d'affaires et toujours agissante; dans les campagnes, plus livrée à ses sentimens naturels, plus affranchie des froides cérémonies et des puériles formalités du monde; en un mot, plus affable et moins triste hors des villes que dans leur enceinte. Au milieu d'une Cité comme Londres, le peuple anglais est plus intéressé, plus personnel, parce qu'il vit dans une épaisse atmosphère de fumée, de lucre et d'intérêt qui resserre le cœur, car tout commerçant qui

n'a que deux à trois cent mille francs de capital croit n'être qu'au commencement de sa carrière; dans les campagnes, au contraire, où l'air est plus léger, plus élastique, le peuple, entouré des aisances de la vie élégante des cités, en bannit la contrainte, et se montre plus cordial, en même tems que le séjour champêtre qui simplifie les mœurs présente des individus mieux constitués et mieux portans, ainsi que cela arrive dans toutes les contrées, avantage qui rend aussi la vie humaine plus longue dans les campagnes que dans les villes. La Métropole britannique n'est qu'un lieu de rendez-vous où les classes supérieures passent quelques mois de l'année comme dans une sorte de carnaval, après lequel elles reprennent les habitudes rurales, ce qui fait que l'agriculture est si honorée, si perfectionnée dans les îles britanniques.

On est assez porté à croire que le goût des entreprises mercantiles nuit aux relations affectueuses de la famille : la seule relation qui, en effet, soit ici restée pure, c'est le lien conjugal, lequel se distingue par une protection fidèle d'un côté et un tendre et religieux dévouement de l'autre. Seulement, on remarque un peu de rudesse ou de cérémonie dans les rapports des enfans et de leurs parens; l'enfant traite son père de *sir* ou *monsieur*, et le fils aîné, certain, dès sa venue au monde, que le titre et les biens paternels lui appartiendront,

car il est rare qu'un père le déshérite (en ne lui laissant qu'un schelling, s'il le voulait), s'accoutume trop tôt, peut-être, à se regarder comme un être indépendant et libre.

La nation anglaise paraît pousser jusqu'à la badauderie le goût des titres et des distinctions nobiliaires (1); néanmoins, si l'on observe parmi les gens du peuple une soumission servile en apparence pour les classes supérieures, on ne tarde pas à reconnaître que les égards de l'homme du peuple pour le rang ne vont pas sans être unis à une appréciation réelle des personnes et à un sentiment profond de ses droits comme citoyen d'un pays libre. Qu'un homme de la plus haute nais-

---

(1) La pairie anglaise compte 26 ducs, 17 marquis, 100 comtes, 18 vicomtes et 97 barons, sans y comprendre les pairs catholiques et les pairs mineurs. Le roi peut augmenter ce nombre.

Les autres titres sont ceux de baronnets et de chevaliers. On compte environ 500 baronnets anglais, 200 chevaliers-baronnets écossais, et environ 100 baronnets irlandais. Il y a 25 chevaliers de la Jarretière, et environ 400 chevaliers du Bain.

La qualification de *sir* est usitée à l'égard des chevaliers et baronnets; les lords sont traités de *seigneuries*, les membres des Communes d'*honorables*, et les membres du conseil privé de *très-honorables*.

La noblesse de province a reçu la désignation de *gentry*, et les députés de cette classe qui sont élus par les bourgs et les petites villes des comtés, s'appellent *country-gentlemen*. On

sance s'écarte par sa conduite ou seulement par ses manières, des convenances que lui impose sa condition, la dernière classe du peuple dira bientôt de ce personnage : tout grand seigneur qu'il soit, ce n'est pas un *gentleman*, un gentilhomme, c'est-à-dire un homme comme il faut (1). Que ce grand seigneur fasse une injustice ou manque à certains égards, celui qui tout-à-l'heure ne l'abordait qu'en s'inclinant avec humilité, reprendra soudain une attitude fière et décidée, pour montrer que ce qui s'accorde au rang se refuse à l'arrogance.

Un flegme imperturbable, accompagné de raideur, mais de profondeur aussi, voilà le caractère

---

appelle aussi country-gentlemen les riches propriétaires provinciaux qui viennent de tems en tems à Londres faire voir à leurs enfans les *lions de la Tour*, phrase proverbiale, qui veut dire toutes les curiosités de Londres. Le peuple lui-même reçoit le titre de *gentlemen*, quand il est harangué.

Le titre d'*esquire*, c'est-à-dire *écuyer*, est pris sans conséquence par les personnes qui ont une éducation et des mœurs libérales. Cependant, il y a trois espèces légales d'*esquires* : la première est celle des capitaines de terre jusqu'aux généraux, s'ils n'ont point d'autres titres, comme baronnets, comtes, etc. Il en est de même des officiers de mer du même rang. La seconde se compose de tous les docteurs en droit, théologie et médecine ; et la troisième est celle des magistrats et des individus qui sont esquires par la naissance.

(1) Though a lord, he his not a gentleman.

dominant des Anglais : les femmes se ressentent de ces attributs, et Chesterfield a eu raison de dire que, quand les graces s'exilèrent de Paphos, ce ne fut pas en Angleterre qu'elles choisirent leur asile. L'équité, cependant, nous oblige de reconnaître que si les Anglaises manquent de cette vivacité, de cette allure légère et séduisante qui distinguent les Françaises, elles ont généralement plus de fraîcheur dans les traits, et peut-être aussi plus de beauté; elles sont dépourvues de goût dans leur mise, elles ont la démarche lourde et embarrassée; mais elles possèdent généralement, dit-on, plus de sensibilité, d'attachement réel; qualités qui souvent sont poussées jusqu'au romanesque; témoins les nombreux mariages qui se font à Gretna-Green (1), en Ecosse, à la suite d'enlèvemens convenus entre les conjoints.

Sous le rapport de l'instruction, le peuple anglais en possède, peut-être, plus qu'aucun autre

---

(1) *Gretna-Green* est un petit village sur les frontières méridionales de l'Écosse, où un forgeron marie sur l'Évangile ou devant témoins, sans autre formalité, les jeunes filles mineures, aux époux que l'amour leur a choisis; et, malgré la défense contenue dans la loi anglaise, de marier un mineur sans le consentement de ses parens, cette union clandestine est valide en Écosse; mais ensuite, pour être légal dans l'Angleterre propre, le mariage doit être fait de nouveau, suivant la loi anglaise.

les premiers élémens, du moins en Ecosse; car tout le monde ici sait lire, écrire et calculer, tandis qu'en France, par exemple, sur trente-deux millions d'habitans, il en existe plus de la moitié privée encore de cet avantage.

Sous le rapport politique, la nation anglaise n'intervient dans l'action sociale que par le jury (1) et par la nomination de ses magistrats civils ou judiciaires; elle se manifeste aussi dans les associations particulières pour des entreprises commerciales ou d'intérêt public; elle s'éclaire par la publicité des moindres actions et de tous les débats judiciaires ou parlementaires; elle se montre enfin quelquefois par son opposition aux actes ou abus du gouvernement, dans des assemblées publiques où l'autorité ne s'immisce aucunement. Vous y voyez paraître d'ordinaire les plus grands personnages, les plus célèbres orateurs qui recherchent les suffrages de la multitude, laquelle décide, à la pluralité des voix, sur les grandes questions. Il y a en outre les pétitions collectives, signées par des milliers d'individus et envoyées aux corps délibérans.

---

(1) Il y a en Angleterre deux espèces de *jury* : le *grand jury*, qui statue sur la mise en accusation, et le *petit jury*, qui constate le fait imputé à l'accusé.

L'aristocratie anglaise dérive de ces milliers de barons créés par Guillaume-le-Conquérant, et qui, depuis le roi Jean, perdirent peu à peu de leur importance et jusqu'à leur titre, lequel ne fut conservé qu'aux grands barons ou lords du Parlement. Viennent ensuite, 1° divers ordres de chevalerie, comme celui de la Jarretière, celui du Bain, qui jouissent de certaines préséances; 2° le clergé anglican, dont les archevêques et évêques sont de droit membres de la Chambre des Pairs, où ils siégent comme barons temporels et nullement comme ecclésiastiques. Le titre d'archevêque confère le rang de duc, et celui d'évêque le rang de baron. Les légistes, auxquels les lois garantissent plusieurs priviléges, en même tems qu'elles rendent leur ministère obligé dans certaines circonstances.

Les Corps constitués sont, 1° le Parlement, composé de la Chambre des Pairs et de la Chambre des Communes; 2° les Corps de Justice (1); 3° les Corps enseignans, comme les universités. Nous parlerons bientôt du Parlement, et il sera

(1) Il y a en outre, comme nous le dirons plus bas, une Cour d'équité, laquelle n'est pas judiciaire, mais présidée par le lord chancelier, qui rend seul un jugement, sur les discussions d'intérêts privés. Le lord chancelier est le tuteur né des orphelins et des mineurs.

question des Corps enseignans lorsque nous arriverons au chapitre des institutions. Bornons-nous donc ici à passer rapidement en revue les Cours de Justice.

Les Cours de Justice de la Grande-Bretagne sont :

1° La Cour des Pairs, considérée comme cour suprême, dans les cas de haute-trahison, et comme cour d'appel, en dernier ressort, à l'instar de notre cour de cassation;

2° La Cour de Chancellerie, autre cour d'appel et de cassation, qui a pour unique juge le lord grand chancelier, et dont l'objet est de mitiger la rigueur de la loi, comme aussi en qualité de juge dans la cour d'équité, le même lord connaît des causes qui touchent les mineurs et les aliénés; il rend justice dans le cas de fraude ou de violation de dépôt; enfin, il juge certaines causes dans lesquelles la loi, prise à la lettre, serait insuffisante.

3° La Cour du ban du roi ou *King's-Bench*, désignation tirée de ce que le roi siégeait autrefois en personne à cette cour (1), placé au plus rang de l'ordre judiciaire proprement dit, et qui prononce

(1) Le roi est toujours censé présent à cette cour, et tous les arrêts s'y rendent en son nom, comme toutes les autres sentences, en général.

sur les appels de la cour des Plaids-Communs ou sur les affaires civiles personnelles, comme les diverses corporations;

4° La Cour des plaids communs ou *Common pleas* (1), chargée de toutes les affaires civiles réelles, en droit coutumier, ou qui ont trait au franc-fief de sujet à sujet;

5° La Cour de l'échiquier ou *Exchequer,* jugeant d'après la loi commune les affaires des comptables, pour la perception des revenus de l'état et dans certains autres cas judiciaires, selon le droit et selon l'équité;

6° La haute Cour de l'amirauté, jugeant les crimes et délits maritimes, mais sans avoir des audiences régulières.

Il existe encore d'autres cours importantes, mais dont l'indication trouvera mieux sa place dans le chapitre des institutions, puisque nous ne devons ici énumérer que les grands corps composant

---

(1) Le mot *common*, qui veut dire *public*, a plusieurs acceptions qu'il est utile de faire connaître dès à présent, parce qu'elles reviendront fréquemment pour la plupart dans cet ouvrage. *Common pleas*, plaids communs, sont des tribunaux civils; *common council*, conseil commun, ou conseil municipal, est le conseil de la cité de Londres; *commons*, est la Chambre des Communes; *common wealtht*, chose publique, est la république telle qu'on la vit sous Cromwell.

la nation. Venons maintenant à son gouvernement.

§ II.

GOUVERNEMENT ANGLAIS.

Le gouvernement britannique se compose du pouvoir exécutif représenté par la couronne, et du pouvoir législatif représenté par les deux chambres du Parlement.

POUVOIR EXÉCUTIF.

Le pouvoir exécutif ou la Couronne, se compose, avons nous dit, du roi et de ses ministres ou agens responsables.

Le roi est l'organe de la loi, le commandant suprême ou directeur des forces publiques, le chef de l'église anglicane, le dispensateur des graces et des honneurs, et l'intermédiaire des communications avec les nations étrangères. Il nomme les pairs, les juges des quatre grandes cours du royaume, les hauts fonctionnaires, les schériffs et les juges de paix. Il a le droit de faire grace aux criminels et le *veto* sur tous les actes du Parlement.

La couronne d'Angleterre est héréditaire, en vertu de la loi commune ou de l'usage; mais la nation ne reconnaît ni droit divin, ni indéfectibilité, et la succession au trône peut être modifiée par un acte du Parlement.

Le roi est considéré par la loi comme ne pouvant mal faire; de là cette phrase sacramentelle : *the king can do no wrong*. Les ministres, nommés par lui, sont responsables de tous ses actes. Il convoque, ajourne, dissout le Parlement, suivant son bon plaisir; mais il tient ses revenus de la libéralité de ce grand corps politique, organe de la nation entière, et il a intérêt à le ménager. Il commande aux forces publiques, mais ne peut les entretenir sans le concours du Parlement, duquel il reçoit des subsides. Il distribue les places, mais le Parlement seul en fixe les salaires. Il peut dissoudre les deux chambres, c'est-à-dire la chambre élective, les membres de l'autre étant héréditaires; mais la nécessité lui impose le devoir de les convoquer annuellement. Il est le chef suprême de l'église anglicane, mais ne saurait altérer la religion établie, ni en professer aucune autre que la protestante. Il peut battre monnaie, mais ne peut en altérer la valeur. Il peut faire grace aux criminels, mais non les exempter de payer les réparations dues aux parties laissées; en cas d'homicide, le pardon ne peut être accordé, du moins le roi n'use jamais de son droit à cet égard, non plus que pour les crimes de faux et les violations du secret des lettres.

Le roi d'Angleterre a pour devise les mots français : *Dieu et mon droit*, comme aussi dans la sanc-

tion ou le rejet des bills du Parlement il se sert de phrases françaises, qui remontent à la domination normande.

Le roi nomme son conseil privé, dont les attributions consistent à conseiller le monarque pour son honneur et le bien public, et à soutenir et défendre tout ce qui a été résolu en conseil; d'où résulte conséquemment solidarité entre tous les membres. Le conseil privé a le droit de s'enquérir des offenses contre le gouvernement.

Un comité du conseil privé prend le nom de conseil du cabinet, et se compose de onze membres, savoir : le lord-chancelier, le lord-président, le lord du sceau privé, le chancelier de l'échiquier, le premier lord de la Trésorerie ou premier ministre, le secrétaire-d'état pour les affaires étrangères, le secrétaire-d'état pour le département de l'intérieur, le secrétaire-d'état pour le département de la guerre, le premier lord de l'amirauté, et le président du bureau du contrôle pour les affaires de l'Inde.

Les ministres introduisent dans les deux chambres du Parlement toutes les affaires qui dépendant de la couronne, exposent les besoins publics, et demandent les crédits nécessaires pour y subvenir, sous leur propre responsabilité.

Il y a en outre neuf grands officiers de la couronne, savoir : le lord-grand-maître d'hôtel, chargé

temporaire pour le cérémonial; le lord-grand chancelier, qui préside aux jugemens dits d'équité et nomme les juges-de-paix avec l'approbation du roi; le lord-grand trésorier, qui a l'administration et la comptabilité de tout le revenu du royaume, office qui est tenu en commission par cinq lords-commissaires, dont le premier en titre est réputé chef du cabinet ministériel, s'il est en même tems chancelier de l'échiquier; le lord-président du conseil-privé, qui expose les affaires dans les assemblées du conseil et en fait le rapport au roi; le lord du sceau privé, qui expédie les chartes d'octroi et concession du roi; le lord-grand-chambellan, qui a la surintendance du Palais-Royal et du palais du gouvernement; le comte maréchal, qui a la surintendance des colléges de blason, et règle les processions royales; le lord-grand-connétable, dont l'office est temporaire et d'ailleurs ne paraît plus exister que de nom; le lord-grand-amiral, qui a l'administration de toutes les affaires de la marine, office qui est maintenant tenu en commun par sept lords de l'amirauté.

Les revenus ou taxes de l'état s'élèvent à cinquante-deux millions de livres sterling ou un milliard-sept cent millions de francs, c'est-à-dire sept cent-cinquante millions de plus que ceux de la France; mais la dette publique d'Angleterre dépasse vingt-deux milliards de francs, dont le gou-

vernement se borne à payer l'intérêt, tandis que la dette du gouvernement français ne s'élève qu'à trois milliards. Nous reviendrons ailleurs sur ce chapitre.

L'Angleterre a une marine royale de six cent-dix vaisseaux, et nous n'en comptons pour la France que de deux cent-quatre-vingts à deux cent-quatre-vingt-dix.

L'Angleterre a une armée de cent-trente mille hommes, non compris les cipaies ou troupes indigènes au service de la compagnie des Indes orientales. Dans ce nombre il y a cinquante mille marins. Notre armée est de près de cinq cent mille hommes, dont environ trente mille marins.

Le gouvernement britannique ne peut, nous le répétons, faire mouvoir toutes ces masses, sans les subsides du Parlement, ce corps législatif dont nous allons indiquer la composition et les prérogatives.

POUVOIR LÉGISLATIF, OU PARLEMENT.

Le pouvoir législatif ou Parlement britannique, dont l'origine remonte à l'an 1215, époque où la grande charte fut octroyée par Jean-sans-Terre, se compose, ainsi que nous l'avons annoncé, de deux chambres, celle des lords et celle des communes.

Avant d'entrer dans le détail relatif à chacune

de ces deux grandes branches du corps législatif anglais, indiquons-en, par quelques mots, la composition sommaire.

La chambre des Pairs ou des lords, autrement dite chambre haute, formée de lords temporels et de lords spirituels, compte aujourd'hui environ 400 membres. Ce nombre peut être augmenté indéfiniment, au gré du souverain, qui n'use de ce droit qu'avec une grande réserve.

Les lords spirituels qui ne sont Pairs que par leurs charges ecclésiastiques, auxquelles cette dignité est attachée, sont au nombre de trente, savoir : deux archevêques et vingt-huit évêques.

Les lords temporels sont les ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons, qui siégent par leur propre droit d'hérédité, et ceux à qui ce droit est conféré par élection, comme seize pairs qui représentent la noblesse d'Écosse, et vingt-huit qui représentent celle d'Irlande.

Les Pairs ont plusieurs priviléges; ils sont les conseillers héréditaires du roi; ils ne peuvent être arrêtés hors les cas de trahison, félonie ou violation de la paix publique; ils ne peuvent être jugés que par un jury de Pairs, excepté en cas de libelles, parjures, conspirations, cas pour lesquels ils sont renvoyés devant le jury; ils ont encore la faculté de voter par procuration, en leur absence du Parlement.

La chambre des Communes ou chambre basse se compose, d'après le dernier bill de réforme, de 698 députés élus par environ 930,000 électeurs, pour les trois royaumes-unis, savoir :

	Population.	*Électeurs.*	*Députés.*
Angleterre.	14,000,000 habit.	800,000.	534.
Écosse . . .	2,500,000.	70,000.	50.
Irlande. . .	8,000,000.	60,000.	105.
	24,500,000.	930,000.	698.

Ces députés sont chevaliers ou bourgeois ; les premiers représentent les comtés, et les seconds les villes ou bourgs (1). Ils sont élus tous les sept ans (2), les chevaliers par les possesseurs d'un franc-fief, et les bourgeois ou citoyens par les possesseurs de maisons des villes ou bourgs. L'élection a lieu sur la place publique devant le peuple assemblé,

---

(1) Les *comtés* se divisent par cantons ou centuries. Chaque comté a son *sheriff* ou député du roi, espèce de *préfet* civil et judiciaire. Chaque *centurie* ou *canton* a son *haut constable*, et chaque *paroisse* ou *commune* son *constable* ou commissaire de police, indépendamment du juge de paix. Les *villes* ont un *maire* et des *aldermen* ou *adjoints*, comme nous le verrons pour la cité de Londres.

(2) L'acte du Parlement qui a rendu obligatoires les élections tous les sept ans, fut passé en 1716. Ces élections se renouvellent plus tôt et de droit à la mort du roi, et en cas de dissolution de la Chambre des Communes.

que les candidats, pour exposer leurs titres et leurs principes, haranguent tour-à-tour, montés sur des échafauds en planches connus sous la dénomination de *hustings*. Cette élection est présidée par le maire ou bailli, qui vérifie les titres et reçoit sur l'évangile le serment de chaque électeur. Si la majorité est évidente, l'élu est proclamé par main-levée; s'il y a réclamation, on procède à un vote individuel ou *poll*, que chaque électeur, monté sur les hustings, prononce à haute voix, et dont le magistrat tient note. Ce mode est plus expéditif, sans doute, que celui de nos élections en France, mais il est moins indépendant que le vote secret par un bulletin (1).

Les universités d'Oxford et de Cambridge ont le privilége d'élire chacune deux députés.

Il en est de même de quelques bourgs; mais le bill de réforme a introduit d'heureuses modifications à ce système, que la corruption a souvent exploité d'une manière scandaleuse.

Pour être éligible il faut avoir un revenu en terre de 600 livres sterling ou 15,000 francs, dans les comtés, et de 300 livres sterling dans les villes; ou bien être fils aîné d'un lord (2).

---

(1) Au Parlement, on vote de même les actes à haute et intelligible voix, par oui ou par non, *aye and no*.

(2) On ne tient plus aussi rigoureusement à ces conditions,

Un membre de la chambre des Communes ne peut être arrêté durant la session, ni quarante jours après la prorogation et quarante jours avant la convocation du Parlement (1).

Le privilége spécial de la chambre des Communes est l'initiative en matière financière. Elle a aussi le droit de mettre en accusation devant la chambre des Pairs les ministres qu'elle croit coupables, les juges partiaux et généralement les officiers de la Couronne (2).

Afin de rendre plus clair ce qui nous reste à dire sur le Parlement, il convient d'assister à une de ses séances.

SÉANCE DU PARLEMENT.

Rien de plus digne d'attirer les regards de l'étranger que cette assemblée de Pairs et de Députés, dont les décisions, qui rappellent les beaux jours

---

surtout depuis le nouvel acte de reforme du Parlement, qui a aussi abaissé le cens.

(1) En 1770, les membres de la chambre des Communes avaient renoncé à ce privilége, qui néanmoins est toujours respecté.

(2) Lord Melleville fut, en 1806, mis en accusation comme secrétaire-d'état. Le jugement de la chambre des Pairs fut un acquittement; mais l'accusé survécut peu à ce coup porté par M. Whitebread, alors brasseur et membre de la chambre des Communes. Il s'agissait de 20,000 livres sterling employés sans justification dans les comptes de la Trésorerie, et qui avaient servi à payer une mission secrète.

du sénat romain, fixent les destinées de cent-quarante millions d'individus, l'Inde comprise, dictent la paix ou la guerre, et sont d'un si grand poids dans la balance politique des autres nations sur les deux hémisphères.

Ce n'est point que le local où les deux chambres délibèrent l'une près de l'autre, celui de l'ancienne chapelle de Saint-Étienne près de l'abbaye de Westminster (1), mérite beaucoup d'attention, car c'est un édifice gothique et d'une architecture très-peu remarquable; et comme l'usage veut qu'on admette dans l'intérieur de chaque salle une vingtaine de personnes par jour, et que ces élus entassés dans un coin très-étroit, sont de tems à autre obligés de sortir, il faudrait à peu près un siècle pour que toute la population mâle de la Grande-Bretagne goûtât successivement ce plaisir difficile et rare d'entendre ses représentans; elle est forcée de se dédommager de cette privation par la lecture des journaux quotidiens.

Nous parlerons d'abord de la chambre des Communes, parce que ses séances ont une allure plus vive, plus animée que la chambre des Pairs, où les débats sont plus calmes et plus graves.

---

(1) Cette chapelle a été incendiée en octobre 1834; mais nous avons cru devoir conserver notre première rédaction, à cause des souvenirs qui se rattachent à ce local, ainsi que nous le dirons tout-à-l'heure.

CHAMBRE DES COMMUNES.

La salle de la chambre des Communes, où jadis était un couvent, a plutôt l'air d'une église protestante de quelque petite ville éloignée de province, que d'une enceinte de députés. Les murs en sont noirs et poudreux, le plafond en est peu élevé; les lambris de chêne, comme les bancs aussi de chêne, des législateurs, en sont les uniques ornemens, et portent l'empreinte de leur vétusté. Le lieu où se tient le public n'est qu'une espèce de poulailler grotesque; les galeries latérales ajoutent encore à la singularité de cet ensemble bizarre (1). Au milieu de

---

(1) Tout ceci, nous le répétons, était écrit avant l'incendie qui, en octobre 1834, a dévoré les deux salles du Parlement britannique. Nous croyons devoir conserver ces détails, parce que nous les avons recueillis sur les lieux mêmes, en 1830, et que les supprimer serait enlever à notre description la vérité chronologique. Il y a d'ailleurs une raison encore plus dominante pour maintenir cette description : c'est le respect pour les grands souvenirs que l'édifice rappelle. Ici fut rédigée la grande charte de la liberté anglaise, sous Jean-sans-Terre; ici un membre de la chambre des Communes, Hampden, osa braver la puissance d'un despote royal; ici se présenta la reine Élizabeth, pour annoncer la destruction de la fameuse armada; et une tapisserie devenue la proie des flammes, figurait sur les murs de la salle cette célèbre déroute des Espagnols; ici, enfin, Guillaume III donna aux Anglais le bill des droits, etc.

la salle est placée une grande table de chêne oblongue, recouverte d'un tapis vert et séparant les deux armées parlementaires, l'opposition et les appuis du ministère; sur un banc de cette table repose la *masse* (1), emblème de l'autorité législative et de la puissance impériale du gouvernement, comme le sceptre est l'emblème de la royauté. A l'autre bout siégent les secrétaires, et derrière eux le président, proprement appelé *the speaker*, c'est-à-dire l'orateur, dont la tête est chargée d'une énorme perruque poudrée, et sur les lèvres duquel s'épanouit un éternel sourire, qui ne cesserait que pour relever une expression mal sonnante ou un procédé contraire aux bons usages, chose sur laquelle on est ici très chatouilleux, au point de ne pas même permettre qu'un membre soit interpellé par son nom de famille.

Vers la gauche et sur le banc le plus rapproché de la table, sont réunis les ministres, ayant derrière eux leurs partisans les plus fermes; plus loin encore les *patiti* ou aspirans aux faveurs ministérielles, comme les *patiti* italiens sont les surnuméraires aspirans aux faveurs du beau sexe, réservées à ses

(1) La masse a été sauvée dans l'incendie d'octobre 1834; c'est un objet d'une valeur de 4 à 500 livres sterling. Chaque université, du moins celle d'Édimbourg, a sa masse ou la marque de son autorité.

sigisbés; et sur le dernier plan, les membres dont les voix ne sont destinées qu'à faire nombre, qui exécutent avec obéissance les évolutions que le pouvoir en exige : c'est la partie optimiste ou complaisante du Parlement.

A droite et en face des ministres se montrent les forces de l'opposition présentant sur le premier banc les gros bonnets ou chefs des diverses nuances contraires au pouvoir, et derrière eux les escarmoucheurs. Les bancs se terminent en demi-cercle et vont s'unir jusqu'à ceux qui touchent le fauteuil même du président. Là se rencontrent, comme sur un terrain neutre, les membres des deux camps; là s'échangent les politessses, les bons mots et les prises de tabac. C'est l'endroit où se tiennent les hommes douteux ou timorés qui se réservent ainsi l'avantage de virer de bord en passant tour-à-tour d'un parti à l'autre, suivant que leur intérêt les y porte. Partout, dans cette enceinte politique, on aperçoit les graves législateurs nonchalamment étendus sur leurs bancs, les uns frappant de leurs bottes crottées le tapis de la salle, d'autres méditant ce qu'ils se proposent de débiter, car ici nul ne se présente avec une harangue écrite; tout le monde y improvise; un petit nombre se livrent sans nulle gêne aux douceurs du sommeil; tous ont le chapeau sur la tête, ne se découvrant que pour parler, et aucun ne porte de costume, excepté le

président, affublé d'une ample robe qui ressemble à celle d'un juge, et accablé sous le faix de la perruque à la Louis XIV. A droite et à gauche de la porte d'entrée sont deux tribunes en gradins, réservées pour les pairs et leurs fils, pour les messagers d'état, et pour les étrangers de distinction auxquels le président veut bien permettre d'assister à la séance, dans l'enceinte même de la salle.

Après que le président a ouvert la séance, un long rouleau de papier, presque analogue à une pièce d'étoffe, se développe sur la table; c'est une pétition. Elle est analysée, discutée, puis jetée sous la table, vers le coin où sont assis en robe noire les deux clercs ou secrétaires de la chambre. Dès ce moment il n'en est plus question, et, comme l'observe un recueil, le *Political primer,* c'est pour elle le gouffre de l'oubli.

Les débats commencent par la petite guerre entre les troupes légères de la chambre; une lueur incertaine favorise le développement de leur faconde, et prête un éclat douteux à leurs paroles. Enfin un vigoureux athlète paraît : c'est le savant et rude Ecossais Makintosh. Il se lève et parle de sa place, car ici pas de tribune comme à notre chambre des députés; il déroule les flots de son impétueuse et vaste érudition; il s'adresse au président au lieu de parler à la chambre ou à un adversaire; car le président est l'être collectif qui

paraît destiné seul à réunir, comme un miroir ardent, les rayons convergens des astres parlementaires de la chambre des Communes; il en est de même à la chambre haute. A chaque période de la péroraison du député calédonien, une foule agitée interrompt l'orateur par un murmure approbateur et presque analogue au bruit d'une crécelle, où l'on ne distingue tout au plus que le son de la lettre R, effet de la répétition du mot *hear,* qui signifie *écoutez,* et qui répond au *bravo* français. Cinq ou six membres assoupis se réveillent à ce bruit, et, se frottant les yeux, s'unissent à ces applaudissemens. M. Makintosh, qui fut d'abord médecin, et qui est aujourd'hui commissaire des affaires de l'Inde, passe pour le plus philosophe et le plus instruit de tous les hommes du Parlement.

Cet orateur est remplacé par un autre, dont l'éloquence est moins austère et moins âpre; c'est un discoureur disert et prolixe, mais élégant; c'est M. Denman; habitué à la subtilité des plaidoieries, il a conservé sa faconde heureuse et son intègre urbanité; ses argumens se suivent avec méthode; mais en général ils n'ont point d'énergie. C'est lui cependant, qui, dans le procès de la reine Caroline, avait osé comparer son royal époux à un Caligula.

M. Wyne, à son tour, débite d'une voix grêle,

criarde et plaintive, sa modeste harangue, tandis que M. Hume décoche une bévue, que M. Hobhouse ou M. O'conel lancent une philippique virulente, et que l'avocat général y répond. Déjà les membres fatigués vont se distraire dans les salons voisins ou dans le dortoir nommé galerie latérale, spectacle assez édifiant après celui du sommeil sur les bancs législatifs. Toutefois, on revient pour entendre ou l'habile Huskisson, déroulant ses vastes plans de finance et de commerce, ou le doucereux Wilberforce, haranguant pour les noirs et les classes ouvrières (1). Enfin, l'Achille parlementaire, M. Brougham, se présente au combat et fait oublier tout le reste.

Il commence, tout le monde est muet, au point que vous pourriez ouïr une mouche traverser la salle. Ses premières phrases sont sans apprêt, sa voix est tremblottante, et il paraît balancer sur le chemin qu'il suivra; mais ce n'est qu'une feinte, il sait très-bien où il veut en venir; et ce secret, qu'il possède tout seul, ajoute à l'intérêt que sa présence inspire. A mesure qu'il parle, le nuage se dissipe; sa voix, humble d'abord, grandit et peu à peu devient retentissante; sa prononciation est

(1) M. Wilberforce est mort depuis que ces lignes ont été tracées.

nette et ponctuée; sa chaleur apparaît et se mêle à sa dialectique; l'émotion croit, l'athlète se montre à nu; le génie brille et devient sublime. Vous admirez ses déductions philosophiques et serrées, vous le suivez dans sa marche imposante et rapide, dans ses argumens presque irrétorquables et dans ses citations grecques et latines. Il s'est emparé de l'assemblée entière, il la tient sous le joug de sa logique pressante; il a cerné la place avant de la battre en brèche; alors il aborde les faits, et ses accens ressemblent aux éclats du tonnerre. Les *hear! hear!* l'interrompent dans son élan victorieux, et il termine par un coup de foudre en écrasant ses adversaires du poids de son irrésistible et sauvage éloquence. Jamais, peut-être, l'activité de l'intelligence ne fut portée plus loin, comme aussi nul n'a poussé plus loin la terreur du sarcasme et de la logique; au barreau même, il ne pouvait se modérer. Il s'est élevé, par son travail, au premier rang des orateurs modernes, et de 1830 à 1834 il a siégé comme chancelier à la chambre haute, dont, à ce titre, il était de droit ou par habitude, président. Brougham n'est pas beau de figure; mais il paraît le devenir dans ses entraînemens démosthéniques. Notre Dupin, comme avocat d'abord, et puis comme président de la chambre des Députés, a plus d'un trait de ressemblance avec le chancelier actuel de la Grande-Bretagne, et tous deux ont

droit de prétendre au double mérite de l'universalité et de la profondeur.

Après que les orateurs de première ligne ont ainsi échangé leur mitraille, comme deux armées dont le centre et la réserve ont également donné pour amener la victoire, la chambre songe à la retraite : les guerriers parlementaires les plus opiniâtres sur leurs bancs, commencent à lâcher pied; les membres qui marchent sous leurs bannières les suivent comme des moutons suivent le porte-houlette; les galeries se vident, et les siéges sont déserts. On n'entend plus que le bruit des voitures entraînant les législateurs loin du temple où reposent confondus les rois et les poètes anglais.

En revenant de cette assemblée, une réflexion s'offre naturellement à la pensée : les orateurs nous ont prouvé qu'ils possédaient pardessus tout la connaissance des choses et des hommes; ils rejettent les vaines théories et les mouvemens d'éloquence qui ne naissent pas du sujet; ils marchent droit au but, et quoique souvent prolixes, leurs discours sont toujours pleins de substance et de faits. Voyons s'il en sera de même à la chambre des Pairs.

CHAMBRE DES PAIRS.

La chambre des Pairs ou des Lords, dans la constitution anglaise, occupe une place immua-

ble. Ce corps politique agit d'une manière lente, mais uniforme et invariable, qui en impose, et dont la lourde masse garantit la durée; les membres qui en font partie n'y sont, en général, arrivés que tard; ils ont débuté, pour la plupart, dans leur carrière législative, à la chambre des Communes, où ils ont en quelque sorte jeté et laissé le feu de leur jeunesse, pour venir d'un air grave et peut-être un peu trop froid, s'asseoir aux invalides du Parlement. Voilà pourquoi la chambre haute contrôle les mesures délibérées par la chambre basse, et tempère la violence quelquefois assez grande des résolutions de celle-ci.

Les élémens de la chambre haute pourraient faire croire qu'elle est le soutient irrévocable des priviléges de la Couronne ou de l'aristocratie, comme les Communes le sont des droits du peuple. C'est de la Couronne que les pairs tiennent leur titre et leur influence, soit par hérédité, s'ils sont laïcs, soit pour la vie, s'ils sont évêques. Le peuple qui nomme ou est censé nommer ses représentans, n'intervient d'aucune façon à l'érection des pairs, et il lui serait dès lors permis de penser qu'elle ne le servira point : cependant, le contraire a lieu.

Et d'abord, ce fut aux premiers pairs ou barons qu'il dut son émancipation sous Jean-sans-Terre; c'est à leur énergie qu'on doit attribuer principalement la révolution de 1688; et aujourd'hui l'op-

position de la Chambre des lords est peut-être aussi nombreuse, aussi énergique dans son calme que celle de l'autre Chambre, plus spécialement destinée à défendre les intérêts populaires. Une autre observation à faire et qui se lie à ce que nous avons déjà dit, c'est que dans la chambre des Communes la forme et le ton des débats ressemblent un peu aux usages du barreau, tandis que dans la Chambre haute ce mode et ce ton se rapprochent beaucoup de la gravité des magistrats judiciaires. Tout est activité, promptitude, véhémence chez les premiers; tout est repos, lenteur, dignité froide chez les seconds : les uns parlent avec une volubilité qui tient presque de l'enthousiasme; les autres, avec une sagesse qui tient de la pesanteur d'un ancien doge; ils n'amusent guère, mais ne choquent pas; car ils observent strictement les règles de la décence et de l'urbanité; en un mot, ils endorment leurs auditeurs avec une grace et une convenance parfaites.

Outre son privilége de faire et de défaire les lois, privilége qu'elle partage avec la chambre basse et la Couronne, la chambre haute constitue la suprême judicature de l'Angleterre, et forme une sorte de cour soumise aux seules inspirations de sa conscience et de son honneur. Elle juge, comme nous l'avons dit, les affaires de haute trahison et casse en dernier ressort les sentences des autres

tribunaux. C'est notre cour de Cassation pour les affaires ordinaires, et aussi notre cour des Pairs pour les crimes politiques commis par ses propres membres.

Entrons dans la gothique enceinte où les législateurs héréditaires se réunissent. Nous sommes d'abord éblouis par l'éclat du trône que supportent des colonnes d'un ordre corinthien et qu'entourent des draperies élégantes, lesquelles ne font que mieux apercevoir la nudité du reste de la salle. Une vieille tapisserie grisâtre la décore et montre à vos regards l'invincible *Armada*, que la flotte d'Élizabeth mit en déroute et dépouilla bientôt de sa fastueuse épithète (1). A droite du trône est un siége pour l'héritier présomptif; à la gauche un autre siége pour l'héritier immédiat de ce dernier. Plus bas s'asseyent les pairs ecclésiastiques jouissant du privilége du fauteuil à dos. Plus bas encore, les membres de l'Administration, puis les pairs qui soutiennent le ministère, et enfin, sur une natte de joncs, se placent les fils des pairs et les élus de l'autre chambre.

De l'autre côté se voient les bancs de l'opposition;

---

(1) On se rappelle que les vaisseaux de l'armada espagnole étaient chargés de chaînes et d'instrumens de tortures pour convertir les hérétiques anglais qu'on espérait conduire en Espagne. L'épée du commandant en chef avait été bénie par le Saint-Père.

au centre, les tables des secrétaires de la Chambre, puis la balle de laine recouverte d'un drap rouge, sur laquelle s'assied le chancelier d'Angleterre, président de la Chambre; car ici rien, si ce n'est les fauteuils à dos des lords spirituels, ne soutient les bras ou les épaules des nobles lords, de manière qu'ils sont obligés, comme le disait le malin Shéridan, à un éternel exercice de droiture. Pour le public, il assiste debout aux séances.

Observons maintenant les physionomies, et esquissons rapidement quelques-uns de ces graves caractères britanniques.

J'aperçois d'abord lord Holland, les jambes croisées, le menton appuyé sur une canne et fredonnant un air; lord Grey serrant les lèvres, et, dans sa dignité hautaine, souffrant sans mot dire; le duc de Wellington dandinant sa hauteur et sa nullité parlementaire; lord Lauderdale, renégat politique, dont le nom de famille est Maitland, grimaçant de dépit; lord Kennyon affectant le dédain; lord Goderich, autrement dit Robinson-Prospérité, parce que ce mot revenait souvent dans ses discours, se tenant dans l'attitude de la méditation; les autres membres laissent tomber sur leur poitrine une tête appesantie ou un menton qui n'offre point de triple étage, mais les couleurs avinées d'un long repas, ou le front les rides du tems. Lord Grey va prendre la parole; écoutons-le.

Il annonce un esprit étendu, vigoureux et profond; modelé sur l'éloquence de Pitt, dont il fut un des plus ardens antagonistes, il en a les manières et la tenue parlementaire. Seul de tous les hommes politiques actuels, qui n'ait pas devié un instant, il conserve cette fière majesté du discours, cet air de défi et de dédain, ou de repos et d'assurance qui conviennent assez bien à l'arbitre des destinées d'un grand empire. Sa moralité est grave, sa bonne foi séduit en s'accordant avec sa figure calme, sa physionomie d'honnête homme, son sang-froid et sa solennité extérieure. C'est à lui que la réforme a dû son triomphe; c'est bien l'homme inflexible d'Horace; son caractère et sa doctrine sont demeurés inébranlables.

Autant lord Grey semble dédaigneux et réservé, autant lord Holland est ouvert, cordial et prévenant; il ne parlera point de son titre héréditaire, il en va rire avec le premier venu en lui tendant la main; toujours simple et sans prétention, il colore son opinion au Parlement d'une manière vive et naïve à la fois; il passe avec aisance d'un ton à l'autre, de la saillie à l'éloquence, émeut, touche et amuse en même tems; il brille surtout par la largeur et la force des développemens, par l'éclat des images et la rapidité du trait. Il y a chez lord Holland quelque chose de l'éloquence de son oncle Fox; mais il n'en est qu'une image affaiblie; et

il lui ressemble comme une miniature ressemble à un portrait.

Voulez-vous réunir la force, le jugement, la raison et une dialectique lumineuse et serrée? lord Harrowby vous en offre l'exemple. Désirez-vous un caractère de fer et un maintien de bronze? suivez les pas de Lauderdale se promenant sans cesse d'un banc de la salle à l'autre, sans jamais se fixer; whig autrefois, et tory maintenant. Aimez-vous une loquacité chaude, mêlée de force, de solidité et même de grace? prêtez l'oreille aux improvisations du marquis de Wellesley, frère aîné de lord Wellington. Mais de tous les orateurs de la chambre haute, aucun ne vous captivera plus agréablement que lord King, inépuisable dans ses saillies et ses bons mots, et qui, sous une frivolité apparente, cache une argumentation sinon profonde, du moins claire et précise. A ses côtés je découvre le noble, le simple, l'austère, le candide et mâle Rosslyn, militaire intrépide, homme de sens, athlète parlementaire du peuple, logicien vigoureux, sobre de paroles et riche de faits. Il est relevé encore par l'air si vain de lord Grenville, et trouve un digne rival en modestie dans le marquis de Landsdowne, président du conseil, verbeux, obscur ou embarrassé dans sa diction, homme qui long-tems suspendu entre la supériorité et la médiocrité, a fini par se confondre avec celle-ci.

N'achevons point cette galerie sans citer lord Melbourne, épurien, homme du monde, et cependant orateur distingué; le duc de Richemond, à l'esprit chevaleresque, à l'âme noble et intègre; lord Brougham, qui de la chambre des Communes, où nous l'avons fait connaître, a passé depuis à la chambre des Pairs, etc., etc.

Après avoir entendu ces divers orateurs, un incident me sert en venant interrompre l'ennuyeuse uniformité de leurs débats : c'est une députation de la chambre des Communes, qui envoie un bill adopté par elle. Mais quelle servilité dans la manière de le présenter! quelle suzeraineté sur les bancs des lords! Le lord chancellier, le sac à la main, s'avance seul à la rencontre des députés; il répond seul à leurs humbles saluts, seul écoute leurs discours; et autant de bills, autant de voyages différens, à cause d'un droit de dix guinées qui revient par bill au chancelier. La députation se retire comme à reculons, saluant de trois pas en trois pas; les portes se ferment, et la discusion est ouverte ou reprise.

De cette esquisse du Parlement britannique nous conclurons que ce n'est point la pompe des séances, mais la gravité, l'importance des débats qui provoquent l'attention, et que, pour les orateurs de l'une et de l'autre chambre, c'est le fond, nullement la forme de leurs discours qui excite l'in-

térêt. Assurément la vue des assemblées délibérantes de ce grand peuple, qui tient le sceptre du commerce et de la navigation, qui a pris pied sur tous les coins de la terre, qui a des relations avec tous les peuples civilisés ou sauvages des deux hémisphères, et des établissemens sur tous les points du globe, ne saurait être une chose indifférente pour quiconque réfléchit, observe, compare et juge.

Après ces généralités sur la nation britannique et sur les formes de son gouvernement, passons au peuple de Londres et à son administration municipale.

DEUXIÈME SECTION.

PEUPLE ET GOUVERNEMENT DE LONDRES.

La métropole britannique forme une espèce de république confédérée avec le reste de l'état. Elle a ses magistrats particuliers et certains priviléges qui arrêteraient tout empiètement du gouvernement central. Aucune force armée ne peut entrer dans la Cité sans la permission du lord-maire. Il faut excepter de l'interdit et de la permission le troisième régiment de ligne, parce qu'il avait été primitivement formé des bourgeois armés de Londres, appelés *the train band of London*. Ce régiment peut entrer dans la Cité la baïonnette au bout du fusil, tambours battans et drapeau dé-

ployé. Tous les autres régimens sont forcés d'attendre cette permission et ne peuvent ni tirer le sabre ni mettre la baïonnette au bout du fusil en traversant la Cité, dont l'autorité est fort chatouilleuse quant à ses priviléges.

Parlons d'abord de ce gouvernement municipal; nous reviendrons ensuite aux habitans.

§ Ier.

GOUVERNEMENT MUNICIPAL DE LONDRES.

Le gouvernement civil de la Cité de Londres, qui forme l'ancienne ville, à laquelle les rois d'Angleterre avaient successivement octroyé plusieurs chartes et immunités, repose en entier sur une corporation ou corps de citoyens. Elle a sa propre législature, appelée *cour du conseil commun*, composée du lord-maire, des aldermen et de citoyens membres du conseil même.

La Cité se divise en vingt-six quartiers, et l'administration ou *corporation* consiste dans le lord-maire, les sheriffs, les aldermen et le conseil commun.

Le *lord-maire*, le seul représentant du roi dans la Cité, est élu tous les ans le 29 septembre, par la livery ou bourgeoisie assemblée à la maison de ville dite Grildhall, en réunion générale, qui nomme deux aldermen ou adjoints, par mains-

levées; ceux-ci sont présentés à une cour composée du lord-maire et des aldermen, laquelle choisit l'un des deux, ordinairement le doyen d'âge; et ce dernier entre en fonctions le 9 novembre suivant, après l'approbation du roi pour la forme. Ce jour-là nécessite une cérémonie pour la prestation du serment à la cour de l'échiquier séant à Westminster, cérémonie à la suite de laquelle encore se donne un grand dîner à Guildhall, où sont invités les ministres et grands dignitaires, dîner que le roi lui-même honore souvent de sa visite, repas, au reste, dont nous avons parlé ailleurs. Il s'y fait une énorme consommation de liquide et de viandes.

Les deux *sheriffs* sont élus également chaque année par la livery et à la fois par la Cité de Londres et le comté de Middlesex, où cette métropole se trouve enclavée. Leur devoir est d'inspecter les prisons, de nommer et convoquer les jurés, de tenir les cours d'assises, comme celle d'Old-Bailey, et de mettre à exécution tous les jugemens ou arrêts de morts.

Les *aldermen* (1) ou échevins, sont nommés à

(1) Ce mot est composé de *older* (par corruption *alder*), comparatif de *old*, qui veut dire *vieux*, et de *men*, pluriel de *man*, qui veut dire *homme*. Ainsi, la traduction d'*aldermen* erait *les hommes plus âgés*.

vie par les chefs de famille des différens quartiers ayant droit de bourgeoisie. Il y a pour chaque quartier un alderman, qui est le magistrat principal, mais toujours sous la surintendance du lord-maire.

Il existe différentes cours chargées de prononcer sur les causes civiles des habitans de la Cité, et les juges sont des membres ou officiers de la corporation. Le lord-maire, les aldermen et deux autres officiers (le *Recorder* ou greffier et le *Common-Sergeant* ou principal officier de la loi), sont les juges désignés par le roi pour examiner les offenses capitales et les crimes commis dans la Cité; et les aldermen y sont les juges de paix à perpétuité.

Le *common-council* ou *conseil commun*, autrement conseil de ville ou Parlement de la Cité, se compose du lord-maire, de vingt-cinq aldermen et de deux cent-trente-six autres membres : ces derniers sont nommés tous les ans par les chefs de famille ayant droit de bourgeoisie dans leurs quartiers respectifs; ce nombre a été calculé par une ancienne coutume, mais le corps entier de la corporation a le droit de l'étendre. Les débats de ce conseil sont publics.

Les membres du conseil commun sont les représentans des communes ou paroisses de Londres et forment une des branches de la législature de la Cité, qui a une grande ressemblance avec celle

du royaume. En effet, de même que cette dernière est composée du roi, des pairs et des communes, l'autre est formée du lord-maire, des aldermen et du conseil de ville; mais il existe entre elles une différence : c'est que le roi, les pairs et les communes, qui constituent les trois corps de l'état, jouissent séparément du droit de *veto,* tandis que dans la législature de la Cité, ce même droit, refusé au lord-maire, est réservé exclusivement aux aldermen et au conseil de ville.

La Cité est maintenant, c'est-à-dire depuis la domination saxonne, divisée en vingt-six *wards* ou quartiers, et ceux-ci en trente-six *precincts* ou sections, dont chacune envoie un représentant élu dans les mêmes formes qu'un alderman; et de même que le lord-maire préside l'assemblée et recueille les suffrages pour l'élection d'un alderman, de même les aldermen, dans leurs quartiers respectifs, président à l'élection des membres du conseil de ville, qui tient ses séances à Guildhall et se réunit toutes les fois que le lord-maire le juge convenable.

La corps électoral de la *livery* (mot qui signifie proprement *livrée* ou *possession*), dont nous avons parlé tout-à-l'heure, est un corps nombreux, respectable, important, formé des membres des différentes communautés, compagnies, et corps de metiers : en lui réside le privilége d'élire le lord-

maire (lord-mayor), les sheriffs, les membres du Parlement de la Cité, le trésorier (chamberlain), les maîtres de pont (brigde wasters), les inspecteurs des brasseries (ale corners), et les auditeurs des comptes (auditors of the chamberlain's accounts). Les membres de la livery sont tous élus par leurs *guilds* (1) ou compagnies respectives, parmi les individus qui, ayant droit de bourgeoisie, forment le corps même de la livery.

La corporation, c'est-à-dire la réunion du lord-maire, des aldermen et du conseil de ville, et la livery de Londres, forme l'assemblée la plus importante de l'empire britannique, après la chambre des Communes du Parlement. En plusieurs circonstances graves, ses décisions ont été regardées comme la voix de la nation, et son exemple a souvent imprimé au pays un élan général; le gouvernement lui-même a quelquefois reculé devant les résistances de ce grand corps municipal, et en a prudemment quelquefois écouté les sages avertissemens.

Les cours judiciaires de la cité de Londres, comme les assises de Old Bailey et autres, se rattachant au chapitre des institutions judiciaires

---

(1) C'est de là que vient le nom de *Guildhall,* palais ou salle des Compagnies.

proprement dites, c'est là que nous en parlerons. Il faut achever maintenant de mentionner ce qui concerne le gouvernement municipal.

La Cité lève deux régimens de milice, forts de 2,200 hommes choisis au scrutin. Il y a en outre un régiment de cavalerie composé de volontaires.

Les parties de Londres non comprises dans la Cité, ou l'ancienne ville, ont des juges de paix spéciaux pour les administrer.

La cité de Londres envoie quatre représentans à la chambre des Communes du Parlement, élus par l'assemblée des différentes corporations.

Indépendamment des aldermen chargés de poursuivre les délits dans chaque quartier, s'il s'y trouve des *constables* ou commissaires de police, et des *watchmen* ou sergens de ville, qui font la garde de nuit.

A l'ouest de la Cité proprement dite, s'étend l'autre fraction septentrionale de Londres, capitale, dont on se rappelle que Southwark est la partie méridionale; cette fraction septentrionale, appelée la *Cité de Westminster,* n'est plus aujourd'hui séparée de la première (la Cité) que par la porte ou voûte nommée Temple-Bar. Du reste, la seconde (Westminster) est régie par des lois et des coutumes différentes, et forme comme une ville distincte. Elle nomme deux députés au Par-

lement; elle a des officiers civils, notamment un magistrat appelé *grand-intendant,* élu à vie par un chapitre, et qui a pour adjoint un grand-bailli; elle a en outre un commissaire-général de police et autres agens subalternes.

Quant au faubourg dit de Southwark, il forme le vingt-sixième quartier dépendant de la Cité, et se trouve conséquemment soumis à la juridiction du lord-maire, qui y est représenté par un intendant ou échevin, et un bailli.

La police se fait dans la Cité sous la direction du lord-maire et de ses aldermen; dans les autres parties de la métropole, par vingt-sept magistrats formant un certain nombre de tribunaux de paix, qui ont aussi à prononcer sur toutes sortes d'affaires souvent très-graves.

Les filous, dont le nombre, avons-nous dit à la fin du premier chapitre de ce livre, dépasse cent mille, donnent à la police de Londres une occupation très-pénible.

Marcher dans les rues de Londres est un art ou plutôt une science; un provincial s'en acquitte gauchement, n'y réussit qu'après de longs essais et de rudes épreuves, quelquefois même ne parvient jamais au degré de perfection qui distingue le cochney ou badaud né à Londres. Aussi entre cent personnes le filou va découvrir sur-le-champ son provincial, arrêté devant une boutique, les yeux ef-

farés et coudoyé par un passant qui lui fait tomber son chapeau. Au contraire, l'indigène de Londres file le long du trottoir comme un homme de marbre, que rien ne frappe, n'étonne et qui ne fait attention à rien. Il ne va pas, il se laisse aller; et comme à Londres, ainsi que l'observe avec juste raison une revue anglaise, chacun ne pense qu'à soi, si quelqu'un tombe sur sa route, on ne le ramasse pas; s'il s'arrête, on le pousse; s'il se détourne, on le renverse. Il y a toujours deux files sur chaque trottoir: si votre main droite se trouve du côté de la muraille, tenez le haut, mais toujours en prenant garde à vos poches; si c'est le contraire, tenez le bas, et ne vous arrêtez pas, en ayant soin de porter de tems en tems votre main au gousset pour voir si on ne vous a rien escamoté. Êtes-vous anuité? ne vous détournez pas de la droite route qui conduit à votre domicile, afin de n'être point dévalisé dans un coin de rue. La crécelle du Watchman, les cris aigus, rien ne doit vous faire devier de votre chemin, sous peine d'être volé. Jamais de conversation dans les rues, surtout la nuit, autrement gare l'escamoteur de montre, de bourse ou de mouchoir! Si un porte-faix (street porter) vous heurte et que vous soyez le plus fort, boxez, ou mieux encore filez. Vous offre-t-on dans la rue une canne, une montre, un collier, un portefeuille, le tout au meilleur marché possible, n'y jetez même pas les yeux,

et gare à votre mouchoir! car c'est un des premiers meubles que l'on vous dérobera.

Près de la Bourse, vous trouverez la physionomie de l'escompte et de l'usure; la filouterie en grand est organisée. Près de Haymarket, dans le quartier de Westminster, vous aurez tous les coryphées de l'Opéra italien ou français, et les nymphes de Vénus, dont souvent une caresse pourra coûter la disparition de votre bourse ou de quelqu'autre objet facile à dérober. Près de Goodman's-field, dans la Cité, vous trouverez une physionomie juive et les haillons de la misère spéculant sur votre imprudence. Dans Westminster encore et à Bond-street ou mieux encore dans Regent-street, vous verrez le dandy pur, avec ses favoris immenses ombrageant une tête impertinente, dont le filou se venge en lui dérobant un riche lorgnon ou une belle chaîne en or. A Bishop-Gate, autre quartier de la Cité, le petit détaillant vous dira combien un liard placé à 5 pour cent rapporte pendant cinquante années, et vous indiquera le quartier des mendians ou celui des receleurs, sujet qui nous amènent naturellement à étudier de plus près le peuple de Londres.

PEUPLE DE LONDRES.

Les remarques générales que nous avons déjà présentées dans le premier chapitre sur les habi-

tans de la métropole britannique, nous dispensent d'y revenir autrement que pour les compléter, c'est-à-dire en entrant davantage dans l'examen de leurs mœurs et coutumes.

Une ville aussi considérable doit offrir un nombre non moins grand d'hommes remarquables par la variété et l'étendue ou l'éclat des lumières et par les grâces de la conversation; néanmoins, la société est à Londres, beaucoup plus qu'ailleurs, dépouillée de charmes et d'affection. Le nombre des connaissances et des invitations, des affaires et des intérêts ou penchans divers, fait que rarement on peut se voir et se parler; voilà pourquoi dans Londres ceux qui y vivent sont totalement indifférens les uns aux autres; on y presse, comme à Paris, la main d'une liaison de la veille aussi chaudement que celle d'un ancien ami. Vous rencontrez une personne que vous croyiez seulement dans le voisinage de Londres, et elle arrive du fond de l'Inde. Vous demandez des nouvelles de son épouse à un mari, et il est veuf depuis six mois. Vous parlez à un autre de sa terre, et il a fait banqueroute. En un mot, les liaisons de Londres ne s'entretiennent que par l'échange de froides civilités et de cartes de visite. Voulez-vous, par hasard, changer de vie et ne cultiver que vos parens ou vos amis? n'allez pas supposer que votre destin s'améliore. Présentez-vous chez eux à une

heure, ils ne seront pas visibles; à deux heures, le salon est rempli de visiteurs indifférens qui parlent des plaisirs de la veille et des projets de la soirée; à trois heures, on est allé faire des amplettes dans les magasins ou bazars; à quatre heures, on va au parc; à sept heures on s'habille; à huit heures on dîne; à onze il faut s'habiller de nouveau pour le bal : vous vous couchez à minuit sans avoir vu personne.

Vous croirez peut-être que la table vous dédommagera de tous ces contre-tems : eh bien! fort peu ou pas du tout. Dans un dîner anglais on semble, dit un écrivain britannique, n'avoir calculé que sur le silence et la stupidité des convives. Il est de bon ton de se faire attendre, comme au dessert de se griser, dans quelques maisons encore, ou du moins de boire long-tems, afin de porter des santés, en l'absence du beau sexe, qui pour se consoler de votre peu de courtoisie à son égard, s'en va prendre du thé, en attendant que vous alliez recevoir du café.

Si vous allez à une soirée, il faut y subir le supplice de la presse, surtout dans les cohues brillantes, que l'on connaît sous la désignation de *routs*. Vous y apercevrez d'un bout de la salle un ami étouffé comme vous, à l'autre extrémité, et avec lequel vous ne pourrez communiquer que par signes, tandis que le torrent vous entraînera contre

un ennemi secret ou déclaré que vous ne pourrez éviter de heurter. Ecrasé ou broyé par la foule, suffoqué de chaleur, ébloui par les lustres, vos facultés se trouveront presque anéanties, lorsque, dans un espace d'un pied carré, vous compterez plus de vingt têtes réunies; et si à force de coudoyer, de froisser, vous parvenez jusqu'à une de vos connaissances, à peine aurez-vous le tems de lui serrer la main. Il est vrai qu'après quatre ou cinq heures de lutte vous pourrez être un peu plus à l'aise; mais alors le salon sera devenu désert, et il faudra vous retirer.

Cependant, si vous descendez de la haute classe dans la mitoyenne, et si, franchissant la limite du quartier de l'ouest, le seul où il soit permis de se réunir sans ridicule, vous mettez le pied dans la Cité, les assemblées, devenues plus bourgeoises, ont moins de froideur peut-être; dans les repas qui se donnent à l'occasion d'une élection, d'un jour anniversaire de naissance (car chez les anglicans on fête le jour de naissance, jamais le saint dont on porte le nom), ou d'événement moral, des toasts ou santés que l'on se prodigue donnent plus d'occasion de s'exercer à la parole. Un président (chair man) s'assied au haut de la table; nulle réunion sans cette formalité, jugée indispensable pour assurer l'ordre et la régularité d'une discussion quelconque. Si un convive s'écarte des

bienséances ou du sujet, les cris de *chair! chair!* (fauteuil! fauteuil!) sorte d'idée de recours au président, engagent vite ce dernier à rétablir les choses convenablement. A l'autre extrémité de la table siége un vice-président qui, au besoin, supplée le président lui-même.

Les repas les plus solennels sont ceux du lord-maire à Guildhall. On y sert une énorme quantité de viandes ou de liquides, car ici chaque Anglais boit et mange comme un Tongouse (1); et un repas semblable coûte jusqu'à trois mille livres sterling ou soixante-quinze mille francs.

Dans les repas anglais se font également beaucoup de paris; ils tiennent à l'esprit de ce peuple commerçant, accoutumé aux échanges continuelles de la fortune. Aussi mêle-t-il presque toujours des gageures aux divers incidens de la vie; un combat de coqs, une scène de boxeurs, une course de chevaux ou de piétons, une discussion parlementaire, une danse même ou le degré de vertu de certaine lady, tout cela fait naître des

---

(1) Suivant le fameux voyageur pédestre Cochrane, un Tongouse, habitant de la Sibérie orientale, peut manger, sans en être incommodé, chaque jour, tout le quartier de derrière d'un bœuf, vingt livres de graisse, et boire une quantité proportionnelle de beurre fondu. Les Tongouses mangent aussi des quantités énormes de poisson gelé ou cru.

paris souvent ruineux, comme ceux de la bourse.

Le peuple anglais a beaucoup moins que le peuple parisien, le goût des théâtres; il jouit moins que le Français de ses récréations morales ou intellectuelles; il préfère le spectacle des combats de coqs, de chiens ou d'autres animaux, et les luttes des boxeurs ou hommes se battant à coups de poings. Aussi l'on trouve à Londres des salles publiques où des professeurs enseignent l'art de briser une côte, de pocher un œil, ou de faire sauter la mâchoire ou jaillir le sang du nez de son adversaire.

Les jours de la semaine sont bien remplis par le travail; tout est mouvement, activité, dans les boutiques, les magasins et les ateliers. Le dimanche, ils sont fermés; le peuple est à l'église le matin, aux cabarets à bière ou aux jardins à thé le soir. Les négocians ont quitté leurs comptoirs et sont à la campagne; car presque tous ont une habitation champêtre dans les environs de la métropole; il en est même qui s'y rendent tous les soirs et reviennent le matin; ils y ont des serres chaudes et y cultivent des plantes de toute espèce; car à Londres le goût des fleurs est général, quoique très dispendieux.

Ceux qui principalement se livrent à ce goût, sont de riches marchands revenus de l'Inde avec d'énormes capitaux, avec des adjudans ou oiseaux gigantesques, des serpens à sonnettes, des chèvres

de Cachemire, des chacals et des coulies ou Indiens porteurs, comme aussi avec des instrumens épilatoires, des fauteuils plians, des chaises à roulettes, un magasin de pipes ou de houkas, un appareil de bain. Ces favoris de Plutus, connus sous le nom de *nabahs* (1), reviennent tout riches des vices acquis par un long despotisme et par une existence égoïste et sensuelle.

Après le goût des repas et celui des fleurs, ou avec ces deux goûts, le peuple, ou du moins la classe aisée et éclairée de Londres, a celui des clubs, c'est-à-dire des réunions par souscription (2); mais c'est surtout parmi les classes riches qu'on les trouve. C'est là principalement que les Anglais montrent leur caractère et leurs inclinations, avec toute la franchise de leurs formes et de leur langage. Les femmes sont exclues de ces clubs et livrées tout entières aux soins domestiques; déjà le seul égard qu'elles eussent obtenu à table

---

(1) Les nabahs étaient des gouverneurs des provinces de l'empire du grand Mogol, et c'est par ironie que l'on donne ce titre aux gros négocians anglais revenus de l'Inde avec une immense fortune.

(2) Ce mot club signifiait originairement l'*écot*, ou le dividende d'un compte payé en commun, parce que la première assemblée, appelée club, fut sans doute une réunion de convives contribuant par égales portions à la dépense d'un repas.

a été de maintenir la réserve dans la conversation entre les hommes, jusqu'à ce qu'elles se fussent retirées pour les laisser porter des toasts et discuter sur les affaires du tems.

Les clubs, dont l'origine remonte à l'an 1651, où un premier café fut établi à Londres par un Grec, reçurent peu à peu des modifications, et de réunions mangeantes qu'ils étaient simplement, ils sont devenus des assemblées choisies, où l'on n'est pas admis sans un introducteur.

Parmi les clubs anciens figure toujours celui des *Brockes* (1), où s'est perpétué le souvenir des bons mots de Shéridan. Il est nombreux et exclusivement aristocratique; on y est admis comme membre, ainsi que dans tous les autres, par un scrutin préalable; une seule boule noire suffit pour le rejet du candidat.

En face de ce club est celui de *White*, composé de partisans du ministère, qui jouent à l'épigramme avec leurs voisins clubistes opposites : c'est un feu de file perpétuel de pointes d'esprit.

Un club presque entièrement gastronomique est celui des *Beafsteaks* (2). C'est ici que tout est anglais, le cœur, le caractère, l'humeur et l'ap-

---

(1) Il occupe un des hôtels de Saint-James's-street.

(2) Ou *Beaf-Stakes*, c'est-à-dire *tranches de bœuf*.

pétit. Cette société conserve encadré le gril sur lequel fut préparé, en 1735, son premier beafsteak, et chaque membre a fait graver sur ses boutons de métal la devise sacramentelle : *Beaf and liberty* (1)! La bière et le punch, voilà les seules liqueurs qui puissent y arroser le gosier des membres et leur mets national. Le président de ce club est toujours choisi parmi ceux dont la digestion est le plus facile, et il porte à sa boutonnière un ruban orange, avec une médaille en forme de gril.

Un autre club, qui réunit les gentlemen les plus adroits à conduire un carrosse à quatre chevaux, sans l'aide d'un postillon, est celui des *Four in hand* (2), qui compte douze membres, lesquels ont deux costumes particuliers, le frac bleu et le costume de cocher.

Parmi les clubs proprement littéraires, on cite celui des *Voyageurs* (3), dans Pall-Mall. On y trouve une bibliothèque de 3,000 volumes, un choix de journaux, du thé, des rafraîchissemens de toute espèce, et, sauf la conversation, le moyen de passer commodément quelques heures chaque soir. On n'y reçoit que les étrangers.

---

(1) Vive le bœuf et la liberté!

(2) Les *Quatre-en-Main*.

(3) The travellers club.

Dans Charing-Cross, il y a aussi deux clubs pour la marine. On n'admet au premier que les marins anglais; on est moins rigoureux dans l'autre.

Enfin, il existe un *Sleeping-Club* (1), pour se reposer un moment dans le jour, ou même coucher la nuit; mais il n'est fréquenté que par les épiménides anglais, ou les gros ventres qui ont une digestion difficile et pénible.

Tous ces différens clubs, indépendamment des maisons que nous visiterons plus tard, sont hantés par les riches ou les gens comme il faut; mais il en est aussi pour la classe pauvre, témoin l'assemblée des *Mendians* (2), dans la Cité, à Church-Lane, à l'hôtel de *Beggar's-opera*.

Pour y être admis sans être reconnu comme un faux-frère, on doit prendre la livrée des guenilles et payer l'écot d'admission, qui consiste en un pot de bière. Alors, on peut s'asseoir et participer aux divertissemens de la soirée. Là, vous voyez un petit homme rabougri, haut de deux pieds huit pouces, mais à grosse tête et à taille à l'avenant, avec des jambes aplaties, qui ressemblent à des planches minces, et qu'il a soin de

(1) Club pour faire un somme.

(2) Beggars.

cacher sous un linge blanc. Il n'a jamais couché ailleurs que dans la brouette où il est assis, et depuis l'âge de huit ans il ne s'est peut-être pas tenu debout une seule fois sur ses pieds.

A côté de ce cul-de-jatte en est un autre qui le premier inventa le moyen de faire traîner son chariot par des chiens. Plus loin figure un Israélite, qui, en raclant du violon dans les rues de Londres, s'est amassé une grande fortune, ce qui ne l'empêche pas de continuer à affecter une grande indigence. Près de lui est une danseuse qui le jour attire sur elle la commisération publique, en jouant des attaques de nerfs, dans lesquelles elle aboie comme un chien, ce qui l'a fait surnommer l'Aboyeuse; ou bien, dès l'aurore, elle parcourt les rues pour arracher les dents des chiens volés qu'on a tués dans la nuit afin d'avoir leur peau; elle vend ces dents aux graveurs et aux doreurs, ou bien encore elle recueille dans les quartiers habités par les marchands d'oranges, les fruits à demi-pourris qu'on a jetés dans le ruisseau, et elle les porte aux distillateurs juifs, qui ont, par là, le moyen de céder à bas prix du jus d'orange et de l'essence de citron, aux petits confiseurs, analogues aux marchands ambulans d'eau d'orgeat dans Paris.

Son voisin ou compère en friponneries, pour émouvoir la pitié des passans, se fait des écor-

chures aux jambes et les barbouille de sang; il a les pieds nus et n'est vêtu que de guenilles : aussi reçoit-il force nippes et force souliers, qu'il revend à des savetiers de Chick-Lane, dans la Cité. Son autre voisin a une belle écriture, qui lui permet de rédiger des pétitions ou lettres d'amour, et il se procure de la sorte un gain assez honnête.

Le nombre des mendians à Londres n'est pas moindre de sept mille, et la moyenne des aumônes qu'ils reçoivent par jour est de deux schellings, ce qui fait un total de 700 livres sterling, ou 15,500 francs; la dépense est à peu près égale.

Ces mendians sont reçus dans plusieurs maisons affiliées; le Beggar's opéra ou Opéra du mendiant, en reçoit et héberge 2 à 300 par jour. Partout ils sont tenus de se présenter le visage propre et les mains nettes. Aussi tient-on en abondance, dans une cour attenante à chaque logis, de l'eau, du savon, et des serviettes à cet effet. Pour trois pence ou six sous on leur accorde de la paille, sur laquelle on les range comme du gibier. Il y a toutefois des pièces exclusivement réservées aux femmes. Pour un penny ou dix centimes de plus, la paille sera fraîche, et s'ils vont jusqu'à une pièce de six-pence ou soixante centimes, ils obtiennent un matelas.

Le lendemain, les domestiques font le tour de la chambrée pour s'assurer qu'il ne s'est commis aucune fraude, après quoi ils ouvrent les portes

comme on ferait à des prisonniers, et les mendians se dispersent par pelotons de cinq à six individus. Ils sont organisés par compagnies, et tous les soirs on tient un conseil dans lequel, après avoir bu au succès de la mendicité, on délibère sur les projets du lendemain et sur la direction que chaque compagnie doit suivre. Elles sont à tour de rôle chargées d'occuper les quartiers les plus lucratifs, et s'y maintiennent une partie de la journée ou seulement une demi-heure, suivant la décision qui en a été prise en conseil. Une fois dans l'année, il y a une séance générale.

On m'objectera peut-être que la taxe des pauvres (1), par laquelle la moitié de la population britannique fait l'aumône à l'autre, devrait éloigner l'idée d'existence de mendians, surtout à Londres. Sans doute, on en voit moins que dans d'autres pays, mais ils empruntent toutes sortes de ruses pour mendier; l'un vend des alumettes, un autre balaie un coin de rue, un autre chante, un autre exhibe un faux certificat d'incendie ou

---

(1) En 1831, la taxe des pauvres pour l'Angleterre et le pays de Galles s'est élevée à 6,798,888 livres sterling, ce qui, d'après le budget dont les documens ont été publiés, donne une moyenne annuelle d'environ 8 schellings, ou 9 fr. 60 cent. par tête, puisque la population de ce royaume est de 13,894,754 habitans.

d'indigence. Il en est qui débitent des imprimés; mais, comme la loi défend ce commerce, ils y ajoutent un brin de paille qui les sauve de l'amende.

Une enquête formée tout récemment dans la vue de diminuer à Londres la mendicité, a procuré la connaissance des faits suivans :

« Que, certains mendians ayant été amenés devant les magistrats et fouillés en leur présence, on a trouvé, contenues dans leurs goussets ou cachées dans leurs habits, des sommes d'argent considérables; qu'au moyen de changement dans leurs guenilles, ou de nouvelles formes quelconques revêtues deux ou trois fois le jour par ces mendians, certains d'entre eux obtenaient d'assez fortes aumônes et souvent se faisaient donner des secours destinés à d'autres qu'eux; qu'on estime de trois à cinq schellings, terme moyen, la collecte journalière faite par un mendiant dans cette ville; que, sur cette somme, environ deux schellings et demi se dépensent communément par lui dans la soirée de chaque jour, et qu'un demi schelling est employé à payer son gîte chaque nuit; que cependant quelques-uns font des bénéfices beaucoup plus considérables; qu'ainsi, tel mendiant aveugle, conduit par son chien, a recueilli jusqu'à trente schellings (près de 38 francs) dans un seul jour; mais le plus ordinairement il en reçoit de sept à huit; qu'un mendiant bien portant peut parcourir au moins

quarante rues dans un jour, et qu'il regarde comme bien mauvaise la rue qui ne lui rapporte pas deux pence ou 20 centimes; qu'à ce taux donc le mendiant gagne six schellings et demi par jour, et le plus souvent il en recueille davantage; que les enfans sont d'un grand secours pour le mendiant qui veut faire son métier avec succès, tellement que, quand il n'en a pas lui-même, il en loue un ou plusieurs : et dans ce cas le taux le plus bas est, pour chacun des enfans loués, de six à neuf pence (de 30 à 45 centimes) par jour; que le prix le plus élevé est d'environ quatre schellings (4 francs 80 centimes) : c'est celui que l'on donne d'un enfant affligé de quelque maladie très-apparente, ou de quelque horrible difformité; qu'on en loue à divers prix entre ces taux extrêmes, et que, en général, le prix de louage dépend de l'aptitude plus ou moins grande que l'enfant montre comme coadjuteur dans le métier; qu'il est avéré que, dans différens quartiers de la capitale, il existe certaines écoles où l'on dresse des enfans au ton et au langage qu'on suppose le plus propre à émouvoir les passans, et que ce sont de vieilles femmes qui se chargent de ce bizarre enseignement; que quelques parens font ressource de leurs enfans d'une autre manière, en les faisant mendier directement pour leur propre compte sans les louer : qu'ainsi ils les mettent dès le matin à la porte de chez eux,

en leur recommandant de mendier de leur mieux, et de ne point rentrer qu'ils n'aient une somme déterminée. »

A côté des mendians plaçons les charlatans; car ce sont aussi des mendians, mais d'une espèce plus honnête. Le nombre en est prodigieux à Londres; cet art d'enfler les choses (1) est du goût des Anglais, en général pourtant si simples dans leurs habitudes, si taciturnes et si mesurés dans leur langage. Ici un musicien vole des airs italiens ou français, et les publie effrontément sous son nom; là un auteur traduit une comédie française sans y changer autre chose que le titre et les personnages, et puis la fait représenter comme sienne; ailleurs, un libraire annonce comme publié aujourd'hui un ouvrage de plusieurs années de date; un prétendu militaire a la bouche pleine de ses prouesses et le dos noir de coups de parapluie, arme favorite du piéton de Londres; un marchand annonce qu'il donne ses marchandises à moitié prix, pour cause de départ, quoiqu'il les vende plus cher en réalité que ses confrères, et quoique depuis un an ou deux il emploie le même stratagème. D'un autre côté, un habitant du beau quartier de West-End fera jeûner six mois toute sa maison, afin

(1) The art of puffing.

de pouvoir donner une fête splendide qui sera annoncée dans les papiers publics; un coureur de salons se dira l'ami intime de tels ou tels personnages qu'il n'aura pas même vus; une modiste ne permettra l'entrée de son magasin que sur un billet d'admission, soit pour attirer des pratiques, soit pour mettre tacitement à haut prix les jeunes élèves qu'elle y emploie; enfin, un simple marchand de cirage parcourra les rues en voiture, suivi de jokeys galonnés. Le même charlatanisme se révèlera sur les affiches, que des hommes, semblables à des thermes, le long des trottoirs, promènent sur un piquet au haut duquel elles sont collées à une planche carrée. Il se révèle encore dans les concerts, au risque de déchirer les oreilles les moins délicates; car on sait que l'Angleterre est le séjour le plus anti-harmonique du monde, malgré les artistes italiens ou français qui y viennent; et Londres, nonobstant ses prétentions, est le pays où, à l'exception de l'Opéra italien, desservi par des étrangers, la mauvaise musique est le plus en honneur. Vous ne traversez pas de rues sans être assaillis par les hurlemens des Homères aveugles qui chantent la ballade, par les duos discordans de la vielle, et par les glapissemens cadensés des ouvriers : cela confirmerait l'opinion d'un Allemand, savoir, qu'un peuple éminemment carnivore doit avoir l'oreille fausse.

S'il n'est pas de ville où le clubisme, le charlatanisme et l'inharmonisme, si je puis hasarder ce mot, soient plus en crédit qu'à Londres, il n'en est pas, non plus, où les vices soient plus raffinés. Une bourse, une montre vous sont enlevées d'un clin-d'œil; la débauche siége dans les tavernes, et la prostitution parcourt les rues. Mais le vol est surtout le péché universel; car les crimes sont devenus plus rares, grâce à la direction des intérêts. Amasser est le vœu dominant d'un Anglais, mais sans assassinat, et toujours par calcul. La vengeance, la haine, l'amour, les passions qui poussent un Italien ou un espagnol au meurtre, ont peu de prise sur une ame britannique, et voilà pourquoi le marchand de Londres, le gueux des carrefours, le voleur de grand chemin de l'Angleterre, n'assassinent qu'à la dernière extrémité. Le peuple anglais, pris en masse, a des passions ardentes; il insulte, il s'insurge, lance des pierres ou des œufs pourris à la figure ou au carrosse d'un grand personnage qui lui aura déplu; mais, individuellement, c'est un être en quelque sorte imperturbable, calculant, marchandant, économisant, ami des aisances de la vie, gourmand plutôt que gourmet, indifférent à tout, et paisible dans son égoïsme. Arrivé à Londres, sans y connaître personne, ayez soin de ne pas faire sonner vos écus et de ne pas afficher de luxe qui éveille la convoitise : vous y vivrez de

longues années sans que personne ait pris garde à vous. C'est le pays du monde où l'homme a le moins de sympathie pour son semblable. Vous seriez blessé mortellement, vous couvririez de votre sang le pavé de la rue la plus fréquentée, comme Regent-street, que nulle âme charitable ne vous offrira de secours; mais aussi vous pouvez, en revanche, et sous tous les costumes étrangers, aller et venir, que personne ne vous remarquera et ne vous provoquera. Ici la facilité de voler sans tuer, de cacher ce qu'on a volé et de le revendre ensuite, est trop universelle pour que le voleur ait besoin de recourir à la violence.

Au reste, c'est dans les allées sombres, étroites et salles, nommées Lanes et voisines des belles rues, que se trament la plupart des complots à la vie ou à la propriété des Londonniens. Les propriétaires de ces lieux infects, ne pouvant espérer de les louer à des gens de bien, y laissent pulluler la vermine. Le watchman y pénètre sans doute, mais bien rarement; des courtisanes du bas étage y forment leurs boudoirs, on y cache les montres et les mouchoirs volés; enfans, hommes, femmes, jeunes et vieux, tout y vit dans l'habitude de la mendicité, du vol et du crime. Un grand nombre de ces misérables sont des maçons, des charpentiers, couvreurs ou hommes de peine. Ils ont de l'ouvrage une partie de l'année; mais dans l'autre,

étant sans travail, ils meurent de faim ou s'établissent filous. Quand ils travaillent, une portion de leur gain s'évanouit dans les tavernes, où leur moralité s'éteint dans des flots de bière et de gin (1); alors, souvent, leur famille en haillons s'en va périr à l'hôpital, et eux-mêmes n'ont plus bientôt pour perspective que Botany-Bay (2) ou la mort au coin d'une ruelle ou sur le grand chemin. Presque partout, à l'entrée de Londres, vous rencontrez de ces êtres haves et exténués qui demandent l'aumône, quoique l'ouvrage ne leur manque pas.

Près de tous les théâtres et dans le voisinage des bureaux de police sont des tavernes appelées *flash-houses* (3), espèces de bagnios de bas étage, habitées par des courtisanes ou des escrocs. Le gouvernement prélève sur ces lieux de prostitution ou de brigandage une taxe énorme, et de la sorte les encourage ou les soutient. Là, le jeune provincial ou l'étranger fraîchement arrivé, se laissent dévaliser par ces nouvelles connaissances. Des voluptés faciles et ordinairement coûteuses, il passe au jeu. Il joue et perd; les sirènes du carrefour l'environnent; il sort de la maison de bre-

(1) Eau-de-vie de grain distillée.

(2) Lieu de déportation des Anglais, dans la partie sud-est de la Nouvelle-Hollande.

(3) Maisons d'éclat.

lan pour assouvir un goût lubrique, et il s'en revient de ces sentines de débauche et d'immoralité, les poches vides, la santé détruite, roué de coups, et souvent même dépouillé de ses vêtemens. Ce sont les femmes elles-mêmes qui l'auront fait jouer; elles auront essayé de l'enivrer par des breuvages somnifères. Si elles s'aperçoivent qu'il les devine, elles attroupent les passans, établissent de la confusion, et favorisent ainsi les projets de leurs acolytes, toujours habiles à pêcher en eau trouble.

Les plus curieux de ces repaires sont des tavernes de la Cité, où les voleurs se réunissent après l'accomplissement de leurs hauts-faits. Ces endroits appartiennent communément à quelque chef de bande, brigand anonyme, estimé de ses voisins, riche, inconnu de ses agens en rapport avec la police, et vrai tyran de ces misérables, qui, pour accroître son opulence, exposent mille fois leur vie et leur liberté. Les espions connaissent parfaitement ces repaires ignorés du peuple, mais ils se gardent bien de les dévoiler et de tarir, par leur indiscrétion, une source de leurs bénéfices; car ils en retirent de considérables, ayant leur part dans le produit de la vente des objets volés, qui, chaque année, s'élève à plus de trente millions de francs. C'est près du Strand, dans les petites rues, telles que Monmouth-street

et Rosemary-Lane, que se trouvent les boutiques des recéleurs. Le talent de ces boutiquiers crasseux, presque tous enfans d'Israël, à longue barbe, qui s'enrichissent sans rien fabriquer, est de brocanter, d'imiter, de contrefaire, de rendre méconnaissables les montres, les habits, les bijoux volés, et qu'ils auront payés un dixième de leur prix.

Un des espions qui sont, comme nous l'avons dit, au fait de ces lieux de perdition, venait un jour d'être volé; on lui avait escamoté sa montre. Il court chez son intime et lui conte sa mésaventure. « Viens avec moi, pour cinq guinées on te rendra ta montre. » Ils partent tous les deux et arrivent ensemble dans la Cité, devant une maison délabrée, dont tous les volets fermés annonçaient le délaissement et la solitude. L'un des volets était percé d'un trou : l'agent de police y applique ses lèvres, dit quelques mots d'argot, et on lui ouvre la porte. On la referme vite sur eux, et les voilà dans une profonde obscurité. Le mouchard prend son ami par la main et le conduit par un long corridor sombre, qui aboutit à un vaste appartement, où ils trouvent réunie une population de tout âge et de tout sexe. Les voleurs ne témoignent aucune crainte, et le légitime propriétaire de la montre était le moins tranquille des hôtes de ce lieu. Les uns jouaient

aux cartes, les autres fumaient, quelques-uns, retirés dans les coins les plus obscurs, semblaient maudire leur étoile. Le même appartement servait de cuisine, de salon, de chambre à coucher et de salle à manger. L'agent demande à parler au capitaine; on les mène chez ce dernier, qui était mieux logé. Ils lui exposent le cas, et le chef des voleurs promet de faire retrouver, moyennant les cinq guinées promises, l'objet dérobé, à l'endroit même où il l'avait été. Une jeune et jolie servante entre dans la chambre, pose sur une table quelques rafraîchissemens, jette sur l'individu volé un regard pénétrant, et disparaît. Les deux visiteurs sortent par une issue différente, mais non moins sombre, et qui aboutissait à une autre rue. Le lendemain, au lieu du rendez-vous, et à l'heure convenue, une belle dame passe près de notre individu, lui glisse un paquet dans la main, et continue sa route. Cette femme était précisément la servante de la veille, et la montre était renfermée dans le papier qu'elle lui avait remis.

Nous ne quitterons pas un tel sujet sans consigner encore ici quelques remarques sur les maisons de jeu, si étroitement liées au chapitre des vices que nous avons retracés.

Dans les maisons de jeu de la métropole britannique, au lieu de rencontrer, comme à Paris, des gens de toutes les classes, on ne voit que deux

espèces d'individus : ceux qui se croient au-dessus, et ceux qui sont au-dessous du mépris. On retrouve ici le vice dans toute son audace, bravant la loi en l'éludant, la supercherie, le vol, la cupidité, la sottise, célébrant leurs orgies secrètes. C'est ici qu'on est dupe non-seulement de sa propre folie, mais de l'impunité la plus flagrante, et c'est avec raison que le nom de *hells* (1) est réservé à ces lieux de damnation, à l'entrée desquels on devrait bien placer les fameux vers de Dante :

Per me si va tra la perduta gente :
Lasciate ogni speranza, voi ch'entra (2).

Aux environs de la demeure du roi d'Angleterre, s'élèvent plusieurs palais splendides ,dont le plus magnifique occupe le centre de la rue Saint-James. On le nomme le club de Crockford; c'est le plus vaste des enfers de Londres. Un autre est établi dans la Place du Parc et porte le titre de club de Milton-Mowbray. Un troisième est situé Place de Waterloo, et s'appelle le club de la Chasse au Renard. Ces brillans asiles de pillage et d'angoisse rivalisent insolemment avec les somptueux

(1) *Enfers;* c'est ainsi qu'on nomme les maisons de jeu en Angleterre.

(2) Par moi l'on arrive au milieu des damnés; vous qui entrez ici, laissez toute espérance.

séjours aristocratiques dont ils sont entourés; les entrepreneurs de la spoliation publique ont ainsi leur banque près du seuil où se tient la majesté royale, et le jour comme la nuit ils ont leur antre ouvert à la cupidité insatiable des joueurs et des débauchés de haut rang : le réseau de Thémis prend les mouches au passage, mais les gros animaux rompent sa toile et continuent leur route; ou bien encore, ainsi que l'a dit le charmant conteur Andrieux que la France a récemment perdu (1):

On respecte un moulin, on vole une province.

Plus d'une précaution est prise, d'ailleurs, pour soustraire ces établissemens à la vindicte judiciaire. Aucun d'eux ne se donne pour maison de jeu, ce sont des clubs ou cercles. Entrons dans un de ces clubs.

Voyez-vous cette maison ornée de colonnes? c'est la plus magnifique de toute la rue; cette porte de bronze au marteau de cuivre bien poli, en est l'entrée. Une manière de frapper (2) convenue

---

(1) Mort le 11 mai 1833.

(2) On sait qu'en Angleterre chaque porte a son marteau poli : un coup de ce marteau luisant annonce, ainsi que nous l'avons déjà dit page 34, avec moins de détail, un fournisseur ou un marchand; deux coups annoncent le passage du facteur; trois coups, les domestiques des gens comme il faut; six à sept

entre les joueurs vous annonce, la porte roule sans bruit sur ses gonds bien huilés, et vous voilà dans un grand vestibule qu'il faut parcourir pour arriver devant une seconde porte de bronze également fermée, et dans laquelle, à hauteur d'homme, est pratiquée une petite lunette qui permet aux gardiens de vous reconnaître avant d'ouvrir. Ce second rempart franchi, vous êtes sur un grand escalier éclairé par le gaz et recouvert de tapis de Turquie. Au sommet de cet escalier une troisième porte vous arrête encore, et enfin une quatrième vous ouvre le salon mystérieux et splendide consacré à la rouge et noire, contigu à celui de la roulette; tous deux ornés de riches tentures, de lustres et de girandoles, de glaces et de fresques, et garnis de meubles en acajou ou d'ottomanes en étoffes rares. Vous retrouvez ici des hommes et quelquefois des dames du haut parage, des orateurs du Parlement, des gens à la mode, des membres de la compagnie des Indes, des moralistes et jusqu'à des évêques, à côté d'individus de mauvais ton familiers à l'argot du logis : c'est un mélange hétérogène de joueurs ruinés, de valets congédiés, de contrebandiers, de filous repris de justice, de

---

coups rapides et saccadés, une dame à la mode; une multitude de coups précipités et violens, le carrosse d'un personnage éminent par sa fortune et son rang social.

banqueroutiers frauduleux, de maquignons dans tous les genres, d'agioteurs de bourse en déconfiture; tous parés de vêtemens somptueux. La plupart ont leur maîtresse en titre, leur calèche et leurs grooms ou jockeys. La table de jeu est couverte de pièces d'or; l'un manipule les cartes, un autre promène le rateau qui recueille les gains de l'établissement; un autre répartit les gains des joueurs. Ces lieux, en Angleterre, sont assimilés aux maisons de débauche, et cependant, la haute classe les fréquente; souvent certains des membres même du Parlement qui tonnent le plus contre la prostitution, viennent s'y désennuyer par privilége et s'en assurer tout le monopole.

La plupart de ces clubs ou tripots de Londres, ont des espions et des ambassadeurs chargés de recruter la proie opulente qui leur promet de belles dépouilles. Des invitations à dîner vous arrivent, les vins les plus exquis vous sont prodigués, et d'une copieuse orgie vous passez à la table où le hasard et souvent la fraude vous enlèvent tout en un clin-d'œil. Le riche dont on connaît l'avoir gagne d'abord, pour être alléché; puis il perd; on lui prête alors, et il signe des lettres-de-change qui consomment sa ruine. Les assistans, excepté les croupiers et les chefs du tripot, sont presque tous dans un état de douce ivresse; le Champagne ou le Porto les a mis de bonne humeur, et c'est ainsi qu'ils

s'abandonnent à la chance d'un dé ou d'une carte pour achever ensuite quelquefois la nuit dans les bras d'une Phryné.

Si les dépenses permettent d'apprécier les recettes de ces repaires honnêtes, on ne doutera point que les bénéfices ne soient énormes. Le club de Fishmonger's Hall a vingt-cinq-mille francs de frais par mois. Il a coûté plus d'un million de francs d'établissement. Le chef des cuisines reçoit près de quinze mille francs d'étrennes au premier jour de l'an, et les autres domestiques plus de vingt-cinq mille francs. Les inspecteurs ont huit cents francs par mois, les croupiers six cents francs, les garçons de salle deux cents francs, les concierges autant, et les agens de police une certaine somme pour fermer les yeux et s'épargner des recherches, ou du moins avertir les maîtres de céans s'il y avait une perquisition à craindre de la part des magistrats. Grâce à tant de précautions, banquiers et joueurs s'abandonnent paisiblement à leur amour du lucre. Si le constable (1) frappe à la première porte, on ne lui répond pas, ou bien les joueurs fuient par une autre issue; les lampes et les bougies s'éteignent comme par enchantement; les dés, les cartes et les tapis de jeu, tout disparaît

(1) Espèce de commissaire de police.

en un moment, et quand les magistrats, après avoir brisé cinq ou six barrières, parviennent au sanctuaire de Mammon, ils ne trouvent que silence, obscurité profonde, et s'en retournent mystifiés.

Si d'après les détails que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, il portait un jugement sur les goûts et les amusemens du peuple de Londres, ce serait un jugement beaucoup trop sévère; car les filous, les mendians, les clubs, les sentines de prostitution et celles du jeu, ne sont guère propres à embellir un tableau de mœurs. Hâtons-nous d'en voir l'autre face et de dire que toute la société de Londres n'est pas ainsi corrompue; la masse a, au contraire, des mœurs irréprochables. Muni d'une lettre d'introduction, pénétrez sous le toit domestique, au sanctuaire de la famille, vous y verrez la vertu en exemple : un père, une mère entourés de l'affection et du respect de leurs enfans; ceux-ci, frères et sœurs, unis par les plus tendres et les plus chastes liens; vous n'y entendrez pas un mot inconvenant, une parole hasardée; la réserve et la modestie poussées peut-être jusqu'à la froideur, s'y feront remarquer d'abord; et puis, lorsque la présentation aura eu lieu dans les formes, et qu'assis à la table de l'hospitalité, la causerie arrivera jusqu'à l'abandon, vous reconnaîtrez alors que si, en général et

à la première vue, l'Anglais vous a paru glacial, il a du bon dans son intérieur, quand il est sûr de la personne qui le visite.

Cherchons maintenant à dépeindre les plaisirs que la masse du peuple ou de la société heureusement préfère, tels, par exemple, que les spectacles. Ce sont encore des foyers de vices, je l'avoue, et les abords en sont peuplés d'escrocs ou de prostituées; mais du moins on y entend des leçons de morale sur la scène, et le remède s'y trouve à côté du mal.

Le peuple de Londres, si grave, si affairé, si mercantile pendant le jour, montre le soir au spectacle une légèreté, un relâchement qui feraient croire que ce n'est plus le même peuple. Oublions la licence effrénée, le trafic honteux qui a lieu publiquement dans chaque foyer de théâtre avec les courtisanes de haute volée; oublions que les loges sont des asiles où d'autres sirènes tendent leurs filets, où les roués de la diplomatie et de l'aristocratie vont acheter à prix d'or une conquête lascive, une Laïs, qui passe tour-à-tour des bras débiles d'un vieux nabab aux étreintes énergiques d'un jeune lord ou dandy. Oublions encore que les escamoteurs de mouchoirs ou de montres vous environnent et vous pressent, et que vous serez habiles ou fort heureux si vous échappez à leurs ruses. Assistons tout bonnement à une re-

présentation un peu intéressante, et commençons par quelque grand théâtre.

La foule encombre les avenues de la salle, non pas en formant, comme à Paris, une queue longue et paisible, comme à notre Opéra ou à notre Théâtre Français de la rue Richelieu, mais en jouant du coude, en se poussant, se heurtant, s'écrasant au milieu d'un affreux vacarme jusques à l'ouverture des bureaux. Vainement on essayerait de sortir du sein de cette cohue coudoyante et bruyante, une fois qu'on y est mêlé; il faut prendre son parti, obéir et céder au flot qui vous pousse; heureux si, dans le court trajet que vous avez à parcourir, vous ne laissez pas en chemin votre mouchoir, votre montre, votre bourse ou un pan de votre habit. Les officiers de police sont occupés à faire ranger les équipages, ou à crier : « Gare à vos poches! » (1) Il est vrai que l'on peut éviter jusqu'à un certain point ce tourbillon tempétueux en retenant une loge, mais c'est un privilége bien dispendieux pour l'honnête homme à pied, privilége réservé au gros lord, au banquier ou nabab en litière. Enfin vous gagnez le grand escalier, éclairé par le gaz, et, une fois au parterre ou dans une loge, vous respirez à l'aise, en attendant que le rideau

(1) Take care of your pockets.

se lève. Ici vous remarquez une étonnante richesse dans les décorations, un lustre éblouissant, mais dont l'éclat ne suffirait point pour illuminer vos regards, si de nombreux candelabres suspendus en avant des premières loges, comme à notre grand Opéra, n'ajoutaient leurs clartés à sa clarté majestueuse.

Les acteurs se présentent avec aisance, parlent sans déclamer, s'échauffent, provoquent les trépignemens ou les pommes cuites, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, en décrivant les édifices; les scènes filent rapidement, de très-courts intervalles séparent les entr'actes, et la pièce finit d'ordinaire à minuit.

A l'Opéra, où l'on ne joue que des Opéras italiens et où l'on n'exécute que des ballets français, desservis par des danseurs et danseuses de l'Opéra de Paris, le prix des places est d'une guinée (1) dans les loges; d'une demi-guinée, et de cinq schellings à la galerie. Ce prix à Covent-Garden et à Drury-Lane, qui sont les deux théâtres nationaux de la métropole britannique, est de sept schellings pour les loges, de trois schellings et demi pour le parterre autrement dit le *pit*, et de deux schellings ou un schelling pour les galeries.

---

(1) Pièce d'or équivalant à 26 francs, comme le schelling dont il est aussi question équivaut à 1 franc 20 centimes.

Les premières loges se nomment *dress boxes*, parce qu'elles exigent une toilette sans laquelle vous ne pourriez y être admis; il faut, surtout à l'Opéra, pour la femme, une coiffure de bal, et pour l'homme, un habit noir et une chaussure convenable. Il n'y a point dans les salles de Londres de places comme dans celles de Paris sous la dénomination de places d'orchestre.

On divise à Londres les spectacles en spectacles d'hiver et spectacles d'été.

L'Opéra, Covent-Garden et Drury-Lane figurent parmi les théâtres d'hiver, bien que pourtant ils soient ouverts presque toute l'année. D'ordinaire on les ferme à la fin de juillet et on les rouvre au commencement de septembre. Les autres spectacles d'hiver sont 1° le théâtre de Cobourg, dans Southwark, réservé aux mélodrames, comme l'est celui de la Porte-Saint-Martin à Paris, mais sur une plus petite échelle et dans un goût moins bon; 2° le théâtre d'Adelphi, qui donne des pièces burlesques comme celui des Variétés; 3° le théâtre Olympique, où se jouent le mélodrame et les pantomimes; 4° le théâtre de l'Est ou *Royalty*, qui est une pâle copie de notre Vaudeville de la rue de Chartres, et qui règne sans rival dans la partie orientale de la Cité; 5° le spectacle Français, qui a lieu dans la salle de l'*English-Opera house* ou salle de l'Opéra comique anglais, dont il va être

question; spectacle fréquenté par la noblesse et les gens de bonne compagnie qui entendent le français, et maintenant il en existe un grand nombre; 6° enfin le théâtre de l'Ouest ou *West London-theatre,* dans Tottenham court road, où se donnent des ballets et des mélodrames, comme à notre théâtre de la Gaîté, sur les Boulevards.

Les spectacles d'été sont 1° Hay-Market (1), le plus petit des théâtres royaux, mais dont le répertoire est le même que celui des théâtres de Drury-Lane et Covent-Garden; il est ouvert peu de tems, parce que sa troupe est composée d'acteurs de ces deux derniers théâtres, qui ne peuvent y jouer que durant les relâches qu'on leur accorde; 2° l'Opéra anglais appelé *The english Opera,* parce qu'on n'y donne que des opéras anglais mêlés de ballets, pièces qui, à la verve ou à la gaîté près, ressemblent à nos opéras comiques, mais dont très-souvent les idées et la musique n'appartiennent pas à ceux qui se les attribuent, et ne sont que des importations venues des rives de la Seine; 3° le théâtre de Sadler ou *Sadler-Wells,* où se représentent les combats sur l'eau, dénomination qui

(1) Ce mot veut dire littéralement *marché au foin,* parce que la place sur laquelle il est construit fut jadis un marché au foin.

lui vient de ce que Sadler, acteur du tems, trouva au lieu même où il éleva son théâtre, un puits ou une source (wells) qui lui permit de rendre l'illusion plus complète dans les pièces où les torrens, les rivières et la mer doivent paraître sur la scène, comme on les figure en petit dans la salle Vantadour à Paris, où se jouent des pantomimes et où se dansent des ballets gracieux; 4° le Cirque Royal ou théâtre de Surrey, dans Blackfriars-Road, le plus élégant des petits théâtres de Londres, où l'on joue des mélodrames et des pantomimes; 5° le théâtre de Davy ou d'Ashley dans Westminster-Bridge-Road, où se font principalement les exercices d'équitation, comme à notre Cirque Olympique de Franconi, sur le boulevard du Temple. Ces théâtres, quoique nommés théâtres d'été, sont ouverts presque toute l'année.

Drury-Lane et Covent-Garden ont le privilége de jouer les pièces de Shakespeare et des autres auteurs anciens, de même que notre théâtre Français à Paris conserve le privilége de représenter les pièces de nos anciens écrivains dramatiques, et surtout de Corneille, Racine et Voltaire; les autres théâtres donnent des mélodrames, des comédies ou des pièces mêlées de musique. La plupart de celles-ci sont imitées de pièces françaises, mais sans que les imitateurs, comme je l'ai dit, en confessent l'origine.

A tous les théâtres de Londres les billets de faveur se distribuent en plus grand nombre qu'à nos spectacles; c'est la ressource habituelle dans les occasions où l'on appréhende un trop grand vide dans la salle. Quelques théâtres subalternes en envoient qui servent pour une semaine entière; les journalistes sont dans ce cas; ils paient un schelling seulement au bureau d'entrée.

Vers le milieu de la représentation, c'est-à-dire vers neuf heures, un usage commun à tous les théâtres, si l'on excepte l'Opéra, permet l'entrée à demi prix. Alors s'élève un bruit universel et se répand dans la salle une odeur nauséabonde qui arrive des galeries supérieures envahies par des matelots ivres et des ouvriers de tous états. C'est ce même public tapeur et puant qui, de ces mêmes galeries, envoie sur la scène des pommes cuites et des oranges pourries à l'acteur dont il est mécontent; il descend quelquefois en formidable avalanche et vient dans sa fureur briser les instrumens de l'orchestre et déchirer les tapisseries ou rideaux. Le grand chambellan chargé par le gouvernement de censurer les pièces, se garde bien d'en biffer les passages licencieux ou orduriers; les dieux, c'est-à-dire le public des galeries, sauraient les lui redemander, dans les grands comme dans les petits théâtres et à travers les nuages de la fumée du tabac.

Le samedi, dans tous les théâtres, les pièces, ne fussent-elles pas complétement jouées, le rideau se baisse à minuit sonnant, de peur de profaner le saint jour du dimanche. Ce jour est le plus triste qu'il soit possible de passer à Londres; tout le monde, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est à l'église ou bien à la campagne; nulle soirée, nul concert, à moins de concerts spirituels ou de lectures de la Bible. A la campagne les fiacres ou stage-coaches, les whiskeys ou tilburys, les demi-fortunes et l'humble gig ou petit tilbury, roulent et se croisent avec la rapidité de l'éclair, promenant, lorsqu'il fait beau, toute la population hors de la métropole, excepté le bas peuple, qui, des églises ou des sermons, passe dans les tavernes à bière et à gin ou eau-de-vie de grain.

Nous retrouverons cette population citadine lorsque nous visiterons les environs de Londres; nous l'avons esquissée avec des développemens assez étendus, peut-être, pour que le lecteur ait pu s'en former une idée; il faut maintenant passer à ses institutions, chapitre dans lequel nous pourrons mieux observer ce peuple si nouveau pour l'homme du continent.

CHAPITRE IV.

INSTITUTIONS.

Institutions politiques et judiciaires ; Institutions philantropiques et religieuses ; Institutions scientifiques et littéraires.

In genius and substantial learning, high ;
For every virtue, every vorth, renow'd.

Londres se distingue par le génie et les connaissances solides, par les vertus et tous les genres de mérite.

THOMPSON. *Les Saisons.*

Le caractère des institutions de la Grande-Bretagne est leur souplesse; nous voulons dire autrement, leur facilité à se prêter à toutes les modifications que le tems ou le progrès des lumières peut réclamer. Elles se renouvellent et se rajeunissent sans secousse ni violence, d'après la marche de la civilisation et de l'esprit humain. Ce caractère se fait surtout remarquer dans les institutions politiques : en effet, une partie de la constitution exige-

t-elle un changement? le peuple élève sa grande voix, ses pétitions arrivent au Parlement, qui en écoute les vœux, en pliant la législation aux besoins généraux de la société, et cela se fait d'une manière lente et progressive, sans ébranlement de trône, sans bouleversement de fortunes et sans remettre en question les existences assurées par la sanction du tems.

Les institutions britanniques peuvent être classées en trois séries principales, qui embrasseraient, la première, les institutions politiques ou législatives et judiciaires; la seconde, les institutions philantropiques et religieuses, et la troisième les institutions scientifiques et littéraires. Nous les parcourrons dans cet ordre, en ce qui touche la métropole.

§ Ier.

INSTITUTIONS POLITIQUES ET JUDICIAIRES.

Dans le chapitre qui précède, on a pu acquérir une idée assez nette des institutions politiques proprement dites de l'Angleterre, et nous serons dispensé de revenir sur cet article. Nous pourrons donc aborder immédiatement celui des institutions judiciaires, dont nous avons déjà donné un avant-goût, en présentant une énumération des

différentes cours de justice, comme partie intégrante des corps constitués.

Les grandes cours de justice délèguent plusieurs fois par an un ou plusieurs de leurs membres pour tenir les assises dans les divers comtés du royaume; c'est de la même manière qu'en agissent les cours royales en France pour les assises de chaque département. Dans ces assises on juge les causes dont la procédure a été préparée, soit dans les cours de Westminster, dont nous avons parlé, soit devant les juges-de-paix, les schériffs (1) et les coroners ou avocats de la Couronne. Près de ces cours s'assemble le jury, qui prononce sur les affaires civiles ou criminelles, et dans toutes, pour le dire en passant, les poursuites s'exercent généralement à la requête et aux frais des particuliers qui souffrent le dommage causé par les malfaiteurs; ils sont, il est vrai, remboursés de ces avances par leurs comtés respectifs.

Nous ne reproduirons pas sur le jury les développemens qui ont fait la matière de plusieurs ouvrages *ex-professo*, comme ceux de M. Rey de

---

(1) Les schériffs des comtés et les juges-de-paix en Angleterre ne reçoivent aucun traitement; cette distinction leur est au contraire onéreuse, surtout aux schériffs, qui sont tenus à de la représentation. Ces magistrats sont nommés annuellement par le roi, après avoir tiré leurs noms au sort.

Grenoble et M. Cottu; cela nous ferait sortir de notre cadre; nous dirons seulement qu'il y a en Angleterre le grand et le petit jury, c'est-à-dire le jury d'accusation et celui de jugement. Le premier ne rend qu'un arrêt provisoire, et décide s'il y a lieu ou non à mettre en accusation; le second rend un arrêt définitif après la mise en jugement de l'accusé (1). Il y a en outre un jury d'appel, composé de vingt-quatre personnes, tandis que les deux autres n'en ont que douze chacun.

Les grandes cours jugent principalement le droit, comme la chambre des Pairs constituée en haute cour d'appel, la chambre de l'échiquier, la chambre du banc du Roi, la cour des plaids communs, et la cour de l'amirauté. Les petites cours ou cours locales, comme celles que président les schériffs et les juges-de-paix, jugent aussi le droit, mais en première instance; telles sont les cours d'assises et les cours des quater-sessions. Celles-ci, néanmoins, ne s'occupent guère que des délits légers.

Toute l'Angleterre étant divisée en trois arrondissemens judiciaires ou *circuits* pour les tournées d'assises (savoir : le midi, l'ouest et le nord de l'An-

(1) Durant les assises et les élections, aucune troupe ne peut séjourner à moins de trois lieues de distance de la ville où se tiennent ces assises et où se font les élections parlementaires.

gleterre proprement dite, car les lois d'Angleterre sont sans pouvoir au-delà de la rivière du Twed), et le nombre des grands juges étant de douze, chaque circuit a deux juges, un civil et un criminel, pour présider les cours d'assises, divisées elles-mêmes en deux sections, l'une civile, l'autre criminelle.

Les cours des *quater-sessions* se réunissent quatre fois l'année, comme l'indiquent leur dénomination, et sont tenues par deux magistrats au moins; à Londres il y en a souvent jusqu'à vingt-sept, mais alors on se divise par sections. Ces cours pourraient juger toutes sortes de crimes, excepté ceux de trahison; mais leur usage est de renvoyer aux assises tous les crimes graves, et aux *petty sessions* les affaires les moins importantes, sauf à les juger de rechef en cas d'appel.

Pour ce qui est de la Cité de Londres, la cour civile durant chaque terme se réunit une fois par semaine au palais de Guildhall, afin de juger ce qui concerne le civil. Au criminel, la cour d'assises se tient huit fois par an au Palais de justice, dit Old-Bailey, où elle se partage souvent en deux sections pour hâter l'expédition des affaires (1). Le

(1) Chacun des douze juges d'Angleterre jouit d'un traitement annuel de cinq mille livres sterling, et le président ou lord-chief justice, reçoit dix mille livres. Ces magistrats sont toujours entourés de beaucoup de considération.

recorder ou ministère public dans la Cité, exerce devant cette cour une très haute influence; le juge prononce les sentences selon la loi et le verdict du jury; mais le recorder fait les rapports au conseil privé pour les cas de grace ou de commutation de peine. Il a pour substitut le *common-serjeant,* nommé par le conseil commun de la Cité.

A Londres, la cour des quater-sessions se réunit huit fois par an au lieu de quatre, et le lord-maire ou un de ses aldermen la préside.

Il y a en outre, la cour des débiteurs insolvables (insolvent debtors), dont l'objet est de placer chaque débiteur insolvable sur le pied d'une banqueroute non certifiée, en donnant au créancier le droit de conserver sa créance, bonne et valable, sans être obligé d'incarcérer le débiteur; il y a aussi la cour des requêtes, pour le recouvrement des petites dettes, dont le montant devant toutes les cours, excepté celle de Londres, doit être inférieur à quarante schellings. Le pouvoir de la cour de Londres s'étend à toutes les dettes inférieures à deux livres sterling.

Après ces cours viennent quelques autres tribunaux, comme :

1°. La cour d'épreuve (court of oyer), pour les criminels que l'on juge tous les mois;

2°. La cour du chambellan, qui juge les différends survenus entre les maîtres et les apprentis, et

admet au droit de cité ceux qui ont les qualités nécessaires;

3°. La cour du lord-maire, jugeant les appels des tribunaux inférieurs, et ne faisant jamais attendre ses décisions plus de quatorze jours;

4°. La cour du schériff, qui juge les actions pour dettes et billets;

5°. La cour des pieds poudreux (1), chargée de rendre prompte justice aux acheteurs et aux vendeurs de la foire de Saint-Barthelemi, et d'y empêcher ou réprimer le désordre; cette cour se tient ordinairement sous un hangar;

6°. La cour de conservance, chargée, sous l'autorité du lord-maire, de réprimer les abus relatifs à la pêche dans la Tamise;

7°. La cour du coroner, qui fait des enquêtes sur les cas de mort subite; ce magistrat, assisté d'un jury, composé de douze personnes, prend toutes les informations possibles pour éclaircir la manière dont la mort a eu lieu; il exige le serment de tous ceux qui déposent devant lui, et après avoir entendu le verdict du jury, selon les témoignages qu'il a recueillis, il adresse son rapport au magistrat criminel, chargé de poursuivre les meur-

---

(1) En anglais : *pie-poudre-court*. Cette cour est ainsi nommée, parce qu'étant tenue en été, les plaideurs s'y présentent avec les pieds chargés de poussière.

triers, s'il en existe. Si le grand jury trouve l'accusation fondée, les coupables sont renvoyés devant la cour d'assises;

8°. La cour de la tour de Londres, qui juge les actions intentées pour dettes, délits, violations de contrat ou convention.

La Cité de Westminster et le faubourg de Southwark ont aussi des cours particulières analogues à celles que nous venons d'énumérer pour la Cité proprement dite de Londres.

Il existe également dans cette métropole cinq ou six cours ecclésiastiques chargées de surveiller la discipline du clergé et de régler les affaires concernant les testamens et les mariages.

La plupart des Anglais qui viennent sur le continent nous vantent l'impartialité de leurs juges et leur sollicitude paternelle pour les accusés dans les causes criminelles; mais quand on en arrive à l'épreuve, ces magistrats, qui semblaient tout-à-l'heure participer de la nature divine, dissipent eux-mêmes le nuage d'illusions qui les environnait, et ne montrent plus que leurs faiblesses ou leurs passions; on les voit souvent déployer une grande sévérité contre quiconque ose attaquer ou des abus ou des erreurs, et quelquefois d'une révoltante partialité en faveur des vrais coupables, quand ceux-ci appartiennent à des familles puissantes. Souvent, dans les matières civiles, on aime mieux renoncer

à ses droits que plaider, tant les instances marchent avec lenteur, et tant les honoraires et les frais sont élevés. D'ailleurs, les lois anglaises forment un dédale inextricable, où le juge et le jurisconsulte se perdent eux-mêmes; on est donc encore loin, en Angleterre, de la perfection et de l'uniformité de nos lois réunies en un Code, le plus beau titre de Napoléon à la reconnaissance des Français comme à l'admiration du monde civilisé.

Cependant les juges inférieurs, c'est-à-dire les juges-de-paix, sont plus réservés et plus soigneux des formes, parce qu'ils encourent une responsabilité plus réelle : chargés de maintenir la paix publique, ils ont droit de soumettre à un cautionnement de bonne conduite ou de faire emprisonner toutes les personnes qui leur paraissent dangereuses à la tranquillité publique; un acte arbitraire les exposerait à des dommages-intérêts envers la partie lésée, et ils encourraient en même tems l'animadversion générale.

A Londres, indépendamment de leurs attributions ordinaires, les juges-de-paix, concurremment avec des commissaires spéciaux pour les fiacres, connaissent de tous les délits des cochers ou entrepreneurs de voitures publiques, et siégent alors à la cour dite *hackney coach office*, c'est-à-dire *bureau des voitures de louage*. Nous devons rendre à cette petite cour la justice de déclarer que la

moindre infraction ou insulte est punie sévèrement, et que les cochers, de même que les gens à gages, n'ont pas beau jeu devant leurs juges : voilà pourquoi sans doute les cochers et les domestiques anglais sont si polis envers ceux qui les emploient. Il existe à cet égard une grande différence entre le maître et le domestique; celui-ci ne parlerait point à son maître sans être questionné par lui : la même réserve ou observation des rangs ne se voit d'ordinaire pas en France.

Comme nous n'écrivons pas un traité spécial sur la justice anglaise, et que notre but n'est que d'en indiquer les ramifications, nous ne pousserons pas plus loin nos développemens à ce sujet; nous y ajouterons seulement quelques mots sur les principaux officiers judiciaires qui interviennent dans les débats, tels que les attorneys, les barristers et les schériffs.

Les attorneys sont des avoués chargés de représenter les parties plaidantes. Ils ne peuvent être arrêtés pour dettes et sont exempts de divers services publics. Ils se divisent en deux classes principales, celle de sollicitors, titre que portent ceux qui s'occupent spécialement d'affaires litigieuses, et celle de conveyancer (1), qualité que prennent

(1) Faiseur de transports, pour la transmission des biens d'un propriétaire à un autre.

ceux qui se livrent plus particulièrement à la rédaction des actes privés ou volontaires; ce sont des espèces de notaires.

Les fonctions remplies en France par le ministère public, formé de procureurs du Roi, de substituts, de procureurs généraux et d'avocats généraux, le sont en Angleterre par l'*attorney general*, le *sollicitor general* et le *coroner* ou maître de l'office de la Couronne.

Les barristers ou avocats plaident les causes préparées par les attorneys, et leur signature est d'obligation rigoureuse dans le bill ou premier exposé du plaideur. Cette profession ouvre en Angleterre comme en France, la carrière aux grands succès de la tribune, témoins les Brougham, les Makintosh, les Denman et les O'conel, qui sont les Dupin, les Odillon-Barot, les Barthe et les Mauguin de l'Angleterre.

Il existe à Londres une corporation des avocats qui remonte au tems de la grande charte. Elle possède un certain nombre de maisons appelées *inns* ou hôtels, et qui forment une sorte de quartier séparé où demeurent les seuls légistes. C'est dans ces inns que l'on reçoit le degré de barrister, équivalant chez nous à celui de licencié en droit. Nous reviendrons tout-à-l'heure à ces inns; parlons auparavant des schériffs et des coroners.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire quelques

mots des schériffs comme présidant les cours des comtés, et pouvant arrêter et emprisonner les délinquans; mais ici les schériffs ne sont que les agens auxiliaires des autres cours, dont ils exécutent les arrêts, et comme tels ils ont sous eux des sous-schériffs, des baillis et des geôliers. Les sous-schériffs ne sont que des suppléans des schériffs; les baillis sont des espèces d'huissiers, et les geôliers sont les gardiens des prisonniers. Le schériff répond de ces trois classes d'officiers et en exige des garanties.

Les coroners ont pour fonction principale de faire constater tous les cas de mort violente. Ils sont élus à vie dans chaque comté par les francs-tenanciers. Il y en a quatre et souvent davantage par comté.

J'ai passé sous silence les constables, espèce de commissaires de police, dont les attributions semblent plutôt administratives que judiciaires. Nommés par les habitans de chaque paroisse, ils exercent gratuitement leur charge, s'ils appartiennent à la classe riche; autrement ils reçoivent un salaire. Ils peuvent d'ailleurs se faire remplacer à prix d'argent, et alors leurs suppléans mercenaires sont souvent exposés aux insultes de la populace, en dépit du respect que l'on porte généralement au petit bâton de ces agens, qui n'ont qu'à vous en frapper du bout sur l'épaule

pour vous forcer à les suivre en prison, si vous troublez l'ordre public.

En ce qui regarde les inns, auxquels nous revenons maintenant, ce sont plutôt des lieux de réunion pour les personnes qui s'appliquent à l'étude des lois, que des colléges ou écoles spéciales de jurisprudence. Les jeunes gens qui se destinent au barreau doivent y avoir dîné pendant trois ans pour recevoir le titre de barrister, et les *benchers* ou jurisconsultes qui le leur confèrent ne sont pas difficiles, dit-on, surtout s'ils ont été amplement abreuvés. Mais il faut bien qu'ensuite l'agréé qui désire exercer sa profession étudie véritablement pour se faire une clientelle. Il a d'ailleurs pendant les trois années d'épreuves gastronomiques, été obligé de fréquenter les cours d'une des universités d'Oxford, de Cambridge ou de Londres, et d'y prendre ses degrés.

Les hôtels ou colléges de droit de Londres sont au nombre de quatre; savoir : le Temple, qui en forme deux, l'Inner-Temple et Middle-Temple, puis Lincoln's Inn et Gray's Inn.

Le Temple est une immense rangée de bâtimens construits aux bords de la Tamise vers le Strand et la Cité. Il fut, en Angleterre, le principal établissement des Templiers, ces chevaliers croisés, qui, vers l'an 1118, se formèrent en corps militaire pour combattre les infidèles, reconquérir le tom-

beau du Christ et propager sa sainte doctrine évangélique au tems de sa puissance, c'est-à-dire dans le 13e siècle; le Temple eut ici des ambassadeurs et pour partisans le roi Henri III, ainsi qu'une foule de hauts personnages. Le trésor du monarque était gardé dans le corps de bâtiment aujourd'hui appelé *Middle-Temple*. Lors de la suppression de cet ordre en 1314, les édifices en furent loués aux étudians en droit, et plus tard la corporation du barreau fit l'acquisition de ces restes gothiques, où se trouvent les tombeaux de onze templiers, parmi lesquels on cite le brave Plantagenet, troisième fils du roi Henri III. On y voit aussi les tombes du chancelier Thurlow et d'Olivier Goldsmith, l'ingénieux auteur du *Vicaire de Wakefield*.

Il y a dans l'Inner-Temple une assez riche bibliothéque, et ses jardins forment une belle promenade le long des bords de la Tamise. Middle-Temple, ainsi nommé parce qu'il était jadis le centre de l'ancien temple, a une église dont le ministre est encore appelé, dans ses lettres-patentes de nomination, *maître du temple*. Quant à Lincoln's-Inn, ou Hôtel de Lincoln, lequel dut son nom au comte de Lincoln, son premier propriétaire, il n'offre rien de remarquable, non plus que Gray's-Inn ou l'Hôtel de Gray, dont la famille Gray céda le terrain, sous le règne d'Édouard III.

D'après un relevé fait en 1830, on compte à

Londres 1034 avocats plaidans, 138 avocats consultans, et 9056 avoués. Ce nombre n'est pas limité, et s'accroît tous les jours. Ainsi, le million et demi d'habitans de cette métropole peut se rassurer, s'il lui prend fantaisie d'augmenter son goût processif; il ne manquera pas d'hommes de loi pour le défendre ou le pressurer.

Au reste, les juges, ainsi que les jurés anglais, ne laissent pas oisifs les défenseurs qui veulent franchement suivre leur carrière devant les cours judiciaires de Londres. Celle d'Old-Bailey seule juge tous les ans plus de trois mille délits ou crimes, indépendamment des causes civiles ou autres qui se décident devant les plaids communs et au banc du Roi. Il n'est point de capitale où affluent un plus grand nombre de scélérats se livrant à tous les désordres; il n'est pas de jour où il n'en expire sur l'échafaud; et cependant, il n'est pas de pays où les lois soient empreintes de plus de sévérité, ce qui devrait retenir l'audace des criminels ou délinquans. Avec des moyens répressifs aussi rigoureux, on croira difficilement qu'il existe dans la métropole britannique, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, environ 120,000 voleurs, filous et contrebandiers, et 15 à 20,000 mendians, outre à peu près 20,000 personnes dénuées de ressources et disposées à favoriser les malfaiteurs. En 1831, la valeur des objets volés a été évaluée à deux mil-

lions-cent mille livres sterling ou cinquante-deux millions-cinq cent mille francs, comme le prouve le détail ci-après; savoir :

Petits vols.....	510,000 liv. sterl.
Argenterie	200,000
Vols sur la Tamise.....	500,000
Vols dans les Docks.....	300,000
Vols avec effraction et sur la voie publique....	220,000
Fausse monnaie.....	200,000
Faux billets de banque.....	170,000
Total.....	2,100,000 liv. sterl.

Il est plus de 3,000 voleurs ou recéleurs qui tiennent boutique ouverte et achètent à vil prix tout ce qu'on leur apporte, depuis un clou jusqu'à un diamant, sans jamais faire la moindre question. Nous venons de dire que les lois sont sévères, mais il faut ajouter que le caractère de la police anglaise n'est que répressif et jamais préventif; elle ne peut atteindre le crime que lorsqu'il est consommé, et voilà pourquoi de nombreuses corporations de scélérats s'organisent presque sous ses yeux, se réunissent en assemblées délibérantes et prennent des résolutions pour agir de concert. Quelquefois il y a, par circulaires imprimées, des convocations de voleurs, filous, recéleurs et prostituées, afin d'ouvrir des souscriptions en faveur des individus arrêtés ou condamnés. Un enfant de dix ans ayant été un jour arrêté et fouillé, les constables trou-

vèrent sur lui une médaille numérotée, qu'il déclara avoir reçue de la bande qui l'avait élevé, et à laquelle il était affilié depuis l'âge de six ans. Le numéro était celui d'admission, et pour légende on lisait ces mots : « Secours et protection en cas de danger. »

Il ne faudrait cependant pas juger de la dépravation d'un peuple par les crimes ou délits qui se commettent dans Londres; car les traits du caractère national y sont plus effacés, outre qu'on y rencontre plus d'occasions de mal faire et que le vice croît toujours bien plus aisément sur un terrain déjà engraissé par le vice. La comparaison serait plus juste de capitale à capitale.

Sous ce rapport, Londres et Paris peuvent offrir des cas de rapprochement assez curieux, eu égard au caractère de leurs habitans et à leur nombre, qui, à Londres, est le double de Paris. Toutes choses égales d'ailleurs, les deux capitales occupent à peu près le même degré dans l'échelle de la culpabilité. Cependant, il paraît que les personnes sont plus menacées à Londres qu'à Paris, dans la proportion d'un quart en sus, tandis que les propriétés courent les mêmes risques dans l'une et l'autre ville. L'homicide est plus fréquent à Paris qu'à Londres, dans la proportion de 14 à 11; et les attentats sur les personnes plus fréquens à Londres qu'à Paris. La facilité plus grande de conter-

faire le papier de banque anglais, que notre monnaie métallique, fait qu'il y a plus de délits en ce genre à Londres qu'à Paris. Quoique Londres soit une place de commerce bien plus considérable que Paris, les crimes de faux et de fraude y paraissent moins fréquens. Dans l'une et l'autre capitale on trouve annuellement un accusé par quatre cents ames. En 1828, il y eut pour homicide, à Londres, 48 accusés et 15 condamnés, et à Paris 25 accusés et 14 condamnés; et pour vols, à Londres 2806 accusés et 2063 condamnés, et à Paris 2233 accusés et 1555 condamnés. Il y avait eu à Londres 34 cas de viol, et seulement 18 à Paris. Le total des crimes contre les propriétés est ordinairement à Londres de 3000 accusations, dont plus des deux tiers en condamnations; il est à Paris de 7 à 800, dont aussi à peu près deux tiers en condamnations. En un mot, les crimes de tous genres se présentent ordinairement dans les proportions suivantes :

	Londres.	*Paris.*
Accusés.....	3,127	2,424
Acquittés.....	850	756
Condamnés.....	2,277	1,668

Quittant ce parallèle, qui nous menerait trop loin, et revenant à Londres exclusivement; nous trouvons, d'après une revue anglaise (1), le relevé

(1) The New-Monthly Magazine, mars 1832.

suivant de la justice municipale de cette grande métropole :

« En 1831, la police de Londres a arrêté, sous le poids d'accusations diverses, 72,824 individus; et en 1832, 77,543. Dans la première de ces deux années, 2,955 individus ont été renvoyés par les magistrats devant les assises, pour y être jugés; 21,843 ont été jugés sommairement; 24,239 ont été mis en liberté, et 23,737, arrêtés au moment où ils étaient en état d'ivresse, ont été relâchés une fois cet état dissipé. En 1832, les magistrats ont renvoyé aux assises 3,656 individus; 23,458 ont été condamnés sommairement; 24,727 ont été relaxés; et 25,702 ivrognes, arrêtés, ont été presque aussitôt rendus à la liberté. Cette dernière année a donc présenté sur la précédente un accroissement de 4,919 arrestations, parmi lesquelles les gens ivres figurent pour 1,915. Il paraît que le mois d'octobre a été le plus funeste aux ivrognes, le nombre arrêté pour la police s'élevant pendant ce mois à 2,646. Le nombre moyen des autres mois ne dépassait pas 2,000. Avril 1832 a été le mois où il s'est fait le moins d'arrestations de ce genre. Sur les 25,702 individus ivres, arrêtés dans toute l'année, 15,411 étaient des hommes, et 10,291 des femmes, à peu près dans le rapport de 3 à 2. Les condamnations sommaires pendant 1832 ont été ainsi réparties : vagabonds, 5,859; violences,

coups, attaques, 3,841; ivresse, 3,505; prostitution, 2,505; bruit, tapage, désordre, etc., 2,177; individus dangereux, 1,511; attaques à la propriété, 1,009; recel et possessions illicites, 933; voleurs de profession, 932. Malgré les innombrables provocations à la révolte inculquées au peuple par tous les journaux à un sou dans la capitale, il n'y a eu pendant toute l'année que deux rassemblemens illégaux.

Une autre revue anglaise de 1834, *The Metropolitan,* présente une statistique comparée de la criminalité en Angleterre, en France et en Autriche. D'après ce parallèle, on voit qu'en France le vol sans circonstances aggravantes est considéré comme simple délit et n'est soumis qu'aux peines correctionnelles, tandis qu'en Angleterre la loi considère, pour la gradation des peines, la valeur et la nature de l'objet volé; et quand l'objet est de grand prix, le vol même est souvent puni de mort. Les mêmes actes sont donc appréciés d'une manière différente dans les deux pays; il y en a chez nous qui sont punis de peines infamantes et qui partout ailleurs ne sont pas même réputés des délits. En Allemagne, la police n'ayant pas de centre commun, un coupable échappe aisément à ses recherches; il n'a qu'à traverser une rivière, un chemin, une haie pour devenir justiciable d'un autre gouvernement. Sous le rapport des sexes qui participent à l'exécution

des diverses espèces de crimes, on voit, par l'ouvrage d'un jurisconsulte français, que sur 100 crimes contre les personnes, il y en a 86 commis par des hommes et 14 par des femmes; sur un nombre égal de crimes contre la propriété, les femmes en commettent 79, et les hommes 21. Dans le nombre des crimes contre les personnes, commis par l'homme, les coups et les blessures, le meurtre et l'assassinat sont beaucoup plus fréquens que l'empoisonnement et le parricide : c'est le contraire chez la femme. Tandis qu'elle ne commet qu'un vingtième des meurtres et un vingt-cinquième des coups et blessures, elle se rend coupable d'un tiers des parricides et de la moitié des empoisonnemens. Dans les crimes contre la propriété, la participation de la femme augmente à mesure que le danger diminue : ainsi elle n'entre que pour 8 p. o/o dans les vols de grands chemins, et elle commet 17 p. o/o des vols ordinaires, et le quart environ des vols dans les églises.

Les moyens de réclusion des condamnés (1) sont

---

(1) La loi anglaise soumet à la détention trois classes d'individus : les débiteurs, les accusés, les condamnés. Le débiteur est emprisonné, soit comme ayant trompé la confiance de ses créanciers, soit parce qu'il refuse de se dessaisir en leur faveur des biens qu'il possède. La détention de l'accusé est provisoire, et, comme jusqu'au jugement il est réputé innocent, on lui épargne toutes les rigueurs qui ne sont pas indispensables.

nombreux à Londres; ils consistent d'abord, dans ses prisons, et puis dans la déportation à Botany-Bay.

Les prisons de Londres, comme de toute l'Angleterre, comprennent les maisons d'arrêt, les maisons de correction, les pontons, et les maisons d'expiation. Disons tout de suite que les pontons sont affectés à la détention provisoire des individus condamnés à la déportation.

Parmi les prisons de Londres, nous citerons Newgate, The Fleet, King's-Bench-Prison, Bridewell, Giltspur, Milbank.

La prison de Newgate, qui tire son nom de la grande porte qu'elle avait autrefois, comme formant à elle seule un bâtiment qui servait déjà de prison dès l'année 1218, est la prison générale des criminels pour la ville de Londres et le comté de Middlesex. C'est le repaire de ces hommes que la société a repoussés de son sein, et le dernier refuge des grands coupables dont les forfaits les ont rayés pour toujours de cette société même. On y renferme aussi des débiteurs. La façade a un aspect sauvage; elle est coupée de distance en distance par des fenêtres grillées et des niches garnies de statues. Elle ne peut contenir qu'environ 500 personnes, qui, du reste, sont classées d'après leurs genres de délits. Un aumônier y prêche tous les dimanches et assiste les criminels condamnés à

mort, le jour de leur exécution. D'un côté sont renfermés les accusés de félonie, détenus en attendant jugement; dans un autre, ceux qui ont été reconnus coupables et qui subissent leur peine; dans un autre les voleurs et les malfaiteurs; dans un autre ceux qui ne peuvent payer l'amende à laquelle ils ont été condamnés; dans un autre les condamnés à mort; et enfin dans un sixième quartier, les enfans au-dessous de 15 ans. On évacue cette prison huit fois par an, et cependant elle est toujours remplie.

La Prison de la Flotte ou *Fleet Prison*, plus ancienne encore que Newgate, puisqu'elle existait déjà au tems de Richard-Cœur-de-Lion, sert aujourd'hui à renfermer les personnes condamnées pour dettes et par défaut. Elle peut contenir 250 prisonniers. Elle constitue une ville dans la ville, une cité dans la cité. Assez près de la Banque, du Palais du lord-maire, de la Bourse, et de tous les édifices commerciaux qui occupent le centre de Londres, s'élève un grand mur carré, noir, de 15 pieds de haut pour le moins, et dont les dernières briques sont garnies d'une frange de pointes aiguës qui servent de chevaux de frise. Cette muraille enveloppe la Prison de la Flotte; un espace de plus de dix toises sépare la muraille de l'édifice même, et c'est dans cet espace réservé que, pendant les beaux jours, les prisonniers, distribués par

groupes, jouissent du soleil et de l'air : cet espace est ce qu'on appelle les *rules* ou règles.

Cinq étages, auxquels il faut ajouter un souterrain que l'on intitule complaisamment rez-de-chaussée, servent de réceptacle aux malheureux que les tribunaux déversent dans Fleet Prison. Chaque étage, divisé au centre par un passage ou galerie, contient 36 ou 40 chambres d'égale largeur; dans chacune, on parque deux prisonniers; s'il y a presse et que les condamnés surabondent, on augmente le nombre des habitans de chaque chambre. Presque toujours après les sessions, c'est ce qui arrive, et ce moment est cruel pour les détenus de Fleet Prison. Un père qui amène ses enfans, un mari qui est suivi de sa femme et de son ménage, ne sont reçus que par compromis, et sous condition de payer une certaine somme aux autres prisonniers, qui sont les suzerains du lieu. Si votre camarade de chambre vous déplaît, vous pouvez le renvoyer en payant sa place; si vous avez une industrie à exercer et qu'il vous gêne, la même faculté vous est acquise : aussi les artistes, les gens de lettres, que le malheur des tems et la sévérité de leurs créanciers ont jetés dans la Fleet, jouissent-ils de cet avantage. Stewart, le peintre de portraits, et Hodges, célèbre graveur dans le genre mezzotinto, ont travaillé long-tems dans la Prison de la Flotte, et quelques-uns de leurs

chefs-d'œuvre sont sortis de ce douloureux asile.

C'est dans ce lieu surtout que parfois le geôlier s'amuse à mettre au secret les turbulens ou les personnes qui introduisent de l'eau-de-vie dans la prison, en cachette, enlevant ainsi un bénéfice à ce même geôlier. Un exemple de cruauté de ce genre est rapporté dans une revue anglaise de 1834, *The Métropolitan*, exemple raconté ainsi par un des détenus, et reproduit dans la *Revue britannique* :

« Un jeune homme qui avait, pendant quelque tems, fait avec succès le commerce des draps, s'était vu enveloppé dans la banqueroute de plusieurs maisons de banque sur lesquelles il comptait. Sa femme, qui lui était fort attachée, venait le voir tous les jours. Le premier objet qui avait frappé ses yeux dans la première cour de la prison, c'était une vaste pancarte contenant le règlement du lieu, détaillé avec beaucoup d'exactitude et imprimé en lettres rouges majuscules : entre autres clauses menaçantes, ce règlement portait que toute personne venant de l'extérieur serait fouillée, et que si l'on trouvait sur elle de l'eau-de-vie, elle serait mise au secret pendant un mois la première fois, pendant deux mois si elle récidivait, et pendant trois mois si elle récidivait le même délit. Le secret, en Angleterre, est une punition affreuse; on jette le prisonnier dans un caveau, où il n'a pour

nourriture et pour breuvage que de l'eau et du pain; il est défendu de lui donner un lit.

Malgré ces terribles injonctions, la femme du marchand de draps, qui était enceinte et très avancée dans sa grossesse, cacha sous son tablier une bouteille d'eau-de-vie. La recherche eut lieu et la fraude fut découverte : le geôlier, maître d'exécuter lui-même la loi dont il est le gardien, n'adoucit jamais la rigueur de ces règlemens favorables à son commerce et qui forcent les prisonniers à lui demander les alimens et les liqueurs dont ils ont besoin. La jeune femme venait d'être saisie par un alguazil de la justice inférieure, lorsque l'on avertit son mari de ce qui venait d'arriver. Jamais on n'avait vu de douleur plus violente; il poussa un cri de rage, s'élança, renversa deux porte-clefs, et, se frayant un passage par la force, il parvint enfin jusqu'à l'extrémité du parloir, dont il ébranla la grille, en poussant de longs hurlemens; de l'autre côté de la grille était sa femme éperdue, entre les mains de ces hommes sans entrailles, qui, pour la moitié d'un schelling, vous arracherait la vie, et qui cherchaient à l'entraîner. Le mari, reconnaissant son impuissance, laissa tomber ses bras et pleura comme un enfant. On emmena sa femme : alors le malheureux, accablé de son émotion, tomba sur un banc et resta immobile, l'œil fixe, la physionomie contractée. Les prisonniers qui

l'avaient suivi furent si émus, et leur compassion suscita, en quelques minutes, à travers toute la population de la prison où l'on se trouvait, un mouvement si rapidement électrique, que tout le monde se réunit dans la grande cour, et que, séance tenante, on rédigea une pétition dictée par un des escrocs les plus fieffés de la compagnie ; elle était pleine d'éloquence et d'énergie pathétique. Elle priait le geôlier en chef de la prison de se relâcher une seule fois de la sévérité que la loi l'autorisait à exercer, l'assurant de la reconnaissance de tous les prisonniers dont les signatures nombreuses étaient jointes à la supplique. Une députation présenta la pétition au geôlier, qui, non sans beaucoup de peine, fit grace à la contrevenante.

La prison du banc du roi renferme les débiteurs et les individus condamnés par la cour du banc du roi, pour libelles et autres délits politiques. Elle est située dans le faubourg de Southwark, et contient 224 appartemens ou chambres. Elle est entourée d'une muraille d'environ 30 pieds de hauteur, surmontée par des chevaux de frise. Elle a aussi des rules ou franchises extérieures, formant une surface d'environ trois milles de circonférence. Le geôlier de cette prison gagne plus de cent mille francs, dont soixante-quinze mille pour la vente de la bière. C'est la prison la plus

agréable de l'Angleterre, et les débiteurs y font encore joyeuse vie.

La prison de Bridewell renferme les individus incarcérés par ordre des magistrats de Westminster, soit pour crimes, soit pour dettes ou vagabondage. Elle reçoit annuellement plus de trois mille personnes, classées également d'après les trois catégories que nous venons d'indiquer.

La prison de Giltspur contient des prévenus pour la Cité de Londres exclusivement. C'est aussi une maison de correction pour les condamnés à un emprisonnement depuis un mois jusqu'à deux ans. On y renferme les prisonniers et vagabonds arrêtés pendant la nuit dans la Cité, jusqu'à ce qu'ils soient amenés devant leurs juges.

La prison de Milbank est un lieu de correction ou une maison pénitentiaire substituée à la déportation, lorsque la peine a été commuée. Elle peut contenir près de mille personnes, toutes occupées à différens ouvrages. La façade de cet édifice est près de la Tamise et parallèle à cette rivière. Au centre du bâtiment sont les appartemens du directeur, lequel, par ce moyen, voit tout ce qui se passe dans les sept bâtimens distincts qui composent la prison.

Les coupables qui ont encouru la peine capitale doivent y rester dix ans; ceux que le jugement condamne à la transportation pour quatorze ans ne subissent que sept ans de détention, et ceux

qu'il condamne à sept ans, sont mis en liberté après cinq ans.

Pendant les cinq jours qui suivent son entrée dans la maison, le condamné est enfermé seul dans une cellule, sans occupation ni distraction, sans communication avec qui que ce soit, excepté avec le gouverneur, l'aumônier et le guichetier. Encore lui parle-t-on le moins possible, afin que la solitude le dispose au recueillement, et ramène ses pensées sur les causes de sa condamnation. Puis, il est placé, pour un tems égal à la moitié de la durée de sa peine, dans la première classe des détenus. En se conduisant d'une manière exemplaire, il peut obtenir de passer dans la seconde classe avant que ce tems soit expiré. Tant qu'il reste dans la première, il travaille et couche seul dans sa cellule. Toutefois, il est visité par le gardien et par le chef-ouvrier; placé au grillage de sa porte, il entend lire les saintes écritures; il est admis au préau et à l'école, et il peut être employé, avec d'autres prisonniers, au moulin ou à la pompe. Arrivé à la seconde classe, il travaille avec deux ou trois personnes; mais l'entretien ne peut avoir lieu qu'à voix basse, et tous les amusemens sont interdits. Tout est calculé pour rappeler au détenu qui a mérité un châtiment, qu'il doit endurer des privations, sans que, pour cela, on étouffe en lui l'espérance de se relever de sa dégradation. Les

bons sujets obtiennent des emplois dans l'établissement; et, si leur conduite continue d'être satisfaisante, le comité demande leur grace. Un huitième du travail forme la masse du détenu, qui reçoit en outre, au moment de sa sortie, une gratification en argent ou en outils, de la valeur de 3 livres sterling au plus; et, si une année après sa libération, il produit de bons témoignages, l'administration lui accorde un nouveau secours de pareille somme.

Des maladies survenues depuis quelques années dans cet asile de réclusion paraissent l'avoir fait totalement abandonner. Les marais qui l'entourent ont peut-être amené le fléau qui l'assaillit dès l'année 1823, et emporta en quelques mois la moitié des détenus.

Une nouvelle prison pour les débiteurs insolvables ou de mauvaise foi, auparavant entassés pêle-mêle à Newgate avec les malfaiteurs, a été établie dans White-Cross-Street; une autre encore est devenue, sous le nom de Clarkenwell, une succursale du grand dépôt de Newgate, comme celle de Cold-Bath-Field en est une de la prison de Bridewell.

A cette nomenclature un peu aride, joignons quelques réflexions générales. L'administration de toutes les prisons de Londres est moins satisfaisante qu'on ne serait porté à le croire en un pays aussi éclairé et aussi éminemment philantrope.

Dans quelques-unes il n'y a point de séparation pour les deux sexes; dans quelques autres, faute de sûreté, on met les prisonniers aux fers, ou au secret (et, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure, le secret en Angleterre est plus affreux qu'en d'autres contrées; car on y jette le prisonnier dans un caveau sans lit, avec un peu de pain et d'eau), ou bien on emploie contre les prisonniers divers moyens illégaux pour les empêcher de s'évader. Dans la plupart de ces prisons, les malades ne sont point séparés des détenus bien portans; point de travail, point d'instruction morale ou religieuse. Comme les sessions ou assises ne sont point fréquentées, les prévenus demeurent souvent jusqu'à cinq mois dans les prisons avant d'être jugés, et pendant ce tems ils ont communiqué avec le rebut de la société. Il reste donc, bien qu'on en dise, beaucoup à faire encore avant de porter le système des prisons de Londres au niveau de perfectionnement de celui de Paris.

Indépendamment des prisons ordinaires, il existe à Londres, comme à Paris, une sorte de dépôt ou de prison intermédiaire, dans laquelle on jette les détenus en attendant qu'on leur assigne la prison spéciale où ils doivent être renfermés. Cette prison intermédiaire a reçu le nom de *Spunging-House,* parce que la prévenance rapace du geôlier se charge, comme l'indique le

mot *spunging*, qui signifie *écornifler*, d'arracher au débiteur le peu d'argent qui lui reste, et de humer, si l'on peut s'exprimer ainsi, les dernières gouttes de ses ressources; buvant de son tonneau le vin jusqu'à la lie, *cadis cum fœce siccatis*, ainsi que le dit Horace. Cette hôtellerie, principalement à l'usage des débiteurs réfractaires, reçoit les captures avant qu'elles soient écrouées, étiquetées et parquées dans la geôle qui les attend; purgatoire bizarre, d'où l'espérance n'est pas encore bannie, mais où l'on a un avant-goût des horreurs de l'enfer qui tiendra sous les verroux les malheureux, lesquels peut-être ne reverront plus la douce lumière du jour. Tous les sexes, tous les âges sont réunis pêle-mêle dans cette antichambre de Newgate; la moralité près du vice; la décence auprès du cynisme; la tempérance à côté de l'ivrognerie; le dandy de Regent-street et la Thyade échevelée qui aime à suivre le cortége de Bacchus après avoir sacrifié à d'autres autels, comme aux tems de Babylone; car il est des paroisses ou quartiers à Londres qui ont autant d'autels de ce genre que l'antique capitale de Sémiramis.

Mais si les prisons de Londres sont inférieures aux nôtres, il n'en est pas de même des institutions charitables ou philantropiques et religieuses, qui appellent maintenant notre attention.

§ II.

INSTITUTIONS PHILANTROPIQUES ET RELIGIEUSES.

La Grande-Bretagne est la terre classique des associations; c'est le pays qui en offre le plus et qui en retire le plus de fruit. Nulle part, en effet, ne fut porté aussi loin cet esprit d'association qui favorise les entreprises utiles et prête ainsi au gouvernement une force incalculable, par les progrès qu'il prépare et les avantages qu'il assure. Les travaux exécutés par quelques sociétés anglaises ne s'obtiennent en d'autres pays, par l'action directe de l'autorité, que lentement, à grands frais, souvent encore d'une manière in complète, soit qu'ils cessent d'être protégés par les administrateurs qui les avaient ordonnés, ou qu'ils ne soient plus surveillés par l'ingénieur qui les avaient conçus et commencés. En France, le pouvoir avait usurpé jusqu'ici sans utilité le droit de tout faire; mais, à l'exemple de l'Angleterre, il sent enfin les avantages du développement facultatif de l'industrie, et il le favorise, à l'instar du gouvernement britannique. C'est un immense progrès dont nous sommes redevables à la marche de la civilisation, et surtout à la révo-

lution de juillet 1830, si féconde en résultats positifs pour le bien-être des nations.

Un des grands caractères moraux de la métropole anglaise est dans cette multitude d'institutions philantropiques et religieuses qui s'y sont développées. En effet, la charité se montre ici sous toutes les formes et se plie à toutes les exigeances de la misère humaine. Elle prend soin de l'enfance, essaie d'instruire l'ignorant, et de ramener à la vertu l'homme égaré; le vieillard, l'aveugle, le muet, l'orphelin, sont les objets de sa sollicitude; elle récompense les serviteurs zélés, elle propage la morale, elle éclaire l'artisan sur les procédés de son art, elle pénètre dans les prisons, avec l'espoir d'en améliorer le régime, et de réveiller, dans les cœurs endurcis par le crime, le sentiment du bien et du juste; enfin, les animaux eux-mêmes attirent sa pitié.

Parlons d'abord des institutions philantropiques ou charitables.

Outre les deux magnifiques hôpitaux entretenus pour les invalides, aux frais de l'état, l'un à Greenwich, pour les marins, l'autre à Chelsea, pour les soldats de terre, édifices auxquels nous reviendrons tout-à-l'heure, on compte à Londres plus de vingt hôpitaux ou lieux d'asiles consacrés aux malades et aux infirmes; plus de cent maisons de secours pour les vieillards et les fem-

mes enceintes; près de vingt établissemens charitables pour les indigens des deux sexes; environ trente pharmacies pour les distributions gratuites de médicamens aux nécessiteux; trois colléges gratuits; quarante-cinq écoles dotées pour l'éducation de quatre à cinq mille enfans des deux sexes; dix-sept autres écoles pour les orphelins; deux cent trente-sept écoles spéciales entretenues par les paroisses, au moyen de dons volontaires, pour vêtir et éduquer onze mille garçons ou filles, indépendamment de maisons de travail pour les pauvres sans asile. Les compagnies philantropiques de Londres distribuent annuellement près de deux millions de francs en charités publiques ou privées, et les distributions en tout genre, de la métropole, dépassent annuellement vingt-deux millions de francs.

La plupart des hôpitaux ont eu pour fondateurs des particuliers généreux; quelques-uns ont des revenus à perpétuité, et les autres sont alimentés par des souscriptions volontaires. Les salles sont propres et saines, la nourriture bonne et copieuse, les soins nombreux et empressés. Désignons rapidement quelques-uns de ces établissemens.

L'hôpital de Saint-Barthélemi, qui fut, dit-on, fondé vers l'an 1102, par un certain Rahère, ménestrel ou bouffon de Henri I^er^, reçoit les personnes indigènes, blessées par accident, et montre

au haut de son grand escalier le tableau représentant saint Barthélemi qui tient le couteau avec lequel il fut écorché vif sans se plaindre, raison pour laquelle sans doute il fut canonisé. Cet établissement, qui se trouve dans West-Smithfields, a pour rival, dans Southwark, l'hôpital Saint-Thomas-l'Incrédule, fondé en 1207 par un prieur de Bermondsey (1), et qui a près de deux cents lits pour les estropiés et les blessés. Dans le même quartier est l'hôpital de Guy, doté de quatre cents lits, avec une aile de bâtiment séparée pour les aliénés incurables. Un philantrope, du nom de Guy, légua, en mourant, toute sa fortune, qui était immense, à cet établissement, possesseur aujourd'hui de biens-fonds qui lui assurent un grand revenu. Près de ce quartier encore, mais dans celui de Lambeth, est l'hôpital de Bethléem, qui ressemble plutôt à un palais qu'à un hospice, et dont la construction ne remonte qu'à 1812; il ne renferme que des aliénés. Au même quartier de Lambeth, on trouve l'*Asile,* destiné aux jeunes filles orphelines, de neuf à douze ans, que l'on sauve ainsi de la prostitution, dans une cité où elle est si flagrante.

L'hôpital des Enfans-Trouvés, dans Guildford-

(1) Village près de Londres.

street (Foundling hospital), entretient quatre cents enfans, qui en sortent, les garçons à treize ans et les filles à quatorze, pour être mis en apprentissage. L'hospice des Sourds et Muets, dans Kent-Road (Deaf and Dumb asylum), ne date que de 1807. Dans Blackfriars-Road, l'hôpital de la Madeleine est le refuge des femmes de mauvaise vie ou des jeunes filles séduites qui ont été abandonnées par leurs parens, et qui, repentantes, retrouvent plus tard à se placer comme femmes de chambre ou domestiques, modistes, couturières, ou même institutrices, selon l'éducation qu'elles peuvent avoir reçue. Toutes ces filles ou femmes, au nombre de quatre-vingts, se réunissent le dimanche à la chapelle de l'hospice, et chantent les psaumes avec une mélodie ravissante.

Dans Old-Street-Road, l'hôpital de Saint-Luc, qui sert d'asile aux aliénés, est un vaste édifice à trois étages, indépendamment du rez-de-chaussée et des mansardes; il a place pour 300 malades, et les deux sexes habitent deux ailes différentes. Il y guérit plus de femmes que d'hommes, et il en sort annuellement un tiers de guéris. Saint-Luc est le pendant de Bethléem dans Lambeth, dont nous avons parlé plus haut, et sur lequel il convient de revenir un instant.

Des 150 hôpitaux ou infirmeries de Londres, Bethléem ou *Bedlam* est, sans contredit, le plus

curieux. On y renferme non le délire, l'idiotisme, l'aberration mentale, mais bien l'atrocité humaine lorsqu'elle a dépassé toutes les limites de la vraisemblance. Soyez original, bizarre dans le crime, les juges et le jury vous déclareront monomane, et vous serez pour votre vie retenu à Bedlam. Là sont les monstres de cruauté, de lubricité ou d'infamie, qui ne doivent qu'à la singularité et à l'excès de leurs vices la conservation de leur existence. Là vous trouverez un mari, père de quatorze enfans, qui a poignardé sa femme; ses chemises et ses mouchoirs ne lui suffisent pas pour essuyer ses pleurs continuels. Près de lui, vous apercevez un Italien qui a égorge sa fille après l'avoir violée; il est toujours dans un désespoir satanique, et c'est plutôt une bête féroce qu'un homme. Plus loin vous en voyez un autre qui, malgré sa douceur apparente, mit son plaisir à égorger de petits enfans, comme un jeune chat enfonce avec volupté ses griffes dans le ventre de la souris. Ailleurs est un incendiaire qui brûla un temple, parce que, selon sa croyance anabaptiste, une cathédrale était un lieu de perdition. Enfin, vous découvrez, dans une autre cour, un voyant qui converse régulièrement et à son gré avec Michel Ange et Moïse, dîne avec Messaline, Hermione ou Sémiramis; peint les spectres, les évoque et les tient sous son commandement.

N'oublions pas de citer encore la maison de correction de Bridewell, dont il a été question à l'article des prisons, maison où l'on fait travailler les fainéans repris de justice; citons également le bel et vaste hôpital de Londres (1), dans White chapel road pour les malades et les blessés; et l'Hôpital Saint - Georges, qui a la même destination, dans Hyde-Park corner. Enfin, nommons 1° l'Hôpital de Greenwich, situé sur la rive droite de la Tamise, à cinq milles au-dessous de Londres, et entrenant 3,000 invalides internes et plus de 30,000 externes; 2° l'Hôpital de Chelsea, sur la rive gauche du même fleuve, à un mille au-dessus de Londres, depuis Hyde-Park corner, et entrenant 400 pensionnaires internes. Nous reparlerons de ces deux établissemens au chapitre des environs de Londres.

Parmi les nombreux établissemens de charité, nous indiquerons, 1° la Société royale d'humanité, fondée en 1774, pour sauver les noyés; 2° des Sociétés des maîtres de pension en faveur des veuves et des orphelins; 3° la Société pour la suppression de la mendicité, qui secourt les mendians et ramène au devoir les fainéans; 4° les Maisons de charité maçoniques, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles; 5° la Société fondée dans la vue de

(1) Il admet par année jusqu'à 8,000 malades.

soulager et de faire élargir les personnes détenues pour petites dettes; 6° les Sociétés particulières destinées à secourir, les unes les Écossais, d'autres les Irlandais, d'autres les Gallois, et d'autres les Anglais proprement dits; 7° la Corporation pour le soulagement des veuves et enfans des ministres protestans; 8° celle de secours envers les étrangers; 9° les banques d'épargne, au nombre de plus de cent; 10° l'école des habits bleus (blue coat school) et l'école des habits verts (green coat school); la première est un établissement magnifique sous le rapport moral et intellectuel; 11° l'école de Westminster (Westminster school), où les riches font élever leurs enfans; 12° enfin, la Société pour la propagation des connaissances utiles (diffusion of useful knowledge), fondée en 1827, sous le patronage du célèbre Brougham, naguère lord-chancelier d'Angleterre, et, de droit, à ce titre, alors président de la chambre des Pairs. Cette société publie des traités de sciences et de bons livres et un journal comme notre Société des méthodes à Paris.

En étendant le cercle des écoles de manière à embrasser toute l'Angleterre, on y trouve, d'après un relevé fait en 1832, près de 20,000 écoles fréquentées par 1,300,000 enfans, dont 350,000 suivent les écoles du dimanche au nombre de 5,162.

En France, sur 32 millions d'habitans, il y a

3,142,375 individus du sexe masculin, de six à seize ans, qui s'instruisent : un tiers à peu près de ce dernier nombre fréquente les écoles : savoir : 11,114 les colléges royaux; 29,786 les colléges communaux; 9,232 les institutions; 20,000 les pensions, et 1,244,579 les écoles primaires.

La moyenne des enfans qui fréquentent les écoles est, par rapport à la population en Angleterre, de 1 sur 11 habitans, et en France, de 1 sur 20. Elle est aux États-Unis d'Amérique, de 1 sur 4; au pays de Bade et dans le Wurtemberg, de 1 sur 6; en Prusse, de 1 sur 7; en Bavière, de 1 sur 10; en Autriche, de 1 sur 13; en Irlande, de 1 sur 19; en Pologne, de 1 sur 78; en Portugal, de 1 sur 88; et en Russie, de 1 sur 367.

Si des associations philantropiques nous passons aux associations religieuses, nous en trouvons le nombre encore bien plus considérable; car un but religieux se rattache constamment aux différentes sociétés formées dans une vue d'instruction, de charité ou de philantropie générale. On compte à Londres plus de quarante assemblées de ce genre.

Nous ne citerons que les suivantes : Société pour la propagation du christianisme, fondée en 1699; Société pour la propagation de l'Évangile dans les pays étrangers; Société missionnaire de Londres; Société du port de Londres, qui a pour objet principal de répandre l'instruction parmi les marins

du port de Londres; Société biblique militaire et navale, établie pour l'instruction spirituelle des armées de terre et de mer; Société biblique anglaise et étrangère, fondée pour répandre les Bibles traduites dans toutes les langues vivantes; Société hibernienne de Londres pour instruire la population ignorante et pauvre de l'Irlande; Société pour l'établissement de la paix perpétuelle, fondée par les quakers; Société continentale, sous l'influence méthodiste; Société missionnaire pour l'intérieur de Londres, chargée de distribuer des Bibles à la classe pauvre; Société pour l'instruction chrétienne de Londres et des environs; Société pour la protection de la liberté religieuse; Société chrétienne pour la conversion des juifs; Société juive pour la conversion des chrétiens, etc., etc.

Cette indication déjà longue, et cependant très incomplète, donnera une idée de l'activité énorme de l'esprit religieux chez le peuple le plus protestant du monde. Nulle part aussi le clergé n'est mieux rétribué. Il jouit même de revenus énormes, qu'il obtient par les dîmes. Il possède, en outre, et presque entièrement, ceux des établissemens de charité; il touche encore les dotations affectées aux différentes chaires dans les universités ou dans les écoles publiques. D'immenses propriétés territoriales sont attachées aux siéges épiscopaux, aux cathédrales et aux églises collé-

giales. Le clergé tire aussi un revenu considérable du casuel, des places de prédicateurs dans les chapelles royales, des vicariats, des taxes des villes, des offrandes, du loyer des bancs dans les nouvelles églises, des charges de chapelains dans les armées de terre et de mer, auprès des ambassadeurs, des corporations et des compagnies de commerce. Enfin, le clergé britannique a le monopole de presque toutes les charges lucratives dans les établissemens publics, comme celles d'administrateurs, de bibliothécaires, de secrétaires et autres. D'après une revue anglaise bien informée, la dîme produit près de cent dix-huit millions de francs; la valeur des terres de l'Église excède cent soixante-douze millions de francs; les revenus des évêchés, trois millions sept cent cinquante mille francs; ceux des maisons de charité, cinquante millions de francs. L'archevêque de Cantorbéry, qui prend le titre pompeux de primat de la Grande-Bretagne, a un revenu de 32,000 livres sterling ou huit cent mille francs; l'évêque de Londres en a un de 100,000 livres sterling ou deux millions cinq cent mille francs, et celui de Winchester un de 50,000 livres sterling ou d'un million deux cent cinquante mille francs. Enfin, le revenu total du clergé britannique était, en 1831, de neuf millions quatre cent neuf mille cinq cent soixante-cinq livres sterling ou deux cent

trente-six millions quatre cent quatre-vingt-neuf mille cent vingt-cinq francs, partageables entre 26 évêques, 700 dignitaires, 4,000 desservans, 5,098 curés, 3,687 vicariats et 2,970 églises non curiales ni vicariales; en tout 11,755 églises dans 10,674 paroisses.

Ces revenus énormes sont encore une anomalie choquante dans un pays si éclairé, le seul où l'immense richesse du clergé se soit perpétuée comme une preuve de l'asservissement de l'intelligence au moyen âge. Les moines de ces tems de superstition faisaient du moins des aumônes abondantes; mais lorsque Henri VIII eut proclamé, et que sa fille Élisabeth eut assuré le triomphe de la réforme, le clergé anglican s'empara des revenus et des biens de l'église, en laissant à la nation le soin de nourrir les pauvres. C'est alors que fut établie cette taxe onéreuse pour les paroisses, qui a permis d'avancer, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, que la moitié de la population de l'Angleterre proprement dite, fait l'aumône à l'autre; taxe qui a depuis donné lieu à ce distique chanté par les pauvres eux-mêmes :

Hang sorrow and cast away care,
The parish is bound to find us.(1).

(1) Que le chagrin aille se faire pendre, et au diable les soucis : la paroisse est obligée de nous donner du pain.

Ne nous étonnons plus que la charité se montre sous tant de formes diverses en Angleterre, et particulièrement à Londres. Mais quittons ce sujet, que notre intention n'a pas été de traiter longuement, et arrivons à la troisième partie du chapitre des institutions britanniques.

§ III.

INSTITUTIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Le mouvement intellectuel de l'Angleterre crée chaque jour des sociétés nouvelles qui s'enrichissent rapidement de tout ce qui intéresse l'esprit humain, et ces institutions scientifiques sont d'autant plus favorables au développement de la pensée, qu'elles répandent presque dans toutes les classes le goût de la science. Il n'est pas nécessaire d'être littérateur ou savant pour en faire partie; il suffit d'y apporter sa part d'observations et d'expérience, ou de contribuer seulement par sa fortune à l'extension des idées utiles.

Parmi les corps savans de la capitale, nous devons placer en première ligne la Société royale de Londres; viennent ensuite l'Institution royale, la Société des antiquaires, la Société astronomique, la Société asiatique, la Société de géographie et une foule d'autres, indépendamment des universités

et des sociétés de médecine. Nous allons rapidement passer en revue les principales de ces associations de l'intelligence et du talent.

La Société royale de Londres est proprement l'Institut d'Angleteterre, avec cette différence qu'elle n'est pas, comme notre Institut, divisée en classes ou académies. Constituée en corps savant par Charles II, et installée à Sommerset-House par Georges III, elle tient une fois par semaine ses séances dans ce palais, et publie des mémoires sous le titre de *Transactions philosophiques*. Elle est dirigée par un président et un conseil composé de vingt-un membres. Il y a deux secrétaires chargés de la correspondance. Les canditats doivent être présentés par trois membres et ne sont ballotés qu'après dix assemblées; les deux tiers des votes des membres présens sont nécessaires pour l'admission, qui coûte huit guinées, plus la cotisation annuelle de quatre guinées, ou bien cinquante guinées une fois payées pour tenir lieu de toutes charges présentes et futures. Les étrangers sont admis à ces réunions particulières avec l'assentiment du président. Ils sont aptes aussi à devenir associés ou *fellows,* dont le nombre est aujourd'hui de plus de sept cents. Newton et Davy sont morts présidens de la Société royale.

La Société des antiquaires, dont les appartemens sont attenans à ceux de la Société royale, est aussi

d'une origine ancienne; mais elle ne fut constituée en corps savant que sous le règne de Georges II en 1751. Elle se compose d'un nombre indéterminé de membres ou d'associés. Les frais d'admission et cotisation sont à peu près les mêmes qu'à la Société royale. Un recueil des travaux des membres paraît sous le titre d'*Archéologie*.

La Societé astronomique est d'une fondation récente; elle a pour but l'avancement de la science, et publie des mémoires pour les adeptes.

L'Institution royale, dont le comte de Rumfort, ce celèbre philantrope, eut la première idée, fut fondée en 1789, et reçut en 1800 une charte royale sous la désignation d'*Institution royale de la Grande-Bretagne*. Son objet est d'enseigner, dans des cours particuliers, les principes des sciences et leur application aux progrès des arts et manufactures, ainsi qu'aux usages de la vie. Cette société se compose de sonscripteurs au nombre de plus de mille, et possède, avec un vaste amphithéâtre, un beau cabinet de chimie et de physique. Davy, dont le nom est devenu européen, professa dans cet établissement, et y fit ses premières découvertes.

La Société asiatique est, comme la Société astronomique, d'une fondation récente. Elle se compose d'orientalistes et publie un journal.

La Société de géographie est plus nouvelle en-

core. Elle a été fondée en 1830, sur le patron de sa sœur aînée de Paris, et elle publie un journal qui fait connaître les découvertes les plus nouvelles et les plus importantes. Au 1^er^ novembre 1830, elle comptait déjà plus de 500 membres souscripteurs. L'objet de cette société est 1° de réunir, enregistrer, choisir et imprimer les observations et découvertes nouvelles; 2° de former graduellement une bibliothèque des meilleurs ouvrages de géographie, un choix des meilleurs voyages, une collection complète de cartes, depuis les tems les plus anciens jusqu'à nos jours; 3° de procurer les modèles, les instrumens que l'expérience a fait reconnaître comme les plus utiles et les mieux adaptés aux besoins d'un voyageur; 4° de préparer des instructions succinctes pour les voyageurs, en désignant les parties qu'il est le plus désirable de visiter; 5° d'ouvrir des communications avec les autres sociétés savantes. Toutes ces conditions sont remplies par la Société de géographie de Paris.

Après ces différentes sociétés, qui se montrent sur le premier plan, nous indiquerons en seconde ligne quelques-unes des autres associations analogues, dont une complète énumération exigerait de longs développemens, qui dépasseraient les limites que nous avons cru devoir nous imposer dans cet ouvrage, lequel a un tout autre objet que les *itinéraires* et les *guides* spéciaux. Entre

toutes ces réunions savantes, nous citerons donc,

1° La société des arts (society of arts), dont le but est l'encouragement des arts industriels et libéraux, des manufactures et du commerce, à l'instar de la société d'encouragement de Paris; car toutes deux décernent des récompenses pécuniaires et des médailles honorifiques aux inventions utiles, aux découvertes et aux perfectionnemens en tout genre : cette société compte environ 2,000 souscripteurs;

2° L'académie royale, destinée à encourager et récompenser, stimuler les travaux des artistes, peintres, graveurs, sculpteurs, musiciens et autres. Un membre, pour être élu, est obligé de présenter à l'académie un tableau, une statue, un bas-relief ou tout autre modèle de l'art qu'il professe. Tous les ans, il y a une exposition publique des ouvrages des membres et de ceux des artistes étrangers à l'académie;

3° La société royale de littérature, fondée en 1821 sur le modèle de notre académie des inscriptions et belles-lettres, et qui a pour objet de propager la connaissance des diverses branches de la littérature. Elle accorde des bourses dans les universités aux jeunes gens dont les études ont été remarquées;

L'institution de Londres, dont le triple objet est l'acquisition de bons livres, la diffusion des con-

naissances par la lecture et des expériences, et l'établissement de cabinets littéraires. Déjà ses propres collections en ouvrages modernes sont très-nombreuses, et la société entretient à ses frais des cours sur différens sujets d'art, de science ou de littérature;

La société linnéenne, qui nourrit et étend le goût de la botanique et de l'histoire naturelle;

La société de géologie, qui cherche, comme celle de France, à pénétrer et à mettre au grand jour les mystères de la constitution du globe;

La société philosophique, dont l'objet spécial est l'étude de la philosophie naturelle; enfin, les sociétés d'entomologie, de minéralogie, de mathématiques, d'architecture, d'agriculture, d'horticulture, d'harmonie, etc. dont les noms indiquent suffisamment la destination respective.

Ajoutons à cette liste deux ou trois des institutions médicales, comme, 1° le collége des médecins (college of physiciens), dont la fondation remonte à l'an 1508, au tems de Henri VIII, et dont fut membre le célèbre Harvey, qui découvrit la circulation du sang; 2° le collége royal des chirurgiens (royal college of surgeons), incorporé par Henri VIII à la communauté des barbiers, qui, pour l'honneur du docte scalpel, en fut séparée en 1745; 3° l'école des vétérinaires, érigée en 1791 pour mieux étudier les maladies des animaux;

4° la compagnie des pharmaciens, fondée en 1606, pour l'exercice en commun de cette profession où l'ignorance est d'un si grand danger; 5° la société de médecine, qui entretient des conférences sur l'art de guérir, etc., etc.

Terminons ce paragraphe des institutions scientifiques de Londres, par quelques mots sur les établissemens propres à en seconder l'influence, comme les bibliothèques ou les musées et les universités. Nous arriverons enfin aux moyens plus directs et plus efficaces encore de propagation, c'est-à-dire la presse périodique.

Les bibliothèques de Londres sont très-multipliées; mais il n'y en a qu'une de publique, c'est celle du muséum; les autres appartiennent à de riches particuliers. La bibliothèque du musée de Londres appelé musée britannique, se compose d'ouvrages imprimés, de manuscrits et de cartes ou documens originaux. En 1832, elle contenait 218,957 volumes, 21,604 manuscrits, et 19,093 cartes ou documens divers.

Ce nombre est bien inférieur à celui des richesses de nos bibliothèques parisiennes, dont la liste est d'ailleurs assez étendue; la voici à peu près complète, avec le relevé le plus récent de ses collections.

Noms des Bibliothèques.	*Nombre de Livres imprimés.*	*Nombre de Manuscrits.*
Bibliothèque Royale.....	900,000	80,000
— Mazarine.....	100,000	4,000
— du Panthéon.....	112,000	20,000
— de l'Arsenal.....	170,000	5,000
— de la Ville.....	45,000	»
— des Invalides.....	20,000	»
— du Jardin des Plantes.	10,000	»
— du Louvre.....	55,000	»
— du Conseil-d'Etat.....	35,000	»
— des Ponts et Chaussées.	1,500	»
— du Musée royal.....	8,000	»
— du Ministère de l'Instruction publique..	11,000	»
— des Arch. du royaume.	14,000	»
— de l'Institut.....	90,000	»
— du Bureau des Longit.	4,500	»
— de l'Ecole royale de Chant.....	1,500	»
— de l'Ecole des Mines..	4,000	»
— de l'Ecole Polytechniq.	27,000	»
— de la Facult. de Médec.	26,000	»
— du Collége de Louis-le-Grand.....	30,000	»
— du Collége de France...	5,000	»
— du Conservatoire des Arts et Métiers.....	12,000	»
— du Conseil des Mines..	2,500	»
— des Quinze-Vingts....	2,000	»
— du Minist. de la Guerre.	7,000	»
— du Dépôt de la Guerre.	14,000	»
— de l'Imprimer. Royale.	800	»
— de la Cour de Cassation.	36,000	»
— du Tribunal de prem. Instance.....	25,000	»
A reporter....	1,768,800	109,000

Noms des Bibliothèques.	*Nombre de Livres imprimés.*	*Nombre de Manuscrits.*
Report.....	1,768,800	109,000
Bibliothèque des Avocats.....	4,500	»
— de la Préf. de Police..	1,200	»
— du Ministère des affaires étrangères...	13,000	»
— du Minist. de la Marine.....	2,500	»
— du Dépôt des Cartes et plans de la Marine.	12,000	»
— du Ministère des Finances.....	3,500	»
— de la Cour des Compt.	6,000	»
— de la Chambre des Députés.....	36,000	»
— de la Chamb. des Pairs.	2,000	»
— de la Sorbonne.....	1,000	»
Totaux.....	1,850,500	109,000

Ainsi, les bibliothèques des établissemens publics de Paris contiennent près de deux millions de volumes et plus de cent mille manuscrits, lorsque la bibliothèque publique de Londres ne renferme qu'environ deux cent mille volumes et vingt mille manuscrits, nombre encore bien inférieur à notre seule bibliothèque royale de la rue Richelieu, qui compte plus de neuf cent mille volumes imprimés, quatre-vingt mille manuscrits, cent mille médailles et deux mille cartes géographiques, ainsi que nous l'avons déjà indiqué en décrivant, au chapitre II, le musée britannique.

Parmi les autres bibliothèques attachées aux établissemens scientifiques de Londres nous citerons celles 1° de Russell institution, dans Great-Coram street, vaste collection d'ouvrages anciens et modernes, et de publications périodiques, comme revues et brochures. Cet établissement ne remonte qu'à l'année 1819. Les livres ne circulent entre les souscripteurs qu'à certaines conditions; le prix annuel de souscription est de trois guinées;

2° La Société royale, dont la bibliothèque est fort nombreuse et d'un bon choix;

3° L'Institution des protestans, dans Red-Cross-street, contenant 17 mille volumes et une collection de portraits;

4° La Société asiatique, dont la bibliothèque se compose principalement d'ouvrages orientaux;

5° La compagnie des Indes, dont nous avons cité la bibliothèque et le musée, en décrivant l'édifice, au chapitre II;

6° Le collége du Temple, dont la bibliothèque est généralement composée d'ouvrages de jurisprudence pour les élèves en droit et les barristers ou avocats;

7° Le collége de Sion, qui posséde une bibliothèque assez considérable.

Toutes ces bibliothèques étant des collections particulières, doivent être assimilées à des biblio-

thèques privées, où l'on ne peut entrer qu'en vertu de permissions individuelles.

Nous ne nous occuperons pas ici des observatoires, parce qu'ils sont situés hors de Londres, et qu'il en sera question dans le chapitre réservé pour les environs de cette capitale. Disons seulement que le principal est celui de Greenwich, que M. Herschell fils en a un à Slough, près Windsor, et M. South un autre à Kensington.

Quant aux universités, dont il nous reste à entretenir le lecteur, elles sont au nombre de 3, savoir : celle d'Oxford, celle de Cambridge et celle de Londres.

Les deux premières sont hors de Londres; mais, sous le rapport scientifique, il serait difficile de les en détacher, d'autant plus que ce sont les deux grandes et seules institutions de ce genre pour les trois royaumes d'Angleterre, et que l'université récemment formée à Londres même offre une organisation qui présente beaucoup d'analogie avec la leur. Nous allons donc traiter ici de ces trois universités, sauf à revenir aux deux premières, pour leurs édifices, lorsque nous décrirons les environs de la métropole. Nous allons parler d'abord de l'université de Cambridge, et ce que nous en dirons s'appliquera naturellement à celle d'Oxford, si nous tenons compte de quelques différences, dont voici les principales : 1.° l'université d'Oxford est

plus attachée à la haute église anglicane et au parti tory, c'est-à-dire celui de l'aristocratie, que Cambridge, qui contient beaucoup plus de whigs ou de libéraux; 2° à Oxford on n'admet pas un nombre d'étudians supérieur à celui que peuvent contenir les bâtimens de l'université, en sorte que le nombre des étudians est fixe. A Cambridge, au contraire, on permet aux élèves de se loger en ville, et leur nombre peut être illimité. Toutefois, dans les deux établissemens, il se maintient à environ cinq mille pour chacun; il y en a peut-être un peu plus à Cambridge; 3° à Oxford, on oblige les étudians à souscrire en entrant les articles constitutifs de l'église d'Angleterre; mais à Cambridge on attend que les études soient finies, de manière que les dissidens et les catholiques peuvent compléter leur éducation à Cambridge, sans pouvoir prendre, toutefois, de degrés; au lieu qu'à Oxford ils ne pourraient faire ni l'une ni l'autre de ces choses; 4° le cours des études à Oxford consiste presque entièrement en latin, en grec et en logique; au lieu qu'à Cambridge on cultive dans une égale proportion les sciences et la littérature. On laisse néanmoins à l'élève, le choix de ses études dans l'un et l'autre établissement.

L'université de Cambrigde existe depuis une époque assez reculée dans l'histoire d'Angleterre; on la fait même remonter au XIV^e^ siècle. Elle

consiste aujourd'hui en 17 colléges, dont chacun est gouverné par ses propres statuts; mais toutes les affaires publiques se règlent en commun dans une assemblée appelée sénat, et qui se compose de tous ceux qui ont reçu le degré de maîtres-ès-arts, degré qui exige préalablement sept années de présence à l'université. Le sénat confère tous les degrés et élit les membres du parlement, au nombre de deux pour chaque université. Le même sénat rend les arrêtés ou décisions générales sur toutes les matières qui ne concernent pas exclusivement chaque collége particulier. L'âge d'admission des élèves est de 16 ans.

La première année est exclusivement consacrée à l'étude des classiques et des mathématiques; mais ensuite on se borne aux mathématiques et à la philosophie naturelle.

Chaque élève doit assister au service de la chapelle de son collége, 8 ou 9 fois par semaine, et paraître à la salle du dîner au moins 4 fois.

A la fin de chaque année, il subit un examen devant les supérieurs de son collége. Celui de la seconde année consiste dans l'explication des auteurs grecs et latins, et en dissertations sur l'évidence du christianisme.

Aucun autre examen n'est exigé pour les années suivantes, si ce n'est vers le milieu de la quatrième; il roule principalement sur les élémens d'Euclide,

l'algèbre et les équations du second degré, six livres de l'Iliade d'Homère, l'Énéïde de Virgile, les démonstrations de Paley sur l'évidence du christianisme, et le livre de Locke sur l'entendement humain.

Ceux des élèves qui désirent obtenir ce qu'on appelle les honneurs, sont examinés seulement dans les mathématiques et la philosophie naturelle; mais alors les questions sont poussées jusqu'au suprême degré. Tout se fait la plume à la main.

Le degré de maître-es-arts n'est accordé que trois années après, c'est-à-dire à la fin des études.

Cette série d'études pourrait au premier abord sembler un peu maigre, mais il faut se rappeler qu'il y a en outre des cours sur toutes les branches de connaissances, de manière que chaque étudiant qui désire cultiver spécialement une branche quelconque de science, trouve à Cambridge et à Oxford les moyens de le faire. Nous n'avons mentionné ici que l'instruction absolument nécessaire pour être gradué.

De notables changemens ont eu lieu, il y a une quinzaine d'années, dans l'étude des mathématiques à l'université de Cambridge, comme à celle d'Oxford. Avant ce tems, le respect universel et pour ainsi dire fanatique que l'on portait à la mémoire de Newton, avait fait conserver exclusivement son livre des *principes* comme base d'instruction,

en dépit des progrès modernes dans l'analyse; il a fallu céder devant les inconvéniens d'une instruction arriérée et abdiquer la morgue nationale en baissant pavillon devant le savoir des Lagrange, des Laplace et des Legendre. La conséquence de cette révolution scientifique a été de faire regagner aux adeptes anglais le terrain qu'ils avaient perdu; et maintenant ils commencent à se retrouver de niveau avec les études continentales, par le triomphe de la raison, qui a secoué le préjugé, surtout à l'égard des mathématiques.

Telles sont à peu près les études et la constitution de l'université de Cambridge. Nous avons déjà signalé quelques disparités entre cette université et celle d'Oxford; en voici encore quelques-unes, mais purement de détails.

L'université d'Oxford est plus ancienne que celle de Cambridge; elle prétend remonter au tems du roi Alfred. Cambridge a 17 colléges, Oxford en a 25; Cambridge a un sénat, Oxford a ce qu'il appelle une convocation; à Cambridge on étudie principalement les sciences, et à Oxford principalement la logique. Du reste, nous le répétons, l'organisation est à peu près identique dans les deux universités. Voyons s'il en sera de même de celle de Londres.

L'université de Londres diffère des deux précédentes en ce que celles-ci ne sont, jusqu'à certain

point, ouvertes qu'aux personnes professant la religion anglicane, et excluent ainsi de fait la moitié des citoyens, tandis qu'elle admet toutes les religions indistinctement. Elle a été créée en 1825, par une société de riches particuliers, de manière à demeurer indépendante, soit du gouvernement, soit du clergé. L'un de ses plus zélés fondateurs est le poète Thomas Campbell, qui écrivit à ce sujet une lettre au célèbre Brougham, auquel on devait déjà tant d'utiles efforts pour l'instruction primaire.

Les actionnaires de l'université en ont confié la direction à un conseil de vingt-quatre membres pris dans leur sein. Il administre les finances et nomme les professeurs attachés à l'établissement. Dès la première année on y comptait 650 étudians dans les différentes branches de la médecine, de la jurisprudence et de l'éducation générale.

La durée des études est de quatre ans. Elles se divisent en trois classes : la première embrasse tout ce qui constitue une éducation libérale, c'est-à-dire l'étude des langues anciennes, de la littérature anglaise, des mathématiques, des sciences naturelles, de l'astronomie, de l'économie politique et de la chimie; la seconde a pour objet les connaissances d'agrément, comme les littératures italienne, française, allemande et orientale; la troisième comprend les études particulières à cer-

taines professions, comme celles du barreau, de la médecine, de l'anatomie, de la chirurgie, et de l'application de la chimie et des autres sciences aux arts.

L'université de Londres admet les élèves de tout âge, pourvu qu'ils soient en état d'expliquer Virgile et Xénophon, et qu'ils connaissent le calcul décimal, ainsi que le français.

La théologie ne fait point partie des sciences que l'on y professe, puisque toutes les sectes religieuses peuvent y envoyer des élèves. L'établissement laisse aux familles le soin de faire enseigner aux enfans le culte qu'elles désirent.

L'université de Londres étant encore considérée comme une institution privée, on n'y reçoit point de degrés.

Pour contrebalancer l'influence de cette institution si favorable à toutes les classes de la société, l'aristocratie britannique a imaginé de fonder dans Londres même, un collége royal, où l'on enseigne aussi toutes les sciences, et au premier rang la théologie, c'est-à-dire les doctrines de la religion anglicane, qui est celle du gouvernement et de la majorité des Anglais. Il en résulte toujours que les anglicans, seuls, sont admis dans ce collége, et que l'exclusion des dissidens circonscrit le cercle des élèves, ce qui, nous le répétons, n'a point lieu à l'université nouvelle.

Nous voici parvenu à la dernière partie du dernier paragraphe du présent chapitre affecté aux institutions britanniques, cette partie destinée à les mettre en relief, et qui a reçu le nom de presse périodique. Nous devons quelques développemens à ce levier de l'opinion, à ce télégraphe de la pensée, à ce fanal des connaissances humaines et des libertés publiques, à ce flambeau de la vérité, comme du mensonge, à cette presse, en un mot, dont tant de monde use et abuse, qui porte avec elle son remède, en guérissant d'une main le mal qu'elle fait de l'autre, et qui, en dernier résultat, dirige et hâte les progrès de la civilisation.

PRESSE PÉRIODIQUE.

La presse périodique, ce panorama qui reproduit tout, le vrai comme le faux, le bien comme le mal, le plus petit incident comme l'affaire la plus grave, exerce une influence prodigieuse en Angleterre, où presque rien ne se fait en secret, où la moindre anecdote, comme l'événement le plus extraordinaire, se publie et se trouve répété par cent journaux de diverses couleurs, qui déploient leurs bannières chaque jour, chaque semaine, chaque mois ou chaque trimestre, sans parler des ouvrages de circonstance. Nous allons par-

courir successivement chacun de ces quatre degrés de publication périodique à Londres, métropole où la presse a plus qu'ailleurs, ses courtisans, ses caprices, ses iniquités, ses ministres, ses palais, comme ses intrigues et ses faiblesses; car elle cède aussi plus d'une fois à la faveur et à la captation. D'adroits observateurs s'insinuant dans les coulisses, voient le jeu des machines et par quelles misérables rouages, au moyen de quels écrits et de quels artifices plus ou moins puérils, on réagit sur le bon public, lequel ne juge ordinairement que sur les apparences.

JOURNAUX.

Le nombre des journaux qui se publient maintenant dans les îles britanniques s'élève à près de trois cents, dont environ deux cents pour l'Angleterre propre, quarante-cinq en Écosse et cinquante-cinq en Irlande.

Pour sa part, Londres en possède plus de quarante, savoir : douze publiés tous les jours, dont six le matin et six le soir; deux qui le sont trois fois par semaine; sept, deux fois; vingt-un une fois la semaine. Le relevé, suivant qui est de 1833, fera connaître les noms de ces journaux, avec les époques de leur publication.

Journaux paraissant tous les matins.

Times, Morning-Chronicle, Morning-Advertiser, Morning-Herald, Morning-Post, Public Ledger.

Journaux paraissant tous les soirs.

British-Traveller, The Courrier, Globe and Travaller, Standard, Star, Sun.

Journaux paraissant trois fois par semaine.

English-Chronicle, Saint-James-Chronicle.

Journaux paraissant deux fois par semaine.

Examiner, Observer, Bell's-Messenger, National-Register, News, John-Bull, London-Gazette.

Journaux paraissant une fois par semaine.

Age, Atlas, Sunday-Monitor, Dispatch, Englishman, Examiner ou Observer, Guardian, Bell's life in London, Spectator, Sunday-Times, Weeckly-Times, Farmer's Journal, County-Chronicle, Athenœum, Law-Chronicle, Law-Advertiser, Baldwin's Journal, Cobbett's Journal, Literary Gazette, Court Journal.

Ces quarante-un journaux quotidiens ou hebdomadaires, circulent dans Londres pour une population d'environ quinze cent mille habitans. Paris ne compte qu'une vingtaine de journaux pour ses 900,000 ames; Édimbourg en a onze pour 127,000 ames; Dublin, 17 pour 227,000 ames.

La quantité d'exemplaires jetés chaque jour dans la circulation par les établissemens quotidiens de la métropole britannique, avec les supplémens qu'ils donnent dans l'occasion, est de 40,000 environ, qui paient au trésor public un droit journalier de timbre de 750 livres sterling ou 18,750 francs, ce qui revient à 6,750,000 fr. par année, somme à laquelle le *Times* contribue pour 1,700,000 francs, et le *Morning Chronicle* pour 1,300,000 francs. La moyenne de la circulation pour tous les journaux de Londres est chaque matin de 28,000 exemplaires; chaque soir de 12,000 exemplaires, et chaque semaine de 10,000 pour les publications hebdomadaires émises à des jours différens, savoir : 2 journaux le mardi, le jeudi et le dimanche; 6 le lundi et le dimanche, 1 le mardi et le vendredi, 11 le dimanche, 2 le lundi, 1 le mercredi, 2 le jeudi, et 4 le samedi. L'imprimeur qui tirerait un seul exemplaire non timbré payerait une amende de 100 livres sterling ou 2,500 francs.

On ne s'abonne pas en Angleterre, du moins à Londres, aux journaux quotidiens, comme cela se pratique en France; mais chaque journal a, comme nos journaux du soir à Paris, des vendeurs ambulans ou aux coins des rues, lesquels portent ou distribuent les exemplaires immédiatement après leur émission. Le *Times* (le Tems) distribue

chaque jour environ 10,000 numéros; le *Morning Chronicle* (la Chronique du matin), 8,000; le *mornig Herald* (le Héros du matin), 5,000; le *Courrier*, 5 à 6,000. Les autres journaux viennent en proportion plus ou moins faible.

Le *Morning Advertiser* (l'Avertisseur ou Moniteur du matin) n'est guère lu que dans les cafés et les tavernes, dont les maîtres ont un intérêt direct à la prospérité de cette feuille, parce que ses bénéfices sont employés à faire donner de l'éducation aux enfans des vieux cabaretiers. Le *Public Ledger* (le Grand Livre public) s'adresse exclusivement à la classe des marchands. Le *Morning Journal* (Journal du matin), connu auparavant sous le nom de *New-Times*, est lu par les ultrà-torys opposés aux ultrà-whigs ou radicaux, qui soutiennent le *Morning Chronicle* et le *Times*, tandis que le *Morning Post* (la Poste du matin) a ses lecteurs dans le monde fashionable, comme le *Courrier* et le *Journal de la cour*, ou *Court-journal*, ce dernier pensant comme tout le monde ou comme personne.

Le *Times* jouit d'une haute réputation pour la sagacité avec laquelle ses rédacteurs s'emparent des questions politiques au moment même où elles occupent les esprits. Ses articles se distinguent par une diction brillante, une entraînante véhémence et des sophismes toujours plausibles; émou-

voir les passions, remuer les intérêts, faire avancer les préjugés en rang de bataille et les amener au combat : telle est la science du *Times*, et en cela il passe pour le premier journal de l'Europe. Cependant il est dénué de philosophie; il triomphe seulement par l'argumentation, la dialectique et une faconde inépuisable. La rédaction du *Morning-Chronicle* est plus sévère et plus nourrie de pensée; mais par leur force même et leur consciencieuse profondeur, les articles de ce journal restreignent le nombre de ses lecteurs. D'un autre côté, il a un peu déchu depuis 1833, parce qu'il est trop souvent livré à des talens secondaires.

Pour diminuer les frais de timbre, qui en Angleterre, sont énormes, les journaux quotidiens ont adopté un format grandiose. Celui du *Times* a 4 pieds de long sur 3 de large, et contient 43 colonnes, dont plus de 30 sont remplies d'annonces, et renferment plus de 90,000 mots. Il y a quinze colonnes de correspondance et de nouvelles des différens pays, imprimées en petits caractères et comprenant plus de 45,000 mots, en trois colonnes en gros caractères, qui en contiennent plus de 6000; de sorte que le *Times*, dans ce format, renferme environ 150,000 mots, c'est-à dire la valeur de plus d'un volume in-8°, ce qui donne par année, déduction des dimanches et fêtes, environ 300 volumes, dont chacun est composé dans le jour

et imprimé à 4,000 exemplaires dans une heure. C'est cette énorme quantité de 150,000 mots que l'intrépide lecteur anglais dévore le matin à son déjeuner. Que dis-je? il ne se borne point à un seul journal, il en avale cinq à six avec son thé, ses deux œufs frais et ses tartines de beurre. Quand il tient un de ces journaux sur la table, il disparaît derrière cet énorme format, et il faut se dresser sur ses pieds pour découvrir ainsi le lecteur en fonction.

Les frais annuels du *Times* excèdent, dit-on, 100,000 livres sterling, et les actionnaires de cette feuille reçoivent un dividende de 24,000 livres sterling ou 600,000 francs. On estime à 250,000 livres sterling ou 6,250,000 francs le capital que les journaux du matin publiés à Londres mettent en mouvement.

Le personnel d'un journal du matin se compose d'un éditeur, d'un sous-éditeur, de quatorze ou quinze rédacteurs réguliers, aux appointemens de six guinées ou 156 francs par semaine, de 40 à 45 compositeurs dans les ateliers de l'imprimerie, dont quelques-uns travaillent toute la journée et reçoivent environ 60 francs comme salaire, plus une gratification pour les heures d'excédant, tandis que d'autres, nommés surnuméraires, et chargés de composer ce qu'on appelle *gallay*, reçoivent chacun environ 30 francs. Il y a de plus

1° un ou deux correcteurs qui revoient les épreuves et reçoivent environ 70 francs par semaine; 2° un *reading boy* ou bambin lecteur, qui lit tout haut la copie au correcteur; 3° un imprimeur qui touche 150 à 200 francs par semaine; 4° un certain nombre d'hommes et d'enfans occupés à enlever les feuilles à mesure qu'elles tombent du cylindre; 5° un *publisher* ou publicateur et un sous-publicateur; 6° plusieurs commis au bureau pour recevoir les annonces et tenir les comptes; 7° un portier et une foule d'enfans pour les courses.

Les appointemens de l'éditeur sont de 600 à 1000 livres sterling, 15,000 à 25,000 francs par an; ceux du sous-éditeur de 400 à 600. Il y a en outre des rédacteurs accidentels à tant la ligne.

L'éditeur ou rédacteur en chef est chargé des grands articles ou résumés de ce qu'il y a de plus important dans la feuille du jour. Le sous-éditeur fournit les détails. Ceux des rédacteurs qui rendent compte des séancce du Parlement, et dont le nombre varie de 10 à 14, sont presque tous des étudians en droit qui se relèvent les uns les autres, de manière que chacun reste à la chambre des Lords ou des Communes une demi-heure ou trois quarts-d'heure, ou davantage au besoin. Chacun, en revenant au bureau du journal, rédige la portion de séance qu'il a entendue, en prenant des notes ou même sans notes, et il appelle l'attention

du rédacteur en chef sur les points saillans des débats, qui se prolongent bien avant dans la nuit et quelquefois jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Les rédacteurs accidentels, autrement appelés rédacteurs marrons, par allusion aux agens de change et aux courtiers de bourse, recueillent ou inventent les faits et en portent ou envoient le récit à plusieurs journaux à la fois, en le reproduisant sous des formes diverses. Quand l'article est admis, c'est d'ordinaire une bonne fortune pour son auteur; mais la rivalité de ces écrivailleurs et la prudence des éditeurs, rend ce commerce chanceux. Un article de la *Revue de Westminster* reproduit par la *Revue britannique*, rapporte à ce sujet une anecdote assez piquante:

« Un de ces pauvres diables qui avait laissé, dit cette revue, passer quinze jours sans recueillir la plus petite aventure, désespéré de ce contre-tems, s'avisa de recourir à la fiction, au défaut de la réalité. Il imagina un assassinat qui aurait fait honneur au plus habile romancier. En quelques minutes, le crime fut consommé, déposé sur le papier et expédié en bonne forme à tous les journaux. Chemin faisant, le porteur de cette effrayante nouvelle, c'était le fils du pauvre diable, fut accosté par un homme du métier, qui trouva moyen de lire le précieux papier et d'arrêter,

sous différens prétextes, le trop crédule messager. L'homme en question fit à la hâte un autre récit du prétendu assassinat et l'envoya sans perdre de tems à deux bureaux. Il y gagna de vitesse le courrier de son confrère, et, son récit, arrivé le premier, eut les honneurs de l'insertion. Le samedi suivant, le véritable inventeur de l'assassinat se présente pour toucher le prix de son article : on refuse, ce n'était point sa relation qu'on avait insérée. Il insiste, et tout en reconnaissant que les termes ne sont pas exactement ceux dont il s'est servi, il revendique la propriété du fait, jurant ses grands dieux qu'il a été le seul témoin de l'aventure. On confronte alors nos deux historiens. Le plagiaire garantit l'exactitude de son récit, l'inventeur déclare qu'il avait été calqué sur le sien et qu'on lui avait volé son assassinat. Le plagiaire de repousser vigoureusement cette injure, et de prétendre qu'il avait puisé ses documens aux meilleures sources. La querelle allait s'échauffer de plus en plus, quand le véritable plagiaire, emporté par la passion, mit fin au débat, en s'écriant : Misérable faussaire! comment oses-tu dire que tu as été témoin de l'assassinat, quand c'est moi, moi seul qui en suis l'inventeur?»

Nous avons dit plus haut que le *Times* se tire à raison de 4,000 mille exemplaires par heure. Cette vitesse est vingt fois plus grande que celle à

laquelle on pouvait atteindre il y a 15 ans, où la meilleure presse ne tirait que 200 exemplaires par heure.

On a calculé que, pour transcrire à la main un numéro du *Times,* il faudrait six journées consécutives de travail du copiste le plus expéditif. Ce journal se publie à 10,000 exemplaires; donc il faudrait 60,000 personnes pour copier dans un jour ce qu'il émet quotidiennement. Une seule presse à vapeur accomplit cette tâche en une heure avec 24 personnes. La puissance des arts est devenue telle qu'aujourd'hui un seul homme peut exécuter ce que cent mille n'auraient pu faire il y cent ans.

Une rapidité analogue, s'il est possible, existe dans la distribution ou l'envoi des journaux du matin; mais ce que nous devons en dire s'appliquant de même aux journaux du soir, nous y reviendrons après avoir traité de ceux-ci.

Le plus répandu des journaux du soir est le *Globe,* dont la valeur paraît être de cinquante mille livres sterling. Celle du *Courrier* est encore plus considérable, quoique ses lecteurs soient moins nombreux. La raison est qu'il a bien plus d'annonces, et que les annonces se paient fort cher. On porte la valeur du *Courrier* à quatre-vingt-dix mille livres sterling. Le *Sun* ou *Soleil* présente un capital de quatorze mille livres sterling. Ce journal a, comme le *Globe,* une couleur

libérale. Le *Stendart* ou l'*Étendard* est le journal du haut-clergé, et le *Star* ou l'*Étoile* celui du bas-peuple.

Les dépenses d'un journal du soir sont beaucoup moins considérables que celles d'un journal du matin. Les six de ce genre, qui s'impriment à Londres, ne tirent pas, réunis, plus que le *Times* lui seul; et encore, parmi ces six journaux, le *Globe* et le *Courrier* enlèvent-ils la plus grande partie des souscripteurs. Néanmoins, chaque journal du soir a son éditeur, son sous-éditeur et trois ou quatre rédacteurs chargés de rendre compte des débats judiciaires. En général, ces feuilles sont les premières à donner les nouvelles du dehors. Pendant la durée des sessions du Parlement, le compte des séances est donné à six heures et demie, de sorte que, par le moyen de la poste, on peut, à une distance de cent milles ou trente-trois lieues de la capitale, avoir à son déjeuner un journal qui contient le récit de ce qui s'est passé au Parlement deux heures après l'ouverture de la séance. Dans quelques circonstances de haut intérêt, la presse d'un journal du soir a été en mouvement jusqu'à onze heures du soir, et un certain nombre d'exemplaires contenant sept ou huit colonnes de discussion, a été expédié par exprès vers les points les plus éloignés du royaume. Au moyen de ces exprès, quelques-uns des journaux du soir ob-

tiennent en quelques heures une incroyable rapidité. Le *Courrier* et le *Sun* ont quelquefois donné le discours d'ouverture du roi de France trente-six ou trente-sept heures après que leurs agens en avaient eu connaissance à Paris.

Un fait encore plus frappant réclame ici sa place. A l'époque où les affaires de l'Amérique du sud intéressaient si vivement la nation anglaise, un vaisseau arrive à Liverpool avec des lettres qui contenaient la nouvelle d'une victoire de Bolivar. Aussitôt que le vaisseau fut signalé, l'agent expédia un bateau pour recevoir les dépêches : celles de Londres furent expédiées par un exprès, et arrivèrent à une heure et demie le lendemain. Elles furent communiquées au *Globe,* et, à trois heures et demie, le banquier à qui elles avaient été adressées, reçut dans la Cité un numéro du journal qui en donnait la traduction. Un quart-d'heure après, le courrier qui les avait apportées de Liverpool à Londres repartit pour Liverpool, avec un numéro du journal de Londres, et le jour suivant, à onze heures, l'agent de Liverpool l'avait déjà reçu. Comme dans cet intervalle, le vent n'avait pas été favorable au vaisseau porteur des nouvelles d'Amérique, et qu'il n'avait pu entrer dans le port, les habitans de Liverpool reçurent de Londres, qui en est à 90 lieues, la première nouvelle de la bataille, une heure avant

l'entrée du vaisseau qui l'avait apportée. Enfin, lorsque l'empereur de Russie, en 1814, visita Oxford, à 20 lieues de Londres, la nouvelle de son arrivée fut envoyée le soir, par un exprès, à un journal du matin; l'empereur trouva sur sa table le récit de sa visite de la veille.

Les propriétaires du *Globe* et du *Courrier* partagent un dividende de 14,000 livres sterling par an, ce qui est environ 20 pour o/o sur les capitaux engagés. Ces capitaux sont fournis par des particuliers qui, en général, s'inquiètent peu de l'administration du journal, pourvu que leur dividende ne subisse pas de diminution; il faut pour cela une circulation d'aumoins 2000 exemplaires. Cependant un des propriétaires, afin d'obéir à un acte du Parlement, est tenu de faire enregistrer au bureau du timbre son nom avec ceux de l'éditeur et de l'imprimeur. Lorsque cet enregistrement a eu lieu, le propriétaire jure qu'il est en effet investi de la propriété, et l'on ne fait aucune recherche pour s'assurer si quelquefois il ne serait pas un homme de paille. Au reste, le caractère général des journaux anglais est honorable. Chez eux la probité est la règle, la vénalité l'exception.

Il ne faut pas perdre de vue, cependant, que le journalisme n'est point une profession, mais un commerce. On s'associe pour faire un journal et en retirer de grands profits, comme des capitalistes

s'associent pour entreprendre le péage d'un pont, d'une route ou d'un canal. Il s'agit moins de talent et de principes que d'argent, de capitaux et de moyens de les multiplier. Pour cela on s'adresse aux passions, on soutient un parti, aux dépens de sa conscience. Combien de journaux passent brusquement d'un camp à l'autre, sans changer ni de propriétaires ni de rédacteurs! Il ne faut point aller en Angleterre pour avoir quelquefois des exemples de ce genre.

Après avoir indiqué à l'attention les journaux quotidiens, passons aux feuilles hebdomaires.

Les feuilles qui se publient à la fin de la semaine, et qu'on appelle *hebdomaires,* mot tiré du grec ἑβδομος, septième, paraissent, comme on l'a vu plus haut, les unes les samedi, d'autres le dimanche, d'autres le lundi, ou le mercredi ou le jeudi.

Les journaux du dimanche le plus en vogue, sont l'*Atlas,* journal rédigé avec indépendance, qui eut d'abord un format énorme, et qui ensuite a pris l'in-4°; l'*Age* ou le Siècle, journal favori des clubs et vivant de personnalités ou d'indécences; *Bell's Messenger* ou le Messager de Bell, grand spéculateur de journaux; l'*Englishman* ou l'Anglais; l'*Observer* ou l'Observateur; le *Sunday-Times* ou le Tems du dimanche, qui suit les principes du whigisme; le *Weckly-Tims* ou le Tems de la semaine, etc. Les journaux du samedi sont

le *Farmer's journal* ou Journal du Fermier, et le *County Chronicle* ou la Chronicle du Comté. L'*Athenæum* paraît le mercredi; le *Law-Chronicle* ou la Chronicle de la Loi, et le *Law-Advertiser* ou le Moniteur de la Loi, se publient le jeudi; tandis que la *Literary Gazette* ou Gazette Littéraire, journal fort estimé; le *Court journal* ou Journal de la Cour; *Cobbett's Register* ou le Registre de Cobbett, paraissent le samedi. Le but unique de la *Gazette littéraire* semble être, suivant une revue anglaise, de prêter une vogue d'emprunt à telle publication et de détruire ou d'entraver le succès de telle autre.

Les risques auxquels peut être exposé un journal hebdomadaire, sont peu de chose en comparaison de ceux des feuilles quotidiennes. Un journal quotidien, quel que soit le talent qui préside à sa rédaction, doit avoir à supporter pendant long-tems une perte de plus de cent livres sterling par semaine, s'il ne recule pas devant les dépenses extraordinaires qui seules peuvent assurer sa durée et son succès. Un journal du dimanche peut, au contraire, être créé d'un jour à l'autre, sans exiger beaucop de dépense. Les frais annuels d'un bon journal hebdomadaire peuvent être restreints à vingt livres sterling ou cinq cents francs, et l'on a vu des exemples d'un bénéfice de cent mille francs dans la première année. Le *John-*

Bull fut dans ce cas, et le journal de *Bell* se tire à plus de vingt mille exemplaires. Ce dernier journal (the Bell's life in London), s'adresse spécialement aux boxeurs, aux parieurs, aux joueurs, à ce qu'on appelle en Angleterre le *ring* et le *turf* (1).

Le samedi et le dimanche il s'imprime à Londres plus de cent mille exemplaires de feuilles hebdomadaires, sans compter celles du lundi, du mercredi et du jeudi. Les sommes que le gouvernement reçoit de tous ces journaux, pour les droits de timbre et le droit sur les annonces, ainsi que pour le droit d'excise sur le papier, approche de cent mille livres sterling, ou 2,500,000 fr.

Presque tous les journaux qui paraissent le dimanche professent des opinions libérales. Trois seulement, *John-Bull,* l'*Age* et le Journal de *Bell,* sont manifestement ultras. Ces feuilles du dimanche sont surtout répandues dans les classes moyennes et inférieures de la société. Nous avons à Paris deux feuilles de ce genre, le *Bon-Sens,*

---

(1) On appelle *the ring* (l'anneau) ceux qui s'occupent spécialement de l'art de boxer, et qui parient pour tel ou tel boxeur fameux; et *the turf* (la pelouse) ceux qui s'occupent des courses de chevaux. Tous ont coutume de se réunir dans les *flash houses,* tavernes où se dépense le produit des paris ou des vols commis sur les badauds et les spectateurs.

journal d'opposition, et le *Dimanche,* ou le *Sens-Commun,* journal ministériel.

L'*Examiner* et l'*Atlas* renferment habituellement d'excellentes critiques sur le théâtre. Le *John-Bull* et l'*Age* ne manquent ni de trait ni de brillant. Tous, au surplus, remplissent bien leur objet; ils exercent une grande influence sur la masse des lecteurs. Le nombre total des exemplaires des journaux hebdomadaires est de plus de cent mille, et il s'accroît encore à mesure que le besoin de l'instruction s'augmente. Il n'y a point d'homme sachant lire, qui, en allant dans une taverne ou un café de Londres, ne demande en même tems un journal. Le nombre d'exemplaires des six journaux du matin est, comme nous l'avons dit, de 28,000, et chaque exemplaire est lu par trente personnes au moins. Le nombre d'exemplaires des journaux du soir est de 10 à 11,000. Ainsi, le total des exemplaires quotidiens étant de 38 à 39,000, et le terme moyen des lecteurs de trente par chacun, il en résulte que chaque jour plus de 11,000 lecteurs sont au courant des nouvelles du matin et du soir, dans la ville de Londres. Les divers journaux politiques et scientifiques ou religieux, réunis, donnent une masse de plus de 800,000 personnes sur 1,500,000 qui lisent les papiers publics de la métropole.

En jetant les yeux sur la liste des journaux qui

s'impriment en Angleterre, on ne peut s'empêcher d'être vivement frappé de leur nombre, comparé avec la quotité de la population. Le nombre total des exemplaires de journaux qui paraissent dans la Grande-Bretagne durant la semaine, est d'environ 500,000, et la population des trois royaumes dépasse 23,000,000 d'habitans. Or, une circulation de 500,000 journaux par semaine, donne un terme moyen de plus de 70,000, ce qui établirait la proportion d'un journal par 357 personnes. En déduisant les exemplaires qui s'expédient aux Indes orientales et occidentales, en Amérique et dans les autres parties du monde, nous aurons un journal pour 400 personnes, y compris les enfans et les illettrés. Ce chiffre est encore bien plus élevé aux États-Unis, où il paraît plus de 800 journaux, dont 50 quotidiens, pour une population de 12,000,000 d'individus. Une revue a établi le calcul suivant pour les journaux des deux pays.

La totalité du tirage des journaux de la Grande-Bretagne est de 27,827,000 exemplaires, ce qui donne un terme moyen de 1,100 exemplaires par chaque journal, le nombre des journaux étant calculé à 334, dont 20 quotidiens. Aux États-Unis, en supposant le tirage moyen à 1,000 exemplaires, on a, pour 550 journaux hebdomadaires, un tirage annuel de 28,000,000 d'exemplaires;

pour 200 journaux semi-hebdomadaires, un tirage annuel de 20,800,000 exemplaires; et pour 50 journaux quotidiens, un tirage annuel de 15,600,000 exemplaires : ce qui fait un total de 64,400,000 exemplaires.

Il s'imprime donc aux États-Unis deux fois et demi autant de journaux que dans la Grande-Bretagne, qui a une population double; et un million d'habitans aux États-Unis d'Amérique, achète cinq fois autant de journaux qu'un million d'habitans dans les Iles britanniques. Il est vrai qu'aux États-Unis la population est généralement bien moins agglomérée qu'en Angleterre; car 1,000 personnes occupent à elles seules autant de terrain que 10,000 en Angleterre. D'ailleurs, la presse périodique est beaucoup plus favorisée aux États-Unis, en ce que tous les journaux sont affranchis du timbre et peuvent s'élever et se multiplier à bien moins de frais, n'ayant pas besoin d'un aussi grand nombre d'abonnés ou d'acheteurs pour se soutenir. Peu de journaux en Amérique ont plus de 1,300 abonnés; il n'y en a que trois qui en aient au-delà de 4,000.

En Angleterre les journaux politiques ne se soutiennent que par les annonces; celles de 1830 ont été, pour l'Angleterre proprement dite, de 781,908; pour l'Écosse, de 101,103; et pour l'Irlande, de 209,840 : total 1,092,850 annonces.

Malgré le droit de fisc, et proportion gardée, elles coûtent moins cher qu'en France.

Parmi les journaux hebdomadaires de Londres, il en est qui sont purement littéraires, comme la *Gazette litteraire,* la *Wecckly review* et l'*Athenæum,* journaux qne nous avons déjà nommés. Le premier est le plus répandu; il penche plutôt pour le torysme ou l'aristocratie, qu'aux idées libérales; bien qu'il n'affecte pas de couleur politique, il jouit depuis long-tems de la faveur publique. L'entreprise a un bénéfice annuel de près de 5,000 liv. sterling. La *Wecckly review* s'interdit toute discussion politique; elle est d'une date plus récente, mais elle obtient un succès progressif. L'*Athenæum* donne, à la plupart de ses articles, une teinte libérale très-prononcée, et la physionomie du journal, pris dans son ensemble, est fort libérale.

Si nous voulions rapprocher les journaux de Londres et de Paris, nous trouverions que Paris a maintenant 12 journaux du matin, et Londres 6; que Londres a six journaux du soir, et Paris trois seulement; que Londres a une vingtaine de feuilles hebdomadaires, lorsque Paris n'en a que 5 ou 6; mais que Paris a 4 ou 5 petits journaux du matin pour les spectacles, quand Londres n'en a aucun. A Londres il ne se publie quotidiennement d'ordinaire aucun journal français, lorsque Paris a un journal anglais.

Il nous reste à parler des publications mensuelles et trimestrielles qui paraissent à Londres sous les titres de revues ou magasins, mais que nous rangerons sous le titre unique de revues.

REVUES MENSUELLES.

En Angleterre les principales revues sont les organes avoués de puissans partis politiques, et elles exercent sur l'opinion une grande influence. C'est à répandre les doctrines de leurs partis respectifs qu'elles s'attachent surtout; les intérêts de la littérature ou de la science ne sont pour leurs éditeurs qu'un objet secondaire. Cette marche régulière, cette unité de vue et de direction paraissent admirablement calculées pour conserver à ces recueils l'importance qu'ils obtiennent et leur action sur l'esprit public. En un mot, ces revues sont toutes rédigées dans un esprit d'unité complexe, dont la force collective est enveloppée de mystères, les articles n'étant jamais signés par leurs auteurs, ce qui les oblige à donner non pas leurs opinions personnelles, mais celles de la coterie qu'ils représentent, et qui n'épargne point ses adversaires.

Parmi les revues mensuelles qui ont acquis une certaine vogue à Londres, nous citerons, 1° la *Monthly Review*, ou Revue mensuelle, consacrée

uniquement à une revue d'ouvrages; 2° la *New-Monthly-Magazine,* ou Nouveau Magasin mensuel, naguère sous la direction du poète Campbell, et qui renferme des articles presque toujours saillans, dans un esprit entièrement radical; 3° le *Monthly-Magazin,* ou Magasin mensuel, moitié scientifique et moitié littéraire, comme à Paris la *Revue des deux Mondes,* la *France littéraire,* et la *Revue Britannique;* 4° le *Gentleman's-Magazine,* ou Magasin du Gentleman, la plus ancienne des revues de Londres, rédigée dans les vieux principes, et lue surtout par le clergé; 5° le *London-Magazine,* ou Magasin de Londres, recueil entièrement littéraire, dans le genre de la *Revue de Paris;* 6° le *Monihly literary advertiser,* ou Moniteur mensuel littéraire, journal de librairie, donnant uniquement les titres et annonces d'ouvrages nouveaux, comme notre *Journal de la Librairie,* publié par M. Pillet aîné; 7° l'*Asiatic-Journal,* ou Journal Asiatique, savant recueil de documens sur l'Asie et autres pays de l'Orient, dans un sens favorable à la compagnie des Indes, par opposition à l'*Oriental Hérald,* ou Héros de l'Orient, que rédige le voyageur Buckingham; 8° le *Philosophical-Journal,* ou Journal philosophique, affecté aux sciences naturelles; 9° le *Blackwood's-Magazine,* ou Magasin de Blackwood, recueil ultra-tory, mélange

de littérature, de sciences et d'arts, où Walter-Scott a souvent déposé des articles, car il s'imprime à Édimbourg; 10° le *Metropolitan-Magazine*, fondé en 1832, par Thomas Campbell, et dirigé maintenant par le capitaine Marryatt, romancier maritime.

Voilà les principales revues mensuelles publiées ou accréditées à Londres; voyons les revues trimestrielles.

REVUES TRIMESTRIELLES.

Ces publications, à plus longs intervalles, et dont chaque article est pour ainsi dire un ouvrage, sont très-recherchées en Angleterre, parce que souvent, pour la masse des lecteurs, elles y tiennent lieu des livres mêmes qu'elles analysent, et parce que les collaborateurs de ces grands recueils, étant presque tous des hommes d'une haute capacité, inspirent beaucoup de confiance, parce que leurs opinions ont été lentement mûries dans le silence du cabinet.

Les trois principales revues trimestrielles de Londres sont la *Quarterly-Review*, ou Revue trimestrielle, rédigée dans un esprit tory ou royaliste; l'*Edimburgh-Review*, ou Revue d'Édimbourg, qui lui est opposée, et qui a une couleur whig ou libérale; et la *Westminster-Review*, ou

Revue de Westminster, qui affecte un système radical et quelquefois républicain.

La *Quarterly-Review*, dont l'éditeur est le riche libraire Murray, a pour rédacteurs des hommes habiles, très-bien payés et prenant tout leur tems pour bien faire. Les articles sortis de leurs mains sont de véritables productions d'artistes. Si l'on y trouve rarement une haute éloquence, une raison forte, la phrase est toujours élégante et sonore; si elle manque de profondeur, elle n'est jamais dépourvue de clarté; et si après avoir lu l'article, le lecteur n'en est guère plus instruit, il est du moins forcé de convenir que la route par laquelle on l'a conduit était régulière, méthodique et facile. Les profits nets et annuels de cette revue excèdent 200,000 francs.

L'*Edimburgh-Review*, ou Revue d'Edimbourg, dans laquelle le fameux Brougham et le savant Makintosh déposent fréquemment des articles, contient habituellement des morceaux remplis d'une logique serrée et parfois d'une haute éloquence. Ce recueil est écrit dans un sens diamétralement contraire au précédent; mais ses rédacteurs travaillent isolément et n'obtiennent que des succès en quelque sorte individuels, tandis que ceux de l'autre agissent en corps et sont forts par leur masse.

Les rédacteurs de la *Westminster-Review* ont

tous des idées fortes et arrêtées, une diction énergique, mais un mélange d'opiniâtreté et d'amertume. Ils professent des opinions particulières, et la dialectique vigoureuse dont ils font usage, les rend redoutables. Ce qui les distingue de leurs confrères de la Revue d'Edimbourg, c'est qu'ils ont un système bon ou mauvais, mais complet dans toutes ses parties, bien déduit, divisé et subdivisé selon les règles de la plus rigoureuse logique. La Revue d'Edimbourg n'a que des maximes sages ou frivoles, vides ou ingénieuses, souvent aussi très-vivement colorées par une imagination facile, et produites avec enthousiasme et éloquence. Les rédacteurs de la Revue de Westminster, au contraire, sont dépourvus de cette imagination qui distingue leurs émules; ils ont, en revanche, de la pénétration, de la logique, de l'énergie. Chez eux les forts soutiennent le système, et le système donne de la force aux faibles.

Après ces trois colosses littéraires ou scientifiques, nous ne signalerons plus que deux autres recueils, la *Foreign-Quarterly-Review,* ou Revue trimestrielle étrangère, qui analyse les ouvrages marquans publiés hors de l'Angleterre, et qui est rédigée dans un esprit cosmopolite; et l'*Edimburgh-Journal of Sciences,* ou Journal des Sciences, publié à Edimbourg, recueil qui se distingue par une rédaction savante et conscien-

cieuse, et par un choix judicieux de matériaux.

Nous n'avons point compris dans cette énumération de journaux et de revues, les recueils spéciaux consacrés aux travaux religieux, médicaux, technologiques, philantropiques et autres; recueils dont le nombre, quoique infini, répond toujours à quelque besoin, tant les différentes classes de la société anglaise recherchent l'instruction.

Cette instruction est néanmoins plus accessible en France qu'en Angleterre aux classes moyennes, parce qu'en France la griffe du timbre ne stigmatise que les journaux; que le papier n'est grevé d'aucun impôt, et que les annonces ne sont point surtaxées. Les recueils périodiques sur les sciences, les lettres et les arts sont répandus en France avec une merveilleuse profusion; la littérature mensuelle, la médecine, la jurisprudence, la chimie, la physique, la peinture, ont des journaux ou recueils particuliers, qui n'auraient pu se poursuivre en Angleterre avec de telles subdivisions, à cause des taxes énormes qui les attendent. En France, grâce à cette absence de taxes, il a paru des journaux à 12 fr., à 6 fr., et même à 4 fr. par année. C'est à ce grand nombre de recueils à bon marché, mis en circulation, qu'il faut attribuer la différence de caractère entre les classes industrieuses de la France et de la Grande-Bretagne. Nous retrouverons plus d'un exemple de

cette différence dans le chapitre suivant, où l'industrie anglaise passera sous nos yeux, et où nous verrons l'artisan britannique bien plus irascible, bien plus adonné à l'ivresse que l'ouvrier français.

CHAPITRE V.

INDUSTRIE ET COMMERCE.

Richesse agricole ou territoriale; Richesse industrielle ou commerciale. Coton; Soieries; Laines; Sucre; Thé; Café; Fers; Houilles; Chemins de fer; Voitures à vapeur; Omnibus à vapeur à Londres; Diligences ordinaires; Caisses d'épargne; Bassins ou Docks; Bazars; Boutiques et Marchés de Londres; Commerce des Livres.

> Industry is the distinguishing quality of the english nation, the genious to whom she owes her wealth, grandeur and power.
>
> L'industrie est la qualité distinctive de la nation anglaise, le génie auquel elle doit sa richesse, sa grandeur, sa puissance.
>
> BULWER.

L'INDUSTRIE commerciale est la source du pouvoir britannique. C'est par elle qu'une nation resserrée dans une île peu considérable, avec une vingtaine de millions d'habitans, s'est élevée à un si haut rang, et a fini par commander à plus de cent millions d'individus épars sur tous les points les plus reculés du globe. Son commerce extérieur a pris un développement qui semble tenir du pro-

dige. Il n'est pas une rivière, pas un fleuve, pas une mer qui ne soient sillonnés par quelque navire anglais, et pas une seule contrée, pas une île, pas un continent avec lesquels les marchands de Londres n'entretiennent des relations. Les produits de son industrie sont aujourd'hui répandus en Asie, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie, avec une profusion toute merveilleuse, et les échanges effectués avec les divers pays de ces quatre parties du monde, ainsi que de l'Europe continentale, sont devenus tellement considérables, qu'il n'y a pas une cité, un village, un hameau, une chaumière du royaume-uni qui ne puisse en étaler quelque preuve, comme des jarres de porcelaine chinoise, des peaux de daims du Labrador, des queues de kangarous de la Nouvelle-Hollande, et des calebasses de Nigritie. La Tamise est sans cesse encombrée de vaisseaux qui reviennent de mille, deux mille, ou trois mille lieues, chargés de richesses étrangères qu'ils ont échangées contre les articles de fabrication nationale. Chaque marée montante ou descendante amène au port de Londres ou pousse vers l'Océan près de huit mille tonneaux de marchandises dont la valeur annuelle dépasse quatre millions de tonneaux. La valeur des exportations d'objets manufacturés excède annuellement soixante millions de livres sterling, ou un milliard cinq cent mil-

lions de francs, et la valeur des importations est de près de cinquante millions de livres sterling, ou un milliard deux cent cinquante millions de francs, pour les trois royaumes-unis.

Voici la proportion dans laquelle chaque pays a part à cette distribution commerciale de l'industrie anglaise, d'après les chiffres de 1832, en nombres ronds. Nous devons ici déclarer à l'avance que nous offrons les appréciations pour toute la Grande-Bretagne réunie; car il nous serait difficile de faire la part exclusive de Londres; et dans ce chapitre, sur l'industrie et le commerce, nous embrasserons plus souvent des résultats généraux que des données locales.

Pays.	*Importations.*	*Exportations.*
EUROPE.		
Russie	4,180,000 liv. st.	3,150,000 liv. st.
Suède	180,000	150,000
Norwège	60,000	140,000
Danemark	480,000	220,000
Prusse	1,290,000	780,000
Allemagne	1,590,000	10,210,000
Hollande	1,000,000	5,500,000
Belgique	520,000	370,000
France	2,325,000	665,000
Portugal, Açores et Madère	270,000	2,385,000
Espagne et Canaries	1,070,000	1,810,000
Gibraltar	26,000	1,110,000
Italie	800,000	5,000,000
A reporter	13,791,000	31,490,000

Pays.	*Importations.*	*Exportations.*
Report.....	13,791,000 liv. st.	31,490,000 liv. st.
Malte.....	20,000	500,000
Iles Ioniennes.....	110,000	40,000
Turquie.....	400,000	1,300,000
Grèce.....	30,000	75,000
Iles Guernesey, Jersey, Alderney et Man....	270,000	400,000
Totaux.....	14,621,000	33,805,000

AFRIQUE.

Egypte et ports de la Méditerranée.....	220,000	130,000
Tripoli, Barbarie et Maroc.....	30,000	500
Côte occid. d'Afrique...	250,000	510,000
Cap de Bonne-Espérance.	230,000	380,000
Iles du Cap-Vert.....	»	100
Sainte-Hélène.....	5,000	30,000
Ile Bourbon.....	»	15,000
Ile Maurice.....	440,000	280,000
Totaux.....	1,175,000	1,345,600

ASIE.

Indes orient. et Chine.	7,860,000	6,460,000

OCEANIE.

Nouvelle-Hollande....	125,000	340,000
Nouvelle-Zélande et Polynésie.....	590	1,100
Totaux.....	125,590	341,100

Pays.	*Importations.*	*Exportations.*
AMERIQUE.		
Colonies du Nord.....	880,000 liv. st.	2,025,000 liv. st.
Indes occidentales anglaises.....	8,500,000	3,090,000
Indes occidentales ou Antilles.....	400,000	1,870,000
Etats-Unis.....	6,100,000	6,000,000
Mexique.....	150,000	645,000
Guatimala.....	10,000	1,000
Colombie.....	80,000	500,000
Buénos-Ayres.....	530,000	1,300,000
Chili.....	60,000	1,330,000
Pérou (haut et bas)...	70,000	390,000
Brésil.....	1,470,000	4,640,000
Pêcheries de la baleine.	360,000	2,100
Totaux.....	18,610,000	21,843,100

RÉCAPITULATION.

Europe.....	14,621,000	33,805,000
Afrique.....	1,175,000	1,345,000
Asie.....	7,860,000	6,460,000
Océanie.....	125,590	341,100
Amérique.....	18,610,000	21,843,100
Totaux.....	42,391,590	63,794,200

Total général..... 106,185,790 liv. st.
Ou en monnaie de France.... 2,654,644,750 francs.

Au 1^er^ janvier 1832, la marine marchande de la Grande-Bretagne, destinée à donner ces magnifiques résultats, était composée, 1° de 13,800

navires jaugeant ensemble plus de 2,300,000 tonneaux, et portant 132,000 hommes; 2° de 5,930 bâtimens étrangers, du port d'environ 900,000 tonneaux, et de 47,000 hommes d'équipage: en tout 19,730 navires, contenant ensemble 3,200,000 tonneaux et 179,000 hommes. Durant le cours de 1832, la seule marine marchande anglaise s'est portée à 24,242 navires, jaugeant ensemble 2,581,964 tonneaux, et portant 158,422 matelots. Naturellement toute cette marine marchande est en dehors de la marine propre du gouvernement britannique, laquelle, nous l'avons dit ailleurs, se compose de plus de 600 bâtimens, dont 54 vaisseaux de 80 à 120 canons; 77 vaisseaux de 74 à 78 canons; 149 frégates, 172 corvettes et 158 bricks, nombre bien supérieur à celui, 1° de la marine française, qui ne compte guère que 280 à 300 bâtimens, dont 33 vaisseaux et 81 frégates; 2° de la marine russe, qui n'a que 81 bâtimens; 3° de la marine suédoise, qui n'en a que 372; et 4° de la marine espagnole, qui n'en présente que 124. L'Angleterre doit cependant s'attendre à voir un jour égaler sa marine marchande par celle des États-Unis, maintenant déjà si imposante.

La rapidité avec laquelle le commerce britannique a atteint cette gigantesque proportion, est digne de remarque. Sous Charles II, elle n'em-

ployait que 140,000 tonneaux par année. A l'avénement de Georges III, elle en avait le triple. En 1792, elle en comptait 1,736,563, et en 1831, elle a eu 4,291,107 tonneaux.

Quant aux valeurs elles-mêmes, le commerce d'importations de la Grande-Bretagne était, en 1792, de 17,716 livres sterling, et en 1831, il a été de 48,161,661 livres sterling; celui des exportations s'était décuplé à l'avénement de Georges III, et sextuplé depuis lors jusqu'en 1831.

Pour protéger son commerce et maintenir son ascendant sur les mers, la Grande-Bretagne a, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, plus de 600 vaisseaux de guerre, portant ensemble 22,920 canons. Dans ce nombre n'est pas comprise la marine de la Compagnie des Indes orientales, qui est encore assez puissante.

Nous parlerons d'abord de l'industrie, ensuite nous nous occuperons du commerce, lequel ne peut en être que la conséquence.

PREMIÈRE SECTION.

INDUSTRIE.

Montesquieu a dit de l'industrie, qu'elle est l'âme et le soutien des états. Elle seule peut augmenter la force, la puissance et la richesse d'une

nation. C'est à elle que l'on doit l'entretien et l'accroissement de la population, la nourriture, les vêtemens et les habitations que les hommes se procurent. L'art de franchir les fleuves ou les mers, de cultiver le sol où l'on a pris naissance, de se frayer des passages à travers les montagnes; de défendre ses foyers contre les agressions étrangères, d'étendre ou de satisfaire les commodités de la vie; en un mot, tous les arts libéraux ou mécaniques sont les fruits de l'industrie. Elle mérite donc à tous égards le respect et la reconnaissance des hommes. C'est surtout dans la paix qu'elle développe ses moyens avec le plus de succès et d'avantage : sans cesse alors elle marche à de nouvelles conquêtes; elle perfectionne la culture des terres, elle acclimate les plantes et les arbres étrangers; elle honore les arts par des découvertes utiles, par de grands travaux publics et par des établissemens qui assurent la prospérité d'une nation; elle construit les navires qui vont porter ses produits jusqu'aux limites du monde, ou les chemins et les chars qui les conduisent chez les peuples voisins; enfin elle établit le commerce, rend l'aisance générale, et assure, par les ressources les plus légitimes, le bonheur de ceux qui travaillent.

Nous conviendrons que, pour assurer plus vite son triomphe, il lui faut une matière première, c'est-à-dire le numéraire, qui répartit à chaque

membre de la société ce qui lui revient de son travail. Cette monnaie de convention accroît les bénéfices de l'industrie, et cet accroissement lui permet de s'étendre, avantage qui passe bientôt des particuliers au gouvernement, lequel a un intérêt direct à augmenter, autant qu'il dépend de lui, toutes les ressources de la richesse d'un peuple.

L'industrie peut s'exercer de mille manières; néanmoins ses branches principales sont, ou l'agriculture ou la fabrication.

AGRICULTURE.

L'agriculture, fille de l'industrie, qui lui vaut le privilége de fournir des denrées à la population et au commerce, et des matières premières aux manufactures, a besoin de protection pour maintenir le prix des denrées dans un juste équilibre, et pour n'être point écrasée par la concurrence des autres pays. En Angleterre, cette protection ne lui manque point, grâce à ses lois sur les céréales, et à ses flottes nombreuses qui sillonnent toutes les mers.

Cependant, malgré les avantages maritimes et les comptoirs que possède l'Angleterre sur toutes les plages du monde, cette nation eût été condamnée à une banqueroute, si les produits de son industrie agricole et manufacturière, et les efforts

constans de son gouvernement à en étendre les débouchés, efforts secondés par le génie entreprenant et les capitaux laborieux de la nation britannique, n'avaient lutté contre tous ces obstacles et contre les préjugés aristocratiques. Non seulement elle n'aurait pu rembourser le capital de sa dette, qui dépasse 22 milliards de francs, mais elle n'eût pu servir annuellement les intérêts de cette même dette.

La moitié au moins des capitaux de l'empire britannique est consacrée à l'agriculture, c'est-à-dire environ 1,901,900,000 livres sterling, ou 47,547,500,000 francs. La valeur annuelle des produits directs de son agriculture, suivant une revue anglaise, la *Montly review* de 1833, est de près de 247 millions de livres sterling, distribués ainsi qu'il suit, savoir :

Grains de toute espèce.....	86,700,000 liv. st.
Foins, herbages, fourrages de toute espèce...	113,000,000
Pommes de terre.....	19,000,000
Jardinage, fruits, pépinières.....	3,800,000
Coupes de bois, osiers, sarmens, etc.....	2,600,000
OEufs, laitage, fromage et beurre.....	6,000,000
Education des bestiaux, fumiers.....	3,500,000
Chanvres et toiles, main-d'œuvre comprise...	12,000,000
Total	246,600,000

Après l'agriculture, l'exploitation des mines et des carrières est devenue la source la plus fé-

conde de la richesse territoriale de l'Angleterre. Le revenu annuel que lui vaut cette exploitation, dépasse, terme moyen, 21 millions 400 mille livres sterling, dont 4 millions pour les mines de fer, 11 millions pour les houillères, 6 millions 400 mille pour les mines de cuivre et d'étain, granit, etc. Ainsi, l'exploitation de la surface et des couches inférieures du sol britannique donne un produit net total d'environ 267 millions de livres sterling, ou 6 milliards 700 millions de francs.

La terre ou du moins les eaux qui la recouvrent, fournissent aussi à la Grande-Bretagne un revenu considérable. Le produit annuel des pêcheries est de 3 millions 400 mille livres sterling. Le cabotage donne plus de 3 millions 500 mille livres sterling, et les transports maritimes, sur tous les points du globe, procurent près de 35 millions de livres sterling.

On a calculé qu'il y a dans la Grande-Bretagne 350,000 familles de marchands, tenant boutique, non compris les bouchers, boulangers et fournisseurs de laitage. En évaluant leurs profits annuels à une moyenne seulement de 60 livres sterling, avec l'intérêt du capital de ces profits, on estime que le revenu annuel serait de 21 millions de livres sterling.

Nous ne possédons ni les connaissances suffisantes ni les documens nécessaires pour apprécier dans

tous ses détails la richesse agricole ou naturelle de l'Angleterre ; il n'entre point, d'ailleurs, dans notre plan restreint, de présenter de semblables développemens ; nous ne pouvons guère ici offrir que des résultats sommaires. Ces résultats vont ressortir avec plus d'évidence et de certitude, s'il est possible, dans la revue que nous ferons de la richesse manufacturière.

Cette richesse s'est accrue avec une merveilleuse rapidité, grace aux instrumens qui la produisent, au génie qui les a découverts et perfectionnés, et à la lutte opiniâtre de l'industrie anglaise contre les industries étrangères.

ARTICLES DIVERS D'INDUSTRIE.

Au premier rang se montre le coton filé et tissé, dont le produit net, en 1833, a été de 37 millions de livres sterling. Si l'on retranche de ce produit environ 6 millions sterling pour l'achat de la matière brute, il reste encore un produit de 31 millions sterling. Cette industrie occupe près de 900,000 individus, blanchisseurs, fileurs, tisserands, avec un gage de 24 livres sterling par an pour chaque individu. Elle occupe en outre 111,000 ingénieurs, forgerons, menuisiers, mécaniciens, payés à 30 livres sterling chacun, terme moyen : ce qui, pour les deux classes d'individus

ainsi occupés, forme un total de plus de 5 millions sterling, d'où résulte encore plus de 25 millions de bénéfice.

Les laines tissues rendent un produit brut de plus de 22 millions sterling, dont il faut déduire 6 millions pour l'achat de la matière première. Cette industrie occupe au moins 500,000 individus.

Les toiles de lin manufacturées donnent un produit brut de 11 millions sterling et emploient plus de 300,000 ouvriers; et l'exportation de leurs produits s'élève à une valeur déclarée de près de 2 millions sterling. C'est l'Irlande sur-tout qui, avec les 6 millions d'habitans, contribue à ce revenu.

Les soieries, branche dans laquelle l'Angleterre, malgré ses efforts opiniâtres, est demeurée au-dessous de l'industrie française, qui tient toujours le premier rang, donnent un produit annuel de 6 millions sterling, en déduisant le prix des soies grèges ou organsins, importées en Angleterre pour la fabrication, soit environ 2 millions sterling, représentatifs du salaire des ouvriers. Il faut reconnaître ici que des fabricans de Lyon tirent de Chine par l'Angleterre une partie des soies brutes dont ils ont besoin. On se rappelle d'ailleurs que la Chine et la Perse sont les pays originels de la soie, et que le ver à soie fut apporté en contrebande

d'Orient en Europe, dans la canne creuse d'un moine latin, sous le règne de Justinien.

On peut remarquer, en passant, que l'Angleterre n'exporte ses soieries que pour une valeur d'environ 500 mille livres sterling, tandis que la France, malgré les droits considérables qui atteignent cette marchandise de luxe à son entrée en Angleterre, y verse encore pour une valeur de plus de 15 millions de francs.

La préparation des pelleteries et des cuirs donne un produit brut annuel d'environ 15 millions de livres sterling, pendant que la quincaillerie, industrie qui occupe 370,000 ouvriers, procure une valeur de plus de 17 millions sterling. Enfin la poterie, la porcelaine, la verrerie, avec les glaces, valent plus de 8 millions sterling par an, et la joaillerie et l'orfèvrerie, déduction faite du prix des matières précieuses qu'emploie cette branche de fabrication, rendent plus de 3 millions sterling.

N'oublions pas de citer encore le produit de la fabrication du papier, celui de l'imprimerie, de la gravure et des instrumens, produits évalués à 31 millions 200,000 livres sterling.

En résumant tous les produits du travail appliqué à l'agriculture, au commerce et à l'industrie manufacturière de la Grande-Bretagne, on a un chiffre de près de 515 millions de livres sterling, ou près de 13 milliards de francs, sans compter

les milliers de navires qui parcourent les mers, et sans parler des routes et des canaux.

Ces chiffres ne sont point pris au hasard; ils ont été obtenus à la suite de vastes recherches qu'un écrivain anglais, M. Pebrer, a faites dans les documens parlementaires. Essayons de compléter par quelques faits ou développemens, les articles sommaires que nous venons d'indiquer; toutefois, prions auparavant et de rechef le lecteur de se rappeler que ce chapitre ne s'applique point à Londres seulement, mais à la Grande-Bretagne; car il serait difficile de faire ici exactement la part de la métropole, et d'ailleurs, les résultats de l'industrie et du commerce d'une nation tout entière offrent plus d'intérêt pour les étrangers que ceux d'une seule de ses villes. Prions aussi le lecteur de considérer que nous ne prétendons pas écrire ex professo un chapitre d'économie publique; nous ne donnons que des résultats, nous n'offrons que des nombres, nous n'apportons que des pierres brutes pour le monument que de plus habiles architectes ne manqueront pas d'élever. Nous nous abstiendrons même de déductions philosophiques ou morales; nous exposons les faits, et chacun pourra en tirer les conséquences relativement au progrès social.

COTONS ET SOIERIES.

Dans la fabrication des cotons, l'Angleterre, ainsi que le remarque M. le baron Charles Dupin (1), n'a guère eu de rivaux en Europe, et n'en a plus dans l'Indostan. Elle achète des cotons aux confins de l'autre hémisphère, les fait arriver bruts en Angleterre et les renvoie dans la Chine et dans l'Inde, mis en œuvre par ses manufactures, pouvant encore les vendre à plus bas prix que les fabricans asiatiques, chez lesquels cependant la main-d'œuvre est à si bon compte.

L'Angleterre envoie chercher également à quatre mille lieues de la métropole, la soie que ses navires transportent dans ses ports, où elle est reçue à moindre prix que les Lyonnais ne disposent à Lyon du fil des cocons de la Provence; ce qui n'empêche pas toutefois, nous le répétons à la gloire de la France, que celle-ci ne conserve la prééminence sous le rapport de l'élégance et de la variété des modèles, comme sous celui de l'harmonie des formes et des couleurs. Cette supériorité n'est point contestée par les Anglais eux-mêmes, et quelques-uns voudraient que le commerce fût libre

(1) *Système de l'administration britannique*, broch. *in*-8°.

pour que les deux nations pussent échanger leurs meilleurs produits; l'Angleterre enverrait alors ses fers, ses houilles et ses tissus de laine et de coton, pendant que la France livrerait ses vins, ses eaux-de-vie, ses huiles, ses soieries surtout, et ses articles de mode, ainsi que ses meubles, objets de goût pour lesquels les Français garderont bien long-tems la suprématie sur toutes les nations; les quatre cinquièmes des soieries françaises passent encore à l'étranger, où le monde élégant les reçoit comme des modèles, de la même manière que nos modistes y sont accueillies comme des oracles de la mode, cette déité si capricieuse et si changeante dans ses parures. L'Angleterre, au contraire, n'exporte que le douzième de ses soieries confectionnées, pendant que, pour celles qui lui arrivent de France, elle débourse chaque année plus de 15,000,000 de francs (1).

Aujourd'hui, 1834, les manufactures de France et d'Angleterre consomment chacune à peu près une quantité égale de soie brute, c'est-à-dire pour environ 4 millions de livres sterling ou 100,000,000 de francs, et la valeur des produits manufacturés, estimée en Angleterre à 6 mil-

(1) On sait que la ville de Lyon, centre ou foyer de la fabrication des soieries, compte environ 25,000 métiers.

lions sterling, est à peu près la même en France, c'est-à-dire de 150,000,000 de francs, en balançant la meilleure qualité, le meilleur goût et la plus grande perfection des tissus, par la différence dans les frais de production. Ce qui distingue le fabricant de soieries françaises, du fabricant de soieries anglaises, c'est que le premier, comme on l'a dit ailleurs, a la passion de son métier, y apporte, y déploie le génie créateur, l'imagination si active de l'artiste, en cherchant toujours le perfectionnement, au lieu que le second, moins varié et moins ingénieux, a plus de capitaux et de meilleures machines.

Cependant il faut reconnaître que l'Angleterre s'avance avec succès dans la fabrication de ses soieries; ce qui le prouve, c'est qu'au lieu de 2,641,866 livres sterling importées en 1820, cette quantité s'est élevée, en 1831, à 4,621,874 livres, et le droit d'entrée, qui, à la première époque, avait produit 614,478 liv. st., s'était abaissé en 1831, à 96,065 liv. st. Ce changement dans l'assiette des droits et ce développement de l'industrie anglaise sur la soie, n'ont pas empêché toutefois que les importations de soieries et de rubans de France en Angleterre n'aient continué à s'accroître. D'après les comptes officiels de la douane anglaise, les droits sur les soieries importées ont été perçus sur les nombres ronds ci-après; savoir :

1827, sur.....	115,000 livres pesant de soieries.
1828, —	170,000
1829, —	122,000
1830, —	126,000
1831, —	149,000

Les rubans figurent à peu près pour un tiers dans ces évaluations, ce qui représente une importation annuelle d'environ 4 millions de francs. En 1833, la Grande-Bretagne a importé près de 4 millions et demi de livres de soie, dont un million 800 mille de l'Inde, un million 150 mille de France, et le reste de l'Italie, notamment du Piémont. Pendant la même année il a été importé en Angleterre 154,000 livres pesant de tissus de soie d'Europe, et l'exportation, qui s'est élevée à la valeur déclarée de 530,000 livres sterling, a donné lieu au paiement d'un drawback ou d'une prime de 40 mille livres sterling.

La protection extrême que les droits d'entrée garantissent aux fabriques anglaises, tant pour l'ouvraison de la soie que pour la fabrication des tissus, a permis près de Manchester la création de plusieurs usines perfectionnées, dans lesquelles les métiers ont reçu de grandes améliorations; mais la nouveauté du travail et la cherté de la main-d'œuvre sont des obstacles difficiles à vaincre.

En résumé, la production annuelle des soieries anglaises, valeur et matières comprises, paraît

être d'environ 200 millions de francs, somme à peu près égale à celle des manufactures françaises; consommation énorme, si l'on se rappelle que l'Angleterre n'exporte que pour 13 millions de francs, exportation presque tout entière pour les colonies et les possessions britanniques, tandis que les exportations de soieries françaises ont, en 1832, dépassé 106 millions de francs; consommation toutefois qui s'explique par le luxe où les Anglais portent leur habillement, jusque dans les dernières classes de la société; car aujourd'hui les cuisinières anglaises ont des robes de soie, et jadis un empereur romain, Marc-Aurèle ou Trajan, dut refuser à sa femme une robe de soie, étoffe qui était alors d'une cherté excessive.

LAINES.

Les laines importées en Angleterre sont évaluées à une moyenne de 16 millions de livres pesant. Les exportations des étoffes de laine fabriquées en Angleterre dépassent une valeur déclarée de 6 millions de livres sterling.

On sait que la laine, cette fourrure qui couvre le corps des animaux de la race ovine, se divise en deux classes principales, la laine courte et la laine longue. La première, employée dans la manufacture des draps; la seconde, dans la fa-

brique des bas et tricots, et des étoffes dites de poil de chèvre. Les laines les plus estimées ou les plus fines viennent d'Espagne ou de Saxe; néanmoins depuis quelque tems, l'introduction des troupeaux mérinos dans le midi de la France a permis aux manufacturiers français de se passer avec avantage des laines d'Espagne et d'Allemagne.

En ce qui touche l'Angleterre, cette puissance achète aujourd'hui pour plus de 32 millions de laines étrangères, et après les avoir confectionnées en étoffes de tous genres, elle les répand avec profusion dans ses colonies. Sa fabrication en ce genre s'élève à une valeur moyenne de 20 millions de livres sterling ou 500 millions de francs, fabrication qui emploie environ 400,000 personnes. Ce chiffre de 500 millions de francs, qui représente le produit total des manufactures de laines dans la Grande-Bretagne, se compose d'environ 200 millions de francs pour la valeur moyenne des exportations, et de 300 millions pour la valeur de la consommation de ces objets dans toute l'étendue du royaume-uni de la Grande-Bretagne. Les consommations en draperies de laines de toutes espèces sont à peu près égales en France et en Angleterre; mais l'Angleterre exporte pour 200 millions de francs, lorsque l'exportation de la France ne s'élève qu'à 25 millions de francs, quoique l'in-

dustrie manufacturière de la France aille au moins de pair avec l'industrie britannique. Cette énorme disproportion paraît tenir à notre système prohibitif de douane. Il est vrai que la France a 32 millions d'individus à vêtir chez elle, tandis que la Grande-Bretagne n'en a que 23 millions; mais la France n'a que très-peu de colonies et conséquemment peu d'exportations à faire en ce genre, pendant que les îles britanniques, au contraire, ont d'immenses colonies et des débouchés analogues.

Quoi qu'il en soit, la consommation intérieure en France des différentes espèces de draps fabriqués, présente annuellement une valeur moyenne de 290 millions de francs.

Si des cotons, des laines et des soieries nous passons à une autre branche d'industrie manufacturière de l'Angleterre, le sucre, par exemple, en y joignant le thé et le café, nous n'y trouvons pas moins à occuper les méditations de l'économiste.

SUCRE, THÉ ET CAFÉ.

La Grande-Bretagne possède le plus grand nombre de colonies à sucre; elle fait seule une plus grande consommation de cette denrée que tout le reste de l'Europe; le sucre est pour elle l'objet d'un grand commerce d'importation, d'exportation et de transit, et elle entretient beaucoup de raffine-

ries. En 1831, les importations de sucre dans tous les ports des îles britanniques ont dépassé deux millions 450 mille quintaux métriques, et les exportations de la même denrée ont été de plus de 500,000 quintaux métriques. La quantité de sucre qui est restée dans le royaume-uni, pour la consommation intérieure a été, pendant la même année, de 195 millions de kilogrammes.

Le sucre, qui, sous la reine Anne, ne payait à son entrée dans les ports d'Angleterre qu'un droit de 4 francs 50 centimes par quintal métrique, paie aujourd'hui environ 60 francs pour les provenances anglaises des Antilles ou d'Amérique; 75 francs par quintal métrique pour les provenances de l'Indostan; et 158 francs par quintal métrique de sucre étranger. La conséquence de la taxe est de doubler au moins la valeur agricole et marchande de cette denrée, et ce doublement de valeur diminue considérablement la consommation. En effet, lorsque le sucre se vendait en Angleterre environ 100 francs le quintal, la consommation intérieure dépassait 2 millions de quintaux, tandis qu'en 1832, par suite de récoltes abondantes et de nouveaux perfectionnemens, la valeur étant tombée à 60 francs, cette consommation a dépassé 3 millions 200 mille quintaux.

La consommation annuelle du sucre est estimée à 23 livres par tête en Ecosse et en Angleterre;

mais elle n'est que de 6 a 7 livres par tête en Irlande, parce que le sucre y coûte plus cher, et que, par cette raison, il n'entre pas encore dans la consommation des classes inférieures et les plus nombreuses de la société. En France, la consommation du sucre est d'environ trois livres et demie par tête (1), ce qui fait près de 20 livres de moins qu'en Angleterre, où cependant les économistes prétendent que la consommation devra s'élever à 50 livres par tête, lorsque l'impôt du sucre aura été réduit au taux modéré qu'ils proposent, et lorsque les perfectionnemens récens de préparation de cette matière se trouveront généralisés.

Peu de personnes en Europe sont, pour le dire en passant, revenues d'une erreur en crédit chez les masses, celle qui fait provenir exclusivement de la canne le sucre qui nous arrive des Indes. L'Asie en produit de deux sortes: celui qu'on obtient des palmiers, ou de l'*arundo saccharifera*, et celui que donne la canne à sucre. Jusqu'ici la fabrication du sucre de palmier a été la plus répandue dans l'Inde, parce qu'elle exige moins de

(1) Un dixième de cette denrée est fourni par le sucre de betteraves, qui occupe en France 120 établissemens ou fabriques, avec un capital de plus de 20,000,000 de francs, et salarie 25,000 ouvriers, sans compter 30,000 femmes ou enfans employés durant l'été au sarclage et à la récolte de la plante.

capitaux et moins de travail que celle de la canne. Les palmiers qu'on cultive pour en obtenir du sucre, entre autres le petit palmier et le cocotier, abondent dans les pays compris entre le 10e et le 11e degré de l'équateur; ils aiment les terrains maigres; mais la plus belle croissance du cocotier, par exemple, se remarque aux rivages de l'océan indien. Du reste, les palmiers, dans les parties méridionales de l'Indostan, sont, par rapport aux végétaux nutritifs, dans la même proportion que la vigne et les oliviers sont aux céréales en Europe. Au bout de huit années de plantation, ils rendent déjà du jus et continuent à en donner jusqu'à vingt-cinq ans. Partout le travail est insignifiant, et le sucre de palmier se recueille à moitié moins de frais que le sucre de canne; il ne revient guère qu'à dix centimes par livre. Ce sucre, dans les contrées pauvres et montagneuses, nourrit les classes moyennes et inférieures; la presqu'île méridionale de l'Inde, les empires de Siam, de Cochinchine et des Birmans, fabriquent, consomment et exportent même des quantités considérables de sucre de palmier. Le sucre de canne y est encore peu en usage; il n'y paraît que comme un produit secondaire, bien que, cependant, la canne qui secrète la matière saccharine soit originaire de l'Asie, d'où, en 1506, elle fut, par un Espagnol, transplantée aux Antilles. Il est rare, en parcou-

rant un jardin en Asie, de ne pas y rencontrer la canne à sucre, bien que toutefois, comme branche d'agriculture, elle ne soit guère cultivée que sur les rives du Gange, dans les parties sud-est de la Chine, de la Cochinchine et du Tonquin; on la trouve en grande abondance aux Philippines et à Java, une des îles les plus riches de l'Archipel indien.

A côté du sucre il est juste de placer, en Angleterre, la consommation du thé, qui est encore plus générale que ne l'est chez nous le café. Cette consommation est annuellement de 20 à 25 onces par tête. La ville de Londres, en 1833, a consommé environ 27,000,000 de livres de thé, lorsque la France entière n'en avait employé que 220,000 livres; la Hollande, que 2,500,000; la Russie, avec ses 60,000,000 d'habitans, que 5,200,000 livres; le Danemark, 129,000; l'Autriche 2,000; les États-Sardes, 5,600; les États-Romains, 4,200; Naples, 9,400; et la Sicile, 1,700 livres.

Quant à l'arbre à thé, dont la culture est indigène en Chine, ce n'est qu'au bout de trois ans que ces feuilles sont bonnes à récolter. Après sept ans de croissance l'arbrisseau atteint ordinairement la hauteur d'un homme, et ses feuilles deviennent rares et coriaces; c'est l'époque où l'on est dans l'usage de le couper au pied, et dans le courant de l'été suivant, la souche produit une

quantité de rejetons et de feuilles nouvelles. La récolte des feuilles est une opération très délicate: on les détache une à une de la branche; celui qui le fait doit avoir les mains parfaitement propres et éviter d'effleurer de son haleine l'arbuste. Les feuilles sont réunies par les ouvriers, qui ont dû, pendant plusieurs semaines, s'abstenir de toute nourriture grossière, de peur d'altérer par leur respiration le parfum délicat de la récolte. Ils sont obligés de mettre des gants et de se baigner deux ou trois fois par jour. Cette récolte a lieu à trois ou quatre époques de la saison, en février, mars, avril ou mai, en juin et en août. La première récolte donne des feuilles de première qualité, pour le thé vert, appelé poudre à canon, et le thé noir, appelé pekose. La deuxième et la troisième récoltes fournissent le thé vert, appelé hyson, et le thé noir, appelé souchong. La quatrième récolte fournit les qualités les plus grossières du thé noir, appelé thé bou ou bo-hé.

La consommation du café est loin d'atteindre en Angleterre celle du thé. La quantité totale de l'importation en 1832 a été d'environ 40 millions de livres. Il en a été réexporté 21 millions; il est donc resté, pour la consommation intérieure, 19 millions de livres, ce qui pour 23 millions d'habitans dont se composent les trois royaumes-unis, ne fait pas une livre par tête; au lieu que, pour le

thé, nous avons vu tout-à-l'heure qu'il s'en consomme environ une livre et demie par tête. L'inverse a lieu en France, où le café est d'un usage infiniment plus général que le thé, lequel n'y est encore employé dans les repas que par un très-petit nombre de personnes riches, le reste n'en consommant guère que dans les cas d'indisposition et presque comme médicament.

FERS ET HOUILLES.

La quincaillerie et la coutellerie, le fer brut et le fer ouvré, forment en Angleterre une industrie sans rivale, comparée à celle des autres nations. En effet, aucune n'est mieux partagée pour les matières premières et pour le combustible.

La qualité du fer de France est inférieure d'un cinquième à celle du fer anglais indigène ou importé.

Le combustible employé dans la fabrication du fer dépasse 3 millions de tonneaux. Le combustible est proprement de la houille dont la consommation totale et annuelle pour les trois royaumes est évaluée à 15 millions de tonneaux répartis de la manière suivante :

Fabrication du fer.....	3,000,000 tonneaux.
Londres.....	3,000,000
Exportation en Irlande.....	700,000
Consommation locale.....	8,300,000
Total.....	15,000,000

L'exportation à l'étranger est d'environ deux millions de tonneaux, qui se tirent principalement des comtés de Durham et de Northumberland, dont les produits sont écoulés sur Londres, où l'on compte 7,500 déchargeurs, porteurs, agens, armateurs, etc. Il y a en Angleterre une population ouvrière de 200,000 individus, représentant au moins 100,000 familles qui vivent de cette industrie, sans compter le travail qui s'opère à l'aide de chevaux, machines à vapeur, et le transport sur les rivières, les canaux et les chemins de fer.

CHEMINS DE FER ET VOITURES A VAPEUR.

Les chemins de fer sont encore un des perfectionnemens les plus notables de l'industrie anglaise; par eux on abrège les distances, on diminue les frais de transport et l'on rend les communications bien plus rapides, en même tems que les marchandises, comme les voyageurs, arrivent en un clin d'œil aux divers points de destination. Mais avant de parler des chemins de fer, il n'est peut-être pas sans intérêt de dire quelques mots préalables sur les machines locomotrices ou locomotives qu'on y emploie, au moyen de la vapeur, force merveilleuse qui, en 1615, fut découverte par un Français nommé Salomon de Caus.

Cette découverte constitue, en effet, une des plus imposantes applications des hautes sciences à l'industrie; par elle on imprime le mouvement aux machines de la plus étonnante énergie; on soulève d'énormes masses d'eau, on impose avec une facilité toute magique les formes les plus diverses aux métaux les plus durs et les plus réfractaires; on forge les câbles, on traîne les navires sur les flots, et les plus lourds fardeaux ou chars sur les routes. Il n'y a pas un quart de siècle que la vapeur a été appliquée à la navigation, et l'on a pu apprécier les avantages incalculables que cette même découverte a procurés dans les relations mercantiles et sociales, lorsqu'une mer, un fleuve, un canal ou une route ont permis de l'employer. L'incertitude des vents ou leur sommeil était souvent un obstacle insurmontable à des voyages par mer.

. . . . . Et la rame inutile
Fatiguait vainement une mer immobile (1).

Quant aux rivières, on ne pouvait que par des efforts pénibles et avec une extrême lenteur, en remonter le cours. On se gardait bien d'y mettre à flot quelque bateau d'une construction dispendieuse, puisqu'il ne devait pas revenir au

(1) *Iphigénie*, de Racine.

point de départ; on n'employait le plus souvent que des radeaux. Mais aujourd'hui les vents et les courans sont des obstacles devenus entièrement frivoles, la vapeur en triomphe; elle franchit l'Océan dans toutes les directions et par les vents les plus contraires; elle remonte les fleuves, quelle que soit la rapidité de leur cours; la Baltique, la Méditerranée et l'Océan, le Rhône et la Tamise, le Gange et le Mississipi ou le Saint-Laurent, sont couverts de bateaux à vapeur conduisant des voyageurs et des marchandises de tous les climats. Tels sont les avantages de la vapeur sur les eaux; voyons-la maintenant appliquée aux transports par terre.

La transition d'un élément à l'autre semble également facile au premier aperçu : ce procédé, qui met en mouvement sur l'eau les roues à rames du navire, permettait de croire qu'il imprimerait de même aux roues des voitures une rotation analogue, et c'est ce qui est arrivé. Mais il a fallu pour cela créer d'abord une espèce particulière de route à laquelle on a donné le nom de rails road ou route à rainures, les rainures devant faire disparaître les obstacles sur les routes construites avec les matériaux ordinaires, en substituant aux surfaces molles et inégales de nos routes habituelles, des surfaces dures et polies construites en fer, et sur lesquelles les roues des voitures opèrent plus aisément et

plus vite leur rotation. Ces mêmes rainures sont à deux ornières, dans lesquelles on agence les roues des chars. Lorsque les communications et les transports sont très-actifs, on a une double ligne à rainures, l'une pour les voitures allant à leur destination, l'autre pour celles qui en reviennent, et leur circulation est tellement douce, qu'on peut y lire sans difficulté une gazette ou un livre.

Telles sont les routes à rainures ou à lignes saillantes; tels sont les chemins de fer. L'application en a complétement réussi pour les communications si actives qui existent entre deux grandes villes commerçantes de l'Angleterre, savoir : Manchester et Liverpool, situées à trente milles l'une de l'autre. Une lourde machine de fer chargée d'eau et de charbon, servant de remorqueur à une longue file de voitures remplies de voyageurs et de marchandises, entraîne cette file d'une ville à l'autre, à raison de quinze milles ou cinq lieues à l'heure pour les chariots et les diligences à la fois. Voici quelques-uns des résultats de l'exploitation locomotive entre ces deux vastes foyers industriels de la Grande-Bretagne.

Le nombre des voyageurs s'élève par jour à onze cents, qui, à 6 francs par place, terme moyen, donnent 6,000 francs; ajoutez 800 tonnes de marchandises, houille, etc., à 6 francs, soit 4,800 fr., plus pour transport du bétail, des dépêches, etc.,

soit 600 francs; vous avez pour total de la recette journalière environ 12,000 francs. Les frais de chaque journée sont pour 700 ouvriers ou employés, de 2,000 francs; pour réparations de la route à rainures, des magasins, etc., 1,500 francs; pour douze machines en activité, à 120 francs l'une, soit 1,440 fr.; et pour machines fixes et entretien du matériel, 1,060 fr. Total, 6,000 fr.: d'où il résulte, par conséquent, un produit net de 6,000 francs par jour, ou d'environ 2 millions de francs par année, eu égard aux dimanches et jours fériés, où l'on ne transporte que des voyageurs.

Le service est entièrement exécuté par des machines locomotives d'une construction parfaite. Chaque machine, avec une vitesse que nous avons indiquée de cinq lieues, mais qui est quelquefois de six lieues à l'heure, traîne vingt wagons ou chars pesant chacun 100 tonneaux. Les convois de voyageurs, composés de six voitures à dix-huit places, marchent isolés avec une vitesse de huit à neuf lieues par heure, et parcourent en une heure et demie les trente mille ou dix lieues un tiers de Manchester à Liverpool. Douze machines, dont six pour les voyageurs, suffisent à tout ce mouvement. Cinquante chevaux ne pourraient traîner ce que traîne une de ces machines, et ils pourraient encore moins procurer la vitesse obtenue,

puisque les diligences les plus agiles, sur les routes ordinaires, ne font guère plus de trois lieues à l'heure. Chaque machine accomplit deux voyages par journée, ce qui, allée et retour, donne un parcours d'environ cinquante lieues. Chacune d'elles consomme 200 kilogrammes de charbon de coke par heure; la quantité de vapeur produite dans le même espace de tems est de 1,200 kilogrammes. Le poids de ces appareils est de 5 à 6,000 kilogrammes.

Nous possédons en France un chemin en fer, analogue à celui de Liverpool à Manchester, mais sur une plus petite échelle : c'est celui de Saint-Étienne à Lyon et de Saint-Étienne à Roanne. La vitesse du côté de Lyon est de 4 mètres par seconde en plaine, et du côté de Roanne, de 2 mètres par seconde. Sur la première route, la machine remorque en plaine un poids de 100 tonnes, et sur la seconde, un de 80.

Avant l'établissement du chemin de fer entre Liverpool et Manchester, il existait entre ces deux villes vingt-deux voitures régulières et sept voitures d'occasion, pouvant transporter ensemble 688 voyageurs par jour.

Dans les dix-huit mois qui ont suivi son ouverture, le chemin en fer a transporté 700,000 personnes, c'est-à-dire 1,070 par jour. Le trajet pour les voyageurs s'effectue aujourd'hui comme

nous l'avons dit, en une heure et quart, au lieu de quatre heures qu'on employait autrefois. Les malles aux lettres suivent les convois des diligences, ce qui offre une économie de deux tiers sur l'ancien service. La proportion du nombre des voyageurs qui parcourent la nouvelle voie, comparativement au nombre de ceux qui fréquentent la route de terre, est de 22 à 10, en hiver, et de 18 à 10 en été. Le chemin de fer est assujéti aux taxes des paroisses qu'il traverse; il leur paie une somme annuelle d'environ 4,000 livres sterling.

Il y a tous les jours neuf départs de chaque ville pour les voyageurs, excepté les samedis et dimanches, où ce nombre est réduit à quatre. Dans les voitures de première classe le prix est de cinq à six schellings par place; et le transport d'une voiture de maître est de 15 à 20 schellings. Les voitures de première classe ne s'arrêtent qu'une seule fois pour renouveler l'approvisionnement d'eau de la machine; les autres ont plusieurs stations pour prendre et déposer les voyageurs. Chaque voyageur peut porter avec lui un poids de 60 livres. Il y a un tarif particulier pour les matières lourdes, comme pierre calcaire, houille, chaux, etc.

Mais on ne s'est pas borné en Angleterre à établir des chemins de fer pour le transport des voyageurs : on a voulu appliquer aux routes ordinaires

les machines à vapeur, et si, comme il est permis de le croire par les essais qui ont eu lieu à Londres et dont nous allons parler, le succès couronne partout l'entreprise, on n'aura bientôt plus besoin de chevaux pour conduire les voitures publiques et les autres objets. Déjà même à Londres on s'occupe de la construction d'une charrue à vapeur, qui doit tracer 20 sillons à la fois. Il faut, d'ailleurs, considérer que les chemins de fer sont très-dispendieux; celui de Manchester à Liverpool, dont la longueur est de trente-un milles anglais ou près de cinquante milles mètres, a coûté plus de 20 millions de France, ou environ 2 millions pour une de nos lieues; celui de Saint-Étienne à Lyon a coûté 12 millions 600,000 francs pour une longueur de 59,000 mètres, c'est-à-dire à peu près un million par lieue. Il est donc présumable que pour le système des diligences à vapeur on finira par préférer les routes ordinaires aux chemins de fer.

Un premier essai a résolu le problème. Un omnibus à vapeur fait le service entre la Banque de Londres et Paddington, c'est-à-dire de l'est à l'ouest de Londres, distance d'environ quatre milles. Cet omnibus, qui ne diffère en rien des autres omnibus, peut contenir jusqu'à 30 personnes. Le mécanisme se compose de deux cylindres de 8 pouces de diamètre et de 16 pouces de course. La voiture ne pèse que trois tonneaux; sa force est de

15 chevaux ; sa vitesse est de quatorze milles à l'heure, en brûlant trois boisseaux de coke par mille. La chaudière se compose de tubes plats, perpendiculaires, séparés et maintenus par des règles en fer : aucune apparence de cheminée ne se fait remarquer à l'extérieur. Les roues sont tenues par des chaînes ordinaires qui s'impriment avec beaucoup d'art dans des poulies en fer fondu d'un pied de diamètre. Une frein d'une espèce nouvelle sert à retarder le mouvement de la voiture dans les descentes, et le conducteur peut le manœuvrer à son gré sans abandonner le gouvernail de la voiture elle-même. La distance de la Cité à Paddington, allée et retour, est d'environ huit milles, trajet que l'omnibus à vapeur accomplit en moins d'une heure.

Il ne faut pas toutefois se dissimuler que l'établissement des voitures-omnibus à vapeur a beaucoup d'obstacles à surmonter; mais déjà un grand nombre de difficultés ont éte levées, et quoique beaucoup d'ingénieurs doutent encore d'un succès complet, d'autres ne persévèrent pas moins dans cette glorieuse entreprise.

Une nouvelle exploitation vient de s'établir à Londres, entre Stratford et Whitechapel, trajet d'environ trois milles. C'est une voiture publique à vapeur, roulant sur un chemin sans rainures et faisant de dix à quinze milles ou de trois à cinq

lieues par heure; elle marche concurremment avec l'omnibus à vapeur de la Cité à Paddington, qui fait de dix à douze milles par heure, emportant avec lui de 20 à 30 voyageurs.

En attendant que les machines assurent leur complète domination et finissent par créer un monde nouveau et plus merveilleux que tous les contes de l'Orient, faisons connaître en terminant l'article des voitures publiques, la rapidité avec laquelle on voyage dans la Grande-Bretagne par les moyens ordinaires, c'est-à-dire par les chevaux.

Il y a cent ans, la diligence d'Oxford partait de Londres à sept heures du matin, couchait en route et n'arrivait que le lendemain; aujourd'hui on parcourt en moins de six heures cet espace de cinquante à soixante milles, qui demandait alors deux jours entiers. Le relai s'exécute en une minute, et parfois en 50 secondes. Les chevaux galopent à raison de douze milles ou quatre lieues par heure. Néanmoins, le pas réglé des malles-postes anglaises est de dix milles à l'heure. Les malles-postes françaises font aussi environ trois lieues à l'heure. Le courrier qui va maintenant, 1834, de Paris à Calais, va plus vite encore, et les lettres arrivent de Londres à Paris en 33 heures, distance d'environ cent lieues.

Il y a quarante ans la malle-poste de Holyhead, port du canal Saint-Georges, où les malles s'em-

barquent pour l'Irlande, partait de Londres à 8 heures du soir, traversait Oxford, arrivait le lendemain à Shrewsbury, sur la frontière du pays de Galles, entre 10 et 11 heures, et mettait ainsi 27 heures pour faire cent-soixante-douze milles ou cinquante-sept lieues. Il faut maintenant seize heures un quart seulement pour parcourir le même espace, et en 27 heures la malle-poste de Holyhead se trouve à quatre-vingt-trois milles au-delà de Shrewsbury, au gué de Bangor, sur la rivière de la Severn, pays de Galles.

En 40 heures la malle d'Édimbourg fait quatre cent milles ou cent-trente-trois lieues, avec tant de régularité qu'on peut régler sa montre d'après l'espace qu'elle parcourt, à peu près onze milles ou près de quatre lieues à l'heure; et cependant la plus grande partie du voyage a lieu la nuit. La voiture publique d'Exeter, qui a un fort mauvais terrein à traverser, et qui est arrêtée dans sa route par des inégalités sans nombre, fait cent-soixante-milles ou cinquante-huit lieues en vingt heures. La distance de Paris à Calais est précisément la même que celle de Londres à Exeter : la messagerie royale met quarante-huit heures en été et de cinquante à soixante heures en hiver pour faire ce trajet. La malle-poste d'Exeter franchit cette distance en dix-huit heures, tandis que la malle-poste de Paris en met vingt-huit à trente. La malle de De-

vonport fait deux cent-vingt-sept milles ou près de soixante seize lieues en vingt-deux heures. Tout le rayon qui environne Londres à une distance de cent milles ou trente-trois lieues, n'est plus aujourd'hui qu'une promenade du matin.

On est parvenu à ce point extrême de rapidité sans forcer les chevaux à un travail trop rude. On les nourrit bien, on les ménage, on les relaie fréquemment. Les voitures accélérées, qu'on appelle *fast coaches,* ont à peu près un cheval frais par mille; chacun des deux chevaux se repose un jour sur quatre, repos nécessaire, à cause de l'abondance de la transpiration et du constant exercice des muscles. Néanmoins, un cheval de fast coach ne peut guère travailler ainsi que pendant quatre ans. Il en est de même des chevaux de poste, car il faut répéter qu'il n'est pas de pays en Europe où le service des postes se fasse avec une rapidité aussi merveilleuse qu'en Angleterre.

D'un autre côté les voitures publiques sont aussi élégantes que les voitures particulières, et celles-ci sont multipliées à l'infini, depuis le landau jusqu'au tilbury. Les diligences anglaises chargées ne pèsent que 3,000 livres, tandis que les diligences françaises pèsent vides 4,000 livres, et chargées 10,000 livres. A Londres le cabriolet est roi : vous le trouvez à la porte des clubs, à celle des théâtres, dans tous les coins de rue; il est cons-

truit à l'instar du cabriolet de Paris, avec cette différence pourtant que le cocher est assis sur un siége séparé de la personne qui y monte, laquelle ne craint pas alors un frottement ou contact souvent fort désagréable à Paris.

Pour nous résumer par un mot sur la vapeur employée dans l'industrie, nous dirons avec une revue anglaise, qu'il y a maintenant dans la Grande-Bretagne environ 15,000 machines à vapeur en activité, dont quelques-unes d'une force prodigieuse. Il en existe une dans le comté de Cornouailles qui a une force d'environ 600 chevaux. Supposant que l'une dans l'autre ces machines aient une force chacune d'environ 25 chevaux, ce qui ne paraît point exagéré, il en résultera une force totale d'environ 375,000 chevaux. Suivant le calcul de Watt, ce savant Anglais qui a porté si loin le perfectionnement des machines à vapeur, la force d'un cheval équivaut à celle de cinq hommes et demi; les machines à vapeur de la Grande-Bretagne représenteraient ainsi une force mécanique égale à celle de 2 millions d'hommes. Chaque cheval demande pour son entretien le produit de deux acres ou arpens de terre. Si donc la totalité de l'ouvrage qui s'exécute aujourd'hui par la vapeur, l'était par des chevaux, les habitans des Iles britanniques auraient près de 800,000 arpens de moins disponibles.

Avant l'invention des mécaniques il aurait fallu 42 millions d'ouvriers pour effectuer les travaux qui s'exécutent aujourd'hui dans les fabriques anglaises. En évaluant leur salaire à un schelling par jour, une somme de 18 milliards de livres sterling eût été nécessaire; et en déduisant l'entretien des machines et bâtimens, ce que l'on peut évaluer à 1 milliard 300 millions sterling, il reste encore pour l'Angleterre une économie annuelle de plus de 17 millions de livres sterling qu'il faudrait dépenser, si l'on voulait avoir la même quantité de produits, sans faire usage des mécaniques.

CAISSE D'ÉPARGNE.

On ne s'est pas contenté d'économiser ainsi la main d'œuvre et les bras; une sage et prévoyante philantropie a poussé plus loin encore son bienveillant intérêt pour les classes laborieuses, en créant des caisses d'épargne dites *saving banks,* pour recevoir de petites sommes économisées par ces mêmes classes, et qui, placées ainsi d'une manière sûre, s'augmentent successivement par l'accroissement de l'intérêt composé.

Les caisses d'épargne étaient déjà en 1833 au nombre de près de 400 pour les trois Royaumes-Unis, et elles avaient déjà contribué à diminuer le paupérisme ou la mendicité.

On reçoit dans ces banques depuis un schelling jusqu'à 150 livres sterling; l'intérêt n'est compté que lorsque la somme déposée s'élève à une livre sterling; il est fixé à quatre pour cent. C'est le même taux que donnent les caisses d'épargne de Paris, où le maximum de chaque dépôt est de deux mille francs.

Depuis le premier établissement de ces banques d'épargne, autorisé par un acte du parlement, en 1817, jusqu'au 1^er^ janvier 1831, elles avaient reçu en petits placemens successifs plus de 21 millions de livres sterling, ou de 525 millions de francs, dont les dépositeurs (1) avaient retiré 5 millions et demi sterling, ce qui laissait encore un dépôt de 15 millions et demi de livres sterling, dépôt confié à la surveillance de commissaires de la caisse d'amortissement.

Les caisses d'épargne ont rendu partout où on en a établi de grands services à la classe ouvrière; elles ont fait naître dans cette classe un esprit d'ordre, de prévoyance et d'économie. Parmi les établissemens anglais de ce genre, il faut placer en première ligne la caisse d'épargne de Saint-

---

(1) Nous hasardons ce mot *dépositeur*, tiré du latin *depositor*, parce qu'il rend bien l'idée que nous voulons exprimer, et qui est tout l'opposé de *dépositaire*.

Pancrace, à Londres; elle repose sur des institutions qui mériteraient de servir de modèles. Elle est sous la direction de deux vice-présidens, tuteurs, et de cinquante surveillans. Aucun d'eux n'a le droit de réclamer une rétribution pour ses peines, sur les sommes déposées et sur le produit des opérations. C'est ainsi qu'en agissent les directeurs des caisses d'épargne de Paris. Un comité directeur surveille, dirige et conduit les affaires de cette banque de Saint-Pancrace, désigne les caissiers, les agens, les auditeurs, les commis et les serviteurs de toute espèce. L'assemblée générale, qui contrôle les opérations de ce comité, le constitue elle-même. Le caissier doit fournir un cautionnement.

Indépendamment de ces caisses d'épargne, il existe en Angleterre des sociétés amicales et charitables qui reçoivent des dépôts d'argent plus considérables que les caisses d'épargne, jusqu'à la concurrence de 300 livres sterling.

DEUXIÈME SECTION.

COMMERCE.

Nous venons de passer en revue les principales branches d'industrie de la Grande-Bretagne; voyons actuellement le développement matériel

de son commerce, et commençons par ses grands dépôts, tels que les bassins ou docks, et les bazars, pour arriver ensuite aux boutiques ou magasins; mais cette fois il ne s'agira plus que de Londres.

DOCKS.

Les docks sont des bassins construits sur le bord de la Tamise, pour recevoir les navires et faciliter le chargement et le déchargement de leurs marchandises. Autour de ces bassins sont disposés des magasins pour le dépôt de ces mêmes marchandises. Les bassins sont parfaitement clos, bien surveillés, et, servant d'entrepôts, ils facilitent aux douanes la perception des droits.

La ville de Londres, dont le port, aujourd'hui le premier de l'univers, compte près de 3,000 navires, avec un tonnage de près de 580,000 tonneaux, et avec une perception de douane de plus de 250 millions de France, a cinq docks ou bassins principaux, savoir : celui de Sainte-Catherine, celui de Londres proprement dit, celui des Indes orientales, celui des Indes occidentales, et celui qu'on appelle le bassin du Commerce.

Les docks de Sainte-Catherine furent commencés le 3 mai 1827, sur un terrain qu'occupaient plus de 1,200 maisons, qu'il avait fallu démolir. Ils furent terminés à peu près dans l'espace

de seize mois, et le premier navire y entra le 25 octobre 1828. Les magasins peuvent contenir 210,000 tonneaux de marchandises. La construction en a été tellement soignée, qu'ils se trouvent constamment à l'abri du mauvais tems. On a aussi considérablement épargné la main-d'œuvre. Le lock ou espace qui existe entre les écluses, a 195 pieds de long sur 45 de large, et contient à la plus haute marée 28 pieds d'eau. On le remplit par le moyen de deux machines à vapeur, dues au génie de Bolton et de Watt. Elles ont chacune la force de 80 chevaux. Le fond des bassins ayant été creusé beaucoup plus que celui des autres bassins de Londres, les navires peuvent y être admis à toute heure, la nuit comme le jour. L'espace de l'eau est trois fois celui des magasins, et ces docks peuvent contenir facilement 150 navires, sans compter les bateaux et chaloupes qui en dépendent. L'espace des quais offre une étendue de 4,600 pieds. Ils ont environ 96 pieds de large. Pour la facilité du commerce, on a réuni dans un même bâtiment les employés de la compagnie et tout ce qui a rapport à la douane,

Les docks de Sainte-Catherine sont situés immédiatement plus bas que la Tour de Londres, et se trouvent ainsi les plus proches de la Cité, de la Douane et des autres centres d'affaires. Le capital de cet établissement dépasse 2 millions de

livres sterling. Tout l'espace contenu dans le circuit extérieur comprend environ 10 hectares.

Il y a deux docks, et ils communiquent entre eux. L'écluse qui conduit à la rivière est construite de manière que des navires jaugeant au-dessous de 600 tonneaux peuvent y passer après la marée haute. Des navires au-dessus de 800 tonneaux sont entrés et sortis sans difficulté, et un avantage particulier à cet établissement, appelé en anglais *Saint Katerine docks,* c'est, nous le répétons, que les bâtimens peuvent entrer et sortir pendant la nuit aussi bien que pendant le jour.

Les magasins, aussi commodes que bien distribués, ont été bâtis en partie sur pilliers touchant au bord de l'eau, de manière que les marchandises sont hissées directement de la cale du navire, sans qu'il soit nécessaire, comme aux docks de Londres proprement dits, et à ceux des Indes occidentales, de débarquer les marchandises sur les quais; il y a ainsi une grande économie de tems, de place et de travail.

Les bassins de Londres proprement dits, désignés sous le nom de *London docks,* furent ouverts en 1803; ils sont situés à quelque centaines de pas de la Tour, et immédiatement au-dessous de ceux de Sainte-Catherine. Ils sont principalement destinés à recevoir les navires chargés de vins, eau-de-vie, tabac et riz. Le bassin qui se trouve à l'ouest cou-

vre un espace de 8 hectares, et le bassin de l'est couvre environ 2 hectares et demi. Le dock au tabac est situé entre les deux, et son étendue est de 40 ares. Il reçoit uniquement les navires chargés de tabac. Tout l'espace compris dans les limites extérieures de ces docks est de 30 hectares. Les magasins sont beaux et spacieux. Le grand magasin pour les tabacs peut contenir 24,000 boucauts de tabac, et il couvre une étendue de 2 hectares. De l'autre côté du bassin il y a encore un très-beau magasin pour le tabac. Les caves situées sous les magasins peuvent loger 65,000 pipes de vin ou de spiritueux.

Tous les navires qui arrivaient à Londres chargés de vin, tabac, eau-de-vie et riz, excepté les navires des Indes orientales et des Indes occidentales, avaient été, jusqu'en 1826, obligés de se décharger dans les London docks; mais depuis cette époque l'usage des docks est laissé au choix de l'armateur.

Une amélioration récente a été faite aux London docks : on a pratiqué au bassin de l'est une entrée dans la Tamise à trois quarts de mille plus bas que l'ancienne.

Le capital de la compagnie des London docks monte à 3,238,310 livres sterling ou près de 81 millions de francs; mais une forte partie avait été employée à l'acquisition de 1,300 maisons qui oc-

cupaient le terrain où sont situés les docks. Le dividende actuel est de 3 p. o/o cent, et l'action de 100 livres sterling vaut environ 60 livres. Cette compagnie est administrée par 25 directeurs, dont fait partie le lord-maire en sa qualité de conservateur de la Tamise.

Les bassins des Indes orientales appelés en anglais *East-India docks,* situés à Blackwall, hors de Londres, vers l'est, à cinq ou six milles de la Tour, sont principalement disposés pour les navires de la compagnie des Indes orientales. Il y a deux bassins, un pour les navires qui déchargent, et l'autre pour ceux qui chargent. La superficie du dock d'importation est de 7 hectares et demi; celle du dock d'exportation est d'environ 4 hectares. Le bassin d'entrée qui fait communiquer les docks avec la rivière, contient environ un hectare; la longueur de l'écluse d'entrée est de 65 mètres, la largeur des portes est d'environ 14 mètres d'ouverture. La hauteur de l'eau n'est jamais au-dessous de 7 mètres. La plus grande partie des marchandises importées dans ces docks est transportée immédiatement aux magasins que la compagnie possède dans le Cité; voilà pourquoi l'étendue des magasins qui dépendent des docks est relativement peu considérable. Le transport a lieu sur des chariots fermés.

Le capital de la compagnie des docks des Indes

orientales est de 500,000 livres sterling ou 12 millions 500,000 francs, et le dividende de 4 p. 0/0. Une action de 100 livres au capital nominal, vaut maintenant 60 livres. L'établissement est tenu par 13 directeurs, dont 4 doivent être directeurs de la compagnie des Indes orientales, et ils doivent posséder chacun 20 actions au moins.

Les bassins de la compagnie des Indes occidentales, désignés en anglais sous le titre *West-India docks,* sont les plus anciens de Londres; ils datent de l'année 1800. Ils sont également situés hors de Londres, peu loin des docks des Indes orientales, entre les deux coudes que forment les sinuosités de la Tamise, à Blackwall, d'un côté, et à Limehouse, de l'autre; de manière que les navires qui remontent la Tamise, entrent dans ces docks par le bassin de Blackwall à l'est, et peuvent en sortir à l'ouest par le bassin de Limehouse, évitant ainsi un détour de plus d'une lieue. Un canal parallèle à ces docks et qui les touche presque, avait été creusé pour abréger ainsi le trajet : la compagnie l'a réuni à ses docks et en a formé un troisième bassin sous la dénomination de dock du sud. Il sert maintenant au commerce de bois.

Les deux bassins qui constituent les docks des Indes occidentales occupent l'un 10 hectares, et l'autre 12. Le premier reçoit les navires qui prennent charge pour l'exportation, et le second les

navires qui importent des marchandises. Le dock du sud est approprié aux bâtimens qui exportent comme à ceux qui importent; sa longueur est de 1,075 mètres, et sa largeur de 14 mètres. Dans les plus hautes marées, la hauteur de l'eau de ces docks est de 72 décimètres, et ils peuvent contenir facilement 600 navires de 250 à 500 tonneaux.

Les docks d'importation et d'exportation sont parallèles et séparés par un rang de magasins où l'on reçoit du rhum, de l'eau-de-vie, et autres esprits. Les plus petits magasins et les hangards sont placés sur les quais des docks d'exportation et du sud, pour les marchandises que l'on veut exporter. Les magasins des marchandises importées sont au côté nord et à chaque bout des docks d'importation. Ils sont bien disposés et d'une étendue assez considérable pour contenir 160,000 barriques de sucre, non compris les cafés et autres productions exotiques. Toute la superficie du terrain occupée par les docks des Indes occidentales et du sud, est d'environ 120 hectares. C'est le plus vaste de tous les établissemens de ce genre; il appartient tout entier à une compagnie de souscripteurs nommée compagnie des docks des Indes occidentales, laquelle possède un capital de 1,380,000 livres sterling ou 34,500,000 francs. Le dividende, qui long-tems fut très-élevé, a dû baisser par l'effet naturel et inévitable de la con-

currence des autres docks; il est encore de 6 p. o/o.

L'entrée des docks des Indes occidentales la moins éloignée, est à trois milles de la Bourse de Londres; l'entrée opposée en est à trois milles et demi. Cette distance augmente les frais de transport par le roulage, et n'est pas sans inconvéniens pour les négocians qui se servent de ces docks; mais, en revanche, les navires qui y entrent évitent la navigation pénible qui reste à opérer sur la Tamise pour arriver aux London docks ou aux docks de Sainte-Catherine.

Les quatre établissemens que nous venons de signaler, savoir : Les docks de Sainte-Catherine, les London docks, les East-India docks, et les West-India docks, sont situés sur la rive gauche ou septentrionale de la Tamise; le cinquième, celui du Commerce, est placé sur la rive droite ou méridionale, c'est-à-dire à l'extrémité orientale de Southwark, presque en face des docks des Indes occidentales. Ces docks du commerce, appelés pour cette raison *Commercial docks*, sont très-étendus, mais ils n'ont que très-peu de magasins pour les marchandises et servent à recevoir les navires chargés de bois, grains et autres objets d'encombrement.

Nous avons dit ailleurs, et nous le répétons ici, que les docks, outre l'avantage de garder en sûreté les marchandises du négociant, offrent à ce-

lui-ci une grande ressource en même tems qu'une économie pour l'entrepôt et l'emmagasinage de ces mêmes marchandises. Il ne les retire de ces grands dépôts qu'à fur et mesure de ses besoins; il paie alors le droit de douane, et peut, au moyen de garanties ou *warrants,* les mobiliser et les mettre en circulation. Ces warrants ou ordres sont délivrés par l'administration des docks, et transférables par voie d'endossement, comme les lettres de change. Si le propriétaire dispose d'une partie de sa marchandise, il peut alors échanger son warrant contre d'autres qui lui conviennent davantage. En outre, l'administration des docks tient, pour les négocians, des comptes de dépôts ou *deposits,* et reçoit les à-compte que l'acheteur est dans l'usage de verser sur sa facture; elle en fait écriture au profit du vendeur, et n'exige pour cela qu'un dépôt constant de 10 livres sterling, qui demeurent à sa disposition tant que le compte courant du deposit est ouvert. La jouissance de cette somme paraît lui suffire pour ses frais d'enregistrement ou de tenue d'écritures.

Les droits de dock, variables suivant les provenances, sont d'environ 6 deniers ou 60 centimes par tonneau à l'entrée, et autant à la sortie, pour les navires venant de France. A ces droits de navigation, il faut ajouter ceux du port de Londres, qui sont de 2 deniers et demi ou 25

centimes à l'entrée et autant à la sortie, pour les ports français de l'Océan, et de 7 deniers ou 73 centimes pour ceux de la Méditerranée. Il y a, en outre, les droits de phare et de pilotage, qui sont exorbitans. En effet, un navire de moins de 500 tonneaux et tirant 18 pieds et demi d'eau, doit payer plus de 2,500 francs pour entrer dans la Tamise et sortir de ce fleuve. Ce sont des droits ruineux pour la marine marchande; souvent aussi, pour les éluder, les capitaines exposent leurs équipages à des dangers certains. Il n'est pas rare qu'un navire étranger périsse corps et biens, pour avoir voulu éluder de pareilles taxes. L'humanité s'élève donc de toutes parts contre des perceptions aussi funestes.

Détournons nos regards de cette plaie fiscale, et portons-les des immenses dépôts de marchandises destinés à la vente en gros, vers d'autres dépôts moins vastes, consacrés à la vente en détail, et désignés sous les noms de bazars et de boutiques ou magasins.

BAZARS ET BOUTIQUES.

Les bazars, ces grands dépôts de toutes sortes de marchandises, cette agglomération de boutiques en un même endroit, cet amas hétérogène, depuis le plus petit meuble jusqu'aux équipages, les bazars, disons-nous, sont des inventions toutes

récentes à Londres; il n'y en avait pas un seul en 1814 : aujourd'hui, 1834, on en trouve dans presque tous les quartiers de la métropole. Le premier de ces établissemens qui ait été créé est celui de Soho-Square; il consiste en un rez-de-chaussée et deux étages, dans lesquels 400 femmes, plutôt demoiselles que mariées, surtout jeunes et jolies, afin d'attirer les acheteurs, sont journellement occupées à la vente d'articles de mode ou de fantaisie de tout genre, comme joyaux, montres, instrumens d'optique, parfumerie, papier, plumes, crayons, encre, livres, peintures, robes, colifichets, et même des pâtisseries.

Ce Bazar est ouvert tous les jours, excepté les dimanches et les fêtes. Les salles et les galeries sont tapissées en rouge et garnies de comptoirs en acajou. Ce qu'on appelle un comptoir dans le Bazar, est une partie du haut, mesurant un espace de 4 pieds en longueur, pour laquelle chaque locataire paie 3 deniers ou 30 centimes par jour; mais généralement plusieurs comptoirs sont loués par la même personne.

Un Bazar sur une grande échelle est ouvert dans Baker-street, Portman-Square, pour les équipages; il en existe un semblable dans King-street, où l'on vend également des chevaux, par commission. Les voitures sont rangées de manière à border plusieurs allées ou galeries d'une

longueur prodigieuse, éclairées le soir par le gaz. Les boutiques sont numérotées et sont en quelque sorte une exposition publique permanente de produits de l'industrie anglaise. Dans King-street, les voitures sont également numérotées, car elles appartiennent, pour la plupart, à des particuliers qui les ont envoyées en ce lieu pour s'en défaire. On envoie de même les chevaux dans des écuries attenantes à l'établissement. Le premier étage est garni de meubles. Les bâtimens occupent trois acres ou arpens de terrain.

Voilà deux ou trois des innombrables bazars de Londres : les boutiques ne sont pas moins dignes d'attirer l'admiration de l'étranger; car en Angleterre, et particulièrement à Londres, tout est colossal. Mais il ne faudrait pas se tromper sur la signification des termes : En France, une boutique de 10 pieds carrés sera par le marchand décorée du titre de magasin; le marchand et même le boutiquier se proclameront négocians; mais en Angleterre, un magasin de 100 pieds de profondeur s'appellera boutique; les commis d'un marchand millionnaire seront des apprentis, et leurs appointemens des gages.

La richesse, l'élégance, la propreté et la grandeur distinguent les boutiques de Londres. A l'arrivée d'un étranger dans cette capitale, leur magnificence les captive; celles des orfèvres, des

joailliers, des drapiers et des marchands de cristaux et de porcelaines, attirent d'abord son attention. Souvent une simple devanture lui offre une collection d'objets précieux, dont la valeur paierait une principauté d'Italie ou d'Allemagne; il semble que de tels objets ne puissent être achetés que par des monarques, et l'étranger se demande comment le marchand pourra se défaire de tels articles. La boutique d'un orfèvre étalera, par exemple, des services de vaisselle plate d'une merveilleuse richesse, des vases et des plateaux d'un travail exquis; dans la longueur du magasin, vous remarquerez des morceaux d'or et d'argent, des candelabres, des théiéres et autres ustensiles d'or et d'argent massif.

Entrez dans un magasin de soieries dont le capital excède 200 millions de livres sterling, ou 5 milliards de francs : il est divisé en compartimens où sont classées les diverses marchandises, et où se trouve placé un corps spécial de jeunes commis, dont le nombre, pour tout l'établissement, est quelquefois de plus de cent, tous logés dans le bâtiment, au-dessus des magasins, et chacun recevant un salaire proportionné à son talent ou à son rang. Chacun a son lit particulier, mais tous prennent leurs repas en commun, par détachemens, à des heures fixes, de manière à ne pas entraver le service. Chacun a un numéro

qui lui assigne sa place à table, dès que ses pratiques ont terminé leurs affaires avec lui. La cloche du dîner appelle tour-à-tour chaque escouade, jusqu'à ce que toutes aient pris part au banquet du matin ou du soir. Il y a aussi des momens et des moyens de récréation dans l'établissement : il possède une bibliothèque et reçoit des journaux et des revues qu'on peut lire aux heures de la soirée. Ainsi, depuis le matin jusqu'au soir, tous les individus attachés à l'établissement, restent soumis au contrôle et sous le regard du maître, qui, d'ailleurs, a en outre des inspecteurs chargés de parcourir les salles et les comptoirs, de veiller à la conservation des marchandises, et à ce que les chalands mâles et femelles soient accueillis avec toute l'urbanité désirable. Un seul caissier reçoit à son bureau l'argent des acheteurs, et le propriétaire réalise parfois jusqu'à 20,000 livres sterling par année, comme aussi il peut se ruiner en peu de tems, si la vogue vient à l'abandonner, danger qu'il s'efforce de prévenir, en renouvelant fréquemment ses marchandises, qu'il ne garde pas souvent au-delà de quinze jours.

Ces renouvellemens perpétuels et fréquens ont surtout lieu chez les tailleurs. S'ils ont un habit passé de mode, ils l'envoient vite à des boutiques de détail, où ces habits que, dans l'origine, on vendait six guinées ou 156 francs, n'est plus côté que

pour un tiers de cette valeur. A une autre boutique, ce même habit, après avoir vêtu un second propriétaire, sera réduit au prix de 20 schellings ou 24 francs, et reprendra encore quelque apparence sur le dos d'un jeune parvenu fashionable qui le portera jusqu'à ce que les coutures se montrent et que son lustre ait disparu. Alors le même habit s'en ira chez un juif ou colporteur qui l'aura obtenu pour 6 ou 8 schellings, et après l'avoir retourné, le métamorphosera pour un apprenti en frac moderne avec collet de velours et nouveaux boutons; enfin, revenu encore dans la friperie israélite, au prix de 2 ou 3 schellings, il sera converti en une veste garnie de boutons de métal, et reparaîtra pour terminer son existence sur le dos d'un jockey, d'où peut-être, après avoir été jeté dans le gouffre de l'oubli, il en sera, comme un revenant ou fantôme, retiré un instant pour une mascarade ou un épouvantail. Un seul article d'industrie mercantile aura donc ainsi passé par les mains d'une douzaine de maîtres qui tour-à-tour l'auront usé, chacun suivant le degré de sa fortune dans une grande ville, lorsque partout ailleurs, comme le remarque avec raison une revue anglaise (1), il n'eût servi qu'à deux personnes au plus.

---

(1) *Chamber's Edimbourg Journal*, 1834.

Terminons cet article des bazars et boutiques par un mot sur les marchés de Londres, car ils sont encore un mode de vente des denrées ou marchandises.

Les principaux marchés de Londres sont conçus d'une manière ingénieuse et grandiose. En général chaque corporation a son hôtel à part, un lieu de réunion accoutumé, un grand marché à elle, un café, des bureaux, un petit ministère particulier. Les marchands de blé ont fait construire une double galerie couverte, soutenue par des colonnes surmontées de gerbes de blé, et entourées de petits bureaux sur chacun desquels est écrit le nom du locataire. Trois fois par semaine le marché est ouvert, et chaque négociant arrive à cette espèce de halle, analogue à notre halle au blé de Paris, avec 5 ou 6 sacs d'échantillon de blé qu'il expose sur un comptoir. Les acheteurs qui se présentent traitent de chaque sorte sur la seule inspection de ces échantillons, qu'ils emportent comme garantie, après le marché conclu. De longues sondes terminées par un entonnoir à ressort pénètrent dans les couches de blé qui se trouvent à bord des navires et vérifient la bonté de la marchandise. Les marchands ont une salle de réunion renfermant tous les journaux concernant les grains et les mercuriales des principaux marchés de l'Europe. Des cartes étalées sur des tables indiquent

les positions géographiques des lieux à céréales, les prix courans d'assurances sont affichés, et un cadran, qui, du plafond, communique avec la girouette du toit de l'édifice, annonce le vent qui règne; de manière que le marchand peut en moins d'une demi-heure acheter une cargaison, la faire assurer, et l'expédier avec la certitude qu'elle ne sera point retardée par un vent contraire.

Comme les marchands de blé, les marchands de charbon, réunis dans un local à eux, font leurs marchés au moyen de connaissances ou certificats légalisés par des experts jurés des lieux de provenance, indiquant la quantité et la qualité du charbon de terre expédié, le navire qui le porte et le jour probable de l'arrivée.

Les sucres, les cafés, le rhum, le riz et les épices se vendent de la même manière dans des magasins particuliers, situés près des bureaux des courtiers, et les courtiers de chaque marchandise habitent le même quartier, la même rue, afin que le vendeur puisse les trouver promptement et traiter de même, à l'inspection des échantillons étiquetés et placés sur des tables où chacun a le droit de les goûter. De semblables échantillons sont exposés dans des magasins plus en grand autour des docks dont nous avons parlé.

Un dernier article que nous pouvons encore comprendre dans le chapitre de l'industrie bri-

tannique, est le commerce des livres. Essayons d'en dire quelques mots.

Le quart des livres qu'on publie en Angleterre ne rend pas les avances faites par l'éditeur, et même il n'y a guère, suivant la *Revue d'Édimbourg* de 1831, qu'un huitième ou un dixième des publications qui soient réellement avantageuses, parce que le fisc prélève un droit considérable sur le papier et sur toutes les publications, depuis la simple annonce jusqu'au volume. Le produit net du droit sur le papier est par année d'environ 700,000 livres sterling, ou 17,500,000 francs. Le fisc prélève un droit de 3 schellings 6 deniers, ou 4 fr. 35 c. sur toutes les annonces indistinctement, et le produit annuel de ce droit dépasse 175,000 livres sterling, ou 4,375,000 fr. Dans un tirage de 500, 700 et même 1,000 exemplaires, le rapport des taxes à la somme des frais est de 1 à 5, c'est-à-dire que les taxes composent le cinquième, ou 20 p. o/o de la totalité des déboursés. On perçoit sur les ouvrages importés en Angleterre, pour les éditions antérieures à 1801, avec ou sans reliure, 25 fr. pour cent livres pesant, et pour les éditions postérieures, 125 francs pour cent livres. Ce droit, en 1831, a excédé 300,000 livres sterling, ou 7,500,000 fr.

Le relevé des douanes de France et d'Angleterre a donné, pour 1832, les chiffres suivans,

savoir : Exportations en livres de France pour l'Angleterre : poids, 84,954 kilogrammes; valeur 435,328 francs. Exportations d'Angleterre pour la France : poids, 19,682 kilogrammes; valeur, 131,318 francs.

Le nombre des volumes exportés chaque année de France pour l'Angleterre est d'environ 400,000, tandis que la France ne tire d'Angleterre que 80,000 volumes par an. Il est vrai que si l'Angleterre demande à la France une plus grande quantité de volumes que celle-ci n'en réclame d'elle, c'est que la France sert en grande partie d'intermédiaire au commerce de librairie qui se fait entre l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre, et que la France expédie à cette dernière non-seulement des livres français, mais encore des ouvrages italiens et allemands. En outre, les éditeurs français réimpriment beaucoup d'ouvrages anglais et les revendent à meilleur marché que les ouvrages anglais, qui, d'ailleurs, sont aussi pour la plupart traduits en français, ce qui fait que sur le continent on se passe bien souvent des originaux.

En terminant ce chapitre sur l'industrie et le commerce de la Grande-Bretagne, disons que pour parvenir à établir en général entre elle et la France des rapports commerciaux avantageux aux deux nations, il semblerait indispensable

d'adopter de nouveaux tarifs, uniquement basés sur leurs intérêts réciproques et privés, en faisant disparaître tout soupçon d'égoïsme ou de ruse diplomatique. Plusieurs économistes pensent qu'il faudrait exempter de tout droit les matières premières destinées aux opérations industrielles, les articles étrangers indispensables à la vie, et ne frapper de la taxe des douanes que les objets purement de luxe ou de fantaisie; mais ce grave sujet demande, pour être bien traité, de vastes connaissances et des lumières pratiques; il est trop au-dessus de nos forces, et nous l'abandonnons à la méditation des hommes d'état et des économistes des deux pays. Nous n'avons voulu présenter ici que les résultats ou produits des principales branches industrielles et commerciales de l'Angleterre et de sa métropole; d'autres écrivains plus habiles donneront les théories et les applications. En ce qui nous concerne, nous répéterons avec le poète :

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

CHAPITRE VI ET DERNIER.

ENVIRONS DE LONDRES.

Aspect de la contrée. Lieux principaux ou les plus intéressans. *Nord :* Hampstead, Highgate, Eslington. *Ouest :* Richmond, Kew, Chiswick, Twickenham, Hammersmith, Kensington, Hampton-Court, Windsor, avec Slough et Eton. *Sud :* Chelsea, Battersea, Deptford, Putney, Croydon, Eltham, Epsom. *Est :* Greenwich, Woolwich, Gravesend. Quelques mots sur Oxford, Cambridge et Brighton. Retour en France.

Bear me, o bear me to sequester'd scenes,
To bowery mazes, and surrounding greens.

Muses, transportez-moi sous ces voûtes secrètes,
Du calme et du bonheur agréables retraites.

POPE. *Windsor-Forest.*

Nous venons de passer en revue l'ensemble et les détails de Londres, ses monumens et ses institutions, son industrie et son commerce : portons maintenant nos regards au-delà de ses limites naturelles ou convenues, et visitons quelques-unes des principales localités de ses environs.

Disons d'abord que les replis sinueux de la Tamise et de ses affluens, ou des canaux qui s'y réunissent, contribuent singulièrement à embellir le paysage. Une chaîne de riantes collines se déploie au nord en un amphitéâtre où apparaissent notamment les villages de Hampstead et de Highgate. A l'est et à l'ouest s'étendent au loin des plaines fertiles qu'arrosent les eaux majestueuses du fleuve, tandis qu'au sud et au sud-ouest se présentent les belles perspectives de Blackheath, de Norwood et de Richmond. Les terres qui environnent immédiatement la métropole sont cultivées avec un soin extrême par les jardiniers, lesquels approvisionnent Londres de légumes et de fruits. On remarque partout des plantations luxuriantes et de charmantes maisons de campagne, ainsi qu'une succession variée de cottages, de hameaux et de villages, où surabonde une population rarement oisive et généralement pourvue des aisances de la vie.

Commençons à présent notre revue pittoresque en prenant par le nord de Londres, pour ensuite passer à l'ouest, revenir par le sud, et terminer par l'est.

NORD DE LONDRES.

Nous distinguons au nord les villages de Hampstead, Highgate, Eslington et quelques autres.

Hampstead, par sa belle situation et les points de vue dont on y jouit, est un des plus agréables et des plus remarquables villages qui environnent la capitale, d'où il n'est guère éloigné que d'une lieue et demie. La variété de ses sites a engagé bon nombre d'habitans de Londres à y venir passer la belle saison dans des maisons de campagne délicieuses. Il est lui-même formé de maisons fort élégantes, et quelques-unes se louent meublées comme habitations temporaires. Les étrangers y trouvent à peu de frais toutes les commodités de la vie. De ce village on aperçoit distinctement à l'ouest le château de Windsor et une infinité d'autres lieux, daus un rayon de vingt milles. On a plus loin, au nord, la vue de Hertford et quelques autres points environnans. D'un banc, sur la route, on découvre tout l'amphitéâtre des coteaux de Surrey et de Kent, formant un cercle autour de Londres. Au nord-ouest on voit Buckingham, Bedfort et Northampton; et l'horizon, à l'est, s'étend dans les comtés d'Essex et de Kent, presque jusqu'à l'embouchure de la Tamise, où, à l'aide du télescope, on peut suivre les mouvemens des vaisseaux de ligne.

Une délicieuse promenade conduit de Londres à Hampstead, en suivant le parc dit de Regent's-Park et la colline de Primerose, où les Londoniens aiment à se rendre en partie de plaisir.

Une colline semblable à celle de Hampstead est celle de Highgate, un peu plus éloignée de Londres. Elle ne possède pas autant de sites, et le village est moins considérable; mais les points de vue du midi et du sud-ouest sont plus intéressans peut-être; ils méritent l'attention des amateurs. Le village tire son nom de la hauteur sur laquelle il s'élève, et d'une porte construite il y a plus de 400 ans, porte que l'on y trouve encore. Entre Highgate et Hampstead, sur une autre éminence, est le château du comte de Mansfield, appelé Caen ou Ken-Wood. Une des principales routes du nord traverse Highgate, et naturellement y occasione chaque jour un grand mouvement de voitures. C'est aussi une des plus belles promenades du voisinage de Londres. La route qui y mène de cette capitale, traverse Islington, gros village qui excède en population celle de plusieurs villes d'Angleterre. Au centre de ce village, lequel fournit du lait à une grande partie de la métropole, passe le canal de communication qui continue celui du Régent, et unit par eau Paddington à Limehouse, canal parfaitement droit et de niveau dans toute sa longueur d'environ 450 toises, avec 18 pieds de hauteur, 7 pieds d'eau, et de 17 pieds de largeur.

De ce dernier village, nous passerons à celui de Paddington, situé au nord-ouest de Londres,

pour de là explorer à l'ouest Kensington, Hammersmith, Chiswick, Kew, Richmond, Hampton-Court et Windsor.

OUEST DE LONDRES.

Kensington, village à deux milles de Londres, contient de magnifiques jardins, dont les masses de verdure et les gazons serrés rappellent le moelleux des tapis de Perse. Un petit bâtiment carré, en briques, décoré du nom de palais, compose la demeure du duc de Sussex, frère du roi actuel d'Angleterre.

Dans ce même village est un observatoire, élevé par un savant du premier ordre, M. South, dont les instrumens astronomiques égalent la précision de ceux de l'observatoire royal de Greenwich.

Ce fut en 1827, que M. South fit construire sur la colline de Campden-Hill à Kensington, cet observatoire privé, le plus splendide de tous ceux de ce genre. C'est là que se trouve la belle lunette méridienne de Troughton, de sept pieds, avec laquelle M. South même a fait des observations du soleil. Là est le westbury-circle, célèbre par les observations de M. Pond, aujourd'hui directeur de l'observatoire royal de Greenwich; là encore est l'équatorial de Troughton, de cinq pieds de distance focale, avec lequel M. South a

fait la plupart de ses observations d'étoiles doubles; là enfin est la grande lunette astronomique de M. Cauchoix, de Paris, de dix-huit pieds de longueur focale, dans une tour de trente pieds de diamètre, munie d'une coupole mobile en bois de cèdre.

Je saisis avec empressement l'occasion de témoigner ici à ce savant aimable toute ma reconnaissance pour l'accueil gracieux que j'en ai reçu à son observatoire, où la curiosité m'avait porté à vérifier plusieurs phénomènes célestes, décrits dans mes *Lettres sur l'Astronomie* (1).

Hammersmith, village que nous avons à visiter après celui de Kensington, est situé à quatre milles à l'ouest de Londres. Il offre un assez grand nombre de belles maisons, et contient de vastes réservoirs alimentés par des machines hydrauliques, destinées à fournir de l'eau de la Tamise à plusieurs quartiers de Londres. La rue principale a un mille et demi de longueur. Le pont en fer, sur le fleuve, est une des principales curiosités de Hammersmith, d'où l'on se rend à Richmond.

Qui n'a pas entendu parler de Richmond, et quel œil a pu voir sans en être ravi, ce séjour en-

---

(1) 4 volumes *in*-18. Deuxième édition, revue par M. Bouvard, directeur de l'Observatoire royal, à Paris.

chanteur, placé sur une colline dominant la Tamise, à environ neuf milles à l'ouest de Londres? Richmond, que sa situation admirable a fait surnommer le Frascati ou le Montpellier de l'Angleterre, a son village sur le revers d'une colline, dont le pied vient aboutir à la Tamise. Les arbres, les prairies, les ponts et les maisons, tout ici a une physionomie particulière, dont les environs nulle part n'offrent aucun équivalent. L'église, debout sur la hauteur, conserve précieusement les cendres du poète Thompson, qui a chanté en si beaux vers cette vallée de délices, cette série de collines, où le luxe de la culture a été porté jusque dans ses dernières limites. Richmond fut long-tems la retraite favorite du roi Georges III; ce prince y fit bâtir un nouveau palais pour remplacer le vieux palais de Sheen, qui était en ruines. Le parc renferme un observatoire construit en 1769, et qui possède un bon cercle mural et une lunette des passages. La partie qu'arrose la Tamise forme une superbe terrasse qui s'étend sur toute la longueur des jardins. Ce parc a huit milles de tour, et contient 2,253 arpens.

C'est après avoir exploré ce charmant paysage et toutes ses richesses, sous le double rapport de la nature et de l'art, ou du génie, que de la terrasse de l'auberge du *Star*, sur le haut de la col-

line de Richmond, j'osai improviser les vers suivans, retrouvés par hasard l'autre jour dans mon portefeuille de voyage. Le seul motif qui me décide à les transcrire, est qu'ils sont nés sur les lieux mêmes.

Quel aspect magnifique à mes yeux se présente!
La Tamise aux longs plis roule une eau bienfaisante;
La verdure et les bois embellissent ses bords,
Où les petits oiseaux reprenant leurs accords,
Célèbrent du printems la pompe qui s'avance,
Prête à se déployer sur cette plaine immense.
La richesse est unie à la variété:
Ici, des frais gazons la naissante beauté,
Au souffle du zéphir, doucement se balance.
Là des arbres divers la tête avec fierté
Semble se préparer à décorer la scène
Que la saison nouvelle avec les jeux ramène.
Plus loin un parc orné pour le séjour des rois,
Unit dans ses tableaux tous les goûts à la fois;
Et du chaume indigent le luxe qui m'étonne,
M'annonce qu'au travail ici chacun s'adonne.
Au bout de l'horizon où plongent mes regards,
Les contrastes mêlés brillent de toutes parts:
Enfin, de la nature en ces lieux rajeunie,
Le pouvoir n'attend plus, à son charmant réveil,
Qu'un rayon plus ardent des bienfaits du soleil,
Ainsi qu'un chant nouveau des fils de Polymnie.
O vallons enchantés, collines du bonheur,
Où la fertilité décuple le labeur;
Arbres majestueux, pittoresques rivages,
Rians tapis des prés, et vous épais bocages,
Que de fois vous avez, du chantre des *Saisons*,
Inspiré le génie et la lyre aux doux sons,

Lorsque tout ébloui de vos riches féries,
Il y venait charmer ses doctes rêveries!
C'est à vous qu'il a dû ces chants harmonieux,
Qui semblent un écho de la harpe des dieux.
Vous fûtes son Tempé, son Taygète, sa muse,
Vos eaux son hippocrène ou sa fraîche Aréthuse;
Et par vous il créa ce beau poème, enfin,
Où tout ravit les sens épris d'un feu divin.

Vis-à-vis les jardins de Richmond, sur la rive opposée de la Tamise, est Sion-House, un des plus beaux palais des environs de Londres, lequel est habité par le duc de Northumberland. Il occupe un vaste carré et répond bien à l'opulence de son propriétaire.

Dans le voisinage de Richmond, et toujours sur les bords de la Tamise, on aperçoit le village de Twickenham, remarquable par un grand nombre de sites charmans et de maisons élégantes. Ici vécut Bacon, le père de la philosophie moderne; ici habita et mourut Pope, dont la maison de campagne existait encore il y a une vingtaine d'années. C'est en ces lieux que le poète composa la plus grande partie de ses immortels ouvrages, notamment la *Boucle de Cheveux enlevée,* l'*Essai sur l'Homme,* la *Dunciade,* et surtout la traduction en vers des poèmes d'Homère. Les cendres de ce grand écrivain reposent dans l'église de Twickenham, comme celles de Thompson dans l'église de Richmond.

Le plus bel ornement de Twickenham est la résidence d'Horace Walpole, demeure antique, plus connue sous le nom de Strawbery-Hill, et où l'art semble avoir voulu rivaliser d'efforts avec la nature.

A une petite lieue de Twickenham est le magnifique palais de Hampton-Court, rebâti en 1690, sur les débris de l'ancien palais du cardinal Wolsey, qui l'avait donné à Henri VIII. La grande façade, du côté du jardin, a 330 pieds de longueur, et celle qui regarde la Tamise 328 pieds. Charles I^er^ avait été retenu prisonnier en ce lieu, avant de porter sa tête sur l'échafaud; Cromwell y fit ensuite sa résidence, et après lui Charles II et Jacques II. Le parc et les jardins ont trois milles de circonférence. Les peintures et les sculptures abondent dans le palais, qui se compose de trois grandes cours carrées.

Près de Hampton-Court était la demeure ou maison de campagne de Garrick, fameux acteur dramatique, et ami de Shéridan.

Dans le voisinage de Richmond, il faut visiter encore la maison et les jardins de Kew, sur la Tamise. Kew est une résidence royale, qu'aimait beaucoup Georges III, et qu'habita long-tems le prince de Galles, avant de monter sur le trône, sous le nom de Georges IV. Ce n'est point un palais bien vaste; mais il est commode et il renferme

quelques bons tableaux. Les jardins sont distribués avec goût et riches en plantes exotiques, dont les principales y furent apportées par le célèbre naturaliste sir Joseph Banks, compagnon de Cook dans le premier voyage de ce navigateur autour du monde. L'orangerie de Kew a 145 pieds de longueur, et près d'elle se trouve, en un bosquet, le temple du Soleil, monument de bon goût. Il en existe plusieurs autres, tels que ceux de Bellone, de la Victoire, de Pan et d'Éole, ainsi qu'un bâtiment chinois, dédié à Confucius, et le temple de la Solitude. On y voit aussi un pavillon mauresque, appelé l'Alhambra, et une grande pagode, avec une mosquée.

Avant d'abandonner les rians paysages de Richmond et de Kew, pour en aller trouver d'autres non moins dignes d'intérêt, à Windsor, le Saint-Cloud de Londres, le lecteur nous permettra encore un dernier coup-d'œil récapitulatif sur ces mêmes paysages de Richmond, en empruntant quelques lignes au chantre harmonieux qui les a si bien décrits dans son poème des *Saisons*.

« Nos regards enchantés se promènent, dit-il, tantôt sur l'antique village de Richmond, tantôt sur les deux collines qui bordent la plaine; puis sur les campagnes de Harrow et sur les coteaux ombragés, où le majestueux Windsor lève sa tête

altière. A la magnificence auguste et calme de cette scène immense, si nous voulons opposer un agréable contraste, nous descendrons aux lieux où la Tamise argentée commence à devenir champêtre : c'est là que notre vue admirera sans cesse et ne se fatiguera jamais. Laissons-la errer avec délices sur ce vert amphitéâtre, dont le feuillage épais flotte sur la retraite d'Harrington; abaissons-la ensuite sur les berceaux des beaux parcs de Hampton. Vois sous leurs ombrages le vertueux Queensbury, goûtant les douceurs d'une paisible solitude et d'une vie sans tache; vois Cornbury, fidèle amant des muses et toujours comblé de leurs faveurs. Suivons lentement les détours de cette vallée incomparable : ici le fleuve serpente mollement à travers les bois de Twickenham, séjour fréquenté par les neuf sœurs et Pope, leur digne ami; là s'élèvent sur ses bords l'orgueilleux Hampton, la demeure des rois, et les superbes terrasses de Clarmont. Plus loin sont les bosquets d'Esher, que la paisible Mole entoure de ses flots silencieux. Vallée délicieuse, tu surpasses tout ce que les poètes ont dit de l'heureuse Hespérie et des champs parfumés de l'Arabie. Vallée, collines chargées des plus riches productions, le génie de l'agriculture plane sur vous et s'applaudit à la vue des miracles qu'opèrent ses travaux. »

Nous avons voulu que l'éloge fût plus digne de

ces lieux enchanteurs, en rapportant celui que Thompson en a fait. Maintenant nous passons à Windsor.

Le château de Windsor, le plus beau palais des souverains d'Angleterre, fut bâti par Guillaume-le-Conquérant, bientôt après que ce prince normand fut monté sur le trône. L'endroit où il est situé avait été choisi comme le plus aéré, le plus favorable à la santé, et comme place de sûreté. Henri 1^er^ fit à ce palais des additions considérables, augmentées successivement par Édouard IV, Henri VII, Henri VIII, Élisabeth et Charles II. Sous ce dernier prince, qui fit de ce château son séjour d'été, les améliorations devinrent à peu près complètes, et celles qui ont eu lieu postérieurement ne l'ont été que pour quelques détails insignifians.

Ce château, appelé en anglais Windsor-Castle, situé à une distance de vingt-trois milles à l'ouest de Londres, sur une éminence, est divisé en deux cours, par une vaste tour ronde. Les divers bâtimens couvrent environ douze arpens de terre. Le palais offre, sur le penchant de la colline, une magnifique terrasse, qui présente peut-être le plus beau point de vue et une des plus belles promenades de l'Angleterre. Cette terrasse a environ 2,000 pieds de longueur de l'est au nord, et conduit au petit parc, près duquel se trouvent deux

bâtimens modernes, qui servent quelquefois de résidence au monarque. Les salles sont remplies de tableaux des plus grands maîtres.

Le petit parc, où l'on va de la terrasse, a environ quatre milles de circonférence, et il est entouré de murailles en briques. Le gazon est partout d'une beauté exquise. Dans la cour supérieure est un espace carré qui renferme au nord les appartemens royaux et la chapelle de Saint-Georges, tandis qu'au sud on voit d'autres appartemens destinés aux princes de la famille royale. Au milieu du carré est une statue équestre, en bronze, de Charles II.

La tour ronde, qui forme le côté occidental de cette cour supérieure, et qui contient les appartemens du gouverneur, est bâtie sur la partie la plus élevée de l'éminence. On y monte par un perron en pierres. On y a formé une promenade plantée d'arbres et de gazon, sur le penchant du terrain, et des appartemens de la même tour on a une très-belle vue de Londres et des environs. Dans une des chambres, on montre la cotte de mailles de ce roi Jean, de France, qui fut prisonnier en Angleterre, et qui disait que si la bonne foi venait à s'exiler du cœur des hommes, elle devrait se réfugier dans le cœur des rois.

Quant à la cour inférieure, elle est plus vaste que l'autre, quoique divisée de la même manière,

Elle comprend au centre une chapelle de Saint-Georges; au nord sont les appartemens du doyen et des chanoines de la chapelle; les autres côtés sont occupés par les officiers de la couronne. Il y a aussi une salle particulière pour les chevaliers de la Jarretière.

L'entrée dans les appartemens a lieu par un magnifique escalier qui a remplacé un vestibule de structure grecque. Lorsqu'on a monté l'escalier, on entre dans la salle des gardes de la reine, où l'on voit rangées avec symétrie toutes sortes d'armes. On pénètre ensuite dans la chambre de présence de la reine, chambre toute tendue en tapisserie, qui représente les persécutions des premiers Chrétiens. La chambre d'audience de la reine est également décorée de tapisseries et de tentures. La salle de bal et le salon de la reine sont ornés dans le même goût. Enfin, la chambre à coucher de la reine renferme un lit qui a coûté plus de 15,000 livres sterling, ou 375,000 francs. Les peintures représentent des sujets mythologiques. Il y a aussi la chambre des Beautés, ainsi nommée parce qu'elle renferme les portraits des quatorze plus belles femmes qui existaient sous le règne de Charles II. La galerie des tableaux est très-riche, ainsi que le cabinet du roi. La chambre à coucher du monarque est tendue en tapisseries représentant l'histoire de Héro et Léandre,

La grande salle à manger représente le banquet des dieux. La salle d'audience et la salle de présence sont tendues de tapisseries analogues. Enfin, dans la salle des gardes du roi, offrant, comme celle de la reine, une collection d'armes, on remarque celles du prince Édouard, surnommé le prince Noir, pour lequel on a figuré une sorte de triomphe à la manière des Romains.

Après avoir parlé du château, il n'est peut-être pas inutile de revenir sur le parc, et de dire un mot de la forêt de Windsor.

Nous avons déjà nommé le petit parc, charmant enclos qui entoure le château au nord et à l'est, et qui s'étend en pente douce depuis les bâtimens jusqu'aux bords de la Tamise. Le grand parc est au sud de Windsor, et a près de quinze milles de circonférence. On y arrive par une belle route garnie d'une double plantation d'arbres de chaque côté. Ce parc est rempli de gibier et d'oiseaux, ainsi que d'animaux étrangers, auxquels le roi donne souvent la chasse.

Après le parc vient la forêt, semée de villages; bien que le sol demeure généralement sans culture, c'est un terrain mêlé de collines et de vallées, de bois, de prairies et de maisons de campagne. Ces scènes variées ont été admirablement décrites par le chantre de la forêt de Windsor, le célèbre Pope, qui naquit dans le voisinage, à Bin-

field. Laissons ici parler un moment le poète; le lecteur y gagnera.

Here waving groves and chequers'd scenes display,
And part admit, and part exclude the day;
There, interspers'd in lawns and op'ning glades,
There trees arise, that shun each other's shades.
Here in full light the russet plains extend;
There wrapt in clouds the blueish hills ascend;
Ev'n the wild heath displays her purple dyes,
And 'midst the desart, fruitfull fields arise,
That crown'd with tufted trees and springing corn,
Like verdant isles the sable waste adorn.

Ce qui veut dire en prose vulgaire : « Ici des bosquets ondoyans et des scènes variées se déploient, admettant et refusant en partie la lumière du jour; là, entremêlés de plaines et de clairières ouvertes, s'élèvent et se balancent des arbres majestueux, qui évitent leurs respectifs ombrages. Ici, à l'entière clarté du soleil, de vastes champs se couvrent de leurs blonds épis; là, enveloppées de nuages, montent les collines bleuâtres; la sauvage bruyère elle-même étale ses teintes pourprées, et au milieu du désert se prolongent les guérets, couronnés d'arbres touffus et de blé jaunissant, comme des îles verdoyantes qui ornent un Océan de sable. »

N'oublions pas de citer encore, au nombre des embellissemens ou améliorations du château de

Windsor, la nouvelle orangerie et les nouveaux jardins à fleurs. Cette orangerie est située sous la grande terrasse qui environne les appartemens du château. Elle a 90 pieds de long, 30 de haut, et 18 de large. Le toit est plat et couvert de stuc, aussi blanc que la neige, et plus dur que le granit. Le travail des glaces est un travail tout-à-fait original et entièrement différent de ce qui existe ailleurs en Europe. Cette belle orangerie frappe l'œil par sa forme semi-circulaire; elle est éclairée par seize fenêtres d'une grandeur uniforme et donnant sur le jardin à fleurs, qui s'étend devant le front oriental du palais. En un mot, c'est une des plus remarquables additions qui aient été faites au palais. Cette même orangerie est échauffée par la vapeur, et une température uniforme s'y entretient à volonté, avec l'aide d'une seule personne. La machine est regardée comme une des inventions les plus ingénieuses en ce genre.

Le nouveau jardin à fleurs contient une grande variété de scènes naturelles, sur une petite échelle, sous les appartemens favoris du roi. C'est un petit Éden, qui a deux entrées, l'une par la grande terrasse, l'autre par l'orangerie. L'eau y est conduite de la Tamise, et une allée sablée entoure cette vaste collection de tulipes, de roses, de lilas et de mille autres fleurs dont les parfums embaument l'air que respire le monarque.

En résumé, Windsor, le Versailles, ou comme nous l'avons déjà dit, le Saint-Cloud anglais, situé à 22 milles de Londres, est un lieu ravissant par son exposition. La ville est assise au milieu des prairies que la Tamise arrose, et adossé à des collines bien boisées et d'une pente douce, qui forment autour d'elle un encadrement pittoresque. Sur la plus haute de ces collines, repose le château, depuis plus de 700 ans la demeure des rois d'Angleterre. La chapelle, dédiée à saint Georges, est d'une magnificence inexprimable, bien que la décoration en soit du XV^e^ siècle. La terrasse est la merveille par excellence, sous le rapport du point de vue. C'est là que la reine vierge Élisabeth traduisit en vers anglais l'*Art poétique d'Horace*.

Tout près de Windsor est le bourg d'Eton, avec un collége fondé par Henri VI, en 1443. Ce bourg est séparé de Windsor par un pont sur la Tamise.

Le collége d'Eton a une bibliothèque renommée par sa composition, et il réunit 5 à 600 élèves, dont 70 entretenus gratis. A mesure qu'il y a une vacance au king's collége à Cambridge, celui qui est le premier parmi les écoliers du roi à Eton, y est appelé et se trouve par là exempt de tout examen.

Il existe encore à ce collége un usage singulier qui depuis près de quatre siècles revient chaque

trois ans, le mardi de la Pentecôte. Tous les élèves se rendent en procession à une petite éminence appelée *Salt-Hill*, d'où, vêtus d'habits grotesques, ils se dispersent pour recueillir les dons des passans. L'argent ainsi colligé est destiné au plus âgé des écoliers, qu'on nomme le capitaine de l'école, et qui peut dès-lors aller librement étudier à Cambridge.

A Eton plus qu'ailleurs existe le honteux usage du *fagging* ou brossement, espèce d'ilotisme, qui, de la part d'un jeune élève, consiste à servir de domestique à un plus âgé. Chaque grand écolier a son fag, lequel doit, sous peine d'être battu, obéissance aveugle à son despote. Il brosse ses habits, va lui chercher son déjeûner, ramasse sa balle au jeu, et le sert en esclave dans tous ses caprices. Son seul espoir est d'être lui-même despote un jour, et de se venger sur un fag des basses classes, de la tyrannie de son maître. Du reste, à Eton, le fouet se donne encore aux enfans.

Le chantre du *Cimetière de Campagne* et du *Barde*, le poète Gray, avait aussi chanté les plaisirs et les peines des élèves du collége d'Eton, dans une ode que nous avons essayé de reproduire en vers français, traduction détachée, qui fait partie d'un recueil de poésies diverses destinées à paraître plus tard. Voici cette traduction :

ODE

SUR LE COLLÉGE D'ETON.

Ye distant spires, ye antique tow'rs, etc., etc.

Clochers dont la flèche sonore
Couronne le magique abri
Où le Savoir toujours honore
L'ombre royale de Henri;
Windsor, d'où l'âme suspendue
Embrasse une immense étendue
De gazons, de bois enchantés;
Plaine riante, où la Tamise
A de vastes détours soumise,
Déroule ses flots argentés :

Heureux coteaux, charmans ombrages,
Pompeux guérets, humbles vergers,
Où mes beaux ans, libres d'orages,
Coulaient, à la peine étrangers;
De vos frais zéphirs l'aile active
Me verse une paix fugitive,
Soutien de mes tristes instans;
Remplis de jeunesse et de joie,
Dans mon sein aux douleurs en proie,
Ils soufflent un nouveau printems.

Tamise, oh! que d'aimables races,
En foulant l'herbe de tes bords,
Du plaisir y marquant les traces,
Ont signalé leurs doux transports!

Que d'humains, d'une ardeur féconde,
Ont joui de fendre ton onde,
Sous l'agilité de leurs bras;
Ont pris la linotte étourdie,
Ou chassé la balle arrondie,
Qu'arrête un utile embarras!

Les uns, ou par zèle ou par crainte
Du travail domptent l'âpreté,
Durant les heures de contrainte
Que va payer la liberté;
Des autres la foule dédaigne
Le terme si court de leur règne,
Bien loin va porter ses désirs;
Et dans le moindre vent qui dure,
Du maître entendant la voix dure,
Enlève de furtifs plaisirs.

Le folâtre espoir les devance:
Satisfait, il a moins de prix;
Les pleurs sont oubliés d'avance,
Du cœur c'est un brillant souris:
Leur santé fraîche à tout s'expose,
Leur esprit jamais ne repose,
Doux flambeau d'un noble destin;
Leur jour est clair, la nuit facile,
Les sens purs, le sommeil docile,
Qui fuit à l'aspect du matin.

Hélas! innocentes victimes,
En se riant de l'avenir,
Ils goûtent des biens légitimes,
Sans soin des maux prêts à venir!
Quand, du malheur enfans sinistres,
Mille impitoyables ministres

Vont les frapper près des autels;
Montrez-leur donc le piége avide,
Que tend cette horde livide,
Et dites-leur qu'ils sont mortels!

Les passions vont les atteindre;
Voilà les vautours de l'esprit:
La colère, inhabile à feindre,
L'effroi, le honte qui s'aigrit;
C'est l'amour consumant leur vie,
Les soins cuisans, la pâle envie,
Le chagrin aux traits dangereux,
Et c'est la jalousie infâme,
Si prompte à déchirer notre âme,
Et le désespoir, plus affreux!

L'ambition qui les anime
Les précipite en un moment
Du haut des grandeurs dans l'abîme;
Chargés d'un mépris diffamant;
La fraude à l'œil faux les attire;
Et la cruauté, leur martyre,
Rit des pleurs qu'elle fait couler;
Enfin, c'est la sombre démence,
Dont toujours la voix recommence
Des tourmens faits pour l'ébranler.

Poursuivant leurs ardeurs chéries,
Un noir cortége est sur leurs pas;
Je vois d'implacables furies,
Les sombres filles du trépas:
La faim, la souffrance fatale,
Tarissent la source vitale
Qui des sens mouvait le ressort;
Et la pauvreté, plus horrible,

Que suivent, escorte terrible,
La pâle vieillesse et la mort!

C'est leur destin comme le nôtre;
Ces enfans sont nés pour les pleurs;
Le cœur sensible en plaint un autre,
Le cœur froid ses propres malheurs :
Mais puisque trop tôt vient la peine,
Que le plaisir se goûte à peine,
Pourquoi ce souci raisonneur?
Laissons-leur donc leur Élysée :
La sagesse est une risée,
Quand l'ignorance est un bonheur.

Nous ne ferons point nos adieux à Windsor et à ses environs sans avoir accordé une visite au petit village de Slough.

Ce village, d'ailleurs insignifiant par lui-même, ne sera pas moins célèbre désormais, surtout dans le monde savant, par le séjour de l'astronome Herschell, qui en ce même lieu fit de si belles et de si importantes découvertes dans la science des astres, notamment les étoiles doubles et la planète qui a porté son nom, et qu'aujourd'hui on est convenu d'appeler Uranus, tant pour conserver une série uniforme de noms mythologiques aux onze planètes qui circulent autour du soleil, que pour marquer davantage l'éloignement de ce corps opaque roulant à une distance de six-cent-soixante-deux millions de lieues de l'astre solaire dont il reçoit et la cha-

leur et la clarté. Nous avons vu à l'observatoire de Slough la grande lunette au moyen de laquelle Herschell explora les espaces célestes; mais ce fut avec une lunette de force moyenne qu'il découvrit la planète dont nous venons de parler. Son fils a depuis calculé, avec les mêmes instrumens, les orbites des étoiles doubles, en ajoutant encore aux découvertes de son père, travaux qui lui ont valu le grand prix d'astronomie fondé par Lalande, et décerné en 1832 par l'Académie des sciences.

Transportons-nous maintenant vers le sud de la métropole, et visitons dans cette partie quelques-uns des lieux les plus notables, en commençant par l'hôpital de Chelsea.

SUD DE LONDRES.

L'hôpital de Chelsea, situé à deux milles sud-ouest de Londres, sert d'asile aux soldats invalides des armées de terre, comme Greenwich, dont nous parlerons bientôt, est affecté spécialement aux marins. Chelsea se trouve peu loin de Kensington, sur la rive septentrionale de la Tamise, à l'un des coudes de cette rivière, en face de Battersea, qu'on aperçoit sur la rive opposée. Cet édifice fut bâti sous le règne de Jacques I^er^, qui y vint poser la première pierre. Le front, vers le nord, s'ouvre sur un vaste

terrain servant de promenade aux invalides, tandis qu'au sud s'étendent des jardins le long du fleuve. Au centre des bâtimens est un fronton supporté par quatre colonnes, sur lesquelles s'élève une tour d'un bel effet. Près de là est la chapelle qui fut décorée par les libéralités du roi Jacques, et de l'autre côté est la grande salle où les pensionnaires dînent ensemble. Les ailes de l'est et de l'ouest présentent trois étages, dont les chambres sont parfaitement distribuées. Sur la colonnade centrale, on lit une inscription latine, rappelant les bienfaits des princes qui ont tour à tour doté l'établissement, lequel se distingue par un air de propreté et d'élégance remarquable. Il contient environ 400 invalides. Le gouverneur touche un traitement annuel de 500 livres sterling, ou 12,500 francs. Un lieutenant gouverneur reçoit 250 livres sterling, et un major 150 livres. Trente-six officiers sont payés à 6 pence, ou 60 centimes par jour; trente-quatre chevau-légers et trente sergens ont chacun 2 schellings, ou 2 fr. 50 cent. par semaine, espace de tems pour lequel quarante-quatre caporaux et tambours sont payés à raison de chacun 6 pence, tandis que trois cent trente-six soldats ont chacun 8 pence. Tout ici est tenu sur un pied de garnison : la prière a lieu deux fois par jour, à la chapelle, dont les deux chapelains jouissent

d'un traitement annuel de chacun 100 livres sterling, traitement égal à celui du médecin, du secrétaire, du contrôleur, du trésorier et du chirurgien. Les pensionnaires externes, au nombre d'environ 80,000, suivant Britton, reçoivent par année 7 livres 12 schellings 6 pence, ou environ 190 francs. Ces dépenses sont supportées au moyen de retenues sur les traitemens de l'armée. Tout le front de l'hôpital mesure environ 800 pieds de longueur.

Près de cet hôpital fut, en 1801, fondé un autre asile pour l'éducation et l'entretien des enfans des soldats des armées de terre et de mer. On peut voir aussi l'hôpital d'York, destiné aux militaires blessés, arrivant des pays lointains, et qui restent là comme en dépôt, jusqu'à ce qu'on ait réglé leur sort ou fait droit à leurs réclamations.

De Chelsea nous allons par Fulham chercher le pont de Putney, joli village, sur la rive méridionale de la Tamise; puis celui de Battersea, sur la même rive. Nous nous dirigeons de là vers le sud, afin de visiter, 1° la petite ville de Croydon, à dix milles et demi de Londres, et dont l'église est une des plus belles de la contrée; 2° le village d'Epsom, fameux par ses eaux minérales, d'où l'on retire en très-petite quantité le sel connu sous la dénomination de sel d'Epsom; 3° le village de Dorking, à vingt-deux milles de la métropole,

un des endroits les plus pittoresques et les mieux cultivés du comté de Surrey. De là nous revenons en droite ligne à Deptford, ville à quatre milles de Londres, sur la Tamise, où elle a de magnifiques chantiers de construction pour les vaisseaux, chantiers dans lesquels on emploie constamment de 1,000 à 1,500 ouvriers. Deptford contient deux hôpitaux destinés aux pilotes invalides et à leurs veuves. Son nom lui est venu de ce qu'elle avait un gué profond (deep ford), sur la petite rivière de Ravensbourn, près de son confluent dans la Tamise, où existe aujourd'hui un pont. Nous ne dirons rien de Dulwich, agréable hameau qui possède des eaux minérales, ni de Streatham et Sydenham, villages peu éloignés l'un de l'autre, et dont le dernier, sur un joli coteau, est célèbre depuis long-tems par ses eaux minérales; ni du joli village de Blackheath, parce qu'il nous tarde d'arriver à Greenwich, dans la partie orientale de la métropole britannique, où nous verrons ensuite Woolwich et Gravesend. De ce côté, on ne trouve point de maisons de plaisance, parce que le pays est marécageux et que le fleuve est couvert d'établissemens industriels ou commerciaux.

EST DE LONDRES.

L'hôpital de Greenwich, destiné, comme nous l'avons déjà dit, à recevoir les matelots invalides, fut jadis un palais où naquit la reine Élisabeth et où mourut Édouard VI. Le roi Guillaume III, en 1694, voulant étendre le commerce extérieur et la navigation, crut pouvoir exciter l'ambition de ses sujets en offrant pour perspective de retraite à ceux qui se distingueraient sur mer, ce magnifique palais, qui renferme aujourd'hui près de 3,000 marins, avec 200 de leurs enfans, et, outre 200 veuves employées comme gardes-malades, environ 32,000 marins externes pensionnés.

Les bâtimens de Greenwich, situés à cinq milles au-dessous de Londres, sur la rive droite de la Tamise, sont séparés du fleuve par une terrasse de 865 pieds de longueur. Les principales élévations sont en pierre de taille de Portland, et tout l'édifice a coûté plus de 800,000 livres sterling. Il existe entre les corps de bâtimens une cour ou place carrée, de plus de 273 pieds de largeur. L'entrée à la chapelle est un vestibule octangulaire, et cette chapelle, qui a 111 pieds de long sur 52 de large, peut contenir 1,000 assistans. Chacune des grandes colonnades attachées aux deux édifices septentrionaux a 350 pieds de long, avec

un pavillon de retour, de 70 pieds de longueur également, où se montrent plus de 300 colonnes doubles de pierre de Portland. L'infirmerie est un autre bâtiment carré, en briques, et peut avoir 200 pieds de long sur 175 de large. L'école occupe de même un vaste espace, et l'asile naval peut contenir jusqu'à 3,000 enfans de marins.

Le gouverneur de l'hôpital de Greenwich touche un traitement annuel de 1,000 livres sterling, ou 25,000 francs. Il y a en outre un lieutenant-gouverneur, quatre capitaines et huit lieutenans, avec un nombre d'officiers proportionné à l'importance de l'établissement. Le chiffre des individus logés dans cet hôpital est d'environ 3,500.

Greenwich a aussi un beau parc, dont le site inégal est fort pittoresque, outre qu'il offre des points de vue intéressans. Sur la principale hauteur de ce parc est situé l'observatoire, d'où les Anglais comptent leurs degrés de longitude. Cet observatoire, qui porte le nom de Flamstead, astronome pour lequel Charles II le fit bâtir, est tenu avec un soin extrême, par le directeur actuel, M. Pond, vénérable savant, qui a fait de longues et laborieuses études solsticiales. On suit dans cet établissement scientifique la marche des chronomètres, dont les auteurs aspirent au prix annuel décerné par les lords de l'amirauté

aux meilleurs constructeurs d'instrumens d'optique.

A quatre milles à l'est de Greenwich, nous trouvons les fameux chantiers de construction et l'arsenal maritime de Woolwich. On y distingue trois établissemens principaux : le Dock-Yard, étendue de terre d'environ un demi mille, le long du fleuve, et contenant deux chantiers, des magasins et des forges, notamment celle de Rope-Walk, où l'on fait les cables les plus gros; le Warren, grand dépôt d'artillerie et de machines de guerre pour les armées de terre et pour les flottes, dépôt qui occupe 100 arpens de terrain, et contient une fonderie; les hulks, ou prisons flottantes, destinées aux personnes convaincues de quelques délits, et condamnées pour un tems à des travaux forcés. Ces prisons flottantes sont un peu négligées depuis l'établissement de déportation de Botany-Bay, à la Nouvelle-Hollande.

Dans les chantiers, on montre la machine de Hooky, destinée à courber les poutres et les solives, pour leur faire prendre la forme des plats-bords. La fonderie est une des mieux organisées du monde, par ses machines à mouler, forer, polir les divers articles. La caserne est un bâtiment considérable, dont la façade a 200 pieds de longueur sur une profondeur de 150 pieds. Elle peut

contenir environ 5,000 soldats. Près de l'arsenal sont les hôpitaux militaires. Enfin, devant les casernes d'artillerie et de la marine est une place immense où l'on fait l'exercice des bouches à feu. Il y a en outre une école militaire pour près de 200 élèves, et une vaste pièce d'eau où l'on essaie les nouvelles inventions.

Deptford, Greenwich et Woolwich sont des lieux dignes d'attirer particulièrement l'attention de l'étranger, et, pour achever son excursion à l'est de Londres, il les poussera jusqu'à Gravesend, petit village considéré comme le port inférieur de cette capitale, dont elle est éloignée d'environ vingt-deux milles, sur la Tamise, vis-à-vis Tilbury-Fort, à six milles est de Dartford, et à la même distance de Rochester. Nous avons, au surplus, déjà cité Gravesend dans le Ier chapitre de cet ouvrage, avant notre arrivée à Londres, et il nous reste peu de chose à en dire. Nous ajouterons seulement que sous le règne de Richard II, une flotte espagnole et française remontant la Tamise, parvint jusque devant Gravesend et brûla cette ville, qui fut ensuite rebâtie sur un plan nouveau.

De cette limite inférieure du port de Londres, portons-nous en droite ligne vers l'ouest de la mé-

tropole pour y chercher Oxford, d'où nous passerons au nord à Cambridge, deux villes universitaires sur lesquelles nous avons promis de revenir, sous le rapport matériel, lorsque dans le chapitre IV nous avons parlé des universités mêmes comme corps savans.

Oxford et Cambridge sont à peu près l'une et l'autre à la même distance de Londres, distance que pour Oxford les voitures parcourait en cinq heures. Comme villes, elles n'ont rien de bien remarquables et réunissent chacune 12 à 13,000 habitans permanens. Oxford présente une très-belle entrée. De chaque côté de la rue dite High-street se trouvent des maisons d'une riche apparence, au milieu desquelles s'élevent les colléges. Celui qu'on appelle *Magdalen-college* a un clocher blanc et élancé qui domine ses édifices, s'élève au-dessus de la verdure des arbres et frappe d'abord les regards du voyageur qui vient de Londres. Les diverses parties du collége forment à l'intérieur une vaste cour environnée de tous côtés de belles galeries semblables aux *chiostri* des Italiens. Ces galeries, que l'on trouve dans tous les colléges, servent de promenade quand il pleut. En sortant des galeries on trouve une place couverte de gazon, au nord de laquelle est un autre édifice sans intérêt. Les promenades ordinaires s'étendent le long des bords du Charwel, rivière au cours

tranquille et sinueux. On remarque surtout l'allée d'Addisson, ainsi nommée parce que cet illustre écrivain s'y promenait de préférence lorsqu'il étudiait dans ce collége.

Chaque collége a trois endroits dignes d'attention; le hall ou réfectoire, la bibliothèque et la chapelle. Dans le hall de Magdalen-Collége sont les portraits et les armoiries des hommes célèbres qui ont suivi les cours de l'établissement. On n'admet au salon appelé *Common-Room* que les *fellows* ou ceux qui sont revêtus des grades supérieurs. La chapelle avec ses vitraux peints et les colonnes sweltes et magnifiques du péristyle, fait un bel effet à l'œil.

Tous les colléges d'Oxford et de Cambridge se ressemblent. Les formes auxquelles les membres paraissent astreints ne sont pas gênantes, surtout pour les fellows, qui presque tous, d'ailleurs, jouissent d'un revenu considérable. Ils disposent de leur tems comme il leur plaît, et s'absentent quelquefois des années entières.

A Oxford, le Queen's-Collége offre quelque analogie matérielle avec le palais du Luxembourg à Paris. La bibliothèque des Allsouls-Collége est décorée avec magnificence, et environnée d'une galerie qui repose sur des colonnes ioniennes et doriques; elle contient 4 à 5,000 volumes. La chapelle de ce collége a une statue en marbre

du célèbre jurisconsulte Blackstone, tenant d'une main ses commentaires sur les lois, et, de l'autre, la grande charte dont il a publié la meilleure édition.

Dans le Queen's-Collége on donne avec une trompette le signal du dîner. Au jour de l'an le caissier ou *burser* présente à chaque membre une aiguille et du fil, disant : « Prenez et soyez économe. » Le premier jour de noël, fête, au reste, universelle en Angleterre, où elle est, à proprement parler, ce qui est en France le nouvel an, on sert une hure de sanglier après l'avoir promenée processionnellement en chantant une vieille chanson en mémoire d'un jeune étudiant qui, surpris dans le bois par un sanglier, lui jeta un Aristote à la gueule et put de la sorte lui échapper.

Le New-Collége a une très-belle chapelle et de vastes jardins. Le Morton-Collége étale son beau clocher; et Christ-Church-Collége, son aspect grandiose, ses cours spacieuses, ses magnifiques bâtimens, son péristyle et son escalier superbes. Sa chapelle est en même tems la cathédrale du diocèse. Le Sheldonian théâtre, qui sert aux solennités universitaires, a une grande salle d'un effet imposant. A côté de ce théâtre est la fameuse imprimerie de Clarenton, d'où sont sorties tant d'éditions d'auteurs classiques. On sait qu'à l'exception de l'imprimerie du roi à Londres, les uni-

versités d'Oxford et de Cambridge ont seules le droit d'imprimer la bible et le common-prayer-book ou livres des prières ordinaires.

Le jardin botanique de l'université d'Oxford est le plus ancien de l'Angleterre; il fut fondé en 1622. L'emplacement de ce jardin fut jadis le cimetière des juifs, dont le nombre était fort grand à Oxford, avant qu'Édouard I^er^, pour se débarrasser de tous ces créanciers importuns de l'état, eût pris en 1290, le moyen expéditif de les exterminer. On agrandit ensuite ce jardin créé aux dépens des malheureux Israélites égorgés ou chassés, et maintenant il renferme un espace d'environ cinq arpens. La porte d'entrée a deux statues, l'une de Charles I^er^ à droite, l'autre de Charles II à gauche : l'une et l'autre furent coulées aux dépens du fameux antiquaire Wood, qui, déjà vieux, avait été condamné à une très-forte amende pour avoir publié une satire contre le comte de Clarendon.

La bibliothèque Radclifienne, ainsi appelée du nom de son fondateur, le docteur Radcliffe, qui avait légué à l'université 40,000 livres sterling, ou un million de francs, avec des rentes pour le traitement du bibliothécaire et pour l'achat de livres, est un des beaux établissemens de ce genre. Comme en Angleterre la loi oblige les auteurs ou imprimeurs à remettre à la bibliothèque bod-

léïenne un certain nombre d'exemplaires de tous les ouvrages imprimés, celle-ci remet à la bibliothèque radclifienne ceux de ces ouvrages qui sont relatifs à l'histoire naturelle.

Cambridge, ville à laquelle nous passons brusquement, sans aucune transition relative au trajet d'Oxford à elle, ne présente ni l'aspect riant, ni le caractère grandiose d'Oxford. Néanmoins plusieurs des colléges sont bâtis avec magnificence, notamment le King's-Collége et le Trinity-Collége; ce dernier montre une belle statue de Newton en marbre blanc. L'astre de ce beau génie brille encore ici dans tout son éclat; la chapelle du même collége, la plus vaste de tous, renferme le monument qui lui fut érigé avec cette inscription : *Qui genus humanum imperio superavit.* Le portail de Trinity-Collége, surmonté de clochers, est d'un imposant aspect. L'escalier et le parquet de la bibliothèque sont en marbre. Les livres sont rangés dans des armoires élégantes et ornées de bustes d'hommes célèbres. Cette bibliothèque possède un grand nombre de lettres de Newton et un volume contenant les manuscrits de Milton.

La chapelle de King's-Collége est un chef-d'œuvre d'architecture anglo-saxonne. La Clare-Hall et les Clare-Walks sont des promenades délicieuses. De l'autre côté de la petite rivière de Cambell John's

Collége, on a fait construire un nouveau bâtiment, joint à l'ancien par un pont élégant. Dans le jardin de Christ-Collége est le mûrier planté par Milton, mûrier aussi célèbre que celui de Shakespeare sur l'Avon, mais plus heureux; car il est toujours debout; le tronc a beaucoup souffert du tems; mais la couronne est toujours fraîche et belle. Dans le bâtiment destiné aux schools, se trouve la bibliothèque de l'université, qui est très-considérable et riche en objets rares et curieux. On y voit un codex renfermant les quatre Évangiles et l'Histoire des Apôtres, en grec et en latin, codex qui date des VI^e^ et VII^e^ siècles, ainsi que le *Book of chess,* le premier livre qui ait été imprimé en Angleterre, en 1474. Enfin, le musée de Cambridge a de beaux tableaux, dont un, du Titien, représente Philippe II avec sa maîtresse la princesse Eboli.

Un observatoire analogue à celui d'Oxford a été fondé à Cambridge, en 1823, par les soins de M. Airy, astronome, auteur de tables du soleil, travail qui l'a amené à la découverte d'une petite inégalité à longue période, dans le mouvement de la terre, produit par l'action de Vénus, et dans celui de Vénus, par l'action de la terre.

Ajoutons un mot sur le jardin botanique de Cambridge. Il embrasse environ deux hectares d'un terrain médiocre, où l'on cultive de 5 à

600 plantes convenablement distribuées. La fondation de ce jardin ne remonte qu'à 1724.

Voilà notre revue des environs de Londres achevée; elle paraîtra sans doute bien incomplète, mais elle remplit le cadre que nous nous étions tracé, n'ayant voulu que rappeler les principales curiosités locales du voisinage de cette grande ville. Nous devons maintenant lui faire nos adieux et retourner en France, non plus par Douvres et Calais, mais par l'élégante ville de Brighton, où le plaisir tient sa cour en été, et où les Néréïdes aiment à soutenir, de leurs mains caressantes, les belles Anglaises qui viennent y déployer, sur le sein de Neptune, la souplesse de leurs corps et la vivacité romanesque de leurs jeunes élans.

Brighton possède aujourd'hui les bains les plus fréquentés de l'Angleterre, comme ceux de Dieppe le sont en France. La Manche roule entre ces deux villes, et Brighton se trouve à une distance de vingt lieues de Londres, distance que les voitures publiques franchissent en moins de cinq heures. Les bains de mer de Brighton ont mis en vogue ceux de Dieppe, où la meilleure société afflue pendant la belle saison. L'édifice le plus remarquable de Brighton est le palais, qui fut richement décoré par Georges IV, ce prince en ayant fait sa résidence d'été. Les écuries, près du

château, on été construites dans le goût mauresque. La nouvelle église est d'une rare élégance; mais l'ancienne pour cela n'est point abandonnée, et l'on y montre encore les fonts baptismaux apportés de Normandie du tems de Guillaume-le-Conquérant. L'avenue de Steyne est une charmante promenade, sur le bord de la mer. On voit aussi la nouvelle jetée bâtie pour faciliter les embarquemens. Brighton possède également une chapelle catholique et une synagogue, une salle de spectacle et une bibliothèque. A un mille de la ville ont lieu les courses de chevaux, et à cinq milles au nord-ouest est un lieu romantique appelé le Trou du Diable, *the Devil's Dyke*. Brighton a une population de 25,000 habitans, qui ont parfaitement conservé la physionomie et le caractère britannique, en y joignant, toutefois, un peu plus de prévenance qu'à Londres.

Mais repassons le canal de 29 lieues de largeur, qui nous sépare des côtes de Normandie; et en nous éloignant des rivages d'Angleterre pour revoir ceux de notre belle patrie, fermons la relation de ce voyage par les vers suivans, que mon retour m'a inspirés à la vue des rivages français.

Quelle ivresse inonde mes sens,
A ton aspect, ô ma patrie!
D'un fils accueille les accens,
Échos de son ame attendrie.

Mes traits se sont épanouis,
Mon cœur joyeux bat d'espérance :
Heureux qui revoit son pays,
Quand c'est le beau pays de France.

Reine du commerce, Albion,
De l'or superbe métropole,
En vain ton hardi pavillon,
Vogue de l'un à l'autre pôle ;
Londres, sans regret je te fuis,
Et je chante avec assurance :
Heureux qui revoit son pays,
Quand c'est le beau pays de France.

FIN.


ESQUISSE
DE
LONDRES
Par A.M. Perrot
Pour servir à la Lecture du Voyage dans
cette Capitale et ses environs
Par Albert Montemont.
Regent's Park
Hyde Park
WESTMINSTER
CITY
SOUTHWARK
Tamise Riv.
West India
Docks
City Canal
Isle
of
Dogs
Commercial Road
East India
Docks
Mille Anglais.
Greenwich

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages

DÉDICACE AU ROI..... v

AVANT-PROPOS..... vij

CHAPITRE Ier. VUE GÉNÉRALE DE LONDRES. — Réflexions préliminaires et comparatives. Passage du Détroit. Trajet de Douvres à Londres. Vue de Londres. Situation, climat, physionomie générale, population et historique de cette métropole..... 1

CHAPITRE II. ÉDIFICES PUBLICS ET EMBELLISSEMENS DE LONDRES. — Édifices civils, édifices religieux. Ponts. Établissemens divers. Parcs, rues et places publiques..... 32

CHAPITRE III. PEUPLE ET GOUVERNEMENT DE L'ANGLETERRE ET DE LONDRES. — Nation anglaise; gouvernement anglais; Cours de justice; Couronne; Parlement, ou chambre des Pairs et chambre des Communes; gouvernement municipal de Londres; Peuple de Londres..... 144

CHAPITRE IV. INSTITUTIONS. — Institutions politiques et judiciaires; Institutions philantropiques et religieuses; Institutions scientifiques et littéraires..... 225

Pages

CHAPITRE V. Industrie et Commerce. — Richesse agricole ou territoriale; richesse industrielle ou commerciale. Coton; soieries; laines; sucre; thé; café; fers; houilles; chemins de fer; voitures à vapeur; omnibus à vapeur à Londres; diligences ordinaires; caisses d'épargne; bassins ou docks; bazars; boutiques et marchés de Londres; commerce des livres..... 314

CHAPITRE VI ET DERNIER. Environs de Londres. — Aspect de la contrée. Lieux principaux ou les plus intéressans. *Nord :* Hampstead, Highgate, Eslington. *Ouest :* Richmond, Kew, Chiswick, Twickenham, Hammersmith, Kensington, Hampton-Court, Windsor, avec Slough et Eton. *Sud :* Chelsea, Battersea, Deptford, Putney, Croydon; Eltham, Epsom. *Est :* Greenwich, Woolwich, Gravesend. Quelques mots sur Oxford, Cambridge et Brighton. Retour en France.. 378

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

